Hauptnummer 3726.

Abtheilung L. | No 52. | Band 3.

NOUVEAU THÉATRE

LF.C
N9343

NOUVEAU
THÉATRE
OU
CHOIX DES MEILLEURES PIÈCES
QUI
ONT PARU DEPUIS DOUZE ANS.

TOME TROISIÈME.

A 5 6155
11.1.07

HAMBOURG ET BRUNSWICK
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMP.

1798.

PG
1221
N69
t.3

AGAMEMNON,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR

M. LOUIS LEMERCIER.

Représentée pour la première fois à Paris, le 24 avril 1797.

AVANT-PROPOS

DES

ÉDITEURS.

Il y a long-temps que la famille des Atrides, se promenant sur les différens théâtres de l'univers, inspire à tous les peuples et à tous les âges un égal intérêt pour ses malheurs. Quoi de plus tragique en effet que cette haine héréditaire qui pendant plusieurs générations n'enfante que des crimes, et quoi de plus analogue à cette terreur qui doit régner sur le théâtre, dans la tragédie, que cette fatalité religieuse qui condamne un sang, depuis sa source proscrit par les dieux. Mais s'il appartient à cette fable consacrée par les Grecs, d'être toujours reproduite avec succès, combien cependant l'auteur dramatique

qui ose s'en emparer encore, n'a-t-il pas à craindre, quand il songe qu'Eschile, Sophocle, Racine semblent avoir épuisé tout ce qui reste à dire sur les enfans de Pélops.

Ce n'est donc pas sans mériter d'être taxé de quelque témérité que M. Louis Lemercier a pu entreprendre le retour d'Agamemnon dans ses états, et donner au public habitué depuis vingt ans à voir le machiniste partager la gloire des auteurs, une tragédie respirant l'antique et se soutenant sans échafaudage. Sans doute M. Lemercier, en s'attachant à un sujet déjà traité par Sénèque, a renoncé, en quelque sorte, aux honneurs de l'invention pour adapter à notre théâtre une belle production des anciens; mais si sa pièce est essentiellement celle de l'auteur latin, il est juste pourtant d'avouer, que traduire, imiter, corriger ainsi, est souvent au-dessus d'inventer, et qu'il y a autant de goût que de talent et de modestie, à savoir doubler ses forces en les unissant à celle d'un auteur aussi estimable que le seul poëte tragique que nous ayent laissé les Romains.

Nous ne voulons pas entreprendre l'éloge et l'extrait d'une pièce que nous laissons à juger à nos lecteurs, nous nous contenterons de les prier de faire attention à l'époque où M. Lemercier (qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur du tableau de Paris et de tant d'autres ouvrages) a conçu et donné au public un sujet aussi simple que son Agamemnon, et d'en conclure, que si le feu sacré du bon goût

semble chaque jour s'éteindre en France, le public endormi se réveille toutes les fois qu'on a le courage et le talent d'en faire briller à ses yeux quelques étincelles.

Certes ce n'étoit pas une tâche facile à remplir que celle de soutenir pendant cinq actes un caractère tel que celui de Clitemnestre, d'attacher le spectateur au sort d'une femme, qui, mère intéressante en Aulide, est devenue dix ans après épouse infidelle, et va consommer tant de foiblesses par le dernier des forfaits. Si M. Lemercier avoit dès le premier acte de sa tragédie fait concevoir à la trop coupable Clitemnestre le projet de faire poignarder son mari, il n'y a point d'art, point d'intérêt dramatique qui eussent pu faire supporter pendant toute une pièce la présence de cette reine perfide; mais l'incertitude dans laquelle il la soutient, les dangers dont il l'enveloppe, l'espoir qu'il lui laisse, le complice qu'il lui donne, tout sert à atténuer l'odieux de son caractère, et à rejeter sur la fatalité attachée au sang de Tantale, tout ce qu'il y a d'horrible dans l'assassinat d'un époux. C'est à l'adresse et en même temps à la simplicité avec laquelle l'auteur a conduit cette action, c'est à ce vernis d'antiquité qu'il a su si bien y répandre, plutôt qu'à son style quelquefois défectueux, que Louis Lemercier doit le succès le plus flatteur, qui ait été accordé depuis bien des années; aussi le public de

Paris, presque toujours juste, quand il ne cherche pas sur le théâtre le genre d'émotions qui depuis sept ans le poursuit dans les rues, a-t-il accueilli avec enthousiasme une pièce qui semble lui rappeler le temps où le génie et non le patriotisme enfantoit des poëtes, dignes d'appartenir à leur nation toute entière, et non pas à tel ou tel parti.

M. Louis Lemercier avoit à peine seize ans quand il donna au théâtre français sa tragédie de Méléagre, que tout Paris s'empressa d'aller voir jouer. Prévenu en faveur d'un talent aussi précoce, on l'accueillit avec cet intérêt, cette indulgence qu'inspiroit son extrême jeunesse; et la pièce quoique foible fut couverte d'applaudissemens jusques au bout. Ce succès, qui en auroit été un réel pour tout autre que Louis Lemercier, lui parut ce qu'il étoit, un encouragement et rien de plus; et malgré les sollicitations des acteurs, le vœu de ses amis, il eut le courage, en se condamnant lui-même sans appel, de retirer sa tragédie et d'attendre que le temps eût mûri son talent. Depuis, Louis Lemercier jugé avec sévérité, souvent avec injustice, a donné divers ouvrages qui n'ont pas été traités comme Agamemnon. Il est à regretter peut-être qu'entraîné par le goût du moment, et voulant obtenir un succès dans un temps où ils étoient plus faits pour plaire que pour flatter, il ait été chercher dès ap-

plaudissemens dans le Lévite d'Ephraïm. Nous apprenons qu'aussi heureux auprès de Thalie que de Melpomène, l'auteur d'Agamemnon vient de donner la Prude, comédie qui a été très-accueillie.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON, *roi de Mycènes et d'Argos.*

CLITEMNESTRE, *reine d'Argos et de Mycènes.*

EGISTE, *fils de Thieste, sous le nom de Plexippe.*

CASSANDRE, *prêtresse, fille de Priam.*

ORESTE, *fils d'Agamemnon.*

STROPHUS, *gouverneur d'Oreste, roi de Corinthe.*

PALLÈNE, *confident d'Egiste.*

ARCAS, *confident d'Agamemnon.*

PEUPLE ET SOLDATS.

La Scène est dans le palais d'Agamemnon, à Argos.

AGAMEMNON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

EGISTE, PALLENE.

EGISTE.

Fidelle ami d'Egiste, apprends-moi, cher Pallène,
Le succès de tes soins, de ta course lointaine.
Qu'il tardoit à mes voeux d'en recueillir le fruit!
Du retour de ces Grecs sème-t-on quelque bruit?
Agamemnon, chargé des dépouilles de Troie,
De revoir son Argos goûtera-t-il la joie,
Ou Neptune l'a-t-il englouti dans les eaux?

PALLÈNE.

J'ai couru l'Hellespont qu'ont franchi ses vaisseaux;
Des rives de Sigée aux rives de la Grèce,
Rien n'a pu m'informer de ce qui t'intéresse.
Si des peuples voisins j'en crois les vains transports,
Le navire argien s'est montré dans leurs ports,

Et sur d'affreux écueils, battu d'un long orage,
Il a bientôt laissé les traces du naufrage.
Mille douteux récits démentant ces discours,
Réveilloient mon espoir qu'ils abusoient toujours.
Les golphes du Bosphore et les îles d'Egée,
Aux pieds du mont Athos la Thrace interrogée,
La florissante Epire, et Corinthe, et Délos,
Athènes, que la mer vient laver de ses flots,
Ignorent de quels vents sa flotte fut poussée ;
Même on dit que Pallas, dans Pergame offensée,
Venge sur tous les Grecs son temple ensanglanté,
Et les livre au trident de Neptune irrité.
Des débris des vainqueurs l'onde au loin est couverte;
Déjà du grand Ajax et du fils de Laërte,
L'un est errant, captif, dans des pays déserts;
L'autre, atteint de la foudre, a péri dans les mers.
En proie au même sort, Agamemnon sans doute
T'épargnera l'instant que ta haine redoute,
Et sa mort te livrant Mycène et tous ses droits,
Met dans tes mains sa veuve et le sceptre des rois.

EGISTE.

Sa mort ou son retour, que tu crois si funeste,
Doit peu m'épouvanter : je suis fils de Thieste.

PALLÈNE.

Egiste, je t'entends ; c'est témoigner assez
Combien à son trépas tes voeux intéressés . . .

EGISTE.

S'il n'est plus, je reprends tous mes droits à l'empire;
S'il rentre dans Argos . . ,

PALLÈNE.

Eh bien? parle . . .

EGISTE.

Il expire.

Ma vengeance l'attend : la mort est sous ses pas.

PALLÈNE.

D'un projet si hardi tu ne frémirois pas ?

EGISTE.

Je frémis du repos où languit ma colère,
Des cris qu'ont exhalés les manes de mon père,
De ce nom emprunté qui cache dans ces lieux
Sous une humble infortune Egiste furieux.

PALLÈNE.

Ainsi l'opinion que nos soins ont nourrie
Ne voit toujours en toi qu'un prince d'Illyrie,
Et le nom de Plexippe? . . .

EGISTE.

Oui, Pallène, ce nom
Trompa jusqu'aujourd'hui la cour d'Agamemnon.
Te dirai-je, combien révoltant mon courage,
Cette lente imposture est pénible à ma rage,
Combien dans ce palais je dévore d'ennuis !
Il est temps qu'un forfait révèle qui je suis.

PALLÈNE.

Ainsi donc tes destins sont inconnus encore.

EGISTE.

Clitemnestre les sait, le reste les ignore.

PALLÈNE.

Aux transports d'une femme, à son coeur indiscret,
Falloit-il confier ton nom et ton secret ?

EGISTE.

J'en devois à ses feux l'utile confidence.

PALLÈNE.

L'amour aveugle-t-il à tel point ta prudence
Que trahissant Egiste en des lieux ennemis ? . . .

EGISTE.

Penses-tu, qu'à l'amour en esclave soumis,
Usé des longs chagrins où vécut ma jeunesse,
Je suive de ses lois la honteuse mollesse?

PALLÈNE.

Je vois ici les Grecs, de tes destins jaloux,
Te rendre les respects qu'on dut à son époux.
Moi-même, je pensois que les yeux de la Reine
Soumettoient ton orgueil à porter une chaîne.

EGISTE.

... croit que ses faveurs me fixant à sa cour,
M'en font seule chérir le tranquille séjour:
Ainsi lorsque mes voeux aspirent à son trône,
Arrive à pas secrets l'instant qui me couronne;
J'écarte, en nourrissant moi-même cette erreur,
Le soupçon des complots conçus par ma fureur.
Tu sais si Clitemnestre aux passions livrée
Naquit digne de vivre avec le fils d'Atrée:
Vaine, extrême, farouche en tous ses sentimens,
Elle ne met nul frein à ses emportemens;
Fatale épouse autant que mère courageuse,
Enfin, elle est amante, et cette ame orageuse
Qui de son chaste hymen étoit fière autrefois,
A son crime attachée est fière de son choix;
Et fille de Léda, sans peine tu peux croire
Qu'à l'exemple d'Hélène elle en fera sa gloire,
Et de toute contrainte abjurant les détours,
Remplira l'univers du bruit de ses amours.

Du fond de son palais où ma haine conspire,
Je saisis chaque jour les rênes de l'empire ;
Je peins Atride absent comme un prince insensé,
Immolant tout l'état à son frère offensé ;
Je plains la Grèce en deuil pour sa cause coupable ;
Voilà, dis-je comment, moi, proscrit, misérable,
Sans états, sans refuge, aux affronts réservé,
Au faîte des honneurs pas à pas élevé,
Ainsi qu'Agamemnon je règne dans Mycène ;
De son autorité l'on s'entretient à peine,
Et l'on oublie enfin, que prêt à revenir,
Il peut, comme les dieux, et paroître et punir.

PALLÈNE.

En ton aveuglement l'oublierois-tu toi-même ?
Si ce roi, confondant son épouse qui t'aime,
D'un courroux imprévu te venant étonner,
T'apportoit le trépas que tu crois lui donner ?
Si l'un de ces flatteurs dont la cour t'environne
En lui nommant Egiste . . .

EGISTE.

Aucun ne me soupçonne ;
Et Strophus, dès long-temps contre moi déclaré,
Strophus, notre ennemi, ne m'a point pénétré :
Mais toujours son aspect renouvelle ma crainte.

PALLÈNE.

Le soin de ses états qui l'appelle à Corinthe
Sembloit de jour en jour annoncer son départ ;
Quel sujet en causa l'incroyable retard ?
N'a-t-on pu doucement avertir sa prudence
Que de son fils Pylade il négligeoit l'enfance,
Et que de Clitemnestre il offensoit les yeux ?

EGISTE.

J'ai voulu, mais en vain, l'exiler de ces lieux;
Il donne tous ses soins aux jeunes ans d'Oreste.
L'âge encore, ajoutant à son crédit funeste
De ses tristes vertus le langage affecté,
L'ont armé d'un pouvoir durable et respecté.
A sa vieille amitié Clitemnestre attachée,
Eprouve en sa présence une honte cachée,
Un trouble, que n'ont pu combattre mes efforts.
L'aspect d'un tel censeur éveille ses remords.
Pour lui, qu'a trop instruit ce trouble involontaire,
Il nourrit loin de nous son chagrin solitaire,
Craint et fuit ma rencontre, et ne me voit jamais
Qu'un reproche insultant n'éclate dans ses traits.

PALLÈNE.

Du retour de son maître il garde l'espérance,
Il feint sur toi peut-être une fausse assurance.
Je crains . . .

EGISTE.

Rassure-toi, le trépas qui l'attend
Lui fera payer cher ce doute inquiétant.
S'il a pu deviner quel dessein je médite,
Il ira m'accuser aux rives du Cocyte.
Thieste tu verras Agamemnon puni:
Qu'Oreste même expire à ses destins uni!
Chère ombre! appaise-toi: calmez-vous, Euménides!
Vous avez au berceau proscrit les Pélopides.
Oreste n'est-il pas l'héritier de son rang?
Périsse, lui, son fils, Electre, et tout son sang! . . .
Ils mourront sous ce fer, que l'exécrable Atrée
Remit dès mon enfance à ma main égarée,

Lorsqu'un affreux serment de ma bouche obtenu,
M'arma contre Thieste, à moi-même inconnu;
Un dieu seul me ravit à ce noir parricide.
O mon père! . . . . pourquoi ton spectre errant, livide,
Assiége-t-il mes pas? Il me parle, il me suit,
Sous ce même portique, au milieu de la nuit;
Ne crois pas, qu'une erreur dans le sommeil tracée,
De sa confuse image ait troublé ma pensée:
Je veillois, sous ces murs, où de son souvenir
Ma douleur recueillie osoit s'entretenir;
Le calme, qui régnoit à cette heure tranquille,
Environnoit d'effroi ce solitaire asile,
Mes regards sans objet dans l'ombre étoient fixés;
Il vint, il m'apparut les cheveux hérissés,
Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible;
Dans l'une de ses mains brille un acier terrible:
L'autre tient une coupe . . . ô spectacle odieux!
Encor souillé d'un sang tout fumant à mes yeux,
L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée:
» Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée!
» Voici, voici la coupe où mon frère abhorré
» Me présenta le sang de mon fils massacré;
» Fais-y couler le sien que proscrit ma colère,
» Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère. «
Il recule à ces mots, me montrant de la main
Le Tartare profond, dont il suit le chemin.
Le dirai-je? sa voix perçant la nuit obscure,
Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,
Ce front décoloré, ses adieux menaçans . . .
J'ignore quel prestige égara tous mes sens.
Entraîné sur ses pas vers ces demeures sombres,

Gouffre immense, où gémit le peuple errant des ombres,
Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.
Là, jurant et le Styx et les dieux de ses bords,
Et les monstres hideux de ses rives fatales,
Je vis à la pâleur des torches infernales
Les trois soeurs de l'enfer irriter leurs serpens,
Le ris de Tisiphone accueillir mes sermens;
Thieste les reçut, me tendit son épée,
Et je m'en saisissois, quand à ma main trompée
Le vain spectre échappa poussant d'horribles cris.
Je fuyois . . . je ne sais à mes foibles esprits
Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.
Il me sembla monter au trône de mon père,
Que de sa pourpre auguste héritier glorieux,
Tout un peuple en mon nom brûloit l'encens des dieux;
Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,
La Reine me guidant aux autels d'hyménée,
Et mes fiers ennemis consternés et tremblans,
Abjurer à mes pieds leurs mépris insolens.
De tant d'objets divers quel est donc le présage ?

PALLÈNE.

Vois-y ton père armé pour exciter ta rage.
Peut-être en son tombeau Thieste est outragé,
De tant de soins tardifs qui ne l'ont pas vengé.

ÉGISTE.

Il le sera !

PALLÈNE.

Je crois qu'ici Strophius s'avance.

ÉGISTE.

C'est lui; tous mes secrets réclament ta prudence.

SCÈNE II.

LES MÊMES, *STROPHUS.*

EGISTE.

Qui de Strophus ainsi précipite les pas?
Quelle joie en ces lieux . . .

STROPHUS.

Je ne la cèle pas.
Je cours en faire part à la Reine, et lui dire
Qu'on croit avoir des Grecs aperçu le navire.

EGISTE.

Que dis-tu ?

STROPHUS.

Si la mer ne trompe notre espoir,
Agamemnon revient; et tu pourras le voir
Réparer tous les maux de sa trop longue absence ;
Oui, Plexippe, il fera par sa noble présence
Triompher la vertu, muette en ce séjour,
Et trembler tout pervers, s'il en est dans sa cour.

EGISTE.

Interrogeons ce bruit; sortons d'ici, Pallène.

SCÈNE III.

STROPHUS, CLITEMNESTRE.

STROPHUS, (*seul.*)

Qu'il en sorte à jamais. . . nous, entrons chez la Reine;
Mais la voici.

CLITEMNESTRE.

Mon coeur cherchoit ton entretien,
Sage Strophus, il veut s'épancher dans le tien :
Clitemnestre aime à voir ton amitié fidelle
Devancer ses désirs et te guider vers elle.

STROPHUS.

Princesse, je venois t'annoncer que les dieux
Vont rendre à nos transports ton époux glorieux.

CLITEMNESTRE.

De Délos, où ma fille interroge l'oracle,
Ecrit-on que des mers il ait franchi l'obstacle?

STROPHUS.

Un rapport moins douteux vient de nous l'assurer.

CLITEMNESTRE.

Sur la foi de quels bruits pourrions-nous l'espérer,
Nous de qui tant de fois l'attente fut déçue?
Non, sa flotte . . .

STROPHUS.

Elle approche et vient d'être aperçue.
Ce Grec, dont l'oeil au loin observe nuit et jour
L'horizon de nos mers que domine la tour,
Dit avoir reconnu sa voile blanchissante;
Mais l'aquilon rugit, et l'onde menaçante

Cachant soudain Atride en son sein soulevé,
Fait craindre qu'au naufrage il ne soit réservé.
Reine, viens de nos dieux implorer la justice,
Viens sur leurs saints autels offrant un sacrifice . . .

CLITEMNESTRE.

Moi, Strophus! . . . de quels dieux puis-je implorer l'appui ?

STROPHUS.

Qu'entends-je . . . craindrois-tu de les prier pour lui?

CLITEMNESTRE.

C'est au prix de ton sang, ma fille, que l'Aulide
Ouvrit enfin nos mers à sa flotte homicide!
Me faut-il, ô mon fils! acheter de ta mort
Le silence des vents qui l'écartent du port?

STROPHUS.

Clitemnestre, quel est ce souvenir funeste?

CLITEMNESTRE.

Mes malheurs m'ont appris à trembler pour Oreste.

STROPHUS.

Cet amour de ton fils étouffe-t-il en toi
La tendresse vouée à qui reçut ta foi ?
Plains les dangers réels d'Atride et de l'armée.

CLITEMNESTRE

Le barbare! a-t-il plaint ma tendresse alarmée,
Quand il ravit ma fille à mes bras maternels ?
Ce bandeau, ces apprêts, et ce fer des autels,
Ce Calchas, tout baigné du sang d'Iphigénie,
Ses souhaits pour son père en exhalant sa vie,
Et lui, froid à nos pleurs, et sourd à tous les cris,
Voilà les seuls objets présens à mes esprits.
Avant qu'il n'abjurât le sacré nom de père,
Dieux! vous savez combien son amour m'étoit chère,

Que fidelle à l'hymen, soumise à son pouvoir,
Je n'eusse osé franchir les bornes du devoir;
Mais à son sceptre affreux voir sa fille immolée,
Moi, pâle à ses genoux, mourante, échevelée,
Et frapper d'un seul coup toutes deux à la fois,
Ce fut rompre nos noeuds et perdre tous ses droits.

STROPHUS.

Les dieux lui demandoient cette chère victime.

CLITEMNESTRE.

Non, mais l'orgueil d'un rang qu'il a payé d'un crime.

STROPHUS.

Vois-le, couvert de gloire, entrer dans ses foyers.

CLITEMNESTRE.

Je vois le sang trop cher qui rougit ses lauriers.

STROPHUS.

Et moi le triste effet des conseils qu'on te donne.

CLITEMNESTRE.

Arrête . . . quels conseils? . . . ami cruel . . .

STROPHUS.

Pardonne,
Oui, pardonne au vieillard qui tombe à tes genoux . . .
O Reine! je te plains et j'aime ton époux.
Si de quelque péril mon audace est suivie,
N'importe; à ton bonheur j'immolerai ma vie,
Content de déposer ce fardeau de mes ans
Que l'âge et mes chagrins ont rendus si pesans.

CLITEMNESTRE.

As-tu lieu de penser . . . ah! Strophus, ah! dissipe
Ce doute affreux . . .

STROPHUS.

Ma voix n'accuse que Plexippe.

CLITEMNESTRE, (*troublée.*)

Plexippe !

STROPHUS.

C'est à lui que je veux adresser
Un soupçon, qui ne peut ni ne doit te blesser.

CLITEMNESTRE.

Qui nous a pu trahir?

STROPHUS.

Toi seule. Mon langage
D'une prompte rougeur colore ton visage . . .
Puis-je solliciter, sans te faire un affront,
Cette noble pudeur qui se peint sur ton front?
Les dieux font dans ton coeur parler sa voix suprême,
Pour qu'elle te rappelle à ta gloire, à toi-même:
Ces mêmes dieux jamais ne laissent impunis
Les crimes des époux dans leurs temples unis;
Eux seuls, ont de l'hymen formé la chaîne austère:
Et la haine des fils, présens de l'adultère,
La discorde, le meurtre, et les remords rongeurs,
Suivent l'oubli des noeuds dont ils sont les vengeurs.
Songe aux excès d'Atrée, à sa fureur jalouse;
Songe au destin fatal d'Oerope, son épouse,
Qui laissa de sa mort l'exemple menaçant;
A cette Hélène enfin, qu'on nomme en rougissant,
Et que tant de combats, dont vivra la mémoire,
Condamnent à l'éclat de sa coupable gloire.
Sois toujours Clitemnestre; ah! te lasserois-tu
Du fidelle sentier que suivit ta vertu?
Brave, si tu m'en crois, Vénus et sa puissance;
Reprends ce chaste orgueil qui sied à l'innocence,

A ton sexe adoré, dont les sages rigueurs
S'attachent le respect et l'empire des coeurs.

CLITEMNESTRE.

Poursuis ... ai-je besoin, Prince, qu'à ma mémoire
Tu retraces ces temps de ma première gloire ?
Femme du chef des rois, fille des demi-dieux,
Tu sais si je trahis l'orgueil de mes aïeux.
Si j'aime ces respects rendus à ma puissance
Qui peut-être à Strophius ordonnoient le silence.
Il m'accuse aujourd'hui ... n'importe! Ma fierté
Souffre de ces discours la noble liberté:
Que dis-je? elle fait plus, elle daigne y répondre.
Eh, qu'ont ils en effet qui puisse me confondre ?
Ce prince, qu'on noircit de doutes si cruels,
Proscrit et menacé des dieux et des mortels,
Remit entre mes mains sa fortune et sa vie:
J'accueillis, j'honorai sa vertu poursuivie;
Je connus tous ses droits, à ma foi révélés,
Plus grands que les malheurs contre lui rassemblés.
Il est vrai, ses revers, son grand coeur, son courage
Qui des destins flottans a combattu l'orage,
Son respect pour les dieux dont il est oublié,
Ont entraîné mon coeur plus loin que la pitié.
Confuse, j'en conviens, qu'un mortel m'ait su plaire,
Mais fière, en lui prêtant mon appui tutélaire,
Contre les dieux, le sort, les hommes en courroux,
De le dérober seule à leurs injustes coups.
Lui, touché des malheurs de ma triste famille,
Il gémit avec moi du meurtre de ma fille;
D'un soin tendre et fidelle essuyant tous mes pleurs,
Il partage, console, ou charme mes douleurs.

Eh quoi! de mon penchant on m'ose faire un crime:
Plus qu'on ne croit peut-être, il sera légitime.
Déjà dix mois entiers ont achevé leurs cours,
Depuis que Troie en flamme a vu tomber ses tours;
Sans que de notre flotte une seule nouvelle
Dise le sort du Roi que rien ne nous révèle.
Sans doute un faux espoir cause ici tes transports.
S'il est vrai que du Styx il ait franchi les bords,
De mes jours, de mon coeur, rendue enfin maîtresse
D'un autre oeil pour ce prince on verra ma tendresse.
Aujourd'hui criminelle, innocente demain,
Atride mort, je mets le sceptre dans sa main,
Je l'épouse, et des dieux nos chaînes consacrées
Seront sur leurs autels à jamais resserrées.

STROPHUS.

Ciel! donner un tel maître à ton fils, à sa soeur! . .

CLITEMNESTRE.

Il en sera le père.

STROPHUS.

Ou plutôt l'oppresseur.

CLITEMNESTRE.

Un héros! . . .

STROPHUS.

Un proscrit que tu ne peux connoître.

CLITEMNESTRE.

Ce proscrit est d'un sang égal au mien . . . peut-être.

STROPHUS.

Que me dis-tu? . . .

CLITEMNESTRE, (*troublée.*)

Le sais-je ? . . . où m'égare l'amour ?
Lorsque d'Agamemnon tu m'apprends le retour,
A croire son trépas follement obstinée,
Je poursuis le projet d'un coupable hyménée . . . .
Suis-moi, viens au rivage, et sachons si les eaux
Vers le port qui l'attend ramènent ses vaisseaux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITEMNESTRE, EGISTE, PALLENE.

CLITEMNESTRE.

Je t'attendois : c'est moi qui te fais appeler ;
Nous avons peu d'instans peut-être à nous parler.
La colère des vents tout-à-coup dissipée,
Laisse approcher la flotte à l'orage échappée.
Arcas lui-même, Arcas sur nos bords descendu,
Précède Agamemnon à ses peuples rendu ;
Par ma garde introduit dans la chambre prochaine,
Il demande à me voir.

EGISTE, (*à Pallène.*)

Fais qu'il entre, Pallène.

CLITEMNESTRE.

Unis dans ces momens par des dangers pareils,
Ta présence m'importe ainsi que tes conseils . . .

EGISTE.

Taisons-nous.

SCÈNE II.

CLITEMNESTRE, EGISTE, ARCAS, DEUX SOLDATS.

ARCAS.

Devant toi qu'il m'est doux de paroître,
Princesse, et d'annoncer le retour de mon maître.
Argos va le revoir, ce roi victorieux,
Marchant vers le palais de ses nobles aïeux,
Révéré, digne en tout de sa haute fortune,
Vainqueur de ses revers, de Troie et de Neptune.
C'est moi qu'il a chargé, Reine, de t'exprimer
Les doux empressemens qu'il va te confirmer.
Son vaisseau touche au port, je le quitte, et mon zèle
S'est hâté dans ces murs d'en porter la nouvelle.

CLITEMNESTRE.

Clitemnestre rend grâce à ce soin empressé.

ARCAS.

Qu'il plaise à son amour, je suis récompensé.

CLITEMNESTRE.

Mille feux allumés, messagers de sa gloire,
Nous ont de rive en rive annoncé sa victoire ;
Mais depuis qu'Ilion a vu son dernier jour,
Quel obstacle ennemi retarda son retour ?

ARCAS.

Le courroux mérité des dieux de la Phrygie.
C'est peu de tout le sang dont elle fut rougie,

De Troie ouverte aux Grecs de vengeance animés,
Semant les cris, la mort, dans ses murs enflammés.
Le soldat, enivré d'excès et de carnage,
Souilla les temples saints des horreurs du pillage;
Et les dieux ont puni ces transports inhumains.

CLITEMNESTRE.

Et que devint Hélène?

ARCAS.

On la remit aux mains
De son premier époux, dont la lâche indulgence
Laisse à ses seuls remords le soin de sa vengeance;
Oserai-je le dire? on murmure tout bas
Du pardon qu'à son crime accorde Ménélas.
On pleure les héros que coûte à notre terre
L'irréparable affront de sa fuite adultère.

CLITEMNESTRE.

Arcas, pense qu'ici tu parles à sa soeur.

ARCAS.

Non, j'ai dû l'oublier, et son vil ravisseur
N'eût jamais sur ses pas égaré ta sagesse:
Clitemnestre est l'exemple et l'orgueil de la Grèce.
Il lui plaît, en songeant à la mort de Pâris,
Que sa coupable ardeur ait eu ce digne prix,
Qu'aujourd'hui son époux jusques sur cette rive
Traîne du vieux Priam une fille captive,
Et sur sa race entière aux bords du Simoïs
Ait enfin de l'hymen vengé les noeuds trahis.

CLITEMNESTRE.

Quelle est la prisonnière à son char enchaînée?

ARCAS.

Une princesse illustre autant qu'infortunée,
Qui de l'hymen encor n'a pas subi les lois.
Si de la renommée on écoute la voix,
Dans les destins futurs son regard savoit lire
Apollon l'instruisit au grand art de prédire:
Mais le dieu, la privant de ce don signalé,
Eteignit le flambeau de son esprit troublé.
Elle, quand sa raison céde à sa frénésie,
D'un prophétique accès se croit encor saisie,
Incurable démence, ouvrage des malheurs
Dont trop long-temps son ame a nourri les douleurs.

EGISTE.

Eh quoi? cette Cassandre et si jeune et si belle,
Le suit au sein d'Argos ...

ARCAS.

Le Roi vient avec elle.
La tristesse pensive est empreinte en ses traits;
Ses sanglots étouffant ses timides regrets,
Son silence au milieu des cris, du bruit des armes,
Son rang, son sort, les pleurs où sont noyés ses charmes,
Ses yeux pleins d'épouvante, ou chargés de langueurs,
Des plus farouches Grecs ont attendri les coeurs;
Ils la plaignent, et tous à l'envi secourables
Consolent de ses fers les rigueurs déplorables.

CLITEMNESTRE.

Il suffit; lorsque Atride et nos Grecs rassemblés
Marcheront vers ces lieux, qu'on m'avertisse: allez!

SCÈNE III.

EGISTE, CLITEMNESTRE.

EGISTE.

Que répond Clitemnèstre ?

CLITEMNESTRE.

Ah ! de crainte glacée,
Cent projets différens occupent ma pensée;
Le trouble de ce coeur, qui ne se connoît plus,
Pousse, arrête, confond mes voeux irrésolus.
Quel parti dois-je prendre en ce combat funeste ? . . .
Il revient, ce tyran d'un coeur qui le déteste !
Mes remords tout-à-coup empruntant mille voix,
D'un époux outragé me rappellent les droits . . .
Le croiras-tu ? ce prince ambitieux, barbare,
Qui de mes pleurs, hélas ! ne fut jamais avare,
Dont tous mes souvenirs attestent les forfaits,
Ce roi que j'offensai, que je crains, que je hais,
Me semble un dieu vengeur, qui vient d'un front sévère
Surprendre, interroger, punir une adultère.
Oui, mes ressentimens cessent de colorer
Des parjures qu'en vain je voudrois ignorer;
Tout me dit : rougis, tremble, et vois dans la mémoire
Les crimes de son rang effacés par sa gloire.
Lâches engagemens, haine, avengle courroux,
Au bruit de ses exploits, évanouissez-vous !
Les titres et de reine, et de mère, et de femme,
Au fils de Jupiter ont asservi ton ame;

C'est à toi de voler entre ses bras vainqueurs,
Et ton cœur doit vers lui devancer tous les cœurs.

EGISTE.

Eh bien, pourquoi faut-il que ta frayeur balance?
De nos communs transports suivons la violence.
Ces respects si profonds que tu montres pour lui,
Furent à mon amour cachés jusqu'aujourd'hui:
Mon ame se fût-elle attachée à la tienne,
Si ta colère alors n'eût épousé la mienne?
Rends-lui ta foi, ton cœur engagés à l'autel.
Pour moi, dont les sermens d'un courroux immortel,
En des nœuds aussi saints ont engagé la haine,
Comme toi j'obéis au devoir qui m'enchaîne.
Ce jour qui nous sépare a détruit notre erreur:
Agis dans ton amour, j'agis dans ma fureur;
Courbe à ses pieds ton front, mon orgueil y résiste;
C'est le glaive à la main qu'il va connoître Egiste!
Et puissai-je, ô Thieste! envoyer sous mes coups,
Son ombre ensanglantée à ton ombre en courroux.

CLITEMNESTRE.

Où s'emporte avec moi ta fureur téméraire?
Ah! pardonne à mon trouble, il est involontaire.
De ce cœur, partagé de mille sentimens,
Dois-je dissimuler tous les secrets tourmens?
N'ajoute point encore à l'effroi qui m'agite,
En ce premier péril crains Atride et l'évite;
Consens à te soustraire, à fuir les yeux du Roi,
Les miens le veulent . . . il le faut; l'amour t'en fait la loi.

EGISTE.

Errer, fuir, c'est le sort d'un enfant de Thieste.
Avili, dépouillé, fils obscur d'un inceste,
Egiste n'a ni biens, ni puissance, ni rang:
Tandis qu'Agamemnon, qui déteste mon sang,
Qui du butin de Troie a grossi son partage,
Vient enrichi de gloire et d'un double héritage.
Lui dirai-je mon nom à sa haine suspect?
Ou caché dans sa cour, ennemi trop abject,
Sera-ce à ses mépris que je devrai la vie?
Tu m'aimes, et tu peux vouloir cette infamie.
S'il me voit, prétends-tu déguiser nos liens,
Nos pleurs, nos soins cachés, nos secrets entretiens?
Nos soupirs qui feroient parler notre silence,
Nos yeux, tout l'instruiroit de notre intelligence.
Encor, si mon trépas alors trop mérité
Etoit le seul danger de ma témérité;
Mais il faudra l'entendre accuser tes parjures,
De son courroux superbe endurer les injures,
Et mourir tous les deux punis d'un fol amour,
Vils objets des mépris d'une insolente cour.
Non, non, n'attendons pas que le soupçon s'éveille.

CLITEMNESTRE.

Penses-tu que l'on ose en troubler son oreille?

EGISTE.

Ce Strophus qui me hait . . .

CLITEMNESTRE.

Lui! mon accusateur!
Est-il fait au métier d'un lâche délateur?

Que redouter du Roi ? je le craindrois peut-être
S'il savoit ta naissance, et qu'il pût te connoître.
Mais qui la sait ? moi seule ! . . . attends que mon appui
Fasse naître l'instant de te montrer à lui.
Ton aspect peut du peuple éveiller le murmure,
Et serviroit de preuve à me croire parjure.
Céde un temps à mes voeux ! Si tu cours un danger,
Je saurai t'en défendre ou bien le partager.
Mais d'un refus nouveau ne me fais pas l'injure ;
Céde, ô mon cher Egiste.

EGISTE.

Eh bien ! je te le jure.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *STROPHUS.*

STROPHUS.

Pardonne à mon aspect ; mais quels retardemens
Te retiennent encore en de pareils momens,
Reine, quand tous nos Grecs accourant au rivage,
D'Agamemnon en foule inondent le passage,
Quand mille cris de joie allant frapper les cieux
Annoncent que ses pas approchent de ces lieux,
Son épouse en nos murs est la seule qui reste !
Mon zèle auroit guidé vers lui son jeune Oreste,
Mais j'ai craint que si tôt me hâtant de le voir,
Tu fusses la dernière à l'aller recevoir.

Ton fils t'attend, tout prêt à marcher vers son père;
Le soin de le conduire appartient à sa mère.

CLITEMNESTRE.

O combats imprévus ! ô moment redouté !
O de dix ans d'oubli folle sécurité !
Dans ma confusion il lira mon supplice . . .
Ah ! n'importe! je hais celles dont l'artifice
Sait défendre à leurs yeux à leur bouche, à leurs traits,
De révéler leur ame et leurs troubles secrets.
Qu'il me voie et se venge. (*Bas à Egiste.*) Et toi, de ta promesse,
Egiste, souviens-toi.

EGISTE.

Ne tarde plus, Princesse.

STROPHUS, (*à Clitemnestre.*)

Plexippe oseroit-il paroître à tes côtés ?

EGISTE.

Plexippe en tout ici suivra ses volontés.

SCÈNE V.

STROPHUS, (seul.)

Vil scélérat ! . . . tu vas rentrer dans la poussière,
Et dépouiller l'orgueil de cette humeur altière.
Le noble Agamemnon, triomphant, redouté,
Brisera ton injuste et frêle autorité;
Et seul, faisant régner sa bonté souveraine,
Défendra de ton joug et l'empire et la Reine.

Mais qu'entends-je?... l'on ouvre, on accourt à grand bruit,
Agamemnon paroît et le peuple le suit.

SCÈNE VI.

AGAMEMNON, CLITEMNESTRE, ORESTE, CASSANDRE, STROPHUS, PEUPLE ET *SOLDATS portant des trophées.* (*Cassandre descend vers un des côtés de la scène et demeure dans l'éloignement.*)

AGAMEMNON.

Salut, ô murs d'Argos? ô palais! ô patrie!
O terre, où de Pélops la race fut nourrie!
Recevez, amis chers, et vous, augustes lieux,
Ces pleurs qu'un saint transport fait couler de mes yeux,
Tributs de mes respects et de ma tendre joie!
Les dieux seuls ont permis qu'enfin je vous revoie.
Si le grand Jupiter qui me rend à ces bords
N'a pas joint ma dépouille à tant d'illustres morts,
S'il a de mille exploits payé dix ans d'absence,
D'un solennel hommage honorons sa puissance.
Qu'aux yeux de tous les Grecs dans le temple assemblés,
Coule à longs flots le sang des taureaux immolés;
Que sur l'autel chargé de fruits et de guirlandes,
Les prêtres en leurs chants consacrent nos offrandes,
Et sur les trépieds d'or brûlent un pur encens
Qui porte aux immortels nos vœux reconnoissans.
Déposons ce trophée aux pieds de leurs images.

STROPHUS.

Si d'un prince fidelle accueillant les hommages
Un vainqueur se souvient . . .

AGAMEMNON.

C'est toi, digne Strophus !
Toi qui dus à mon fils enseigner tes vertus !
Approche de ce coeur assuré de ton zèle.
Après les longs travaux d'une guerre cruelle,
Au sein de ma patrie, et pressé dans vos bras,
Que j'aime à respirer des horreurs des combats.

ORESTE.

Mon père !

AGAMEMNON.

Mon cher fils ! espoir de ma famille !
Mais quoi? que fait Electre ? où peut être ma fille ?

CLITEMNESTRE.

Ta fille, te croyant la victime des flots,
Consulte sur ton sort les prêtres de Délos.

AGAMEMNON.

Puissent-ils rassurer sa pieuse tendresse ! . . .
Mais d'où vient sur ton front cette morne tristesse,
Clitemnestre? pourquoi dans de si doux momens
Ton trouble répond-il à mes embrassemens ?

CLITEMNESTRE.

La crainte de ta mort sur de vains bruits semée,
Fut cent fois démentie et cent fois confirmée ;
De tourmens si divers j'éprouvai la rigueur,
Que le bonheur est lent à passer dans mon coeur.

ORESTE.

Ouï, mon père, nos voeux et nos tendres alarmes
Ont suivi tous tes pas dans le péril des armes;
Moi, que dans ce palais tu laissas tout enfant,
Je brûlois de connoître un père triomphant;
Fier de tous les succès dont la gloire t'honore,
Je me les fis cent fois dire et redire encore.
Je répétois ces noms, fameux dans cent combats,
D'Achille, égal aux dieux, d'Ulysse, Ménélas,
De Nestor, ce vieillard dans la guerre si sage,
Et sur leur grand exemple en fis l'apprentissage.
Je comptois tous les mois loin de nous écoulés,
Le nombre des héros par ta main immolés;
Je me faisois tracer, pour toi plein d'épouvante,
Les bords du Simoïs, les rivages du Xante,
L'enceinte de nos camps, et Troie, et ses remparts.
Mon coeur te figuroit au travers des hasards,
Allant vaincre, et soudain je demandois des armes,
Ou tombant sous les coups, et je versois de larmes.

AGAMEMNON.

Douce ivresse qu'un père a peine à déguiser!

ORESTE.

Ces redoutables mains, laisse-moi les baiser.

AGAMEMNON.

Pieux et tendre amour!

ORESTE.

Est-ce là cette épée
Que du sang ennemi ta valeur a trempée?
Permets que je la touche, et d'un respect sacré
Que je laisse un garant, sur ce fer *révéré*.

AGAMEMNON.

Mon fils, je la réserve à ton jeune courage.

ORESTE.

Quel honneur éclatant m'a dérobé mon âge!
Tout poudreux et sanglant, marchant à tes côtés,
Quels triomphes mon bras n'eût-il pas remportés!
Oreste eût partagé ta fortune guerrière:
Peut-être, comme Achille, il eût dans la poussière
Traîné ce fier Hector, Hector même . . .

CASSANDRE.

O douleur!

AGAMEMNON.

Arrête, mon cher fils, cette femme est sa soeur.
Epargnons-lui l'aspect d'une joie importune;
A l'exemple des dieux révérons l'infortune.
Malheureuse Cassandre, approche sans effroi,
Ne redoute mon fils, ni sa mère, ni moi;
Eh! qui ne plaindroit pas ton illustre disgrace,
Ton âge, tes chagrins et l'éclat de ta race?

CLITEMNESTRE.

La fille de Priam, d'un maître impérieux
N'aura point à souffrir l'orgueil injurieux.
Ses droits me sont sacrés, je veux qu'on les respecte.
(*Cassandre recule avec effroi.*)
Quel regard! notre foi seroit-elle suspecte?
Pourquoi cet air affreux qui me glace d'horreur?
Dépouille toute haine, et parle sans terreur . . .
(*Cassandre montre la même crainte.*)
C'en est trop.

CASSANDRE.

Cette femme importune m'a vue . . .
Tous mes sens ont frémi.

AGAMEMNON.

Quelle horreur imprévue
T'inspire Clitemnestre, et d'où naît ce transport?

CASSANDRE.

Je touche enfin la terre où l'on m'attendoit la mort.

AGAMEMNON.

Contre tous les périls ta vie est assurée.

CASSANDRE.

Tu n'en crois pas le dieu dont je suis inspirée . . .
A l'oracle trop vrai par ma bouche dicté,
Il attacha le doute et l'incrédulité.
Amante d'Apollon, à sa flamme immortelle
Depuis que ma froideur se montra si rebelle,
Ce dieu me retira son favorable appui.
Il m'accabla des maux que je pleure aujourd'hui.
Mes yeux ont vu périr ma famille immolée . . .
Que suis-je? une ombre errante aux enfers appelée.
L'heure fatale approche . . . Adieu, fleuves sacrés!
Ondes du Simoïs, sur vos bords révérés,
Vous ne me verrez plus, comme en nos jours propices,
Parer de nœuds de fleurs l'autel des sacrifices;
Et ma voix chez les morts, où bientôt je descends,
Au bruit de l'Achéron mêlera ses accens.

AGAMEMNON.

Exempte des fureurs qu'inspire l'esclavage,
Est-ce à toi d'écouter un désespoir sauvage?
Qui pourroit menacer ton repos ou tes jours?

CASSANDRE.

Hélas ! des Phrygiens tels étoient les discours;
Vainement j'annonçai le terme de leur gloire,
La chute de leurs murs, qu'ils n'ont pas voulu croire;
Cependant et leur gloire et leurs murs ne sont plus.

CLITEMNESTRE.

Pourquoi t'entretenir de chagrins superflus ?
Tes pleurs nous font injure, et ce jour...

CASSANDRE.

Oui, Cassandre,
Vois Ilion fumant, et chante sur sa cendre.
Suis-les au temple, unis ta voix à leurs concerts,
Chante Troie expirée et ses enfans aux fers !
Ah ! je vous vois encore . . . insensés ! c'est la veille
De cette nuit fatale où la mort les réveille . . .
Vous entraînez ce monstre, ouvrage de Pallas,
Dont les flancs habités recéloient le trépas.
Moi seule, l'oeil en feu, saisie, épouvantée,
Respirant l'avenir dont j'étois agitée,
J'accours soudain, je vole et crie: ah, malheureux!
Quels temps vous choisissez pour ces hymnes, ces jeux?
Vous vous couvrez de fleurs, vous couronnez vos têtes,
Quelle torche funèbre accompagne vos fêtes ? . . .
Le piége est prêt . . . voyez le sang rougir ces bords,
Ces flammes éclairant la nuit, l'onde et nos ports . . .
Inutiles discours ! ils ont fermé l'oreille,
Ils m'osoient dédaigner . . . ton erreur est pareille.
Oui, ce jour met un terme aux horreurs de mon sort.
Je touche enfin la terre où m'attendoit la mort.

AGAMEMNON.

Sa raison l'abandonne . . . hélas ! Troie embrasée
Est présente à ses yeux et trouble sa pensée.
Entrons, laissons au temps à calmer ses regrets,
Et de la pompe sainte ordonnons les apprêts.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITEMNESTRE, (seule.)

Où porté-je mes pas et mon inquiétude?...
D'un cœur épouvanté cruelle incertitude!
L'effroi s'est emparé de mes esprits flottans...
Dans ce supplice affreux c'est mourir trop long-temps.
Allons trouver le Roi... l'oseras-tu, perfide?
N'est-il point de pudeur dont la voix t'intimide?
Et veux-tu par ton trouble, éclairant un époux,
Allumer en son cœur un indigne courroux?
Ne rougirois-tu pas que sa bonté facile
A l'amant qui l'outrage accordât un asile?...
Crois-tu du faux Plexippe à son œil pénétrant
Toujours cacher le nom et le destin errant?
Que dis-je...? il faudra donc, fertile en impostures,
De voiles odieux couvrir tous mes parjures,
Joindre la ruse au crime, et dans tous mes discours
Respirer le mensonge et ses lâches détours.
O honte, à qui la mort mille fois préférée...

SCÈNE II.

CLITEMNESTRE, STROPHUS.

CLITEMNESTRE.

Cher Strophus, rends le calme à mon ame égarée,
J'implore tes conseils; que ta sage amitié
De mon trouble fatal prenne quelque pitié.
Le prince d'Illyrie a, par ma loi secrète,
Cherché loin de mes yeux une prompte retraite.
Ses jours, s'il reparoît, sont-ils en sureté?
Plexippe enfin peut-il?...

STROPHUS.

Plexippe est arrêté.

CLITEMNESTRE.

Dieux vengeurs!... ah! c'est toi, Strophus, qui m'as trahie.

STROPHUS.

Moi, Reine, me noircir de cette perfidie!
Flatté de ton estime, aimé de ton époux,
Est-ce à moi d'appeler la discorde entre vous?

CLITEMNESTRE.

Quel autre a désigné... Plexippe à sa vengeance?

STROPHUS.

Suis-je en ces lieux le seul que blesse sa présence?

CLITEMNESTRE.

Sa liberté, ses jours seroient-ils en danger?

STROPHUS.

J'ignore tout; le Roi le doit interroger.

CLITEMNESTRE.

Ah! d'un infortuné sans defense et sans armes,
S'il n'accorde la vie à mes cris, à mes larmes,
Et si d'un nouveau sang il marque son retour,
Mourons... Vain désespoir! c'est moi, c'est mon amour,
Qui seule contre lui soulève cet orage,
A m'éviter, à lui, j'ai contraint son courage,
Un infidelle effroi doit-il l'abandonner
Au supplice où l'on va peut-être le traîner?
Non, quand de mes vertus osant quitter la trace,
Au mépris de ma gloire et de ma noble race,
J'ai pu sacrifier à de folles ardeurs,
Les hommages publics rendus à mes froideurs,
L'amour dont m'embrasoient mes noeuds illégitimes,
M'a vouée au malheur, et peut-être, à des crimes.
Qu'il craigne cet amour ardent, tumultueux,
Du coeur de Clitemnestre enfant impétueux!...
D'un héros opprimé respecte la misère.
Roi cruel! si ma voix ne fléchit ta colère,
Je vengerai sa mort, dussé-je, en t'immolant,
Tourner contre mon sein mon bras encor sanglant.

STROPHUS.

Reine, où t'égares-tu? prends, prends un sage empire
Sur le vain désespoir que ce moment t'inspire;
Rappelle ta raison: tes différens desseins,
De tes périls douteux font des périls certains.
Ce Plexippe, pour qui follement alarmée,
Tu cours tout immoler, rang, devoir, renommée,

C'est en suivant sans frein ton aveugle transport,
Qu'au lieu de le sauver, tu vas hâter sa mort.
Demeure; quelque bruit qu'on ait osé répandre,
Ma voix pour le détruire est prête à te défendre :
Mon amitié constante, au défaut des discours,
Risqueroit pour ta vie un reste de vieux jours;
Et si d'Agamemnon l'ame n'étoit flétrie,
J'offrirois à ses coups cette tête blanchie.
Sans détour cependant je dois te l'avouer:
Autant, à te servir, prompt à me dévouer,
Je consacre à ta cause un zèle pur, sincère,
Autant mon examen, à Plexippe sévère,
Portera la clarté sur le voile imposteur
Qui couvre les complots dont je le crois l'auteur.
Si l'on a craint d'un traître une sourde menée,
Qui t'a dit que du Roi ta foi fût soupçonnée?
Mais sur les grands combats que la Grèce a rendus,
Ses cris calomnieux, dans Argos répandus,
Les amis qu'en nos murs ont séduits ses largesses,
Son rapide crédit acquis par tes foiblesses,
Ses brigues menaçant et le prince et l'état,
L'ont pu faire accuser d'un public attentat;
Et s'il voulut s'armer contre un héros que j'aime,
A tous, pour l'accabler, je me joindrai moi-même.
Tous nos doutes vont être éclaircis à l'instant.
Le Roi doit en ce lieu se rendre, je l'attend;
Il a même ordonné que Plexippe à sa vue...

CLITEMNESTRE.

Et moi, je soutiendrois leur fatale entrevue!
Irai-je, ô ciel! m'armant de ce courage affreux,

Placer ou mon opprobre, ou mon audace entre eux?
Rougissant à-la-fois de parler, de me taire,
N'osant lever mes yeux attachés à la terre,
Sans craindre, qu'à ma vue, un époux furieux
Du coup dont je frémis, n'ensanglante ces lieux.
Il vient, laisse-moi fuir, et si ma flamme est sue,
De tout leur entretien tu m'apprendras l'issue.

SCÈNE III.

AGAMEMNON, STROPHUS.

AGAMEMNON.

Enfin nous sommes seuls! Des devoirs importans
A nos premiers transports m'ont ravi trop long-temps.
Ma tendresse envers toi s'est à peine acquittée:
Voici, Strophus, voici l'heure tant souhaitée,
Où ma pure amitié te rend le juste prix
Du zèle et des leçons prodigués à mon fils.
Ce soin, qui dans ma cour a fixé ta présence,
De tout ce qui s'y passe instruisit ta prudence.
Informe-moi de tout; c'est à toi d'éclairer
Les désordres secrets que je puis ignorer;
Que librement ici ta franchise s'explique.
Quel est cet étranger dont la haine publique
Dénonce dans Argos le dangereux séjour?

STROPHUS.

Un prince qui reçut un asile en ta cour:

Que jeta sur nos bords le courroux de Neptune,
Qui se dit accablé des coups de la fortune.

AGAMEMNON.

Mais au peuple d'Argos qui le rend odieux?

STROPHUS.

Son sort et ses complots se voilent à mes yeux.
Si tôt que devant toi tu le feras paroître,
Il te sera, je pense, aisé de le connoître:
Tes regards perceront les replis de son coeur.

AGAMEMNON.

Que craint en ses états Agamemnon vainqueur?
Lui que la Grèce a vu, d'un courage tranquille,
Triompher d'Ilion et des fureurs d'Achille!
Chef de ses rois, pasteur de ses peuples nombreux,
Je serois des mortels, Strophus, le plus heureux,
Si d'un souci nouveau mon ame inquiétée,
De l'accueil de la Reine étoit moins tourmentée.
Son trouble, dont soudain tu m'as vu m'étonner,
Décela ses froideurs qu'il me fit soupçonner.
D'abord, l'aspect d'un fils, ses naïves tendresses,
Et le plaisir si pur de goûter ses caresses,
Et ma vue attachée à dévorer ses traits,
Tout calma mes esprits heureusement distraits.
Cependant son maintien, ses regards, son silence,
Cette invincible horreur qu'elle a de ma présence,
Mieux observés depuis, n'ont fait que me troubler.
Tantôt, triste, confuse, elle n'ose parler:
Tantôt ses vains discours déguisant ce supplice,
D'un sentiment forcé laissent voir l'artifice.
Toi-même, quand j'ai mis mon Oreste en ses bras,

N'as-tu pas remarqué son secret embarras?
A-t-elle fait paroître aux regards de son père,
Et l'amour d'une épouse et le coeur d'une mère?

STROPHUS.

Celui qu'au rang des dieux la gloire a pu placer,
A d'indignes soupçons voudroit-il s'abaisser?
Si la Reine, étrangère à la publique ivresse,
N'a pas de ton retour partagé l'allégresse,
A son coeur maternel pardonne un souvenir
Que dix ans de regrets n'ont fait qu'entretenir,
Dont nos soins et le temps ne l'ont pas consolée.
Le dirai-je? elle pleure une fille immolée,
Iphigénie...

AGAMEMNON.

O dieux! devant Agamemnon
Strophus n'a pas frémi de prononcer ce nom.

STROPHUS.

Hélas! c'est à regret que je te le rappelle.

AGAMEMNON.

Pourquoi réveilles-tu ma douleur paternelle?
Ah! depuis que l'Aulide a vu son sang couler,
C'est la première fois qu'on ose m'en parler.
Ma chère Iphigénie, en ses regrets vivante,
A mes yeux comme aux siens n'est-elle pas présente?
Je détestai l'arrêt qui condamna mon sang.
Est-ce l'orgueil du sceptre et d'un superbe rang,
Est-ce une armée en vain contre moi rugissante,
Et ses chefs révoltés, et leur voix menaçante,
Qui purent me contraindre à dicter son trépas?

Vous seuls, dieux redoutés que fit parler Calchas,
Vous seuls avez forcé ma piété cruelle
D'outrager la nature à vos décrets rebelle.
Pourquoi ce souvenir renaît-il, et pourquoi
Jusqu'aux champs phrygiens l'emportai-je après moi?
Il me fit abhorrer la gloire de mes armes.
La nuit, aux bords des mers, sans témoins de mes larmes,
De mes chagrins muets me laissant consumer,
J'oubliois le sommeil trop lent à les calmer.
L'aurore et les combats écartoient son image,
Mes yeux la retrouvoient au sortir du carnage,
Et retraçant sa mort à mes sens effrayés,
Je pleurois mes exploits si chèrement payés.

STROPHIUS.

Apprends sur ton exemple à mieux juger la Reine,
Que tes pleurs... mais voici Plexippe qu'on t'amène.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *EGISTE, GARDES.*

AGAMEMNON, (*assis.*)

Approche; éclaircis-moi le soin mystérieux
Qui te tient dans Argos éloigné de mes yeux.
Pourquoi mille soupçons, trop injustes peut-être,
Sont-ils les premiers bruits qui me font te connoître?
Plexippe, c'est ainsi que tu te fais nommer,
Déclare tes destins; réponds sans t'alarmer,
Quel est ton rang?

EGISTE.

Le tien. La Grèce est ma patrie;
Mes frères m'ont chassé du trône d'Illyrie.
Proscrit par eux, jouet du destin et des flots,
Clitemnestre a daigné m'accueillir dans Argos.
Tu sais tout.

AGAMEMNON.

Il falloit t'offrir à ma présence.

EGISTE.

J'aurois cru, sans ton ordre, offenser ta puissance,
Et ne m'attendois pas, sur un doute léger,
Qu'aussitôt en coupable on dût m'interroger.

AGAMEMNON.

Telles sont du pouvoir les rigueurs nécessaires,
Prince; si cependant tes aveux sont sincères,
Mes secours te donnant vaisseaux, armes, soldats,
Rétabliront tes droits, instruiront tes états
Que, généreux appui des causes légitimes,
Agamemnon vécut pour venger tous les crimes.
Mais si la perfidie inspire tes discours,
Redoute-moi, connois le péril que tu cours:
L'enfer est moins affreux à mon ame glacée
Qu'un mortel, dont la bouche a trahi la pensée.
Détruis donc les soupçons élevés contre toi.

EGISTE.

Moi? répondre à des bruits indignes de ta foi,
A de vils courtisans dont la haine est jalouse
Des honneurs qu'à mon rang accorda ton épouse!

STROPHUS.

Un doute aussi fondé veut être combattu,

Plexippe, et ce mépris ne sied qu'à la vertu.
La tienne auroit, je pense, éclaté davantage,
Si dans l'ame du Roi prévenant tout ombrage,
Sans attendre qu'aux lieux où tu crus te cacher,
Ses soldats par son ordre allassent te chercher,
Sans pâlir devant eux de celui qui t'appelle,
Si tu fusses venu, par un serment fidelle,
Jurer de tes respects et d'un cœur innocent,
Et t'offrant pour otage au premier bruit naissant,
Te livrer en ses mains et remettre tes armes.

EGISTE.

S'il suffit, pour calmer tes injustes alarmes,
Prends. (*Il donne son fer.*)

AGAMEMNON, (*se levant.*)

Quelle est cette épée?

STROPHUS.

Eh quoi!

EGISTE

Dieux!

AGAMEMNON.

Tu frémis.

Entre les mains d'Atrée autrefois je la vis.
Egiste la reçut de son courroux funeste,
Lui-même il me l'a dit, pour immoler Thieste...
C'est Egiste!

EGISTE.

Qui?

AGAMEMNON.

Toi.

STROPHUS.

Lui!

ÉGISTE.

Ciel! qui me poursuis,
Je m'abandonne à toi! frappe donc, je le suis.
Aussi-bien j'étois las d'une telle imposture.
Fils d'un crime, exécrable à toute la nature,
Maudit, traînant l'opprobre à ma naissance uni,
Dépouillé de mes biens, de mes états banni,
Et dérobant ma tête aux piéges de mes frères...
Car, sous un autre nom tu connois mes misères,
Et si je t'abusai, ce n'est pas quand ma voix
Accusa les cruels d'envahir tous mes droits.
Si, trahi par les dieux, leur fatale inclémence
Pour ma perte avec eux semble d'intelligence,
Achève, et punis-moi de ce déguisement
Qui trompa leur poursuite et leur ressentiment.
Punis-moi d'avoir cru que, comme un port tranquille,
Ta cour en cet orage étoit mon seul asile.
Qu'Agamemnon puissant, vainqueur et généreux,
Protégeroit lui-même un prince malheureux.
Prends ce fer, verse un sang, objet de tant de haines,
Que nos mêmes aïeux ont transmis dans mes veines.

AGAMEMNON.

O ciel! dont la faveur seconda mes travaux,
Réserves-tu ma vie à des soucis nouveaux?
Lorsqu'à peine échappant aux fureurs des tempêtes,
La mort, dans chaque flot, a paru sur nos têtes,
Après dix ans passés en d'horribles combats,
A prévoir, éviter, et donner le trépas,
Ai-je à me préserver de piéges que j'ignore,
Et dois-je en mes foyers craindre et punir encore?

(A Egiste,)

Qu'oses-tu dire, Egiste?... ah! peux-tu, sans trembler,
Attester nos aïeux et me les rappeler?
N'as-tu donc pas connu l'inimitié fatale
Par les dieux inspirée au noir sang de Tantale?
Jamais crimes suivis de tels amas d'horreurs;
Ont-ils mieux signalé les humaines fureurs,
Et jamais, en des fils, les haines paternelles
Ont-elles pu trouver des coeurs aussi fidelles?
Si d'un piége ennemi tu veux te préserver,
Est-ce dans mes états que tu dois te sauver?
Est-ce en ma cour? n'as-tu de plus douce retraite?
Et pour toi cette enceinte est-elle donc muette?
Les murs de ce palais ne te disent-ils pas
Dans quels tourmens Thieste y reçut le trépas?
Que mon père, jaloux de venger son outrage,
En tous lieux y marqua les traces de sa rage?
Là; sous les premiers coups de son glaive fumant
Mourut Oerope, aux yeux de son coupable amant.
Là, Thieste flatté par ses sermens perfides,
En crut un faux pardon scellé des Euménides.
C'est là que de ses fils Atrée ouvrit le flanc,
Et du festin, c'est là qu'on fit l'apprêt sanglant.
Le seuil, qu'osa toucher ton pied trop téméraire,
Ce seuil même est souillé du meurtre de ton père.
Si j'ai cru voir Thieste et ses crimes en toi
Soutiens tu mon aspect, sans retrouver en moi
Les traits, les traits vivans du redoutable Atrée?...

EGISTE, *(épouvanté.)*

O ciel!

AGAMEMNON.

Epargnons-nous une vue abhorrée.

EGISTE, *(avec fureur.)*

Thieste!... que veux-tu?

AGAMEMNON.

De quel transport soudain...

EGISTE.

Le vois-tu, pâle, horrible, et la coupe à la main?
Celle où son sang versé... qu'ai-je dit? je m'égare.

AGAMEMNON.

Ah! cruel, malgré toi ta fureur se déclare.

EGISTE.

Les manes de mon père, à ta voix révoltés,
Ont saisi tout-à-coup mes sens épouvantés!...
D'Egiste infortuné qu'ordonne ta vengeance?

AGAMEMNON.

Qu'il me fuie.

EGISTE.

Et quel est son crime?

AGAMEMNON.

Sa naissance.

EGISTE.

Les dieux, pour le malheur, puniront tes mépris.

AGAMEMNON.

Les dieux ne s'arment pas pour ceux qu'ils ont proscrits.

EGISTE.

Ainsi de leur courroux tu te rends le ministre?

AGAMEMNON.

Ainsi, me délivrant de ton aspect sinistre,
En t'ordonnant l'exil, je te laisse échapper
Au juste châtiment d'avoir pu me tromper.

EGISTE.

Non, une même terre, et mon courroux l'atteste,
Ne peut porter les fils d'Atrée et de Thieste.

AGAMEMNON.

Demain, de ton aspect purge donc mes états.
Fuis, ou tremble.

EGISTE.

Demain tu ne m'y verras pas.

SCÈNE V.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

Vas, impur rejeton d'une race ennemie,
Rends grâce à ma bonté qui te laisse la vie,
Porte de mers en mers le malheur et l'effroi
Que les dieux irrités font marcher avec toi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

EGISTE, CLITEMNESTRE.

EGISTE.

Non, non, laisse-moi fuir ce séjour odieux,
Clitemnestre, abandonne un amant furieux.
Ne te joins pas au sort qui déjà le menace;
Crains les yeux ennemis attachés sur ma trace;
Les périls dont ici je suis environné:
Crains que soudain le Roi sur tes pas ramené,
Que Strophius, par son ordre, accourant nous surprendre...

CLITEMNESTRE.

Tous deux au sacrifice ils viennent de se rendre;
Moi, qu'un rang importun forçoit à m'y montrer,
Auprès d'Agamemnon je n'ai pu demeurer.
Tremblante pour tes jours, à ma douleur en proie,
Je n'ai pu soutenir ces cris, ces chants de joie.
Que crains-tu? si le Roi, par mon absence instruit,
Soupçonne en ce moment quel dessein me conduit,
Du moins je n'entends pas, dans ce concours funeste,
Elever jusqu'aux cieux un nom que je déteste.

EGISTE.

Retourne vers Atride, et reçois mes adieux.

CLITEMNESTRE.

Quels discours!

EGISTE.

Le cruel m'a chassé de ces lieux.

CLITEMNESTRE.

Cher Egiste, je sais jusqu'où sa barbarie
Des haines de son sang a poussé la furie.

EGISTE.

Tu le sais?.., mais sais-tu que mes emportemens
N'ont pas craint de braver ses fiers ressentimens?
Sais-tu que de nos coeurs les bouillantes colères
Ont en nous signalé la haine de nos pères?
Sais-tu que de la mort rompant tous les liens,
Thieste a présidé nos affreux entretiens?
Que ces horribles lieux sont pleins de nos offenses,
Qu'ils ont même frémi du serment des vengeances?...
Prévenons-les; pourquoi me suis-je abandonné
Au timide conseil que ton coeur m'a donné?
Si d'Argos ma prudence au moins se fût bannie!
Maintenant, on me chasse avec ignominie.
N'importe! mon amour n'en a pas murmuré:
Il dévore un affront pour toi seule enduré:
Mais te fuir, mais traîner de rivage en rivage
La douleur de te perdre unie à cet outrage,
Expiré loin de toi consumé de regrets;
Mais de ce roi barbare...

CLITEMNESTRE.

Et je m'y soumettrais!

Non. Connois Clitemnestre. A toi seule enchaînée,
Elle a juré de suivre en tout ta destinée.
On t'accable, on t'exile, et voici le moment,
Au mépris du danger, de remplir mon serment.
Les supplices, la mort, la honte plus cruelle
N'intimideroient pas ce coeur qui t'est fidelle.
Ordonne...

EGISTE.

Egiste, hélas! ne connoît rien d'affreux
Qui ne céde à l'horreur de voir briser nos noeuds.
Mais que peuvent pour moi ta foiblesse et tes larmes?
Atride à contre nous de plus puissantes armes;
Tes efforts te perdroient et seroient superflus.
La force nous soumet à ses voeux absolus.

CLITEMNESTRE.

On ne peut les braver, mais on peut s'y soustraire.
Quel temps à ton départ prescrit sa loi sévère?

EGISTE.

Demain, au jour naissant, Clitemnestre, je fuis.

CLITEMNESTRE.

Et demain, sur les mers, Egiste, je te suis.

EGISTE.

Que dis-tu?

CLITEMNESTRE.

Mon dessein.

EGISTE.

Quel trouble te l'inspire?

CLITEMNESTRE.

Est-ce à toi de t'en plaindre?

EGISTE.

Est-ce à moi d'y souscrire?

CLITEMNESTRE.

Egiste en me fuyant seroit-il sans effroi?

EGISTE.

O dieux! si mon vaisseau t'emportoit avec moi,
Sur tes jours menacés serois-je plus tranquille?
Qui nous protégeroit? quel bord ou quel asile
Au fier Agamemnon déroberoit nos pas?
L'enfer à son courroux ne nous raviroit pas.
Dût-il nous y chercher, sa poursuite jalouse
Y descendroit bientôt demander son épouse.
N'as-tu pas sous les yeux l'exemple de ta sœur?
Que lui servit, dis-moi, qu'un puissant ravisseur
Au prix des flots de sang qu'Hélène a fait répandre,
Au milieu de sa cour tentât de la défendre?
Ni tous ces demi-dieux pour sa cause ligués,
Ni les bras des héros et leurs jours prodigués,
Ni ces tours, où veilloient tant d'hommes intrépides,
N'ont pu la dérober au pouvoir des Atrides.
Des cendres, des débris, et des bords ravagés
Attestent et sa honte et leurs affronts vengés.
Pâris même, puni sous les remparts de Troie,
S'est vu ravir le jour, et l'empire et sa proie.
Moi, sans dieux, sans pays, sans armes, sans soldats,
Que puis-je contre un roi vengeur de Ménélas?
La Grèce, déplorant le sort de ma victime,
Apprendroit mon supplice aussitôt que mon crime.

CLITEMNESTRE.

Ah! la fuite peut seule...

EGISTE.

Eh! dis-moi quels climats
Nous mettroient l'un et l'autre à l'abri du trépas?
Qui sait quelle fureur lui seroit inspirée?
Qui sait alors, instruit par les leçons d'Atrée,
Quels tourmens inconnus oseroit inventer
Sa rage ingénieuse et prompte à l'imiter?
Prévenons les forfaits que ma crainte envisage.
Epouvanté pour toi de ce cruel présage,
J'ai tout lieu de frémir qu'il ne découvre enfin
Quels noeuds ont si long-temps uni notre destin;
Son orgueil offensé le rendroit implacable;
Me suivre, c'est chercher ta peine inévitable,
C'est courir follement à des dangers honteux:
Embrasse en nos malheurs un parti moins douteux.

CLITEMNESTRE.

En est-il?

EGISTE.

Le trépas est le seul qui me reste:
Mais toi qu'épargne encor la colère céleste,
Rentre aux bras d'un époux, sous la loi du devoir,
Combats tous les soupçons qu'il pourra recevoir,
De ma vue à jamais laisse là l'espérance;
Je pars.

CLITEMNESTRE.

De tes mépris enfin j'ai l'assurance.
Cruel, il me suffit! pars, quitte ce palais;
Tu le veux; consens donc à ne me voir jamais:
Paye ainsi nos beaux jours et ma flamme insensée;
De moi, de mes bienfaits perds jusqu'à la pensée:

Ignore si je vis, si je meurs loin de toi;
Pars, te dis-je, et me livre aux vengeances du Roi.
Quand tu vins implorer mon assistance utile,
Que n'avois-je pour toi cette froideur stérile?
Que n'ai-je donc frémi, quand tu t'osas nommer,
D'accueillir ton malheur et sur-tout de t'aimer?
Mon ame, tu le sais, ouverte à ta prière,
Au devant des périls a volé la premiere;
J'ose encore embrasser tes projets, tes malheurs;
Je fuis si tu veux fuir, et si tu meurs, je meurs.
N'use pas en raisons une vaine éloquence;
Sers notre amour, Egiste, et non pas ma prudence.
Quel moyen plus puissant reste-il à m'offrir?
A quel autre parti devons-nous recourir?

EGISTE.

Il n'en est qu'un.

CLITEMNESTRE.

Lequel?

EGISTE.

Effrayant.

CLITEMNESTRE.

Parle.

EGISTE.

Horrible.

CLITEMNESTRE.

Mais certain?

EGISTE.

Trop certain.

CLITEMNESTRE.

Eh! quoi de plus terrible
Que d'être encor soumise aux détestables lois
D'un mortel dont nos feux ont blessé tous les droits.
Que pouvons-nous après des injures si grandes?
Réponds.

EGISTE.

Rien.

CLITEMNESTRE.

Tu te tais.

EGISTE.

Et toi, tu le demandes?

CLITEMNESTRE.

Quelle affreuse lumière!... ah! mon sang s'est glacé!
D'où vient ce mouvement dont mon sein est pressé?
Qui doit donc nous ravir, Egiste, à sa puissance?

EGISTE.

Je ne le sais.

CLITEMNESTRE.

Sa mort?

EGISTE.

Qui l'a dit?

CLITEMNESTRE.

Ton silence.

EGISTE.

Frémis, il est trop vrai: si contre un tel danger
Les dieux avoient daigné tous deux nous protéger,
Le fer l'eût moissonné dans les champs du Scamandre:
Aux rivages d'Argos l'eussent-ils fait descendre?

La mer n'eût-elle pas, l'abymant dans ses flots,
Empêché son retour fatal à ton repos?
Son trépas te rendroit la paix qui t'est ravie:
Nos maux sont, tu le sais, attachés à sa vie;
Mais qui peut dans sa gloire attaquer ce vainqueur?
Mais quel fer s'ouvriroit un passage à son cœur?

CLITEMNESTRE.

Juste ciel! nous souiller d'un lâche parricide...
Tu me fais trembler....

EGISTE.

Oui; que ce mot t'intimide.
De ta vaine pitié tu recevras le prix.
Attends que ton époux de sa Cassandre épris,
(Captive, que son choix destine au rang suprême,
Et dont il est l'amant, et l'esclave lui-même)
Attends, et souviens-toi que je l'aurai prédit,
Qu'il lui donne à ta honte et son trône et ton lit;
Que te laissant les pleurs, l'oubli pour ton partage,
Il dépouille ton fils de son juste héritage.

CLITEMNESTRE.

Quoi! de tant de travaux pour ma race entrepris,
Quoi! de tous nos malheurs, Cassandre auroit le prix!
La fille de Tyndare, ainsi répudiée
Pour elle, aux yeux des Grecs seroit humiliée!...
Ne te souvient-il plus, barbare! que tu dois
Leur conquête à mes pleurs, à mon sang tes exploits?
Ton cœur me trahiroit! ton lâche amour préfère
A la mère d'Oreste une femme étrangère?...
Penses-tu que, tranquille à ce mortel affront,
Je te laisse placer mon bandeau sur son front?

Crois-tu qu'ainsi du trône on me fasse descendre?
Périsse avant tes Grecs, moi, toi-même, et Cassandre!
Tombe Argos et ses murs, et que mille vengeurs
D'Ilion en son sein réveillent les fureurs

EGISTE

De ton époux encor tu ménages l'adresse,
Si tu crois qu'il avoue une indigne foiblesse:
Mais le moment viendra que, de ma flamme instruit,
Il usera du droit d'en répandre le bruit;
Que chargeant à jamais ta mémoire de crimes,
Ses parjures amours deviendront légitimes.
Heureuse, si ta mort, servant son feu secret,
Ne fait plaindre ton juge et chérir ton arrêt,
Ou si bientôt après ce nouvel hymenée,
Sous les lois de Cassandre, au fuseau condamnée....
Oui, ce sont tes périls; agis, et les prévien.
Arme contre un perfide ou mon bras... ou le tien.
Confonds dans son espoir ta rivale punie,
Frappe, qui? le bourreau de ton Iphigénie.
Ne souffre pas qu'un autre usurpant tes droits....

CLITEMNESTRE.

Non.

EGISTE.

Si tes jours te sont chers, périsse Agamemnon.

CLITEMNESTRE, *(effrayée.)*

Comment...

EGISTE.

Cette nuit même.

CLITEMNESTRE.

Et quelle main?...

EGISTE.

La mienne
Punira tout ensemble Atride et sa Troïenne...
Mais que dis-je? à mes coups tout ferme le chemin.
Et les plus assurés partiront de ta main.
Il faut nous séparer ou qu'un barbare meure;
Prononce; mourra-t-il? ou dois-je fuir?

CLITEMNESTRE.

Demeure.

EGISTE.

Ah! je tombe à tes pieds! Clitemnestre, reçoi,
Pour prix d'un tel serment, mes jours, mon sang, ma foi!
C'en est fait. Que ce coup te venge et nous unisse,
Sans attendre qu'ici lui-même il nous punisse!

CLITEMNESTRE.

Sors, dérobe tes pas, on marche vers ce lieu...
Sors.

EGISTE.

Songe à nos dangers, à notre amour; adieu!

SCÈNE II.

AGAMEMNON, CLITEMNESTRE.

CLITEMNESTRE.

Où fuir?... c'est mon époux!

AGAMEMNON.

En ces lieux retirée,

Pourquoi te dérober à la pompe sacrée?
Pourquoi, dans l'appareil de ces solennités,
N'as-tu donc pas voulu marcher à mes côtés?
Quoi! dans un jour si beau, Clitemnestre craint-elle
De joindre aux voeux publics ceux d'un amour fidelle!

CLITEMNESTRE.

L'injuste Agamemnon peut-il l'imaginer?

AGAMEMNON.

Ta retraite du moins me l'eût fait soupçonner:
Cette douleur profonde, en tous ses traits empreinte,
Cet embarras qu'en vain me déguise la feinte...

CLITEMNESTRE.

Moi, Prince!...

AGAMEMNON.

Oui, tes regards, ton maintien affecté,
Tout m'alarme, et Strophus m'a dit la vérité.

CLITEMNESTRE.

Strophus! que t'a-t-il dit? par quel affreux langage
A-t-il osé noircir?...

AGAMEMNON.

Ne lui fais pas outrage.
Strophus, entre les rois soumis à mon pouvoir,
Seul, de ma confiance a rempli tout l'espoir.
A la tendre amitié comme aux vertus fidelle,
Chaque instant m'a donné des marques de son zèle.
Lui-même, pour mes jours craignant quelques hasards,
N'a-t-il pas sur Egiste éclairé mes regards?

CLITEMNESTRE.

Egiste!... il est banni... quelle crainte l'alarme?

AGAMEMNON.

Un si foible ennemi que ma rigueur désarme,
Ne peut troubler long-temps son esprit ni le mien.
Toi seule, unique objet d'un premier entretien,
De doutes affligeans tiens mon ame obscurcie:
Il dit que m'accusant du sort d'Iphigénie...

CLITEMNESTRE (*à part.*)

Je respire!....

AGAMEMNON.

Ton coeur cherche encore à nourrir
Sa blessure profonde et trop lente à guérir.
Mais quoi! cette douleur à tous deux fut commune.
La Grèce entière, hélas! plaignit mon infortune.
Cet arrêt que du sort dicta l'inimitié,
De mes plus durs soldats a touché la pitié,
Est-il vrai qu'une épouse envers moi plus sévère,
Veuille encor ajouter aux souffrances d'un père?
Doit-elle, se livrant à ses ressentimens,
M'envier la douceur de calmer ses tourmens?
Clitemnestre, en mon sein viens épancher tes peines;
Connois mieux de l'hymen les consolantes chaînes.
Que ce moment est doux, où ses devoirs pieux
Rapprochent des époux qu'avoient unis les dieux!

CLITEMNESTRE, (*à part.*)

Malheureuse!

AGAMEMNON.

Que dis-je? à ce lien durable,
Nous devons un bonheur solide, inaltérable;
Ces fruits d'un chaste amour, chers objets de tes soins,
Ont pu dans tes malheurs te consoler du moins.

Mon Electre est pour nous une autre Iphigénie;
Oreste, dont l'amour à sa tendresse unie,
Acquitte en t'adorant un devoir bien sacré.

CLITEMNESTRE, (*à part.*)

O serment homicide à jamais abjuré!
O crime!

AGAMEMNON.

Mais pourquoi détournes-tu la vue?

CLITEMNESTRE.

Ah! cesse des bontés dont je suis confondue,
Prince, tous les remords qu'elles me font sentir...

AGAMEMNON.

Je demande un regret, et non un repentir;
Ne me hais point, bannis entre nous tout ombrage...
Ciel! que vois-je? les pleurs inondent ton visage?

CLITEMNESTRE.

Je ne m'en défends pas; ils viennent de trahir
L'horreur que je ressens de t'avoir pu haïr.
Quoi! mon époux... ma honte à mes yeux éternelle...
Aurois-je pu?... jamais... que j'étois criminelle?
Souffre qu'à tes genoux...

AGAMEMNON.

Lève-toi. Que fais-tu?

CLITEMNESTRE.

Ah! pardonne un soupçon à mon coeur combattu...
La fille de Priam, captive infortunée,
Que jusque dans Argos ta victoire a traînée,
Auroit-elle en effet asservi tous tes voeux?...

AGAMEMNON.

Quoi! ce doute jaloux... serois-je assez heureux

Pour que d'un tel soupçon ta tendresse altérée!...
Je vois Strophus: bientôt tu vas être éclairée.
(*à Strophus, qui paroît.*)
J'invoque en ce moment ton zèle officieux.
Ami, daigne guider Cassandre dans ces lieux.
(*Strophus sort.*)

(*à Clitemnestre.*)
Qu'un tendre amour renaisse en ton ame calmée,
Reine, de ton époux tu fus toujours aimée.
Lorsque Ilion tomba sous les coups du destin,
Nos Grecs, se partageant leur immense butin,
Tout prêts à tendre aux vents leurs voiles fugitives,
Des seuls arrêts du sort reçurent leurs captives.
Cassandre me suivit: dès-lors je lui jurai
D'adoucir son malheur en ma cour honoré,
De sauver sa pudeur d'un criminel outrage;
Ainsi, la protégeant dans son triste esclavage,
Mon joug qu'elle craignoit devint son seul appui.
Mais je revois Strophus et Cassandre avec lui.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, *CASSANDRE, STROPHUS.*

CASSANDRE.

Qui me rappelle au jour? qui me ravit encore
A l'éternelle nuit que ma douleur implore?
Ne puis-je attendre en paix l'instant de mon trépas?
Prince, que me veut-on? où conduis-tu mes pas?

AGAMEMNON.

Devant Agamemnon, qui confie à la Reine
Le soin de soulager ta misère et ta chaîne.
Son joug, comme le mien, facile à supporter,
N'aura pas de rigueurs qui soient à redouter.
De ton sort à jamais elle devient maîtresse.

CASSANDRE.

Apollon! prends pitié de ta triste prêtresse!
Dieux! justes dieux!

STROPHUS.

Pourquoi leur adresser tes cris?

CASSANDRE.

Apollon!

CLITEMNESTRE.

Quelle haine enflamme tes esprits?...
Ne saurois-tu me voir sans frémir d'épouvante?

CASSANDRE.

Où suis-je?

AGAMEMNON.

Chez Atride.

CASSANDRE.

O demeure sanglante!
Murs qu'a souillés le meurtre! exécrable séjour,
Dont l'aspect fit pâlir et reculer le jour!

CLITEMNESTRE, (*troublée.*)

De ses esprits émus le délire s'empare.

CASSANDRE.

Quels cris! quels hurlemens! quel appareil barbare!
Des femmes, des enfans, tombant sous les couteaux...

Que vois-je autour de moi, que des pères bourreaux,
D'adultères époux, des frères parricides?

AGAMEMNON.

Hélas! contre le sang des tristes Pélopides
Qui t'anime aujourd'hui? par quelle déraison
Rappeler les malheurs de toute ma maison?

CASSANDRE.

N'apercevez-vous pas ces fantômes livides,
Dans ce palais assis, monstres de sang avides?
L'oeil arrêté sur nous, ils portent dans leurs mains
De palpitantes chairs et des lambeaux humains...
Effroyable repas dont se nourrit un père.

AGAMEMNON, (*irrité.*)

Veux-tu du ciel vengeur réveiller la colère?

CASSANDRE.

Toi, qui de ces forfaits me défends de parler,
Prévois-tu qu'ils sont prêts à se renouveler?
Ignores-tu le coup que médite la rage?...
Ecoute. Chez Pluton je vais fuir l'esclavage,
Tremble que le destin ne t'y pousse avec moi.
Déjà sa main de fer s'appesantit sur toi.

CLITEMNESTRE, (*à part.*)

Dieux!

STROPHUS.

Je cède à l'horreur que ce discours m'inspire:
Qu'il soit ou non l'effet des songes du délire,
Ou que l'esprit divin lui prête son secours,
Atride, il m'est permis de craindre pour tes jours.
Toi, Prêtresse, éclaircis la cause de ton trouble...
Tu ne me réponds point, et ton effroi redouble...

Des présages affreux paroissent te glacer...

CASSANDRE.

Oui, je sens sur mon front mes cheveux se dresser...
Mon corps transit et brûle, et mon ame obsédée
Ne contient plus le dieu dont elle est possédée...
Il me presse, il m'embrasse, et la mort m'apparoît.
La victime s'approche, et le fer est tout prêt...
O vous tous, arrachez-le aux coups qu'elle lui porte...
Tous les manes en foule assiégent cette porte...
Dans un chant funéraire éclatent leurs transports!
Oublioit-on qu'ici les déesses des morts
Sont du dieu des banquets les compagnes cruelles,
Et que dans le carnage il s'enivre avec elles?

AGAMEMNON.

De quelle obscurité tes discours sont voilés!

CASSANDRE.

Ne m'entendez-vous pas?

STROPHUS.

Explique-toi.

CASSANDRE.

Tremblez.

STROPHUS.

D'où naît de tous tes sens l'horreur involontaire?
Réponds.

CASSANDRE.

Ne pouvez-vous percer ce noir mystère?

AGAMEMNON.

Sommes-nous d'un malheur menacés par les cieux?

CASSANDRE, (*reculant.*)

Quel sang, quel air impur respiré-je en ces lieux?

AGAMEMNON.

Celui qu'au prochain temple exhale l'hécatombe.

CASSANDRE.

Non, le souffle infecté, la vapeur de la tombe!

AGAMEMNON.

Grands dieux! et quel péril?...

CASSANDRE.

O déplorable Roi!

AGAMEMNON.

Qui te l'annonce?

CASSANDRE.

Un dieu.

AGAMEMNON.

Qui doit-on frapper?

CASSANDRE.

Toi.

AGAMEMNON.

Moi! quand de mon retour le triomphe s'apprête?

CASSANDRE.

Ilion a péri dans la nuit d'une fête.

AGAMEMNON.

Quand mes voeux, mon encens reçu des immortels...

CASSANDRE.

On égorgea Priam embrassant leurs autels.

CLITEMNESTRE, *(courroucée.)*

De Troie et de Priam chasse l'image vaine.

CASSANDRE.

Je puis voir une Troie où je vois une Hélène.

CLITEMNESTRE.

Téméraire!

CASSANDRE.

Est-ce à toi de m'oser outrager?
Quelle main dans son flanc brûle de se plonger?
Qui conjure sa mort? quels ennemis perfides
Vont tendre sous ses pas leurs piéges homicides?
O patrie! ô Troïens! pardonnez à ces pleurs
Qu'arrache à ma pitié le sort de vos vainqueurs.
Une noire fureur guide ce couple infame:
Nuit perfide... Un poignard dans la main d'une femme,
De son époux trahi prête à trancher les jours...

AGAMEMNON, *(à Clitemnestre.)*

Quoi! Reine, tu frémis?

CLITEMNESTRE.

De ses affreux discours.
Triomphe, applaudis-toi de ce rare avantage,
Prince, qui t'a donné cette esclave en partage?
C'est le plus beau présent que, pour venger leurs bords,
T'auront fait les Troïens en fuyant chez les morts.
Sa noire inimitié, que révolte sa chaîne,
Secoue entre nous deux les flambeaux de la haine...
C'est toi qui fis ses maux; c'est toi dans Ilion
Qui portas le ravage et la destruction.
Il tarde à son courroux que ton épouse meure,
Victime dévouée à ces morts qu'elle pleure,
Et nos divisions sont ses derniers moyens.
Mais qu'attendre en effet des filles des Troïens?
Ils leur ont en mourant laissé pour héritage
La soif de notre sang, le désespoir, la rage,
Et lorsqu'elle monta, Prince, sur tes vaisseaux,
Voilà quels sentimens la suivoient sur les eaux.
Avec elle aujourd'hui sois donc d'intelligence,

Crois ces prédictions que dicta la vengeance,
Ces rêves imposteurs qui noircissent ma foi,
Couronne une ennemie, Atride, et frappe-moi.

CASSANDRE.

Quoi! les avis du ciel accusés d'imposture
Auront en vain...

AGAMEMNON.

Renferme un criminel augure.
Je pardonne à l'excès de ton adversité
Ce délire effrayant d'un esprit irrité.
Mais si dans ces discours ta fureur persévère,
Alors peut-être, armé d'un courroux plus sévère,
Il me seroit aisé d'éclaircir le dessein
Qu'a pu former la haine enfermée en ton sein.

CASSANDRE.

Ah! la fatalité sur nous deux étendue
Epaissit le bandeau qui te couvre la vue.
Le cruel Apollon qui me poursuit toujours
Rend ainsi les mortels à mes oracles sourds.
Que me sert de porter ces voiles, ces symboles,
Attributs d'un pouvoir qu'il ôte à mes paroles?
Dieu terrible! il est temps enfin de dépouiller
Ces ornemens sacrés que ma mort va souiller. . . .
J'ai voulu te sauver; je vais périr moi-même.
La parque a de tous deux marqué l'heure suprême
Tous deux on nous immole, et mes restes errans
Flottent sans sépulture en proie aux noirs torrens.
Déjà prêt à lever sur nous ses mains impies,
Le crime en ce moment nous dévoue aux furies,
Demain, tu dormiras au lit de tes aïeux;
Souviens-toi de ces mots... O toi, du haut des cieux,

Dérobe à leurs forfaits ta lumière adorée,
Divin soleil! exauce une femme éplorée:
Punis nos meurtriers, et fais luire sur eux
Le jour de la vengeance accordée à mes voeux.

SCÈNE IV.

CLITEMNESTRE, AGAMEMNON, STROPHUS.

CLITEMNESTRE.

Agamemnon croit-il qu'à ce point criminelle...

AGAMEMNON.

Non, mes justes rigueurs ont su te venger d'elle;
Puisse la mort m'atteindre, avant de soupçonner
Qu'une épouse jamais voulût me la donner!

(Clitemnestre sort.)

SCÈNE V.

AGAMEMNON, STROPHUS.

STROPHUS.

Me préserve le ciel d'accuser la Princesse;
Mais je n'ai pu sans crainte écouter la Prêtresse,
Atride, et ses avis par son effroi dictés
Peut-être sans justice étoient-ils rejetés.
Je n'ose envisager un présage si triste,
Et redoute pour toi... te l'avoûrai-je? Egiste.

Il te hait: un forfait seroit digne de lui.

AGAMEMNON.

Demain, il quitte Argos.

STROPHUS.

Il y reste aujourd'hui.

Ah! par l'amour d'un fils si cher à ta pensée,
Par la crainte, en un mot, dont mon ame est glacée,
Qu'un ordre plus pressant le chassant de ces bords,
Fasse au vaisseau d'Egiste ouvrir soudain nos ports.

AGAMEMNON.

Eh bien! qu'il parte donc, Strophus; dispose, ordonne,
A ton zèle prudent ton ami s'abandonne.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGAMEMNON, STROPHUS, ORESTE.

STROPHUS.

Il conspiroit ta perte, et l'ame d'un héros
Avoit imprudemment méprisé ses complots.
Cette nuit eût couvert un forfait de son ombre.
Aux cris de ses amis j'ai reconnu leur nombre ;
Il étoit temps pour nous que ton ordre absolu
Vînt presser son départ sagement résolu.
J'ai de ce dernier soin surveillé la conduite,
Et d'Egiste au rivage accompagnant la fuite,
J'ai vu la rame enfin l'emporter loin d'Argos.
Livre-toi sans alarme aux douceurs du repos.

AGAMEMNON.

Comment d'un digne prix acquitter tant de zèle ?

ORESTE.

Qu'entends-je? et quelle étoit sa trame criminelle? . . .

AGAMEMNON.

Rassure-toi, mon fils ; les dieux, dans les combats,
Ont cent fois de mon sein écarté le trépas,
M'ont-ils jusqu'à ce jour couvert de leur égide,

Pour me faire tomber sous le fer d'un perfide ?
De ces momens si doux qui peut troubler la paix!
A former tes vertus consacrant désormais
Les ans, nombreux encor, que mon âge me laisse,
Je ferai de mon fils un héros pour la Grèce.
Qu'il sache, ne prenant que le ciel pour appui,
Et vivre pour son peuple et s'immoler pour lui ;
Et si la guerre un jour réclame sa vaillance,
Que la gloire le guide, et sur-tout la clémence.
Apprends, ce que mes torts m'ont à moi-même appris,
A ne point prodiguer de superbes mépris.
De ces hautes leçons j'instruirai ta jeunesse,
Et de soins paternels l'environnant sans cesse,
Je veillerai, fidelle à mes devoirs nouveaux,
La nuit à ton sommeil, le jour à tes travaux.
Adieu, Strophius; Oreste, accompagne ton père.
Accablé si long-temps de courses et de guerre,
Je suis impatient, après dix ans entiers,
De reposer ma tête au sein de mes foyers.

SCÈNE II.

STROPHUS, (seul.)

A l'abri des périls sommeille en assurance,
D'Egiste qui nous fuit j'ai trompé l'espérance.
Heureux si je ravis, l'éloignant à jamais,
Atride à ses fureurs, la Reine à des forfaits.
C'est moi qu'en ses chagrins elle accuse peut-être.
Et son premier courroux . . . mais je la vois paroître :
Quelle sombre douleur obscurcit son regard ?

SCÈNE III.

CLITEMNESTRE, STROPHUS.

STROPHUS.

Reine . . . . .

CLITEMNESTRE.

Que me veux-tu? sors, malheureux vieillard,
Sors, cruel artisan du chagrin qui me ronge.

STROPHUS.

Je respecte le trouble où son excès te plonge.
Je me tais.

CLITEMNESTRE.

Laisse-moi.

SCÈNE IV.

CLITEMNESTRE, (seule.)

Dieux cruels! dieux jaloux!
Vous m'avez donc rendue au joug de mon époux!
Faut-il ainsi toujours que je lui sacrifie
Les noeuds dont la douceur m'attachoit à la vie!
Egiste a pu me fuir! Egiste! . . . il a douté
Du courage d'un coeur à qui rien n'eût coûté.
Il me fuit, il me laisse à l'hymen asservie
Traîner dans les regrets une odieuse vie . . .
Misérable! eh, quel est ton coupable transport?
N'as-tu pas d'un époux osé jurer la mort?

Ces dieux, que tes chagrins accusent d'injustice,
T'ont peut-être arrêtée au bord du précipice.
Qui sait où la fureur auroit pu m'entraîner?
Qui sait à quels remords j'allois me condamner?
Et de rage et de pleurs quelle source éternelle!
Femme alors redoutable autant que criminelle,
Mon complice lui-même après le coup porté,
Eût craint un lit fatal d'un meurtre ensanglanté.
Si d'efforts vertueux ce cœur n'est plus capable,
Mourons, en le perdant, sans être plus coupable,
Mais qui marche dans l'ombre? . . . ou mon œil est trompé
Ou c'est lui!

SCÈNE V.

EGISTE, CLITEMNESTRE.

EGISTE, (*à voix basse.*)

C'est moi-même.

CLITEMNESTRE.

O ciel!

EGISTE.

L'as-tu frappé?

CLITEMNESTRE.

Que me dis-tu?

EGISTE.

Réponds: Agamemnon respire?

CLITEMNESTRE.

Egiste . . .

EGISTE.

Je t'entends ; il faut donc que j'expire.

CLITEMNESTRE.

Arrête! . . . mais, comment, ici, toi, dans la nuit,
Quel guide, quel chemin, ou quel dieu t'a conduit?

EGISTE.

L'enfer! Oui, trop crédule en ton serment perfide,
A la faveur de l'ombre une barque rapide
Me remit sur le bord d'où partit mon vaisseau;
Et m'engageant pour toi dans un péril nouveau,
Suivi d'hommes zélés j'affronte le rivage;
De nocturnes gardiens nous fermoient le passage.
Mes coups, qui dans le port les ont soudain surpris,
Dans leurs derniers soupirs ont étouffé leurs cris.
Ceux que j'avois gagnés m'ont ouvert cet asile;
Aux portes du palais, à celles de la ville,
J'ai placé les amis dont j'étois assuré,
Et quand tu me revois, quand tout est préparé,
C'est toi seule qui rends ma perte inévitable!
Si j'osai reparoître en ce lieu redoutable,
Qui pût m'y ramener? ingrate, ce fut toi.
Son trépas fut juré, j'y revins sur ta foi,
Pour toi seule effrayé, j'accourois te soustraire,
Aux périls attachés à ce coup nécessaire,
Il l'est! n'en doute pas. Si ta timide main
Hésite avant le jour de frapper l'inhumain,
Tu te livres toi-même aux tourmens qu'il t'apprête.
C'est pour t'en avertir que j'expose ma tête:
Mais j'en fus trop instruit en échappant aux bras
Qu'il avoit sur les eaux chargés de mon trépas.

CLITEMNESTRE.

Est-il vrai ?

EGISTE.

De nos feux il a su le mystère.

CLITEMNESTRE.

Justes dieux ! de quel voile il couvre sa colère !

EGISTE.

N'attends pas qu'elle éclate, et préviens par sa mort . . .

CLITEMNESTRE.

Je tremble . . . .

EGISTE.

Hâte-toi.

CLITEMNESTRE.

Retiens ces cris . . . il dort

EGISTE.

Il dort ?

CLITEMNESTRE.

Ici.

EGISTE.

Sa vie est en notre puissance . . .
Tu meurs en l'épargnant, qu'attends-tu ?

CLITEMNESTRE.

Sa vengeance.
Non, dût-il me punir, ne crois pas qu'en son sein
Clitemnestre jamais plonge un fer assassin.

EGISTE.

Ce mot seul a dicté l'arrêt de mon supplice.
Je vole de ce pas lui livrer ton complice.
A ma fuite en effet quels chemins sont ouverts ?

Mon audace me livre et m'a fermé les mers.
Rencontré dans ces lieux, ma trame est avérée.
De la chambre du Roi si j'aborde l'entrée,
Qu'importent les périls que j'aurois à courir!
Mais un coup imprudent te condamne à mourir;
Il faut oser, mais vaincre, et non pas que ma rage
Céde aux fougueux transports d'un aveugle courage.
Que j'entre et qu'il s'écrie, à ma vue alarmé,
On viendra le ravir à mon bras désarmé;
D'un attentat, sans fruit, toi-même alors victime . . .

CLITEMNESTRE.

Où suis-je?. . . un dieu fatal veut m'entraîner au crime . . .
Egiste . . . épargne-moi . . . mes sens, pleins de terreur,
N'ont jamais éprouvé cette invincible horreur . . .
Mais quoi? de nos liens qui donc osa l'instruire? . . .

EGISTE.

Sa Cassandre, et Strophius si jaloux de nous nuire.
Prends ce fer, entre et frappe, et sauve notre amour.
(*Il lui présente un poignard.*)

CLITEMNESTRE.

Jamais.

EGISTE.

De la clarté n'attends pas le retour.
En vain il t'a nié son crime et ta rivale . . .
Elle va triompher.

CLITEMNESTRE.

Que faire? . . . ô nuit fatale!

EGISTE.

Tu balances? eh bien, cruelle, dans mon flanc
Enfonce ce poignard et traîne-moi sanglant,

Pâle et mort, mais percé par un coup moins sensible,
Traîne-moi sous les yeux de ton juge inflexible;
Que mon corps palpitant, à ses regards livré,
Soit de ton innocence un témoin assuré.

CLITEMNESTRE.

Non, tu ne mourras point.

EGISTE.

Il faut que l'un périsse:
Agamemnon, ou moi, que ta haine choisisse!
Quel bruit? . . . est-ce la mort qui vient t'envelopper?

CLITEMNESTRE.

Donne ce fer.

EGISTE, (*l'armant du poignard.*)

Echappe au coup qu'on veut frapper . . .
Va, cours, le péril presse-et ce poignard te reste.

SCÈNE VI.

EGISTE, (seul.)

Sors du fond des enfers, sors, ombre de Thieste!
Viens repaître tes yeux du sang prêt à couler,
Viens saisir l'ennemi qu'elle court t'immoler . . .
Sa tête est maintenant sous le fer parricide.
D'une épouse en fureur c'est la main qui le guide;
Sa haine et nos périls rendent le coup certain . . .
Mais quoi? . . . qui peut causer ce tumulte soudain?
Je n'entends pas le coup qui doit trancher sa vie . . .

Dieux ! . . . oh ! si ma victime alloit m'être ravie.
Courons moi-même . . .

AGAMEMNON, (*douloureusement, derrière la scène.*)

Arrête!

EGISTE, (*triomphant.*)

Il meurt, et je suis roi . . .

Elle revient.

SCÈNE VII.

CLITEMNESTRE, EGISTE.

CLITEMNESTRE.

Où vais-je? où suis-je? ... ah ! soutiens-moi.
N'as-tu pas entendu ?

EGISTE.

Quoi?

CLITEMNESTRE.

Dans cette demeure . . ;

EGISTE,

Eh bien ?

CLITEMNESTRE,

On a parlé.

EGISTE.

Moi seul.

CLITEMNESTRE.

Quand?

EGISTE,

Tout-à-l'heure.

CLITEMNESTRE.

O forfait! dans son sein mon bras s'est donc plongé.

EGISTE. *(lui ravissant le poignard.)*

Voilà le sang d'Atride, et Thieste est vengé!

CLITEMNESTRE.

A ses cris expirans Oreste se réveille . . .
Oreste . . . il est entré, si j'en crois mon oreille . . .
Dans l'ombre . . . moi . . . j'ai fui ces exécrables lieux.

EGISTE, *(souriant.)*

Voilà le sang d'Atride! . . . ah! je respire.

CLITEMNESTRE.

Dieux!
Le ris est sur sa bouche et le sang coule encore.

EGISTE.

Dois-tu? . . .

CLITEMNESTRE.

Je te connois enfin, et je m'abhorre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *PALLENE.*

PALLÈNE.

Prince, accours, montre-toi; Cassandre, à ses clameurs,
Eveille le palais agité de rumeurs.
Cependant elle touche à son heure suprême,
Le poison, à ton ordre, apprêté par moi-même
Dans ses veines déjà fait pénétrer la mort.
Les cris d'Agamemnon m'ont instruit de son sort.

Règne. Qu'à ton pouvoir tout céde, tout s'enchaîne;
Fais taire la révolte et parois.

EGISTE.

Oui, Pallène,
J'y cours, et ce poignard teint du sang odieux
Va leur montrer qu'Egiste est maître dans ces lieux.

SCÈNE IX.

CLITEMNESTRE, ORESTE.

CLITEMNESTRE.

Qu'aperçois-je . . . mon fils! où me cacher? . . .

ORESTE, *(pâle et en désordre.)*

Ma mère! . . .
Oh! viens voir de quel coup on a frappé mon père . . . . .
Viens donc.

CLITEMNESTRE.

Arrête, enfant, et détourne tes pas
Loin des lieux qu'ont souillés le crime et le trépas.

ORESTE.

Il inonde de sang, et le marbre, et sa couche.
Au travers des sanglots qui sortoient de sa bouche,
Il m'a crié: »Ta mère! . . . ah! tout près de mourir
Sans doute il t'appeloit pour l'aller secourir.

CLITEMNESTRE.

Terre, ouvre-toi!

ORESTE.

Crois-tu qu'au jour on le rappelle?

CLITEMNESTRE.

Plût aux cieux !

ORESTE.

Je t'entends.

CLITEMNESTRE, (*à part.*)

O mère criminelle!

ORESTE.

Eh bien, du ciel vengeur invoquons le courroux,
Contre un lâche assassin qui lui porta ses coups.

CLITEMNESTRE.

Ah! puisse l'accabler la colère céleste !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, *CASSANDRE*, *STROPHUS*, *ARGIENS* ET *SOLDATS*, (*portant des flambeaux.*)

CASSANDRE.

Strophus, il en est temps, sauvez, sauvez Oreste.

STROPHUS.

Mon fils, quitte un séjour de carnage et d'effroi.

ORESTE.

Ma mère nous suit-elle?

STROPHUS.

Oreste, éloigne toi,
Si du fer meurtrier tu crains d'être victime.
Egiste hautement a publié son crime . . .
O cher enfant suis-moi. Qu'un sanglant souvenir
Ne retrace un forfait que ton bras doit punir.

ORESTE.

Oui, j'en prends à témoin les filles du Tartare.

CASSANDRE.

Courez, fuyez, cachez-le aux fureurs d'un barbare . . .
Il rentre et la menace éternelle en ses yeux.

SCÈNE XI.

EGISTE, CASSANDRE, CLITEMNESTRE, PALLENE, GRECS (armés et portant des torches.)

EGISTE.

Argiens! retenez ces cris séditieux,
Ou sans peine aux transports d'une vaine insolence,
Les fers, l'exil, la mort imposeront silence.
Reine, sèche tes pleurs. Atride a justement
De ses longs attentats reçu le châtiment :
Sa tendre Iphigénie, offerte à son passage,
Déjà, pour l'embrasser, l'attend au noir rivage.
Pallène, fais remettre Oreste en mon pouvoir,
Vas.

CLITEMNESTRE.

Oreste!

CASSANDRE.

Abandonne un sanguinaire espoir . . .
Il est loin.

EGISTE, (*avec effroi et fureur.*)

Que dis-tu?

CASSANDRE.

Ce que ton coeur redoute.
Du crime ainsi toujours le crime ouvre la route.
Au sang d'Agamemnon c'est peu d'être baigné,
Si pour monter au trône Oreste est épargné.

CLITEMNESTRE.

Que crains-tu pour ses jours protégés par sa mère?
Rends-moi, rends-moi mon fils.

CASSANDRE, (*hors d'elle-même.*)

Et toi, rends-lui son père.

EGISTE.

Apprends-nous sa retraite, ou me faisant raison,
Crains . . .

CASSANDRE.

D'un couple adultère il a fui la maison.

EGISTE, (*à ses gardes.*)

Courez, que le trépas . . .

CLITEMNESTRE, (*à part.*)

Mon fils! . . . ô monstre.

CASSANDRE, (*mourante.*)

Arrête . . .

La lumière à me fuir est déjà toute prête . . .
Mais que la foi promise à mes derniers avis,
Te livre à la terreur dont ils seront suivis.
Cet Oreste vengeur, que j'ai sauvé moi-même,
Reviendra t'arracher ton sanglant diadème.
A tous les meurtriers sur sa trace attachés,
Tremble! déjà ses pas par les dieux sont cachés . . .
Un jour . . . il punira l'assassin de son père.
Un jour . . . lui-même, enfin . . . poignardera sa mère.
Fuyez tous le tyran qui commande en ce lieu . . .
Laissez-le à ses tourmens, à ses remords . . . adieu! . . .
Je précède aux enfers . . . Egiste . . . et sa complice . . .
Et je vais à Minos demander leur supplice.

FIN.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR

MR. COLLIN D'HARLEVILLE.

Représentée pour la première fois au Théâtre François, le 20 Février 1789.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait Châteaux en Espagne ?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
Autant les Sages que les Fous.
Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux.
LA FONTAINE, *Fable de la Laitière et le Pot-au-lait.*

AVANT-PROPOS

DES

ÉDITEURS.

C'étoit sans doute à celui qui a si bien peint l'homme heureux en réalité, qu'il appartenoit de faire connoître l'homme se repaissant de douces chimères; et l'auteur de l'Optimiste, par une suite de la pente naturelle de son esprit, devoit un jour être celui des Châteaux en Espagne. Combien, en réfléchissant sur ces deux sujets dramatiques, qui servent si bien à prouver l'empire de l'imagination, ne retrouve-t-on pas avec plaisir, cette vérité bien consolante, vérité qu'il faut savoir bon gré à M. d'Harleville d'avoir consacrée deux fois, c'est qu'il n'est de bonheur, ni de malheur réel pour l'homme que dans sa manière d'envisager son sort; et que, n'importe dans quelle situation la fortune le place, c'est toujours lui qui, par son caractère, se trouve maître de sa destinée.

Mais en osant avancer ici, ce que M. Collin d'Harleville a cherché à prouver, et en lui donnant le tribut d'éloge que

mérite une intention, tout-à-la-fois aussi morale que dramatique, nous n'en conviendrons pas moins qu'il a fallu tout son talent, pour faire passer deux caractères moins vrais peut-être que désirables, et que si tout autre avec des moyens ordinaires l'eût tenté, il est à présumer qu'il n'eût pas réussi. Pour peindre le Plinville de l'Optimiste, et le d'Orlange de la comédie que nous offrons dans cette collection au public, on sent qu'il falloit le style de M. Collin d'Harleville, et cette foule de vers heureux si bien faits pour exprimer le bonheur.

C'est dans l'âge des illusions, dans celui où la connoissance du passé ne dégoûte pas encore de l'avenir, que M. Collin d'Harleville a placé son homme aux Châteaux; toujours moral et toujours observateur, il a senti qu'il falloit être jeune pour aimer à espérer, et que si un père de famille, tel que Plinville, pouvoit seul être l'homme se croyant en possession du bonheur, c'étoit à un jeune célibataire, comme d'Orlange, qu'il appartenoit de se flatter de le rencontrer ou de le faire naître.

Les Châteaux en Espagne sont jugés, et cette pièce restera au théâtre, dont elle fera long-temps le charme si elle n'en fait pas la gloire. Assez foible d'intrigue, elle rachette ce défaut par des détails attachans, par un dialogue facile, par un style brillant, correct et tout-à-la-fois si naïf, que peut-être il méritera à M. Collin d'Harleville l'honneur d'être regardé comme le La Fontaine de la comédie.

C'est avec plaisir, du moins nous aimons à le supposer, que les amateurs de la vraie comédie retrouveront dans cette pièce ces soubrettes et ces valets, que nos modernes écrivains ont essayé de bannir du théâtre, afin d'y parler plus à leur aise le jargon de la prétendue bonne compagnie; moins maniéré qu'eux, et plus jaloux de peindre la nature que la

société, M. Collin d'Harleville, en leur rendant leur vraie place à la comédie, a préféré la gaieté à l'afféterie, et tout bonnement les erreurs des Regnard, des Molière, à la perfection des Dorat, des Barthe et de tous les auteurs qui ont cherché à les imiter.

Non-seulement d'Orlange dans les Châteaux en Espagne est toujours sous le charme, et trouve dans tout ce qui se présente l'espoir du plus brillant avenir, mais encore il communique cette douce maladie à son valet, qui d'abord le blâme et finit par se laisser entraîner. L'art avec lequel M. Collin d'Harleville amène le valet à rêver à la manière de son maître, et à se bâtir une métairie après avoir ri de son royaume et de sa royauté, n'échappera pas à tout lecteur qui aime dans la comédie la nature; et si le censeur le plus sévère étoit quelquefois tenté de juger avec rigueur une pièce dans laquelle il ne faudroit qu'un seul mot de Florville pour faire évanouir l'intrigue, nous osons avancer qu'après avoir lu le monologue de Victor, il sera enchanté comme nous que le mot n'ait jamais été prononcé.

Fabre d'Eglantine, l'auteur du Philinte de Molière, a traité dans son Heureux imaginaire le même sujet que Collin d'Harleville, tous deux le devoient à la Fontaine, tous deux l'avoient trouvé dans la fable de la Laitière, mais le pot au lait de Fabre a eu le sort de celui de Perrette, tandis que celui de Collin arrivé à bon port, lui a laissé le droit de compter plus que jamais sur une réputation qui n'est point, comme celle de tant d'auteurs, au nombre des châteaux en Espagne.

PERSONNAGES.

M. D'ORFEUIL.

HENRIETTE, *sa fille.*

M. DE FLORVILLE, *son futur époux.*

M. D'ORLANGE, *l'Homme aux châteaux.*

VICTOR, *son valet.*

JUSTINE, *femme de chambre d'Henriette.*

FRANÇOIS, *valet de M. d'Orfeuil.*

OLIVIER, *autre laquais.*

La scène est au château de M. d'Orfeuil, à quelques lieues de Moulins en Bourbonnois.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente, pendant toute la pièce, une salle du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

MLLE. *D'ORFEUIL, JUSTINE.*

MLLE. D'ORFEUIL.

Mon père ne vient point.

JUSTINE.

Il ne tardera guères.
Il avoit à Moulins, je crois, beaucoup d'affaires.

MLLE. D'ORFEUIL.

Je crains . . .

JUSTINE.

Que craignez-vous?

MLLE. D'ORFEUIL.

Je ne sais . . . Mais ces bois . . .
La nuit . . .

JUSTINE.

Bon ! bon ! Monsieur est suivi de François.

MLLE. D'ORFEUIL.

Et, dis-moi, que feroient deux hommes seuls sans armes ?
Mon père devroit bien m'épargner ces alarmes,
Revenir moins tard . . .

JUSTINE.

Oui, sur-tout lorsqu'on l'attend.
Pour nous tranquilliser sur un point important.
Tenez, Mademoiselle, en bonne conscience.
La peur sert de prétexte à votre impatience.
Pourquoi Monsieur est-il de la sorte attendu ?
C'est qu'au retour il doit parler du prétendu;
C'est qu'il doit apporter des lettres d'Albeville
Qui marqueront quel jour doit arriver Florville.

MLLE. D'ORFEUIL.

On diroit que vraiment je ne pense qu'à lui !

JUSTINE.

Mais . . . nous n'avons parlé d'autre chose aujourd'hui :
Sujet inépuisable, et, depuis six semaines,
Encore neuf!

MLLE. D'ORFEUIL.

C'est toi qui toujours le ramènes.

JUSTINE.

Je le ramène, moi, pour vous faire plaisir :
Dès que j'en dis un mot, je vous vois le saisir . . .

MLLE. D'ORFEUIL.

Hé bien ! je te l'avoue, oui, ma chère Justine,
Il me tarde de voir celui qu'on me destine.

JUSTINE.

Rien n'est plus naturel. Moi-même, en vérité,
J'ai, sur ce point, beaucoup de curiosité.

MLLE. D'ORFEUIL.

Je me fais de Florville une image charmante.

JUSTINE.

J'ai peur qu'en le voyant, cela ne se démente.

MLLE. D'ORFEUIL.

Sans doute, il sera jeune et bien fait . . .

JUSTINE.

Oui, d'accord.

MLLE. D'ORFEUIL.

Noble dans son maintien.

JUSTINE.

Cela peut être encor

MLLE. D'ORFEUIL.

Tiens, Justine, déjà je le vois qui s'avance
D'un air respectueux, et pourtant plein d'aisance :
Car il sait allier la grâce et la fierté,
Et ce qui frappe en lui sur-tout, c'est la bonté.
N'attends point un époux libre et trop sûr de plaire,
Qui se prévaut d'abord de l'aveu de mon père,
Et, sans me consulter, vient signer le contrat;
Mais un amant soumis, discret et délicat,
Qui doute, dans mes yeux démêle si je l'aime,
Et me veut obtenir seulement de moi-même.

JUSTINE.

Sans doute il a beaucoup d'esprit ?

MLLE. D'ORFEUIL.

Assurément.

Non pas de cet esprit agréable, brillant,
Qui s'exhale en bons mots, en légères bluettes,
Et fait pour éblouir des sots ou des coquettes;
Mais un esprit solide, aussi juste que fin,
Soutenu, délicat, et . . . de l'esprit enfin.
Aussi je le pourrais distinguer entre mille:
Sophie, en un clin d'œil, reconnut son Emile.

JUSTINE.

Hai . . . vous peignez d'après vos héros de romans.
Ces héros, j'en conviens, sont aimables, charmans;
Mais pas un n'exista, pas un n'est véritable.
Le vôtre n'est, je crois, ni vrai, ni vraisemblable.
Jamais on ne verra d'homme qui soit parfait,
Ni de femme non plus.

MLLE. D'ORFEUIL.

Qu'est-ce que cela fait?
Laisse-moi l'espérance; elle me rend heureuse.

JUSTINE.

Pour vous, pour votre époux elle est trop dangereuse.
Votre époux, sans cela, vous eût paru fort bien:
Vous l'attendez parfait; il ne paroîtra rien.
Moi, je monte moins haut, afin de moins descendre;
Et raisonnablement je crois pouvoir m'attendre
A voir, avec Horville, arriver un valet;
Un valet qui sera jeune, leste, bien fait:
Qui m'aimera d'abord, et me plaira de même;
Qui ne tardera pas à me dire qu'il m'aime,

Et bientôt de ma bouche obtiendra même aveu.
Ce n'est demander trop, ni demander trop peu.
Mais vous, Mademoiselle, oh! c'est une autre affaire.

MLLE. D'ORFEUIL.

Tu verras, tu verras si c'est une chimère!

JUSTINE.

J'ignore ce qu'au fond sera votre futur:
Rabattez-en d'avance un peu, c'est le plus sûr.
Mais quoi, j'entends du bruit: c'est Monsieur.

MLLE. D'ORFEUIL.

Ah! Justine!

JUSTINE.

Le coeur bat, n'est-ce pas?

MLLE. D'ORFEUIL.

Un peu.

JUSTINE.

Bon! J'imagine
Qu'il battra bien plus fort quand le futur viendra.

MLLE. D'ORFEUIL.

Mon père tarde bien à monter.

JUSTINE.

Le voilà.

SCÈNE II.

Mlle. *D'ORFEUIL*, M. *D'ORFEUIL*, *JUSTINE*.

M. D'ORFEUIL.

Me voici de retour! bon soir, ma chère fille.
Qu'il est doux de revoir son château, sa famille,
Tout son monde! Ma foi, je ne suis bien qu'ici.

Mlle. D'ORFEUIL.

Votre absence nous a paru bien longue aussi.

JUSTINE, (*malicieusement.*)

Ah! oui; si vous saviez ce que c'est que l'attente!
Nous soupirons! . . .

Mlle. D'ORFEUIL, (*vivement.*)

Comment se porte donc ma tante?

M. D'ORFEUIL.

Assez bien: elle m'a chargé de t'embrasser,
Ma fille; et c'est par-là que je veux commencer.
(*Il l'embrasse.*)
J'ai fort heureusement fini la grande affaire.
J'ai, d'avance, arrangé tout avec mon notaire.
Je te donne à présent la moitié de mon bien. . .

Mlle. D'ORFEUIL.

Epargnez-moi, de grâce, et changeons d'entretien.
Mon père . . . avez-vous? . . .

M. D'ORFEUIL.

Quoi?

MLLE. D'ORFEUIL.

Reçu quelques nouvelles?

M. D'ORFEUIL. (*feignant de ne pas comprendre*)

Des nouvelles ? ah ! oui.

MLLE. D'ORFEUIL.

Vraiment? Quelles sont-elles?

M. D'ORFEUIL, (*de même.*)

Le Grand-Seigneur . . .

MLLE. D'ORFEUIL.

C'est bien de cela qu'il s'agit !

M. D'ORFEUIL.

Un courrier de Berlin nous arrive, et l'on dit . . .

JUSTINE.

Il nous importe peu qu'il arrive ou qu'il parte ;
Et nous ne connoissons qu'un pays sur la carte ;
C'est Abbeville.

M. D'ORFEUIL.

Ah ! ah ! j'en reçois aujourd'hui
Une lettre.

JUSTINE.

Allons donc !

MLLE. D'ORFEUIL.

Mon père . . . est-ce . . . de lui?

M. D'ORFEUIL.

C'est l'oncle qui m'écrit. Je vais bien te surprendre:
Dès demain, en ces lieux, Florville peut se rendre.

MLLE. D'ORFEUIL.

Vous ne le disiez pas: vous êtes méchant.

M. D'ORFEUIL.

Bon !

Je n'ai pas tout dit. Sache un trait plaisant .. Mais non ;

Il seroit plus prudent de t'en faire un mystère.

MLLE. D'ORFEUIL.

Pourquoi ?

M. D'ORFEUIL.

C'est que jamais tu ne sauras te taire.

MLLE. D'ORFEUIL.

Que vous avez de moi mauvaise opinion!
Mon père, soyez sûr de ma discrétion.

M. D'ORFEUIL.

Eh! mon Dieu! nous savons ce que c'est qu'une fille:
Et Justine, d'ailleurs, qui babille, babille!

MLLE. D'ORFEUIL, (*à demi-voix.*)

Pour Justine, on pourroit l'éconduire, entre nous.

JUSTINE.

Oh! non, je suis aussi curieuse que vous,
Et tout aussi prudente, au moins, je vous proteste:
Ainsi je prétends bien tout entendre, et je reste.

MLLE. D'ORFEUIL.

Mon père, en vérité, vous êtes bien discret.

M. D'ORFEUIL.

Si vous me promettiez de garder le secret! . . .

MLLE. D'ORFEUIL.

Eh! je vous le promets.

JUSTINE.

Je le promets de même.

M. D'ORFEUIL.

La chose est, voyez-vous, d'une importance extrême.
Tenez.

(*Il tire une lettre de sa poche, et lit.*)

» Mon vieux ami . . . «

(*Il s'interrompt.*)

Que ce titre m'est cher!
Aussi notre amitié ne date pas d'hier:
Je le connus . . .

MLLE. D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil . . . ?

M. D'ORFEUIL.

Ah! oui.

(*Il continue de lire.*)

» D'hier matin,
» Notre jeune homme est en chemin,
» Et de près il suivra ma lettre.
» Mais j'ai cru vous devoir prévenir d'un dessein,
» Assez bizarre, au fond, s'il faut ne vous rien taire.
» De sa future il désire, entre nous,
» Observer à loisir l'humeur, le caractère.
» Dans cette vue, il doit s'introduire chez vous?
» En simple voyageur, avec l'air du mystère,
» Et non comme futur époux. «

JUSTINE.

Plaisante idée!

MLLE. D'ORFEUIL.

Eh mais! . . elle semble promettre . . .
Je ne sais quoi . . .

M. D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil? . .

MLLE. D'ORFEUIL.

Ah! j'ai tort, en effet.

M. D'ORFEUIL, (*continue de lire.*)

» Je suis loin d'approuver un semblable projet.

Mais j'ai cru cependant devoir vous en instruire:
Car, prenant mon neveu pour un simple étranger,
» Vous pourriez, sinon l'éconduire,
» Mon cher, au moins le négliger.
Embrassez bien pour moi votre charmante fille.
» Je suivrois mon neveu, si je me portois bien.
» Adieu. Derval. «
Plus bas, on lit par apostille :
» Gardez mieux mon secret que je ne fais le sien. «
(*A sa fille.*)
Hé bien! voilà le tour que Florville te joue!

MLLE. D'ORFEUIL.

Il n'a rien d'offensant pour moi, je vous l'avoue.
Monsieur Derval a tort de blâmer son neveu.
Les époux d'à présent se connoissent si peu!
Le projet de Florville annonce une belle ame;
Et qui d'avance ainsi veut connoître sa femme,
Est sans doute jaloux de faire son bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Je lui pardonne aussi ce tour là de bon coeur.
Qu'il t'observe de près, il en est bien le maître;
Tu ne peux que gagner à te faire connoître.

JUSTINE.

Mais on n'est pas fâché pourtant d'être averti.

M. D'ORFEUIL.

De l'avis, en effet, sachons tirer parti.
Il va jouer son rôle: hé bien! jouons le nôtre:
Paroissons, en effet, le prendre pour un autre.
D'abord, comme il pourroit arriver dès ce soir,

J'ai dit à tous mes gens de le bien recevoir ;
Mais sans faire semblant du tout de le connoître.

JUSTINE.

Bon? J'entends des chevaux : c'est Florville peut-être.

SCÈNE III.

LES MÊMES, *FRANÇOIS.*

FRANÇOIS, (*hors d'haleine.*)

Monsieur, votre futur est arrivé

M. D'ORFEUIL.

Paix donc.
Je t'avois défendu ce terme-là.

FRANÇOIS.

Pardon ;
Je l'oubliois. Enfin voici monsieur Florville.

M. D'ORFEUIL.

Encore ! Mais songe bien à réformer ton style.

FRANÇOIS.

Lui-même, il se trahit. Tenez, il me parloit,
A moi, comme l'on parle à son propre valet.

JUSTINE.

Et . . . son valet . . . est-il aussi bien de figure?

FRANÇOIS.

Eh ! mais, il est fort bien, d'agréable tournure.

JUSTINE.

Et dis-moi . . .

M. D'ORFEUIL.

Finissons. Ne vas-tu pas le voir ?
Florville va monter ; il faut le recevoir.
(*A François.*)
Qu'il vienne.
(*François sort.*)

SCÈNE IV.

MLLE. *D'ORFEUIL*, M. *D'ORFEUIL*, *JUSTINE*.

M. D'ORFEUIL, (*à sa fille qui paroît embarrassée.*)

Eh ! mais, qu'as-tu ?

MLLE. D'ORFEUIL.

L'arrivée imprévue . . .
De Florville . . .

M. D'ORFEUIL.

Hé bien, quoi ?

MLLE. D'ORFEUIL.

N'étant point prévenue . . .
Je suis en négligé.

M. D'ORFEUIL.

Bon ! cela ne fait rien.

MLLE. D'ORFEUIL.

Pardonnez-moi . . . Je vais auparavant . . .

M. D'ORFEUIL.

Fort bien !
Passer à la toilette une heure ; et je parie
Qu'au retour, tu seras une fois moins jolie.

MLLE. D'ORFEUIL.

Je ris de tous ces riens, et m'y soumets pourtant.
Je vous promets, du moins, de n'être qu'un instant.
(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

M. *D'ORFEUIL, JUSTINE.*

M. D'ORFEUIL.

J'ai quelque chose encore à lui dire. Demeure.
Tu diras que je vais revenir tout-à-l'heure,
Que je suis sorti.

JUSTINE.

Bon.

(*M. d'Orfeuil sort.*)

SCÈNE VI.

JUSTINE, (seule.)

Fort bien. En tout ceci,
Je vois que je pourrai jouer mon rôle aussi.
Ils viennent : à mon tour, je sens le coeur me battre.
(*Elle regarde.*)
A merveille. Ils sont deux : ainsi nous serons quatre.

SCÈNE VII.

JUSTINE, M. D'ORLANGE, (en bottes,) VICTOR.

JUSTINE.

Monsieur, pour un moment, Monsieur vient de sortir.
Si vous le désirez, quelqu'un va l'avertir.

M. D'ORLANGE.

L'avertir? point du tout. Ne dérangez personne;
J'attendrai.

JUSTINE.

Cependant . . .

VICTOR.

Ah! vous êtes trop bonne:
Moi, j'attendrois long-temps, si vous vouliez rester.

JUSTINE, (*lui rendant sa révérence*)

Vous êtes bien poli; je ne puis m'arrêter.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

M. *D'ORLANGE, VICTOR.*

M. D'ORLANGE, (*triomphant*)

Hé bien?

VICTOR.

Charmant accueil! rencontre inespérée!
D'honneur! . . .

M. D'ORLANGE.

Mon cher Victor, cette imposante entrée,
Cet antique château, ces bois silencieux,
Dont la cime paroît se perdre dans les cieux;
Tout ceci me promet quelque grande aventure.

VICTOR.

Eh! mon Dieu! sans nous perdre en vaine conjecture,
Tenons-nous-en, de grâce, à la réalité,
Monsieur; elle a de quoi satisfaire, en vérité.
On ouvre... moi, j'étois tremblant comme la feuille.
Je m'avance; on sourit, on s'empresse, on m'accueille:
Pour prendre les chevaux, un garçon a volé,
Et du nom de Monsieur l'on m'a même appelé:
J'entre enfin, et déjà tout le monde me fête.

M. D'ORLANGE.

Le maître de ces lieux est tout-à-fait honnête.

VICTOR.

Vous ne l'avez pas vu.

M. D'ORLANGE.

J'en juge par ses gens.
S'il étoit dur et fier, ils seroient insolens.
Tel valet, tel maître.

VICTOR.

Oui, rien n'est plus véritable;
Aussi, Monsieur, chacun vous trouve fort aimable.

M. D'ORLANGE.

Victor ne manque pas de bonne opinion.

VICTOR.

Tel maître, tel valet. De ma réception

Je ne puis revenir; elle est particulière.

M. D' ORLANGE.

Eh! mais, suis-je par-tout reçu d'autre manière?
Et quand on se présente...

VICTOR.

Ah! vous voilà bien fier!
Mais hier...

M. D' ORLANGE.

Il s'agit d'aujourd'hui, non d'hier.

VICTOR.

A la bonne heure; ici le hasard nous procure
Un asile; et demain?

M. D' ORLANGE.

Demain? autre aventure.

VICTOR.

Bonne réception, bon souper, bonne nuit;
C'est fort bien; mais sachons où cela nous conduit.
Voulez-vous donc toujours ainsi courir le monde,
Et mener une vie errante et vagabonde?
Depuis plus de six ans, je voyage avec vous
De royaume en royaume.

M. D' ORLANGE.

Il n'est rien de plus doux.

VICTOR.

Mais que vous reste-t-il enfin de vos voyages?

M. D' ORLANGE.

Le souvenir...

VICTOR.

D'avoir manqué vingt mariages,

Vingt solides emplois, et dans votre chemin,
Pour l'incertain toujours négligé le certain.
Et moi, nouveau Sancho d'un nouveau Don Quichotte,
J'erre moi-même au gré du vent qui vous balotte,
Pestant, grondant, sur-tout quand vous vous égarez,
Et par fois espérant, lorsque vous espérez.
Car vraiment je vous aime, et ne puis m'en défendre:
Je ris de vos projets, et j'aime à les entendre;
Heureux ou malheureux, près de vous je me plais:
Je puis bien me fâcher, mais vous quitter, jamais.

M. D' ORLANGE

Va, je sens tout le prix d'un serviteur fidelle;
Tu seras, quelque jour, bien payé de ton zèle.

VICTOR.

Vous promettez monts d'or, et n'avez pas un sou.

M. D' ORLANGE.

J'ai du bien... quelque part.

VICTOR.

Vous ne savez pas où.

M. D' ORLANGE.

Mon oncle....

VICTOR.

Ah! oui, c'étoit un digne et galant homme,
Qui nous faisoit passer tous les mois quelque somme.
Mais las! depuis six mois, pas un petit billet:
J'aimois bien cependant ceux qu'il nous envoyoit.
Il est peut-être mort.

M. D' ORLANGE.

Quel présage sinistre!

Il me reste, en tout cas, la faveur du Ministre.
Dans les papiers publics j'ai reconnu son nom:
De mon père, au collège, il étoit compagnon;
Et de cette amitié j'hérite en droite ligne.
Sa lettre me l'annonce.

VICTOR.

Une lettre qu'il signe,
Et pour la forme...

M. D'ORLANGE.

Il m'a répondu tout-d'un-coup...

VICTOR.

Quatre mots seulement.

M. D'ORLANGE.

Mais qui disent beaucoup.
Il ne rougira point de cette connoissance.
J'ai, sans trop me flatter, un nom, de la naissance:
De mes voyages j'ai recueilli quelque fruit,
Et dans le Droit public je suis assez instruit.
Demain, je pars, je vais d'une traite à Versaille,
Comme pour annoncer le gain d'une bataille.
D'abord chez le Ministre, en courrier, je descens;
Et, sans lui prodiguer un insipide encens,
Moi, je lui dis: » Monsieur, vous trouverez peut-être
» Mon entrée un peu leste: elle me fait connoître:
» Tel, à vos yeux, d'Orlange en ce jour vient s'offrir,
» Tel, et plus prompt encor, vous le verriez courir,
» S'il pouvoit être utile à son prince, à la France. «
Cet air d'empressement, et sur-tout d'assurance,
Le frappe: nous causons; il m'observe avec soin,
Et je l'entends qui dit: » Ce jeune homme ira loin. «

Dans la journée, il vaque un honorable poste,
Mille gens l'attendoient; et moi, qui viens en poste,
Tout botté, je l'emporte; et voilà mon début.
Ce n'est qu'un premier pas: je vais droit à mon but.
Je ferai mon chemin: je puis, de grade en grade,
Tout naturellement, aller à l'ambassade...
Que sais-je, enfin?... je puis être... ministre, un jour,
Et je protégerai les autres à mon tour.

VICTOR, (*persuadé par degrés.*)

Ah! vous n'oublirez pas, j'espère, mon bon maître,
Un pauvre serviteur...

M. D'ORLANGE.

Non; tu dois me connoître.
Sois tranquille; toujours tu seras mon ami:
Tu seras d'un ministre un jour le favori.

VICTOR.

Est-il possible?

M. D'ORLANGE, (*gravement.*)

Mais soyez modeste et sage,
Et de votre crédit sachez régler l'usage.
Victor! de mes faveurs vous n'êtes le canal
Que pour faire le bien, non pour faire le mal.

VICTOR, (*humblement.*)

Ah! croyez que jamais ce ne sera ma faute,
Si, par hasard...

M. D'ORLANGE.

Fort bien. Revenons à notre hôte.
Il me prend par la main, me conduit au salon,
Me présente lui-même à ces Dames...

VICTOR.

Ah! bon.
Nous verrons quelque jour nos attentes remplies,
Et ces Dames, Monsieur, à-coup-sûr sont jolies?

M. D'ORLANGE.

Oh! oui. La Demoiselle, ou je suis bien trompé,
Est charmante, et d'honneur! j'en suis d'abord frappé.
Je me remets bientôt, comme tu crois.

VICTOR.

Sans doute.

M. D'ORLANGE.

La mère m'interroge, et la fille m'écoute.
J'ai voyagé, Victor: j'en ai pour plus d'un soir.
A table, entre elles deux on m'invite à m'asseoir.
Je dévore. Au dessert, la Demoiselle chante:
Quel goût délicieux! et quelle voix touchante!
On me mène en un grand et bel appartement:
Je suis las; je m'endors délicieusement.
La jeune Demoiselle a moins dormi peut-être.
On déjeûne. Victor vient avertir son maître.
Je me lève... L'on veut en vain me retenir:
Je pars, après avoir promis de revenir.

VICTOR, *(bas de lui.)*

Restons, Monsieur, restons encor cette journée.

M. D'ORLANGE.

Je reviendrai, Victor, une fois chaque année.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. *D'ORFEUIL.*

M. D'ORFEUIL.

Je rentre en ce moment: daignez me pardonner,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

C'est moi plutôt qui crains de vous gêner.

M. D'ORFEUIL.

Vous ?

(*à Victor.*)

Mon ami, quelqu'un va vous faire connoître
L'appartement que doit occuper votre maître;
Croyez d'ailleurs qu'ici rien ne vous manquera.

VICTOR.

En vérité... Monsieur, rien ne manque déjà.
Tout le monde, en ces lieux, sans doute est trop honnête:
Le jour où l'on s'égare, est un vrai jour de fête.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

M. *D'ORFEUIL*, M. *D'ORLANGE.*

M. D'ORFEUIL.

En ce château, Monsieur, soyez le bienvenu.
J'espère, quand de vous je serai mieux connu...

M. D'ORLANGE.

Je vous connois si bien, que je vous ferai grâce
De ces remercîmens, dont un autre, en ma place...

M. D'ORFEUIL.

Des remercîmens? bon!... il ne m'en est point dû;
Et dans votre aventure, si je m'étois perdu,
Vous feriez même chose assurément.

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. D'ORFEUIL.

Comment donc avez-vous quitté la grande route?

(*A part.*)

Voyons ce qu'il dira.

M. D'ORLANGE.

J'ai trouvé deux chemins.
L'un vraisemblablement conduisoit à Moulins,
Et l'autre dans un bois d'assez belle apparence.
Moi, j'ai toujours aimé les bois de préférence.
Je choisis celui-ci.

M. D'ORFEUIL.

Vous fîtes bien, ma foi.
L'autre mène à Moulins, et celui-ci chez moi.

M. D'ORLANGE.

Je m'en sais bien bon gré. Dans cette conjoncture,
Tout est heureux pour moi... jusqu'à mon aventure
De voleurs, que je veux vous conter.

M. D'ORFEUIL.

Ah! fort bien.

(*A part.*)

J'attendois les voleurs.

M. D'ORLANGE.

Je vois... je ne vois rien;
Mais j'entends près de moi...

M. D'ORFEUIL.

Des voleurs.

M. D'ORLANGE.

Ils accourent,
Et mon valet s'enfuit.

M. D'ORFEUIL.

Le poltron!

M. D'ORLANGE.

Ils m'entourent.

M. D'ORFEUIL.

Que fites-vous alors?

M. D'ORLANGE.

J'étois seul contre dix.
Je pris pourtant un ton très-ferme, et je leur dis:
» Messieurs, que me veut-on? ma bourse? on peut la prendre.
» S'agit-il de mes jours? je saurai les défendre. «
Je tire alors ma bourse, et je la jette en l'air;
Et bientôt je saisis mes armes...

M. D'ORFEUIL.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Mon air
Leur en impose à tous. Un moment ils se taisent.
L'un d'eux enfin me dit: » Les braves gens nous plaisent.
» L'argent, nous le gardons: nous en avons besoin;
» Mais attaquer vos jours, nous en sommes bien loin.
» Venez, nous vous servons et de guide et d'escorte. «
Ils m'ont tenu parole, et jusqu'à votre porte

Ils m'ont suivi. Voilà ce qui m'est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Le récit est piquant.

(*A part.*)

On ne peut mieux trouvé.

(*Haut.*)

Monsieur, vous m'avez l'air d'un digne et galant homme;
Et... de grâce, peut-on savoir comme on vous nomme?

M. D'ORLANGE.

D'Orlange.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Monsieur d'Orlange, allons, venez,
Ma fille avec plaisir vous verra.

M. D'ORLANGE.

Pardonnez
Si je suis indiscret. Vous n'avez qu'une fille?

M. D'ORFEUIL.

Une seule, Monsieur; c'est toute ma famille,
Ma seule joie; aussi je l'aime uniquement.

M. D'ORLANGE.

Et vous êtes payé d'un tendre attachement,
Sans doute?

M. D'ORFEUIL.

Je le crois. Elle est sensible, aimante.
Ce sera, je l'espère, une femme charmante.
Il ne m'appartient pas, Monsieur, de la louer:
Henriette est aimable, il le faut avouer.

M. D'ORLANGE.

Mais ce sera pour vous une peine cruelle,
Lorsqu'un jour il faudra que vous vous priviez d'elle?

M. D' ORFEUIL.

Je voudrois que mon gendre ici pût demeurer.
Mais, s'il faut de ma fille enfin me séparer,
Je saurai me résoudre à cette perte affreuse;
Je m'en consolerai, si ma fille est heureuse,
Et si son mari l'aime...

M. D' ORLANGE.

Eh quoi, vous en doutez?
J'en répondrois pour lui.

M. D' ORFEUIL.

Vous me le promettez?

M. D' ORLANGE.

Assurément.

M. D' ORFEUIL.

Fort bien. Vous allez la connoître:
Venez.

M. D' ORLANGE.

Je ne suis pas en état de paroître.

M. D' ORFEUIL.

Bon!

M. D' ORLANGE.

Pour me débotter, je demande un moment.

M. D' ORFEUIL.

Je vais donc vous conduire à votre appartement;
Car vous êtes chez vous, Monsieur, daignez le croire.

M. D' ORLANGE.

Monsieur! les Anciens, dont on vante l'histoire,
Remplissoient les devoirs de l'hospitalité
Avec moins de franchise et moins de loyauté.

M. D' ORFEUIL.

Ces devoirs à remplir n'ont rien que de facile:

A tous les voyageurs ici j'offre un asile
De bon cœur: après tout, rien n'est plus naturel.
Parmi ces voyageurs... il s'en présente... tel
Qui, de tout le passé, me paye avec usure.
Etablissez-vous donc ici, je vous conjure.

M. D'ORLANGE.

Volontiers.

(A part.)

Cet homme est aimable tout-à-fait.

M. D'ORVEVIL, *(à part.)*

De mon gendre je suis déjà très-satisfait.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, VICTOR.

VICTOR.

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi, tous les étrangers sont-ils reçus de même,
Mademoiselle?

JUSTINE.

Oh, non. Ils ne le sont pas tous.
Tous ne sont pas, Monsieur, aimables comme vous.

VICTOR.

Aimable! oh, moi, je suis bon enfant; mais du reste,
Je ne me pique point...

JUSTINE.

Vous êtes trop modeste.

VICTOR.

Non, modestie à part; c'est que l'on m'a reçu
Comme quelqu'un, vraiment, qui seroit attendu.

JUSTINE.

Voyez un peu!

VICTOR.

Pourquoi faut-il partir si vite!

JUSTINE.

Bon!

VICTOR.

Nous ne demandions qu'un souper et le gîte.
Nous les trouvons, sans doute, excellens; mais demain
Il faudra de Paris reprendre le chemin.

JUSTINE.

Peut-être aussi que non.

VICTOR.

Comment cela?

JUSTINE,

Que sais-je?
Le mauvais temps, la pluie, ou le vent, ou la neige...

VICTOR.

Rien n'arrête Monsieur, et jamais nulle part
Il ne reste deux jours: dès le matin il part.
Vous ne connoissez pas, je le vois bien, mon maître.

JUSTINE.

Il est pourtant, je pense, aisé de le connoître.
C'est donc un voyageur?

VICTOR.

C'est un vrai Juif-errant.
Il court toujours le monde; et le monde est bien grand.
Il aime à voyager, et moi j'aime à le suivre:
Dès l'enfance, avec lui j'ai coutume de vivre:
Aussi, famille, amis, pour lui j'ai tout quitté;
Et sur ses pas, moi, fait pour la tranquillité,

Pour vivre avec ma femme, en mon petit ménage...

JUSTINE, (*vivement.*)

Vous êtes marié?

VICTOR.

Non vraiment, dont j'enrage.

JUSTINE, (*à part.*)

Tant mieux; j'avois bien peur.

VICTOR.

Je disois seulement
Que j'étois fait pour l'être: aussi probablement
Je prendrai ce parti.

JUSTINE.

Bientôt?

VICTOR.

Mais je l'ignore.

JUSTINE.

Votre maître n'est point marié?

VICTOR.

Pas encore.
Et de long-temps, je pense, il ne se mariera.

JUSTINE.

Vous verrez que lui-même il finira par-là.

VICTOR.

Vous croyez?

JUSTINE.

Au revoir; j'aperçois Henriette.

VICTOR.

Moi, je vais de Monsieur achever la toilette.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc: allez, dites-le lui.
S'il part demain, du moins qu'on le voie aujourd'hui.

VICTOR.

Peut-être il feroit mieux d'éviter l'entrevue;
Et, pour moi, je crains bien de vous avoir trop vue.

(*Il sort.*)

JUSTINE, (*le suivant des yeux.*)

Il n'est pas mal.

SCÈNE II.

MLLE. *D'ORFEUIL, JUSTINE,*

MLLE. D'ORFEUIL.

Quel est celui qui te parloit?

JUSTINE.

C'est mon futur, à moi.

MLLE. D'ORFEUIL.

J'entends. C'est le valet...

JUSTINE.

Si j'en juge par lui, vous aimerez le maître.

MLLE. D'ORFEUIL.

Ce maître, en vérité, tarde bien à paroître.

JUSTINE.

Il s'habille, il s'arrange...

MLLE. D'ORFEUIL, (*vivement.*)

Il étoit comme il faut.

Qu'il se pare un peu moins, et qu'il vienne plutôt.

JUSTINE.

Monsieur pouvoit tantôt vous dire même chose.

MLLE. D'ORFEUIL.

A propos... Tu l'as vu, Justine...

JUSTINE.

Hé bien?

MLLE. D'ORFEUIL.

Je n'ose

T'interroger... Enfin comment le trouves-tu?

JUSTINE.

Je n'en puis trop juger; je ne l'ai qu'entrevu.
Seulement il est jeune et d'aimable figure.

MLLE. D'ORFEUIL.

Pour le reste déjà c'est un heureux augure,
Justine, conviens-en.

JUSTINE.

Oui, j'en tombe d'accord,
Mademoiselle; il plaît dès le premier abord:
Il a l'air franc, ouvert, des manières aisées...

MLLE. D'ORFEUIL.

Mes espérances donc seront réalisées.

JUSTINE.

Ah! doucement. Ce n'est qu'un indice léger:
Mais par vous-même enfin vous en allez juger.

SCÈNE III.

MLLE. *D'ORFEUIL*, M. *D'ORLANGE*, *JUSTINE*.

M. D'ORLANGE, *(a ôté ses bottes.)*

Voici, Mademoiselle, une heureuse disgrace.
A la nuit, au hasard, je dois bien rendre grâce.
De détours en détours m'amener jusqu'ici;
C'est conduire fort bien que d'égarer ainsi.

JUSTINE.

Quelquefois dans la vie il faut que l'on s'égare.

M. D'ORLANGE.

Eh mais, cet accident chez moi n'est point très-rare:
Je l'avoûrai, souvent cela m'est arrivé:
Presque toujours aussi je m'en suis bien trouvé.

JUSTINE.

Vous le faites exprès, peut-être?

M D'ORLANGE.

Je m'écarte
Volontiers. Je ne sais les chemins ni la carte;
Mais je marche au hasard. Si la nuit me surprend,
Si je m'égare, hé bien! je suis, en m'égarant,
Sûr de voir, tôt ou tard, de loin une lumière.
Tantôt c'est un château, tantôt une chaumière.
Hier, je fus reçu par un bon paysan,
A qui, par parenthèse, avant qu'il soit un an,
Je prétends bien causer une douce surprise.
Ici, je trouve encore, avec même franchise,

Plus de goût, plus de grâce; et j'admire, d'honneur...

MLLE. D' ORFEUIL.

Vous aimez donc beaucoup à voyager, Monsieur?

M. D' ORLANGE.

Ah! beaucoup. Est-il rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller, de venir au gré de son envie?

MLLE. D' ORFEUIL.

Mais... on se fixe enfin.

M. D' ORLANGE.

Eh mais, en vérité,
De se fixer ici l'on seroit bien tenté.
Où trouver, en effet, un lieu plus agréable,
Plus riant, et sur-tout un accueil plus aimable?
Mais je ne puis long-temps m'arrêter nulle part.

MLLE. D' ORFEUIL.

Vous arrivez, déjà vous parlez de départ!

M. D' ORLANGE.

N'en parlons point ce soir; mais demain, dès l'aurore,
Il faudra...

JUSTINE.

Bon! demain, vous serez las encore.
Mais de la sorte enfin si toujours vous errez,
Jamais, en ce cas-là, vous ne vous marîrez.

M. D' ORLANGE.

On ne voyage pas toujours.

JUSTINE.

Oh! non, sans doute.
Un beau jour, par hasard, on trouve sur sa route...
Tel objet qui vous... plaît, qui sait vous engager;

Et l'on ne songe plus alors à voyager.

M. D'ORLANGE.

Peut-être bien qu'un jour ce sera mon histoire.
Cependant je serois parfois tenté de croire
Que je ne suis point fait pour être marié.

MLLE. D'ORFEUIL.

Pourquoi, Monsieur?

M. D'ORLANGE.

Je crains d'être contrarié
Dans mes goûts; car je suis ennemi de la gêne,
Et l'hymen le plus doux est toujours une chaîne.

MLLE. D'ORFEUIL.

Cette chaîne est légère, et n'a rien d'effrayant.

M. D'ORLANGE.

J'aime la liberté.

MLLE. D'ORFEUIL.

Mais en vous mariant,
Vous ne la perdrez point.

M. D'ORLANGE.

Les femmes sont charmantes,
Je le vois; mais souvent elles sont... exigeantes.
Elles veulent qu'on soit toujours à leurs côtés,
Qu'on prodigue les soins, les assiduités:
D'un tel effort je sens que je suis incapable.
Et je pourrois, par jour, être souvent coupable,

MLLE. D'ORFEUIL.

Il faudroit bien alors souvent vous pardonner.

M. D'ORLANGE.

Parfois, pendant un mois, je puis me promener,

MLLE. D'ORFEUIL.

Il faudroit bien encor pardonner cette absence:
Le devoir d'une femme est dans la complaisance.
Une fois prévenue....

M. D'ORLANGE.

Oh! je l'en préviendrois;
Car si j'étois au point d'épouser, je voudrois
Connoître bien ma femme, être bien connu d'elle.

JUSTINE.

Oui dà!

M. D'ORLANGE.

Je lui dirois: » Tenez, Mademoiselle....
Mais quoi, je vous ennuie.

MLLE. D'ORFEUIL.

Achevez, s'il vous plaît;
Je prends à vos discours le plus vif intérêt.

JUSTINE.

(A part.)

Moi de même. Voyons où tout ceci nous mène.

M. D'ORLANGE.

« Je n'aimerai que vous, vous le croirez sans peine,
(Dirois-je à ma future)....

MLLE. D'ORFEUIL.

Oh! oui, j'entends fort bien.

M. D'ORLANGE.

« Mais je suis né galant, tel même, j'en convien,
« Que l'on pourroit parfois me croire un peu volage.
« Toute femme jolie a droit à mon hommage:
« Trop heureux de lui plaire en tout temps, en tous lieux!
« Or, même après l'hymen, j'aurai toujours des yeux;

» Et je croirai pouvoir, sans inspirer de doutes,
» Préférer une femme, et vouloir plaire à toutes. «

JUSTINE.

C'est tout simple. Sans doute aussi, de son côté,
Monsieur lui laisseroit la même liberté;
Verroit avec plaisir, même après l'hyménée,
De mille adorateurs sa femme environnée,
Sourire à l'un, flatter cet autre d'un coup-d'oeil,
Et faire à tout le monde un caressant accueil;
Aux lieux publics, au bal, à la pièce nouvelle,
Par-tout aller sans lui, puisqu'il iroit sans elle;
Et, comme vous disiez, fidelle à son époux,
Le préférer, d'accord, mais vouloir plaire à tous.

M. D'ORLANGE.

Eh! mais...

JUSTINE.

Voilà pourtant ce qu'il faudroit permettre.

M. D'ORLANGE.

C'est ce qu'en vérité je n'oserois promettre.
Vous faites un portrait qui n'est pas séduisant.

MLLE. D'ORFEUIL.

Rassurez-vous, Monsieur. Justine, en s'amusant,
A peint une coquette, et non... votre future.

JUSTINE.

Quoi! seriez-vous, Monsieur, jaloux par aventure?

M. D'ORLANGE.

Peut-être, un peu.

MLLE. D'ORFEUIL.

Pourtant il faudroit, entre nous,
Ou n'être point volage, ou n'être point jaloux,

Sinon, vous aurez peine à trouver une femme.

M. D' ORLANGE.

Aussi je le sens bien dans le fond de mon ame;
Je suis fait pour l'amour, mais très-peu pour l'hymen.

JUSTINE, (*à part.*)

De bonne foi, du moins, il fait son examen.

M. D' ORLANGE.

Je dis ce que je pense; excusez ma franchise.

MLLE. D' ORFEUIL.

Moi, je vous en sais gré, s'il faut que je le dise.
En de tels sentimens j'ai regret de vous voir;
Mais je suis très-charmée, au fond, de le savoir.

M. D' ORLANGE.

Laissons donc là l'hymen, et parlons d'autre chose:
Aussi-bien ce seroit s'inquiéter sans cause.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. *D' ORFEUIL.*

M. D' ORFEUIL, (*de loin à part.*)

Hai... mon gendre n'a point un air embarrassé.
(*Haut.*)
Hé bien, mon cher Monsieur, êtes-vous délassé?

M. D' ORLANGE.

Dès le moment qu'ici j'ai vu Mademoiselle.

M. D' ORFEUIL.

Pardon, si je vous ai laissé seul avec elle.

M. D'ORLANGE.

C'est, au contraire, à moi de vous remercier.
Malheur à qui pourroit ne pas apprécier
Son charmant entretien, et la grâce qui brille...

M. D'ORFEUIL.

Vous me flattez, Monsieur. Il est vrai que ma fille
Lit beaucoup.

MLLE. D'ORFEUIL.

Ah! plutôt j'écoute ce qu'on dit,
Mon père, et j'ai grand soin d'en faire mon profit,
Tel entretien instruit bien mieux qu'une lecture.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur t'a donc conté quelque grande aventure?
J'aime les voyageurs. Ils content volontiers,
Et moi, j'écouterois pendant des jours entiers.
Je prends, le plus souvent, leurs récits pour des fables;
Car ils ont toujours vu des choses incroyables.
Etes-vous voyageur, dans la force du mot?

M. D'ORLANGE.

A quelque chose près.

JUSTINE, (*à part.*)

Florville n'est point sot.

M. D'ORFEUIL.

Contez-nous donc, Monsieur, quelque étonnante histoire.

M. D'ORLANGE.

A quoi bon vous conter? vous ne voulez rien croire,
Monsieur.

M. D'ORFEUIL.

Il est bien vrai que je suis prévenu;
Mais je ne vous veux pas traiter en inconnu.

Allons, je vous croirai, je le promets d'avance.
De quel pays, Monsieur, êtes-vous?

M. D'ORLANGE.

De Provence.

M. D'ORFEUIL.

De Provence? Voyez! je ne l'aurois pas cru:
Vous n'avez point d'accent.

M. D'ORLANGE.

C'est que j'ai tant couru!
En voyageant, l'accent diminue et s'efface.

JUSTINE, (*bas à sa maîtresse.*)

Il ment fort bien.

MLLE. D'ORFEUIL, (*bas à Justine.*)

Avec trop d'aisance et de grâce.

M. D'ORFEUIL.

Vous avez donc bien vu du pays?

M. D'ORLANGE.

Vous riez,
Monsieur; mais cependant, tel que vous me voyez,
J'ai déjà parcouru presque l'Europe entière.

M. D'ORFEUIL.

L'Europe?

JUSTINE, (*à part.*)

Il n'a pas vu, je gage, la frontière.

M. D'ORFEUIL.

Comment voyagez-vous?

M. D'ORLANGE.

De toutes les façons,
Suivant les temps, les lieux et les occasions,
Par eau comme par terre, à cheval, en voiture,

A pied même, pour mieux observer la nature.

JUSTINE.

Monsieur semble, en effet, curieux d'observer.

MLLE. D' ORFEUIL.

Et chacun en cela ne peut que l'approuver.
On voit bien mieux de près.

M. D' ORFEUIL.

Je vous attends à table,
Monsieur : de questions d'abord je vous accable.

M. D' ORLANGE.

De questions, Monsieur? Ma foi je mangerai,
Je le sens, beaucoup plus que je ne conterai.
Grâce jusqu'au dessert.

M. D' ORFEUIL.

Soit. Aussi-bien j'espère
Que nous nous reverrons.

M. D' ORLANGE.

Espérance bien chère!
J'aurois trop de regret de ne vous voir qu'un jour,
Si je n'avois, du moins, l'espoir d'un prompt retour.

M. D' ORFEUIL.

J'y compte assurément. Aussi-bien, quand j'y pense,
C'est le chemin, je crois, pour aller en Provence.

M. D' ORLANGE.

Eh mais, quand il faudroit se détourner un peu,
Cent milles de chemin ne sont pour moi qu'un jeu.
Puis, comme vous disiez, c'est en effet la route.
Or, dans ces lieux charmans je reviendrai sans doute;
Mais souffrez que j'y mette une condition.

M. D'ORFEUIL.

Laquelle?

M. D'ORLANGE.

Eh oui, Monsieur! votre réception
Me touche, me pénètre; elle est et noble et franche.
Ne pourrai-je chez moi prendre un jour ma revanche?

M. D'ORFEUIL.

Eh mais...

M. D'ORLANGE.

Promettez-moi d'y venir.

M. D'ORFEUIL.

En effet,
Votre invitation me flatte tout-à-fait;
Et je ne vous dis pas qu'un jour je n'y réponde.
Ce voyage seroit le plus joli du monde.

M. D'ORLANGE.

Mademoiselle... au moins, sans trop être indiscret,
J'ose le croire, alors vous accompagneroit.

MLLE. D'ORFEUIL.

Par-tout, avec plaisir j'accompagne mon père:
Cette partie auroit sur-tout droit de me plaire.

M. D'ORLANGE.

Ce que vous dites là me charme en vérité,
Mademoiselle; moi, j'ai toujours souhaité,
Lorsque je me mettois pour long-temps en campagne,
Au lieu d'un compagnon, d'avoir une compagne,
On part un beau matin, suivi d'un écuyer.
Elle est en amazone, ou bien en cavalier.
Tout prend autour de vous une face nouvelle.

L'air est plus doux, plus pur, la nature plus belle.
On s'arrête, on sourit, on se montre des yeux
Ce qu'on voit, on en parle, enfin on le voit mieux.
Est-on las? on descend au bord d'une fontaine;
Et dans ce doux repos on oublîroit sans peine
Le voyage lui-même. En un joli château
On arrive le soir, toujours *incognito*;
Car c'est là ma manière, et je hais en voyage
Tout appareil, tout faste et tout vain étalage.
De l'Europe, du monde on fait ainsi le tour,
Tout en se promenant. Quel plaisir, au retour,
Quand le soir, près du feu, on se rappelle ensemble
Ce qu'on a vu tel jour, en tel endroit! Il semble
Qu'on le revoie encore en se le racontant.

M. D'ORFEUIL.

Je crois voir tout cela moi-même en écoutant;
Et vos rians tableaux me font jouir d'avance
Du plaisir que j'espère en allant en Provence.

M. D'ORLANGE.

Revenons, en effet, au point essentiel.
La Provence, on le sait, est sous le plus beau ciel!

M. D'ORFEUIL.

Oui. Vous avez, sans doute, une terre fort belle?

M. D'ORLANGE, (*embarrassé.*)

J'ai, très-jeune, quitté la maison paternelle,
Et n'en ai maintenant qu'un souvenir confus.
C'étoit un bel endroit! il doit l'être encor plus.

M. D'ORFEUIL

Et, dites-moi, la mer est-elle loin?

M. D' ORLANGE.

En face,
Je m'en souviens fort bien, au pied de la terrasse.
Un pareil souvenir ne s'efface jamais.

M. D' ORFEUIL.

C'est un coup-d'oeil superbe?

M. D' ORLANGE.

Oh! je vous le promets.

JUSTINE.

Je verrai donc la mer une fois en ma vie!

M. D' ORFEUIL.

J'ai toujours de la voir eu la plus grande envie.

M. D' ORLANGE.

Oh bien, c'est un plaisir qu'avant peu vous aurez;
Et même en pleine mer vous vous promenerez.

MLLE. D' ORFEUIL.

Mais... j'aurois peur, je crois.

M. D' ORLANGE.

Quelle foiblesse extrême!
Eh! craint-on quelque chose auprès de ce qu'on aime?...
(*Il se reprend.*)
Près d'un père?

M. D' ORFEUIL.

Monsieur, il est temps de souper,
Et de ce soin pressant je m'en vais m'occuper.
Voulez-vous bien venir, Monsieur... Monsieur d'Orlange?

JUSTINE, (*à part.*)

Le futur a joué son rôle comme un ange.

M. D'ORFEUIL.

(*A d'Orlange.*) (*A sa fille.*)
Venez. Ma fille, et toi, viens-tu?

MLLE. D'ORFEUIL.

Dans le moment,
Je vous rejoins, mon père.

M. D'ORFEUIL.

(*Bas à sa fille.*)
Allons. Il est charmant.
(*Il emmène d'Orlange.*)

SCÈNE V.

MLLE. *D'ORFEUIL, JUSTINE.*

(*Elles se regardent quelque temps.*)

JUSTINE.

Hé bien, Mademoiselle?

MLLE. D'ORFEUIL.

Ah! ma chère Justine!

JUSTINE.

Plaît-il?

MLLE. D'ORFEUIL.

Tu m'entends bien.

JUSTINE.

Je crois que je devine.

MLLE. D'ORFEUIL.

Voilà donc ce futur!

JUSTINE.

Le voilà.

MLLE. D'ORFEUIL.

Qui l'eût dit?

JUSTINE.

Qui? moi, Mademoiselle. Oui, je vous l'ai prédit.
Auprès de ce héros charmant, imaginaire,
Le véritable époux n'est qu'un homme ordinaire.
En un mot, le premier a fait tort au second.

MLLE. D'ORFEUIL.

Ah! quelle différence!

JUSTINE.

Ecoutez donc: au fond,
Vous auriez pu décheoir encore davantage;
Car, après tout, celui qui vous reste en partage;
Est aimable...

MLLE. D'ORFEUIL.

Ah! ce mot est bien vague à présent.
De séduisans dehors, un babil amusant,
Dans le monde, voilà ce qui fait l'homme aimable;
Et Florville, à mes yeux, seroit fort agréable,
Si Florville, pour moi, n'étoit qu'un étranger:
Mais c'est comme un époux que j'ai dû le juger.
Dans son époux, Justine, on a bien droit d'attendre
Un esprit droit, solide, un coeur sensible et tendre;
Et je ne trouve point tout cela dans le mien.

JUSTINE.

Qui vous l'a dit enfin?

MLLE. D' ORFEUIL.

Eh! tout son entretien.

Quelle légéreté!

JUSTINE.

C'étoit un badinage.

Il falloit bien ainsi jouer son personnage.

MLLE. D' ORFEUIL.

Va, va, le caractère enfin perce toujours;
Et je le juge, moi, par ses propres discours,
Comme lui, vains, légers, inconséquens, frivoles.
Tiens, il s'est peint lui-même, en fort peu de paroles,
Amant fort agréable, et très-mauvais époux.

JUSTINE.

C'est le juger, je pense, un peu vîte, entre nous.
Il se peut bien qu'ici vous vous soyez trompée.
D'un beau portrait votre ame étoit préoccupée.
Attendez donc du moins un second entretien,
Et vous verrez alors...

MLLE. D' ORFEUIL.

Allons, je le veux bien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *FRANÇOIS.*

JUSTINE.

Qu'est-ce ?

FRANÇOIS, (*à Justine.*)

Je vous le donne à deviner en mille.

Encore un étranger qui demande un asile.

JUSTINE.

Comment ? . . .

FRANÇOIS.

Oh! celui-ci s'est perdu tout de bon.

MLLE. D'ORFEUIL.

Et vous ne savez pas qui ce peut être ?

FRANÇOIS.

Non,

Mademoiselle ; il est tout-à-fait laconique.

JUSTINE.

Eh! mais, en vérité, la rencontre est unique.

MLLE. D'ORFEUIL.

Va-t-il monter?

FRANÇOIS.

Il est au bout du corridor.

MLLE. D'ORFEUIL.

Avez-vous averti mon père ?

FRANÇOIS.

Pas encor.

J'y courois ; j'ai chargé quelqu'un de le conduire.

MLLE. D'OBFEUIL.

Ecoutez. En ce lieu vous allez l'introduire.
Pour moi, je vais trouver mon père de ce pas,
Et je l'avertirai ; car je ne me sens pas,
En ce moment, d'humeur à recevoir du monde.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

JUSTINE, FRANÇOIS.

JUSTINE.

En jeunes voyageurs cette soirée abonde.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour nous.

JUSTINE.

Je veux entrevoir celui-ci.

FRANÇOIS.

Vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Un peu. Bon, le voici,

(*Elle le regarde.*)

Il n'est pas mal, pourtant moins joli que le nôtre.

FRANÇOIS.

Ils sont fort bien tous deux, et celui-ci vaut l'autre.

JUSTINE.

L'autre est notre futur. Adieu.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

M. *DE FLORVILLE, FRANÇOIS, UN LAQUAIS,* (*qui sort après l'avoir introduit.*)

FRANÇOIS.

Dans ce salon
Voulez-vous bien, Monsieur, attendre un instant?

M. DE FLORVILLE.

Bon.
J'attends: vous avez l'air d'un serviteur fidelle.

FRANÇOIS.

Je n'ai pas grand mérite à servir avec zèle.
De tout le monde ici mon maître est adoré.
Je suis né près de lui: près de lui je mourrai;
Car je me crois vraiment encor dans ma famille.

M. DE FLORVILLE.

Oui? Votre maître . . . a-t-il des enfans?

FRANÇOIS.

Une fille.

M. DE FLORVILLE.

Aimable?

FRANÇOIS.

Oh oui. Par-tout on vante sa beauté.
Un pauvre serviteur ne voit que la bonté.
Nous la perdrons bientôt: cela me désespère.

M. DE FLORVILLE.

On va la marier?

FRANÇOIS.

Hélas! Monsieur son père
Arrive pour cela de Moulins.

M. DE FLORVILLE.

Savez-vous,
Dites-moi, ce que c'est que son futur époux?

FRANÇOIS.

C'est un fort galant homme, et d'un mérite rare,
A ce que dit Monsieur, pourtant un peu bizarre.

M. DE FLORVILLE.

Bizarre?

FRANÇOIS.

Oui, singulier, dit-on.

M. DE FLORVILLE.

Est il aimé?

FRANÇOIS.

Je ne vous dirai pas; mais, sans être informé
De ses secrets, je crois qu'une honnête personne
Aime d'avance assez le mari qu'on lui donne.
Pardon.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

M. *DE FLORVILLE*, (*seul.*)

Je suis content de ce court entretien;
De ma jeune future il dit beaucoup de bien.
Rarement un valet dit du bien de son maître:
Celui-ci pour Florville est loin de me connoître.

Sachons adroitement cacher notre secret.
D'avoir pris ce parti je n'ai point de regret.
Jusqu'ici mon hymen s'étoit traité par lettre;
Et si j'avois voulu jusqu'au bout le permettre,
Une dernière lettre eût servi de mandat,
Dont le porteur, quelconque, eût signé le contrat.
Moi, je veux, quelques jours avant la signature,
Observer mon beau-père, et voir si ma future
A du sens, de l'esprit, des vertus, des appas,
Me convient, en un mot, ou ne me convient pas.
Qu'on trouve mon projet raisonnable ou bizarre,
N'importe: si je suis content, je me déclare:
Si je ne le suis point, je demeure inconnu,
Et je repars bientôt comme je suis venu.
Trop heureux, en manquant un mauvais mariage,
D'en être quitte encor pour les frais du voyage!

SCÈNE X.

M. *DE FLORVILLE*, M. *D'ORLANGE*.

M. D'ORLANGE, (*à part de loin.*)

Où donc est-il? je suis curieux de le voir.
(*Haut.*)
Ah! bon. C'est moi, Monsieur, qui viens vous recevoir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai l'honneur de parler probablement au maître? . . .

M. D'ORLANGE.

Il est sorti.

Elle a beaucoup d'esprit, de sensibilité.
Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaîté.
Quand on sent que l'on plaît, on en est plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui seroit agréable,
Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais vraiment, je le crois.
Vous la voyez, ce soir, pour la première fois?

M. D'ORLANGE.

Mon dieu, oui.

M. DE FLORVILLE, *(à part.)*

Tout ceci cache-t-il un mystère?

(Haut.)

Et . . . comptez-vous, Monsieur, suivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

Je le voudrois. Mais quoi? je ne puis: dès demain,
Il faudra vers Paris poursuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

Dès demain?

M. D'ORLANGE.

Oui, vraiment: une raison très-forte
M'appelle . . .

M. DE FLORVILLE.

Il faut toujours que le devoir l'emporte.

M. D'ORLANGE.

Allez-vous à Paris, Monsieur?

M. DE FLORVILLE, *(à part.)*

Je puis mentir.

(Haut.)

Oui, j'y vais.

M. D'ORLANGE.

En ce cas, nous pourrons donc partir
Ensemble ?

M. DE FLORVILLE.

Volontiers.

M. D'ORLANGE.

O le charmant voyage !
Il nous paroîtra court, celui-là, je le gage ;
Henriette fera les frais de l'entretien.
Henriette est le nom de la jeune . . .

M. DE FLORVILLE.

Ah! fort bien.

(*A part.*)

Ce Monsieur m'apprendra le nom de ma future.

M. D'ORLANGE.

Mais je n'en reviens pas. Quelle heureuse aventure!
Je sens que pour jamais elle va nous lier.
Peut-être trouvez-vous ce début familier.
Mais quoi, les voyageurs font bientôt connoissance.
Quoique notre amitié ne soit qu'à sa naissance,
Je sens qu'elle ira loin.

M. DE FLORVILLE.

Ah! Monsieur!...

M. D'ORLANGE.

C'est au point
Que l'amour, non l'amour, ne nous brouilleroit point.

M. DE FLORVILLE.

Vous croyez ?

M. D'ORLANGE.

J'en suis sûr. Ce seroit bien dommage:
Mais si la même Belle obtenoit notre hommage,

Elle a beaucoup d'esprit, de sensibilité.
Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaîté.
Quand on sent que l'on plaît, on en est plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui seroit agréable,
Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais vraiment, je le crois.
Vous la voyez, ce soir, pour la première fois?

M. D'ORLANGE.

Mon dieu, oui.

M. DE FLORVILLE, *(à part.)*

Tout ceci cache-t-il un mystère?

(Haut.)

Et . . . comptez-vous, Monsieur, suivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

Je le voudrois. Mais quoi? je ne puis: dès demain,
Il faudra vers Paris poursuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

Dès demain?

M. D'ORLANGE.

Oui, vraiment: une raison très-forte
M'appelle . . .

M. DE FLORVILLE.

Il faut toujours que le devoir l'emporte.

M. D'ORLANGE.

Allez-vous à Paris, Monsieur?

M. DE FLORVILLE, *(à part.)*

Je puis mentir.

(Haut.)

Oui, j'y vais.

M. D'ORLANGE.

En ce cas, nous pourrons donc partir
Ensemble ?

M. DE FLORVILLE.

Volontiers.

M. D'ORLANGE.

O le charmant voyage !
Il nous paroîtra court, celui-là, je le gage ;
Henriette fera les frais de l'entretien.
Henriette est le nom de la jeune . . .

M. DE FLORVILLE.

Ah! fort bien.

(*A part.*)

Ce Monsieur m'apprendra le nom de ma future.

M. D'ORLANGE.

Mais je n'en reviens pas. Quelle heureuse aventure!
Je sens que pour jamais elle va nous lier.
Peut-être trouvez-vous ce début familier.
Mais quoi, les voyageurs font bientôt connoissance.
Quoique notre amitié ne soit qu'à sa naissance,
Je sens qu'elle ira loin.

M. DE FLORVILLE.

Ah! Monsieur!...

M. D'ORLANGE.

C'est au point
Que l'amour, non l'amour, ne nous brouilleroit point.

M. DE FLORVILLE.

Vous croyez ?

M. D'ORLANGE.

J'en suis sûr. Ce seroit bien dommage:
Mais si la même Belle obtenoit notre hommage,

Et qu'elle eût prononcé ; l'autre, quoique à regret,
Céderoit, sans murmure, et se retireroit.

M. DE FLORVILLE,

L'effort seroit cruel pour une ame sensible.

M. D'ORLANGE.

A l'amitié, Monsieur, il n'est rien d'impossible.
D'ailleurs, aimons ensemble où nous verrons deux soeurs;
Et cette double intrigue aura mille douceurs.

M. DE FLORVILLE.

Mais si je soupirois pour une fille unique,
Et que vous survinssiez . . .

M. D'ORLANGE.

Bon ! bon ! terreur panique !

M. DE FLORVILLE.

Je le suppose.

M. D'ORLANGE.

Alors, c'est un point convenu,
Monsieur, que l'un de nous céde au premier venu.

M. DE FLORVILLE.

Mais . . .

M. D'ORLANGE.

Par exemple, ici, si j'aimois Henriette,
Vous seriez confident de ma flamme secrète;
Et moi, je vous rendrois même service ailleurs.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *OLIVIER.*

OLIVIER.

Voulez-vous bien passer dans le salon, Messieurs ?

M. D'ORLANGE.

Pour souper ?

OLIVIER.

A l'instant ?

M. D'ORLANGE, (*à Florville.*)

Venez, je vous présente.

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.

M. D'ORLANGE.

La rencontre est plaisante.
En un soir, ce n'est pas être heureux à demi :
Je trouve un doux asile, et je fais un ami.

M. DE FLORVILLE, (*à part.*)

Ma foi ! si j'y comprends un seul mot, que je meure !
Serois-je donc ici venu trop tard d'une heure ?

(*Ils sortent ensemble, Olivier les suit.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. *DE FLORVILLE*, (*seul.*)

Je n'ai pu fermer l'oeil. Oui, j'en ferai l'aveu,
Ce jeune homme m'occupe et m'inquiète un peu.
Aime-t-il Henriette? Ah! rien n'est plus possible:
Peut-on la voir, l'entendre, et rester insensible?
Dès le premier abord, je sens qu'elle m'a plu.
Grâce, esprit, elle a tout; et peu s'en est fallu
Que bientôt, abjurant une inutile feinte,
Je ne me déclarasse. Une nouvelle crainte
Me retient: prenons garde à ce jeune inconnu.
Quel dommage pourtant, s'il m'avoit prévenu!

SCÈNE II.

MLLE. *D'ORFEUIL*, M. *DE FLORVILLE.*

MLLE. D'ORFEUIL.

Vous vous êtes, dit-on, promené de bonne heure,
Monsieur?

M. DE FLORVILLE.

J'ai parcouru cette aimable demeure;
Elle paroît charmante.

MLLE. D'ORFEUIL.

Ah ! charmante ! . . . Ces lieux
N'ont rien que de champêtre.

M. DE FLORVILLE.

Ils m'en plaisent bien mieux.
Je hais ces beaux châteaux et leur vaine parure :
Non, il n'est rien de tel que la simple nature.

MLLE. D'ORFEUIL.

Monsieur aimeroit donc ce paisible séjour?

M. DE FLORVILLE.

Je le préférerois à la ville, à la Cour.
J'aime les prés, les bois, surtout la solitude.
Là, sans ambition et sans inquiétude,
Dans un parfait repos, dans un calme enchanteur,
Loin d'un monde importun, et seul avec mon coeur,
Je sens que, si j'avois une aimable compagne,
Je passerois ma vie au sein de la campagne.

MLLE D'ORFEUIL.

Dans vos souhaits, Monsieur, je retrouve mes goûts.
J'aime aussi la retraite.

M. DE FLORVILLE.

Oui ; mais expliquons-nous.
J'entends une retraite isolée et profonde,
Et non celle où toujours le voisinage abonde.

MLLE. D'ORFEUIL.

Ce n'est pas celle-là que je veux dire aussi,
Monsieur; et nous voyons très-peu de monde ici.

M. DE FLORVILLE.

Sans doute, je le crois, puisque vous me le dites :
Mais, en un soir, voilà cependant deux visites.

MLLE. D'ORFEUIL.

Oui, qui nous ont surpris fort agréablement,
Mais que mon père et moi n'attendions nullement.

M. DE FLORVILLE.

Pas même la première? Eh quoi, Mademoiselle,
Ce Monsieur... qui d'abord m'a montré tant de zèle,
N'est donc qu'un voyageur égaré?

MLLE. D'ORFEUIL.

Je le vois,
Ainsi que vous, Monsieur, pour la première fois.

M. DE FLORVILLE.

Ce jeune homme... paroît on ne peut plus aimable,
Mademoiselle.

MLLE. D'ORFEUIL.

Il est d'une humeur agréable,
Et le premier coup-d'oeil, en effet, est pour lui.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'est déjà beaucoup, et sur-tout aujourd'hui...

MLLE. D'ORFEUIL.

Nous parlions des plaisirs qu'à la campagne on goûte.
Vous les peignez si bien! et moi, je vous écoute
En personne qui sent tout ce que vous peignez.
Ces innocens plaisirs, ailleurs trop dédaignés,
Je les savoure ici: j'y vis très-solitaire.
Une autre trouveroit cette retraite austère:
Hé bien, ma solitude a pour moi mille appas.

M. DE FLORVILLE.

Ah! je le crois. D'ailleurs, cela ne surprend pas.
Vous vivez près d'un père et respectable et tendre:
Vous faites son bonheur.

MLLE. D'ORFEUIL.

Je tâche de lui rendre
Les soins qu'il prit de moi dès mes plus jeunes ans:
Heureuse de pouvoir, par mes soins complaisans,
Ecarter loin de lui les ennuis, la tristesse,
Qui suivent et souvent précèdent la vieillesse!
Il aime la musique: hé bien, chaque dessert,
Monsieur, soir et matin, est suivi d'un concert.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien.

MLLE. D'ORFEUIL.

Je suis de plus sa lectrice ordinaire.
Ma manière de lire a le don de lui plaire:
Doux emploi! tous nos soirs sont bien vîte écoulés.

M. DE FLORVILLE.

(*Très-vivement.*) (*En se reprenant.*)
Ah! je vous aiderai . . . ce soir, si vous voulez:
Cela vous fatigue.

MLLE. D'ORFEUIL.

Ah! je vous suis obligée.
Quand mon père sourit, je me sens soulagée.

M. DE FLORVILLE.

Mademoiselle, hé bien, je le dirai tout bas:
Car un autre en riroit; mais vous n'en rirez pas.
J'ai passé quatre hivers auprès de mon aïeule:
Jamais, jamais un soir je ne la laissai seule.
Je faisois sa partie, ensuite je lisois;
Je l'écoutois sur-tout; enfin, je l'amusois;
Et moi, j'étois heureux, en la voyant heureuse.
Sa mémoire, à la fois, m'est chère et douloureuse.

MLLE. D'ORFEUIL.

Que vous me rappelez un touchant souvenir !
Une mere ! pardon, je ne puis retenir
Mes pleurs . . .

M. DE FLORVILLE.

Les retenir ! Pourquoi, Mademoiselle ?
Ah ! gardez-vous-en bien : la cause en est trop belle ;
Et croyez qu'avec vous plutôt je pleurerois :
Qui connut vos plaisirs, doit sentir vos regrets.
J'éprouve, en ce moment, un charme inexprimable :
Non, je n'ai jamais eu d'entretien plus aimable.
Hélas ! pourquoi faut-il que des momens si doux
S'échappent aussi vîte !

MLLE. D'ORFEUIL.

Il ne tiendra qu'à vous,
Monsieur, de prolonger . . .

M. DE FLORVILLE.

Ah ! mon unique envie
Eût été de passer ici toute ma vie :
Mais peut-être, en vos lieux, n'ai-je que peu d'instans . . .
L'autre étranger ici restera-t-il long-temps,
Mademoiselle ?

MLLE. D'ORFEUIL.

Eh mais . . je l'ignore ; mon père
Fera près de vous deux tous ses efforts, j'espère ;
Et . . . nous reparlerions de l'emploi de nos soirs.

M. DE FLORVILLE.

Et, tout en rappelant les soins et les devoirs
Auxquels nous avons vu tant d'heures consacrées,
Nous passerions encor de bien douces soirées,

MLLE. D'ORFEUIL.

Mais voici l'étranger.

M. DE FLORVILLE.

Il est toujours riant.

MLLE. D'ORFEUIL.

(*A part.*)

Oui . . . Ciel !

M. DE FLORVILLE, (*à part.*)

Elle paroît émue en le voyant.

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. *D'ORLANGE.*

M. D'ORLANGE.

D'un aimable entretien je crains de vous distraire,
D'être importun.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur est bien sûr du contraire.

M. D'ORLANGE.

Moi ? point du tout, d'honneur ! je puis être indiscret:
Je sens qu'en pareil cas un tiers me gêneroit.

M. DE FLORVILLE, (*à part.*)

Fort bien! vous allez voir que c'est moi qui le gêne!

M. D'ORLANGE, (*à Florville.*)

Je suis un paresseux ; mais j'en porte la peine:
Vous m'avez prévenu.

M. DE FLORVILLE.

Bien plus heureusement
Vous me suites, hier, prévenir.

M. D'ORLANGE.

D'un moment
Ma venue, en ces lieux, a devancé la vôtre.
Ah! nous sommes, Monsieur, bien heureux l'un et l'autre.
Eus-je tort, quand hier je vous félicitai?
Le portrait que j'ai fait vous paroît-il flatté?

M. DE FLORVILLE.

Il s'en faut bien.

MLLE. D'ORFEUIL.

Messieurs, épargnez-moi, de grâce,
Ou vous m'obligerez . . .

M. DE FLORVILLE.

Une telle menace
Nous impose silence.

M. D'ORLANGE.

Oui, changeons de sujet.
Il faut que je vous conte un rêve que j'ai fait.
Ce qui frappa le jour, la nuit nous le rappelle.
Ainsi, je rêvois donc à vous, Mademoiselle.
Je vous voyois par-tout, au château, dans ce bois . . .
Et je vous voyois . . . telle enfin que je vous vois.
De cette vision mon ame étoit charmée.
Mais, quoi? je sens mes yeux se remplir de fumée.
Je les ouvre: je vois quelque lueur briller:
J'entends même, de loin, la flamme pétiller.
Inquiet, de mon lit aussitôt je m'élance,
Et je vais voir . . . par-tout règne un profond silence.
Un instinct me conduit à votre appartement.

M. DE FLORVILLE.

Cet instinct est heureux.

M. D'ORLANGE.

Oui; le feu, justement,
Avoit pris, par malheur, près de Mademoiselle,
Chez Justine.

MLLE. D'ORFEUIL.

Ah! bon Dieu!

M. D'ORLANGE.

Faites grâce à mon zèle.
On est bien dispensé de politesse alors.
Je pousse votre porte; et redoublant d'efforts,
Je l'enfonce . . . Déjà vous étiez éveillée;
D'une robe légère à la hâte habillée:
Je vous prends dans mes bras . . . nouvelle excuse encor:
Je veux vous emporter au fond du corridor.
Mais, quoi? déjà la flamme en barroit le passage.

M. DE FLORVILLE.

Que faire?

M. D'ORLANGE, (*à mademoiselle d'Orfeuil.*)

Mon manteau vous couvre le visage,
Même, aux dépens du mien: moi, je risquois si peu!
Je vous enlève enfin, tout au travers du feu,
Et vais vous déposer, aussi morte que vive,
Dans la cour, où bientôt Monsieur lui-même arrive,
Suivi de votre père: il s'en étoit chargé;
Car tous deux, entre nous, nous avions partagé
Le bonheur de sauver cette chère famille.
Monsieur portoit le père, et je portois la fille.

M. DE FLORVILLE.

Tout en rêvant, Monsieur, vous choisissez fort bien.
Ce poids est plus léger et plus doux que le mien.

MLLE. D'ORFEUIL.

En ce cas, qui jamais n'arrivera, j'espère,
C'est me servir le mieux que de sauver mon père.

M. D'ORLANGE.

Oh ! j'aurois eu le temps de vous sauver tous deux.
Vous reprenez vos sens, et vous ouvrez les yeux.
Le plaisir me réveille en sursaut; je me lève,
Et je vois à regret que ce n'étoit qu'un rêve.

MLLE. D'ORFEUIL.

Mille grâces, Monsieur, d'un si généreux soin:
Mais il vaut encor mieux n'en avoir pas besoin.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. *D'ORFEUIL.*

M. D'ORFEUIL, (*de loin.*)

Messieurs, vous paroissez en bonne intelligence.
Les voyageurs entre eux font bientôt connoissance.

M. D'ORLANGE.

C'est ce que je disois.

M. DE FLORVILLE.

Et sur-tout on la fait
Si vîte avec Monsieur !

M. D'ORFEUIL.

Oui, d'abord, en effet,
J'ai vu que nos humeurs étoient bien assorties.

M. D'ORLANGE.

Monsieur! . . .

M. D'ORFEUIL.

Ah! c'est qu'il est d'heureuses sympathies,
Hein? . . qu'en dis-tu, ma fille?

MLLE. D'ORFEUIL.

Oui, sans doute, il en est,
Mon père, je le sens . . .

M. D'ORFEUIL.

Ta franchise me plaît.

M. DE FLORVILLE, (*à part.*)

Je joue ici vraiment un joli personnage.

M. D'ORFEUIL.

Avez-vous vu, Messieurs, mon petit apanage?

M. DE FLORVILLE.

Oui, ce matin, par-tout je me suis promené.

M. D'ORFEUIL.

Il faut que je vous montre, avant le déjeûné,
Des oiseaux, des faisans que j'aime à la folie.

M. D'ORLANGE.

Monsieur sera charmé de la faisanderie.

M. D'ORFEUIL.

Bon! vous l'avez vue?

M. D'ORLANGE.

Oui, j'en sors.

M. D'ORFEUIL, (*à part.*)

Il l'entend bien.
Il veut avec sa femme avoir un entretien.
(*Haut.*)
En ce cas, vous allez rester avec ma fille.
(*A Florville.*)
Vous, Monsieur, venez voir ma petite famille.

MLLE. D'ORFEUIL, (*à d'Orlange.*)

Monsieur la reverroit peut-être avec plaisir.

M. D'ORLANGE.

Oh! mon dieu! point du tout, je l'ai vue à loisir.

MLLE. D'ORFEUIL.

Mais ne vous gênez point; car vous craignez la gêne.

M. D'ORLANGE.

Eh! non, depuis une heure, au moins je me promène.

M. D'ORFEUIL, (*à d'Orlange*)

Vous êtes las: d'ailleurs, nous reviendrons bientôt.

M. D'ORLANGE.

Ne vous pressez point trop: voyez tout comme il faut.

M. DE FLORVILLE.

Mais . . . cette promenade, on pourroit la remettre.

M. D'ORFEUIL.

Non. Voilà le moment. Monsieur veut bien permettre:
Venez, vous allez voir quelque chose de beau.

M. DE FLORVILLE, (*saluant Mademoiselle d'Orfeuil.*)

Il n'étoit pas besoin de sortir du château.

(*Il sort avec M. d'Orfeuil.*)

SCÈNE V.

MLLE. *D'ORFEUIL*, M. *D'ORLANGE.*

M. D'ORLANGE.

Au fait, je n'ai rien vu de tout cela: qu'importe?

MLLE. D'ORFEUIL.

Pourquoi donc, en ce cas, feignez-vous de la sorte?

M. D'ORLANGE.

J'ai si peu de momens à passer près de vous!
Et j'irois perdre, moi, des instans aussi doux!

MLLE. D'ORFEUIL.

Eh! mais, la fiction vous paroît familière,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

Ah! pardonnez: ce sera la dernière.
J'ai bien vu des châteaux pareils à celui-ci;
Mais rien de comparable à ce qu'on voit ici.

MLLE. D'ORFEUIL.

Je croyois que Monsieur aimoit la promenade.

M. D'ORLANGE.

D'accord; mais tel plaisir est insipide et fade
Près d'un plaisir plus grand. Je l'aime, j'en convien;
Mais j'aime encore mieux un touchant entretien . . .
Non pas celui d'hier: oubliez-le, de grâce,
Tel qu'un songe léger que le réveil efface:
Car je suis bien changé depuis hier.

MLLE. D'ORFEUIL.

Si tôt ?
Je ne le croyois pas.

M. D'ORLANGE.

Ah! souvent il ne faut
Qu'un instant, qu'un coup-d'oeil. Une seule étincelle
Cause un grand incendie. Hier, Mademoiselle,
J'étois un voyageur, distrait, toujours errant,
Qui jamais ne se fixe, et voit tout en courant.
Mais ce matin . . .

MLLE. D'ORFEUIL.

Hé bien?

M. D'ORLANGE.

Quelle métamorphose
Vient de se faire en moi! Je suis . . . Hélas! je n'ose
Dire ce que je suis. Si vous pouviez! . . .

MLLE. D'ORFEUIL.

Pardon.
De deviner, Monsieur, je n'eus jamais le don.

M. D'ORLANGE.

Mon secret est pourtant bien facile à comprendre.

MLLE. D'ORFEUIL.

En ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut l'apprendre;
Et puisque vous voulez enfin vous déclarer,
Faites-le; jusque là, je dois tout ignorer.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

M. *D'ORLANGE*, (*seul.*)

Cette espèce d'aveu n'a point paru déplaire;
Du moins, elle n'a pas témoigné de colère.
Cependant, je ne suis qu'un simple voyageur.
Si j'en crois de son front la subite rougeur,
Et la mélancolie en ses regards empreinte,
Du trait qui m'a blessé je la soupçonne atteinte:
J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend.
Il est flatteur . . . Oui, mais . . . quand j'y songe pourtant
Si ce nouvel amour, si ce doux hymenée
Bornoient, en son essor, ma haute destinée?
Car, à juger d'après ce qui m'est arrivé,

Aux grands événemens je me crois réservé.
Je puis me faire un nom, et, dans mon ministère,
Servir le Roi, l'Etat, pacifier la terre.
De quelque emploi brillant je puis me voir charger,
Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choses futures,
Les voyages sur mer sont remplis d'aventures.
J'ai lu . . . je ne sais où, mais cela m'a frappé,
Qu'un voyageur obscur, au naufrage échappé,
Lui douzième, aborda dans une île déserte,
Et crut être d'abord à deux doigts de sa perte;
Puis, tel est le pouvoir de la nécessité!
Tira bientôt parti de son adversité;
Puis reconnut les lieux, s'établit à la ronde,
Se trouva possesseur enfin d'un nouveau monde.

(*Ici Victor entre et écoute sans être vu.*)

SCÈNE VII.

M. *D'ORLANGE, VICTOR.*

M. D'ORLANGE, (*continuant sans voir Victor.*)

Fut élu chef des siens, puis fut nommé leur roi . . .
S'il alloit m'arriver la même chose à moi?
Pourquoi non? Robinson fut bien roi dans son île.
Roi, je ferois bâtir une petite ville;
Car mon peuple, d'abord, ne seroit pas nombreux:
J'aurois peu de sujets, mais ils seroient heureux.
Je choisirois sur-tout un ministre honnête homme.
Le choix est bientôt fait, quand le public le nomme.

On célèbre en tous lieux et mon ministre et moi:
J'entends crier par-tout: »Vive notre bon roi!«
Le pauvre me bénit au fond de la campagne.
Reste à m'associer une aimable compagne.
Pour le bien de l'Etat, je dois me marier.
Voyons . . . Je puis choisir dans l'univers entier.
Mais ces rois, mes voisins, briguent mon alliance.
A leurs ambassadeurs donnons donc audience.

VICTOR, (*s'approchant et s'inclinant.*)

Sire . . .

M. D'ORLANGE, (*comme s'il étoit roi.*)

Que me veut-on?

VICTOR.

On va prendre le thé,
Et chacun n'attend plus que Votre Majesté.

M. D'ORLANGE.

Eh mais! . . . c'est toi, Victor. Malheureux! tu m'éveilles.

VICTOR.

C'est dommage. En rêvant, vous faites des merveilles.
Je suis un criminel: je vous ai détrôné;
Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé
Qu'on fût roi?

M. D'ORLANGE.

Chacun fait des châteaux en Espagne:
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit . . . Son neveu sourit de son côté,

En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite.
Un commis est ministre, un jeune abbé, prélat;
Le prélat . . . Il n'est pas jusqu'au simple soldat,
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Hé bien, chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve.
A nos chagrins réels, c'est une utile trève.
Nous en avons besoin: nous sommes assiégés
De maux dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines,
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!
O! qui pourroit compter les heureux que tu fais?
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux;
Et tu mets à la place un plaisir: en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeûné pourtant seroit bien de saison:
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change,
Et ce n'est pas manger que de rêver qu'on mange.

M. D'ORLANGE.

A propos . . . il raisonne assez passablement.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

VICTOR, (seul.)

Il est fou . . . là . . . songer qu'on est roi ! seulement!
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie;
Et mon billet enfin pourroit bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non.
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit: »Prenez, car c'est là le meilleur.«
Si je gagnois pourtant le gros lot; quel bonheur!
J'acheterois d'abord une ample seigneurie . . .
Non, plutôt une bonne et grosse métairie,
Oh! oui, dans ce canton; j'aime ce pays-ci;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service?
Dans le commandement je serai peu novice.
Mais je ne serai point dur, insolent ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étois hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi ! gros fermier ! j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai couver;
De mes mains, chaque jour, je prendrai les œufs.
C'est un coup d'œil charmant; et puis, cela [illegible].
Quel plaisir, quand, le soir, assis devant ma [illegible]

J'entendrai le retour de mes moutons bêlans,
Que je verrai, de loin, revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Je serai plus heureux que Monsieur sur son trône:
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira: »Voilà
»Ce bon monsieur Victor;« cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause.
Mon projet est, au moins, fondé sur quelque chose;
(*Il cherche.*)
Sur un billet . . . Je veux revoir ce cher . . . Eh mais . . .
Où donc est-il? tantôt encore je l'avois.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurois-je perdu? seroit-il bien possible?
Mon malheur est certain: me voilà confondu.
(*Il crie.*)
Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu.

SCÈNE IX.

VICTOR, JUSTINE.

JUSTINE.

Qu'avez-vous donc perdu, Monsieur?

VICTOR.

Ma métairie.

JUSTINE.

Votre ? . . .

VICTOR.

Ah ! Mademoiselle, excusez, je vous prie ;
Venez m'aider, de grâce, à retrouver nos fonds.

JUSTINE.

Vos fonds ? expliquez-vous.

VICTOR.

Venez : je vous réponds
Que vous vous obligez vous-même la première.
Nous sommes ruinés, madame la fermière.

(*Ils sortent ensemble.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. *D'ORFEUIL*, M. *D'ORLANGE*.

M. D'ORLANGE, (*l'amène mystérieusement.*)

Bon. Je puis donc ici vous parler sans témoin,
Et vous ouvrir mon coeur; car j'en ai grand besoin.

M. D'ORFEUIL, (*sourit.*)

Quel est donc ce mystère?

M. D'ORLANGE.

Ah! si vous pouviez lire
Dans ce coeur! . . .

M. D'ORFEUIL, (*toujours de même.*)

Vous avez quelque chose à me dire,
Je le vois; mais saurai-je à la fin ce secret?

M. D'ORLANGE.

Oui; c'est assez long-temps avoir été discret.

M. D'ORFEUIL.

Sans doute; et puis pour vous je suis porté d'avance:
Et je vous saurai gré de votre confiance.

M. D'ORLANGE.

Hé bien, puisque je peux librement m'exprimer,
Votre chère Henriette a trop su me charmer.

M. D'ORFEUIL.

Vraiment?

M. D'ORLANGE.

Elle est aimable, et moi, je suis né tendre:
En un mot, je l'adore; et si j'osois prétendre
A sa main, cet hymen feroit tout mon bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur . . . assurément vous me faites honneur.

M. D'ORLANGE.

Vous trouvez ma demande un peu prompte, peut-être.
Mais il est naturel de me faire connoître.

M. D'ORFEUIL.

Pon!

M. D'ORLANGE.

Mon nom . . .

M. D'ORFEUIL.

M'est connu.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

M. D'ORFEUIL.

C'est assez
Abrégeons un détail inutile: avancez.

M. D'ORLANGE.

Mais . . .

M. D'ORFEUIL.

Je connois fort bien toute votre famille.
Vous dites donc, Monsieur, que vous trouvez ma fille?

M. D'ORLANGE.

Ah! Monsieur, adorable.

M. D'ORFEUIL.

Allons, j'en suis charmé;
Et d'elle, à votre tour, croyez-vous être aimé?

M. D' ORLANGE.

Je m'en flatte.

M. D' ORFEUIL.

Moi-même aussi je le soupçonne.
Ecoutez-moi : je vais voir la jeune personne;
Et j'espère bientôt nous voir tous trois d'accord:
Car si vous lui plaisez, vous me convenez fort.

M. D' ORLANGE.

Et vous aussi, Monsieur.

SCÈNE II.

M. *D' ORLANGE*, (*seul.*)

Mais comme tout s'arrange!
J'aime, je plais, j'épouse. O trop heureux d'Orlange!
Qui m'auroit dit hier, lorsque je m'égarois,
Qu'au maître de ces lieux bientôt j'appartiendrois?
Qu'en ce château, moi-même . . . il est un peu gothique :
Mais je rajeunirai cet édifice antique.
Le père est un brave homme, il entendra raison;
Car je suis, à-peu-près, maître de la maison.
Ces grands appartemens sont vraiment détestables.
Nos bons aïeux étoient des gens fort respectables;
Mais ils ne savoient pas distribuer jadis.
Dans cette pièce, moi, je vous en ferai dix.
Passons dans le jardin; car c'est là que je brille.
Je fais ôter d'abord cette triste charmille.
Quoi? je fais tout ôter. Nous avons du terrain:
Voilà tout ce qu'il faut pour créer un jardin.

J'en ai fait vingt : ils sont tous dans mon porte-feuille.
Entre mille sentiers bordés de chèvre-feuille,
Il en est un bien sombre : on n'y voit rien du tout ;
Et l'on est étonné, quand on arrive au bout,
De voir... Qu'y verra-t-on? un Amour? un vieux temple?
Un Kiosque? oh! non, rien d'étonnant; par exemple,
Un petit pavillon, au dehors tout uni,
Plus modeste en dedans : le luxe en est banni.
On gâte la nature, et moi, je la respecte.
Du pavillon, moi seul, je serai l'architecte :
Je serai jardinier aussi; je planterai
Des arbrisseaux, des fleurs : je les arroserai ;
Car j'aurai sous ma main une source d'eau pure;
Et tout autour de moi la plus belle verdure.
De ce lieu tout mortel est d'avance exilé.
Mon beau-père et ma femme en auront seuls la clé.
Là, je rêve, je lis; tapi dans ma retraite,
Je vois, du coin de l'oeil, la timide Henriette
Qui vient pour me surprendre, et marche à petit bruit :
Retenant son haleine, elle ouvre et s'introduit.
Ah! si la solitude est douce en elle-même,
Je sens qu'elle est plus douce auprès de ce qu'on aime.

SCÈNE III.

M. *D'ORLANGE*, Mlle. *D'ORFEUIL*, *JUSTINE*.

M. D'ORLANGE.

Le ciel, Mademoiselle, a comblé tous mes voeux.
A votre père ici j'ai déclaré mes feux.

MLLE. D' ORFEUIL.

Oui, Monsieur, je le sais.

M. D' ORLANGE.

L'impatience est grande ;
Mais vous m'aviez permis de faire la demande.

JUSTINE.

Il ne faut pas vous dire une chose deux fois.

M. D' ORLANGE.

Non, vraiment. Et ma noce ! oh ! d'ici je la vois.
Tous les préparatifs sont déjà dans ma tête.
Un aimable désordre embellira la fête.
Repas champêtre et gai, des danses, des chansons,
Des enfans, des vieillards, les filles, les garçons ;
Je veux que de leurs cris tout le bois retentisse.
Le soir, spectacle, jeu, concert, feu d'artifice ;
Que vous dirai-je enfin ? tout ce qu'on peut avoir.

JUSTINE.

Mon dieu ! que tout cela sera charmant à voir !
Hâtez donc, ma maîtresse, une aussi belle noce.

MLLE. D' ORFEUIL.

Mais le plan, ce me semble, en est un peu précoce.
Le jour n'est pas si près.

M. D' ORLANGE.

Il n'est, je crois, pas loin.

(*Voyant arriver Florville.*)

Je veux que mon ami, d'ailleurs, en soit témoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. *DE FLORVILLE.*

M. DE FLORVILLE, (*qui a entendu le dernier vers.*)

Je vous suis obligé.

MLLE. D'ORFEUIL.

Pardon, je me retire:
J'obéirai; c'est tout ce que je puis vous dire.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est en dire assez.

(*Mademoiselle d'Orfeuil sort avec Justine.*)

SCÈNE V.

M. *D'ORLANGE*, M. *DE FLORVILLE.*

M. D'ORLANGE.

Vous le voyez, mon cher!
Cela s'entend, je crois?

M. DE FLORVILLE.

Oh! oui, rien n'est plus clair.
Mais cette affaire-ci s'est menée un peu vite.

M. D'ORLANGE.

En effet. A ma noce, au moins, je vous invite.

M. DE FLORVILLE.

Mille grâces, Monsieur: je repars à l'instant.

M. D'ORLANGE.

Quoi? vous partez? sur vous j'avois compté pourtant.

M. DE FLORVILLE.

En vérité . . . je suis on ne peut plus sensible . . .

M. D'ORLANGE.

Faites-moi ce plaisir.

M. DE FLORVILLE.

Il ne m'est pas possible.

M. D'ORLANGE.

Félicitez-moi donc, je vous prie.

M. DE FLORVILLE.

En effet,

Vous êtes fort heureux: enfin, il se pouvoit
Qu'Henriette déjà fût promise à quelque autre.
Qu'auriez vous fait alors?

M. D'ORLANGE.

Quel scrupule est le vôtre!
Je trouverois, d'honneur! on ne peut plus plaisant
De supplanter d'abord, presque chemin faisant,
Quelque futur époux qui ne s'en doute guère:
Toute ruse est permise en amour comme en guerre.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien: mais c'est blesser pourtant les droits d'autrui.

M. D'ORLANGE.

Est-ce ma faute, à moi, si je plais plus que lui?

M. DE FLORVILLE.

Mais ce futur époux se fût montré peut-être.

M. D'ORLANGE.

Tant mieux: j'aurois été charmé de le connoître.

M. DE FLORVILLE, (*faisant un geste.*)

Et . . . si? . . .

M. D'ORLANGE.

Je vous entends : je ne me bats pas mal.
Je suis même en état d'épargner mon rival.
Je ne le tuerois point.

M. DE FLORVILLE.

Vous êtes bien honnête.
S'il vous tuoit ?

M. D'ORLANGE.

Hé bien, si le destin m'apprête
Une si belle mort, je m'en consolerai,
Monsieur, par deux beaux yeux heureux d'être pleuré!
Mais c'est mal-à-propos s'inquiéter, sans doute.
C'est mettre tout au pis; car je veux qu'il m'en coûte
Une blessure ou deux: je ne m'en plaindrai pas,
Et ma blessure même a pour moi mille appas.
Lentement du château je regagne la porte;
Ou, si je ne le puis, mon valet m'y rapporte.
Lorsque l'on est blessé, qu'on est intéressant!
Peut-être . . . le beau sexe est si compatissant!
De sa main . . . pourquoi non ? jadis les Demoiselles
Soignoient les Chevaliers qui se battoient pour elles.
Mon Henriette est tendre! oui; le matin, le soir,
Auprès de son malade elle viendra s'asseoir
Bayard fut, comme moi, blessé, malade à Bresse;
Mais Bayard près de lui n'avoit point sa maîtresse.
La mienne à mon chevet s'établira. Je croi
Qu'elle fera monter son clavecin chez moi.
Tantôt d'un roman tendre elle fait la lecture;
Et nous nous retrouvons dans plus d'une peinture.
Un jour . . . il m'en souvient, en un endroit charmant,
Ma lectrice s'arrête involontairement,

Pousse un soupir, sur moi jette à la dérobée
Un regard! . . . de ses yeux une larme est tombée.
Ah! si je suis malade, elle n'est guère mieux!
Et mon état, vraiment, est si délicieux,
Que je voudrois, je crois, ne guérir de ma vie.

M. DE FLORVILLE.

D'être malade ainsi vous donneriez l'envie.
Vous voyez l'avenir comme on voit le passé.
Mais quoi? si, par malheur, vous n'étiez pas blessé?

M. D'ORLANGE.

Bon! rien de tout ceci n'arrivera peut-être;
Et ce futur époux est bien loin de paroître.
Mais de votre départ je suis très-affligé;
Et vous m'êtes si cher!

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.
Je vais prendre à l'instant congé . . .

M. D'ORLANGE.

De mon beau-père?

M. DE FLORVILLE.

Oui, Monsieur.

M. D'ORLANGE.

Nous pourrons nous retrouver, j'espère,
Quelque part . . . dans l'Europe, en un mot, nous revoir.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais . . .

M. D'ORLANGE.

Je serois enchanté de pouvoir
Vous être utile.

M. DE FLORVILLE.

Eh! mais . . .

M. D'ORLANGE.

Obliger ceux qu'on aime,
Qu'on estime sur-tout, c'est s'obliger soi-même.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur . . .

M. D'ORLANGE.

Mais, à propos, ne vous tenez pas loin.
D'un honnête homme, un jour, je puis avoir besoin.
Je ne m'explique pas; mais j'ai sur vous des vues.
N'en dites mot. Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. *DE FLORVILLE*, (*seul.*)

Mais je tombe des nues!
Il épouse, et je suis éconduit. Je le voi,
C'est que probablement on l'aura pris pour moi.
Je pourrois, d'un seul mot, me faire reconnoître . . .
Mais non, elle aime l'autre; il est trop tard peut-être,
Et je l'affligerois, sans être plus heureux.
Cet hymen cependant eût comblé tous mes voeux.
Le père me convient, et la jeune personne
Est charmante. Il est vrai qu'elle se passionne
Un peu vite . . . Eh! pourquoi me suis-je déguisé?
Pour ce Monsieur vraiment le triomphe est aisé.
Un autre, là dessus, lui chercheroit querelle . . .
Mais pourquoi? sa méprise est assez naturelle.
Il arrive; on lui fait un gracieux accueil;
Il aime, et croit avoir plu du premier coup-d'oeil.

Laissons-lui son erreur: elle est trop agréable,
Et deviendra bientôt un bonheur véritable.
Oui, puisque excepté moi, tout le monde est content,
Ne dérangeons personne, et partons à l'instant.

SCÈNE VII.

M. *DE FLORVILLE*, M. *D'ORFEUIL*.

M. DE FLORVILLE.

Voulez-vous recevoir mes adieux?

M. D'ORFEUIL.

Bon! qu'entends-je?
Vous partez?

M. DE FLORVILLE.

A l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Mais quel dessein étrange!
Vous n'en avez rien dit à déjeûné.

M. DE FLORVILLE.

Depuis,
Je me suis consulté, Monsieur, et je ne puis
Trop tôt, je le sens bien, continuer ma route.

M. D'ORFEUIL.

Bon! avant de partir, vous dînerez, sans doute?

M. DE FLORVILLE.

Mille grâces: il faut que je parte à l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Je crains d'être indiscret, Monsieur, en insistant.
Mais, quelques jours plus tard, vous verriez une chose
Qui vous plairoit.

M. DE FLORVILLE.

J'ai fait une assez longue pause.
De m'amuser, Monsieur, je n'ai point le loisir,
Et ne pourrois d'autrui que troubler le plaisir.

M. D'ORFEUIL.

Vous êtes bien méchant.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MLLE. *D'ORFEUIL.*

M. D'ORFEUIL.

Croirois-tu bien, ma chère,
Que Monsieur veut partir?

MLLE. D'ORFEUIL, (*avec un peu de dépit.*)

Apparemment, mon père,
Monsieur a des raisons pressantes . . .

M. DE FLORVILLE.

Je n'en ai
Qu'une, mais qui m'oblige à partir sans délai.

M. D'ORFEUIL.

Si vous aviez passé seulement la journée,
Nous aurions fait la plus agréable tournée,
Dans mes près, dans mes bois, tous les quatre, ce soir . . .

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu tout ce matin.

M. D'ORFEUIL.

Vous n'avez pu tout voir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu ce qui pouvoit me toucher davantage.

M. D'ORFEUIL.

Vous ne connoissez point les moulins, l'hermitage.

M. DE FLORVILLE.

Ce n'est pas là ce qui m'intéressoit le plus.

MLLE. D'ORFEUIL.

Mon père, nous faisons des efforts superflus.

M. DE FLORVILLE, *(à part.)*

Quelle froideur extrême!

MLLE. D'ORFEUIL. *(à part.)*

Ah! quelle indifférence!

M. D'ORFEUIL.

J'ose vous demander, du moins la préférence,
Au retour.

M. DE FLORVILLE.

Pardon... mais je voyage si peu!
Je dis à ce pays un éternel adieu.

MLLE. D'ORFEUIL.

Ce matin même encore, il paroissoit vous plaire.

M. DE FLORVILLE.

J'emporte, en le quittant, un regret bien sincère.
Croyez qu'en ce paisible et champêtre séjour,
J'aurois voulu, Monsieur, demeurer plus d'un jour.
Mais je ne suis pas fait pour être heureux, sans doute.

MLLE. D'ORFEUIL, *(à part.)*

Ni moi non plus, Combien un tel effort me coûte!

M. DE FLORVILLE, *(à part.)*

La force m'abandonne: il faut quitter ces lieux.
(Haut.)
Pardonnez; je m'oublie en ces touchans adieux.

M. D'ORFEUIL.

Je vais...

M. DE FLORVILLE.

De grâce...

M. D'ORFEUIL.

Au moins, jusqu'à votre voiture.

M. DE FLORVILLE.

Non, ne me suivez pas, Monsieur, je vous conjure.
Mille remercîmens de vos généreux soins.
Adieu, Mademoiselle; et puissiez-vous, du moins,
Puissiez-vous dans l'hymen qui pour vous se prépare,
Rencontrer le bonheur! bonheur, hélas! si rare!
Et que vous avez droit cependant d'espérer!

M. D'ORFEUIL.

Aussi l'espérons-nous, j'ose vous l'assurer.
Ce que vous souhaitez est une affaire faite.

M. DE FLORVILLE.

Déjà? Mademoiselle est donc bien satisfaite?

M. D'ORFEUIL.

On ne peut plus. Voyez: elle rougit.

M. DE FLORVILLE.

Je vois...
Adieu, Monsieur, adieu, pour la dernière fois.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

MLLE. *D'ORFEUIL*, M. *D'ORFEUIL*.

M. D'ORFEUIL.

Ce jeune homme est honnête, il faut que j'en convienne;
Mais il a l'humeur sombre; et ce n'est pas la mienne.

MLLE. D'ORFEUIL.

Il a quelques chagrins.

M. D'ORFEUIL.

Il pouvoit les cacher.
Ce n'est pas nous, je crois, qui l'avons pu fâcher.

MLLE. D'ORFEUIL.

Il est honnête, au fond. Je lui crois l'ame tendre,
Un esprit délicat.

M. D'ORFEUIL.

Va, j'aime mieux mon gendre.
Quel air ouvert et franc! comme il est toujours gai!
Quel aimable babil, quelle grâce!

MLLE. D'ORFEUIL.

Il est vrai
Qu'il a de l'enjoûment, sur-tout de la franchise.
Mais j'aurois souhaité, s'il faut que je le dise,
Qu'il eût moins d'amour-propre et de légéreté,
Plus de réflexion, de sensibilité;
Tendre penchant qui sied si bien aux belles ames!
En un mot, je voudrois...

M. D'ORFEUIL.

Vous voilà bien, Mesdames!
Vous souhaitez toujours ce que vous n'avez pas.
Moi, du gendre que j'ai je fais le plus grand cas.
Mais le voici.

MLLE. D'ORFEUIL.

Pardon...

M. D'ORFEUIL.

Tu sors? Eh! mais, demeure.

MLLE. D'ORFEUIL.

Permettez-moi; je vais revenir tout-à-l'heure.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

M. *D'ORFEUIL*, M. *D'ORLANGE*.

M. D'ORFEUIL.

Ah! mon gendre, bon jour: Je vous trouve à propos.
Je vous ai seulement dit, en courant, deux mots.

M. D'ORLANGE.

Deux mots essentiels; ils couronnoient ma flamme.

M. D'ORFEUIL.

Je gage qu'à présent, dans le fond de votre ame,
Vous pardonnez, Monsieur, à votre oncle...

M. D'ORLANGE.

Comment?

M. D' ORFEUIL.

Sa lettre vous trahit; mais c'étoit surement
Pour vous rendre service.

M. D' ORLANGE.

Eh! mais... daignez permettre...
Car je ne comprends pas: . vous parlez d'une lettre
De mon oncle.

M. D' ORFEUIL.

Eh! oui.

M. D' ORLANGE.

Quoi? mon oncle vous écrit?

M. D' ORFEUIL.

Oui, votre oncle.

M. D' ORLANGE.

Mon oncle! Allons donc! Monsieur rit.

M. D' ORFEUIL.

Mais point du tout.

M. D' ORLANGE.

O ciel! que ma surprise est grande!
Est-il bien vrai?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *VICTOR.*

VICTOR, (*à M. d'Orfeuil.*)

Monsieur... quelqu'un là-bas demande
A vous parler.

M. D'ORFEUIL.

(*A M. d'Orlange en s'en allant.*)

J'y vais. Oui, j'étois prévenu,
Et d'avance, mon cher, vous étiez reconnu.
Au revoir.

SCÈNE XII.

M. *D'ORLANGE, VICTOR.*

M. D'ORLANGE.

Ah! Victor!... qu'est-ce donc qu'il veut dire?
Si je l'en crois, mon oncle...

VICTOR.

Hé bien?

M. D'ORLANGE.

Lui vient d'écrire.

VICTOR.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Se peut-il? comment me sauroit-il ici?

Je ne puis...

VICTOR.

Je m'en vais vous expliquer ceci.
Un oncle a bien écrit, mais ce n'est pas le vôtre;
Car vous saurez, Monsieur, qu'on vous prend pour un autre.

M. D'ORLANGE.

Pour un autre! et pour qui?

VICTOR.

Pour un futur époux;
Pour celui qui vint hier, deux heures après nous,
Qui repart à l'instant, et vous céde la place.

M. D'ORLANGE.

Que dis-tu? je m'y perds. Répète donc, de grâce...

VICTOR.

Oui, Monsieur; un valet m'apprend qu'un prétendu,
Nommé Florville, étoit d'Abbeville attendu,
En simple voyageur qui venoit pour surprendre.
Vous parutes. D'abord, on vous prit pour le gendre:
De-là, l'aimable accueil dont vous futes charmé.
Voilà pourquoi si tôt vous vous crutes aimé,
Pourquoi vous épousez. Vous passez pour Florville,
Et l'on croit que c'est vous qui venez d'Abbeville.

M. D'ORLANGE.

Ah! je comprends enfin... j'étois surpris aussi
De voir... Mais quoi, Florville est encor près d'ici...
Viens, suis-moi.

VICTOR.

Qu'est-ce donc, Monsieur, je vous supplie?

M. D'ORLANGE.

Je vais te l'expliquer.

(*Il sort.*)

VICTOR, (*en s'en allant.*)

Encor quelque folie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. *D'ORLANGE*, (*seul.*)

Victor est donc parti: je crois qu'il l'atteindra;
Et s'il l'atteint, sans doute, il le ramenera.
Mon billet est pressant. Je fais un sacrifice
Cruel, mais qu'après tout, il falloit que je fisse.
D'une méprise, moi, je ne puis abuser.
Cet homme est le Futur; c'est à lui d'épouser.
Florville épousera, car j'en fais mon affaire.
Je n'ai qu'une frayeur, et c'est d'avoir su plaire.
Mais Florville est fort bien. Il a d'ailleurs des droits.
Puis, je vais disparoître. Avec le temps, je crois,
On pourra m'oublier... comme amant, car sans doute
De ce château souvent je reprendrai la route:
Il est si doux de voir les heureux qu'on a faits!
Ah! l'accueil qui m'attend paira tous mes bienfaits.
Dès qu'on me voit, ce sont des transports d'alégresse.
On vole à ma rencontre; on accourt, on s'empresse,
Et le père, et le gendre, et les petits enfans.
Henriette me dit... que ces mots sont touchans!
» Mon ami, vous voyez la plus heureuse mère!...
» Je vous dois mon bonheur, mes enfans et leur père. «

Serois-je plus heureux, si j'étois son époux?
Quelqu'un vient: c'est le père; allons, amusons-nous,
En attendant Victor.

SCÈNE II.

M. *D'ORFEUIL*, M. *D'ORLANGE*.

M. D'ORFEUIL.

Vous voulez bien permettre?...
Vous rêvez, ce me semble?

M. D'ORLANGE.

Oui, je rêve...

M. D'ORFEUIL.

A la lettre?
A cet oncle indiscret?

M. D'ORLANGE.

Mais, en effet, Derval
A trahi son neveu, pour vous; c'est assez mal.

M. D'ORFEUIL.

Vous pouvez l'accuser; mais je ne puis m'en plaindre:
Car pourquoi le neveu s'avise-t-il de feindre?

M. D'ORLANGE.

Il avoit ses raisons pour en user ainsi.

M. D'ORFEUIL.

Pour le trahir, son oncle eut les siennes aussi.
Savez-vous bien, Monsieur, qu'en gardant l'anonyme,
De son propre artifice on est souvent victime?

M. D'ORLANGE.

Oui, le gendre, en effet, pouvoit vous échapper:
Mais, Monsieur, il n'est pas aisé de vous tromper.

M. D'ORFEUIL.

J'en conviens... A propos, parlons de mariage,
L'objet de vos désirs et de votre voyage.

M. D'ORLANGE.

Pour une telle fête on viendroit de plus loin.
J'ai dépêché Victor pour cela: j'ai besoin
De son retour.

M. D'ORFEUIL.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Tenez, je suis sincère:
Je sens que l'étranger nous étoit nécessaire;
Et j'ai regret de voir qu'il se soit en allé.

M. D'ORFEUIL.

J'en fus fâché; mais quoi, je m'en suis consolé.

M. D'ORLANGE.

Ce Monsieur gagneroit à se faire connoître.

M. D'ORFEUIL.

Je ne sais.

M. D'ORLANGE.

En ces lieux il reviendra peut-être.

M. D'ORFEUIL.

J'ai fait de vains efforts pour obtenir ce point.

M. D'ORLANGE

Je serois très-fâché, s'il ne revenoit point.

M. D' ORFEUIL.

Parlons de vous, Florville: allons, plus de d'Orlange.

M. D' ORLANGE.

Si Florville est heureux, je ne perds point au change.

M. D' ORFEUIL.

Ni ma fille non plus: justement, la voici.

SCÈNE III.

M. *D' ORLANGE*, Mlle. *D' ORFEUIL*, M. *D' ORFEUIL*.

M. D' ORFEUIL, (*à sa fille.*)

Hé bien, voilà Florville, et tout est éclairci.

Mlle. D' ORFEUIL.

Il est vrai.

M. D' ORFEUIL.

Tu dois donc enfin être contente.

Mlle. D' ORFEUIL.

Mon père...

M. D' ORLANGE.

Ah! si l'effet répond à mon attente,
Je crois que vous n'aurez plus rien à désirer.

M. D' ORFEUIL.

Bon. Pour la noce, moi, je vais tout préparer.
Je vous laisse tous deux; car vous avez, je pense,
A vous faire, en secret, plus d'une confidence.

M. D'ORLANGE.

Oh! oui.

(*M. d'Orfeuil sort.*)

SCÈNE IV.

MLLE. *D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.*

M. D'ORLANGE, (*à part.*)

De mon rival servons les intérêts.

MLLE. D'ORFEUIL, (*à part.*)

C'en est fait, écartons d'inutiles regrets.

M. D'ORLANGE.

Florville, en se montrant, peut-il aussi vous plaire?

MLLE. D'ORFEUIL.

Je suivrai, sur ce point, les ordres de mon père.

M. D'ORLANGE.

Cela ne suffit pas, non: vous voyez en moi
Votre futur époux, vous l'acceptez: mais quoi!
Si je ne l'étois pas?

MLLE. D'ORFEUIL.

Eh! mais, Monsieur, vous l'êtes.

M. D'ORLANGE.

Je vais vous confier mes alarmes secrètes.

MLLE. D'ORFEUIL, (*vivement.*)

Vos alarmes, Monsieur? quel sujet?...

M. D'ORLANGE.

Entre nous,

Je crains de n'être pas assez digne de vous.

MLLE. D'ORFEUIL.

Vous êtes trop modeste.

M. D'ORLANGE.

Ah! je me rends justice.
J'ai, car d'avance il faut que je vous avertisse,
Mille défauts, d'honneur! pour un mari, s'entend.
Je me connois; je suis vif, volage, inconstant,
Et capricieux même, il faut que je le dise.

MLLE. D'ORFEUIL.

Vous avez le mérite, au moins, de la franchise.

M. D'ORLANGE.

C'est en me comparant avec l'autre étranger,
Que je me suis trouvé vain, étourdi, léger...
Ce jeune homme est vraiment on ne peut plus aimable;
Qu'en dites-vous?

MLLE. D'ORFEUIL.

Il est tout-à-fait estimable.

(*A part.*)

Voudroit-il m'éprouver?

M. D'ORLANGE.

Eh! voilà ce qu'il faut...
Dans un époux. Tenez, je l'observois tantôt.
Ses discours sont remplis de raison, de justesse;
Ils respirent la grâce et la délicatesse:
Je vous assure enfin qu'il vaut bien mieux que moi.

MLLE. D'ORFEUIL.

Vous plaisantez...

M. D'ORLANGE.

Moi? non: je suis de bonne foi.

A vos charmans attraits j'ai cru le voir sensible.
Qui ne le seroit pas?... Et s'il étoit possible
Que lui-même, à son tour, il eût pu vous toucher;
Dites-le: je suis homme à l'envoyer chercher...
Que vous dirai-je enfin? à lui céder moi-même
Tous mes droits... si j'en ai.

MLLE. D'ORFEUIL.

Quelle noblesse extrême!
Mais, encore une fois, il n'est plus question
De vain déguisement, de supposition;
Et quant à l'étranger dont vous parlez sans cesse,
Cet éloge suppose un soupçon qui me blesse,
Monsieur, et qui nous fait injure à tous les trois.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est vous qui bientôt me connoîtrez, je crois.

SCÈNE V.

MLLE. *D'ORFEUIL*, M. *D'ORLANGE*, *VICTOR*, *qui entre mystérieusement, et a l'air de vouloir parler en secret à son maître.*

MLLE. D'ORFEUIL.

Mais Victor semble avoir quelque chose à vous dire.

M. D'ORLANGE, (*veut emmener Victor.*)

Je vais...

MLLE. D'ORFEUIL.

Restez: c'est moi, Monsieur, qui me retire.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Hé bien?

VICTOR.

Il va venir: il est à deux cents pas.
Il a pris son parti.

M. D'ORLANGE.

Bon. Je n'en doutois pas.
Et ma lettre...?

VICTOR.

A propos, voulez-vous bien permettre...?
Mais qu'avez-vous donc mis, Monsieur, dans votre lettre?

M. D'ORLANGE.

Comment?

VICTOR.

C'est qu'en l'ouvrant il a d'abord pâli.
Puis il a pris un air... un air... là... très-poli,
Mais extraordinaire. » Oh! oui, j'irai sans doute,
(A-t-il dit.) » Je comptois poursuivre au loin ma route;
» Mais ceci me retient. Vîte (dit-il alors
Au postillon,) » retourne au château d'où tu sors... «
Et tenez, le voici.

M. D'ORLANGE.

Va, laisse-nous ensemble.

(*Victor sort.*)

SCÈNE VII.

M. *D'ORLANGE*, M. *DE FLORVILLE*.

M. D'ORLANGE.

Ah! vous voilà, Monsieur! c'est charmant.

M. DE FLORVILLE.

Il me semble
Que de mon prompt retour vous n'avez pu douter.

M. D'ORLANGE.

Oui, je vous connoissois assez pour m'en flatter,

M. DE FLORVILLE.

Dites-moi donc, Monsieur, par quelle fantaisie
Ce rendez-vous ici? la place est mal choisie.

M. D'ORLANGE.

Eh! je la trouve, moi, choisie on ne peut mieux;
Notre affaire se doit terminer en ces lieux.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'étoit dans le bois qu'il eût fallu nous rendre.

M. D'ORLANGE.

Dans le bois?

M. DE FLORVILLE.

Oui.

M. D'ORLANGE.

Ma foi, je ne puis vous comprendre, Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Votre billet est assez clair, pourtant. Lisez.

(*Il le lui remet.*)

M. D'ORLANGE, (*lit.*)

» Voulez-vous bien revenir à l'instant?
» Ne demandez que moi; j'ai deux mots à vous dire:
» Gardez qu'on ne vous voie. « Ah!...

(*Il rit.*)

M. DE FLORVILLE.

Cela vous fait rire?

M. D'ORLANGE.

Il est vrai: je commence à comprendre à présent.
La méprise est piquante, et rien n'est plus plaisant.
Attendez, je reviens.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

M. *DE FLORVILLE*, (*seul.*)

Il faut que je l'attende!
Il me rapelle; il veut qu'en ces lieux je me rende:
Je revole à l'instant, et Monsieur n'est pas prêt!...
Si, par malheur, ici monsieur d'Orfeuil paroît?...
Je crains, pour le Futur, sa tendresse inquiète...
Hélas! je crains sur-tout de revoir Henriette.
Quel prétexte donner pour ce retour soudain?...
Je suis bien malheureux! J'ai des droits à sa main:
J'arrive; mais je vois qu'un autre est aimé d'elle:
Je me tais, et je pars... Il faut qu'on me rappelle!
On vient... c'est elle. Ah! ciel!

SCÈNE IX.

Mlle. *D'ORFEUIL*, M. *DE FLORVILLE*.

Mlle. D'ORFEUIL, (*de loin, sans voir Florville.*)

Florville, dans ces lieux,
(*Apercevant Florville.*)
M'avoit dit que quelqu'un me demandoit... Ah! dieux!
(*Haut.*)
C'est vous, Monsieur!

M. DE FLORVILLE.

Ma vue a droit de vous surprendre,
J'en conviens.

Mlle. D'ORFEUIL.

Il est vrai que je ne puis comprendre...

M. DE FLORVILLE.

Moi-même... assurément... j'ai peine à concevoir...
Je ne me flattois pas de jamais vous revoir.

Mlle D'ORFEUIL.

Et... ne peut-on savoir quel sujet vous ramène?

M. DE FLORVILLE.

Quel sujet? c'est... pardon... une affaire soudaine...
Cet autre voyageur, votre futur époux...
Ici, pour un instant, m'a donné rendez-vous.
Je me suis empressé de revenir.

Mlle. D'ORFEUIL.

Mon père

De cette occasion profitera, j'espère.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais: votre père a reçu mes adieux.

MLLE. D'ORFEUIL.

Je les avois reçus moi-même... Il seroit mieux
De le revoir aussi.

M. DE FLORVILLE.

Je ne fais que paroître,
Ma visite, à présent, le troubleroit peut-être.
Il est, je le présume, occupé du Futur,
D'un hymen qui s'apprête.

MLLE. D'ORFEUIL.

Oh! cela n'est pas sûr.

M. DE FLORVILLE.

Il annonçoit, ce semble, une union prochaine.

MLLE. D'ORFEUIL.

Oui, j'étois sur le point de serrer une chaîne
Qui me pesoit d'avance; et j'en aurois gémi.
Mon père, heureusement, est mon meilleur ami.
Je viens d'ouvrir mon coeur à cet excellent père:
Il consent, en un mot, que l'hymen se diffère.

M. DE FLORVILLE.

A ce futur époux je faisois trop d'honneur:
Je le croyois aimé.

MLLE. D'ORFEUIL.

Vous étiez dans l'erreur.

M. DE FLORVILLE.

Un autre plus heureux, du moins je le soupçonne,

L'a prévenu...

MLLE. D'ORFEUIL.

Croyez que je n'aimois personne,
Avant qu'il vînt.

M. DE FLORVILLE.

(*A part.*)

Personne? Ai-je bien entendu?
Oh dieu! l'espoir enfin me seroit-il rendu?

(*Haut.*)

Votre coeur seroit libre encor, Mademoiselle?

MLLE. D'ORFEUIL, (*à part.*)

Hélas!

M. DE FLORVILLE.

Si vous saviez combien cette nouvelle
A droit de me toucher! Heureux Florville!

MLLE. D'ORFEUIL.

Eh quoi?
Vous enviez son sort?

M. DE FLORVILLE, (*vivement.*)

Ah! je parle de moi.

MLLE. D'ORFEUIL.

De vous, Monsieur?

M. DE FLORVILLE.

Eh! oui. La feinte est inutile.
Vous êtes libre encore, et moi, je suis Florville.

MLLE. D'ORFEUIL.

Vous, Florville?

M. DE FLORVILLE.

Moi-même. Ah! daignez m'excuser,
Si, pour observer mieux, j'ai pu me déguiser.
Je vous aimai, sans doute, à la première vue.
Pour un autre déjà je vous crois prévenue.
Dès-lors, sacrifiant mes droits et mon amour,
Je pars. On me rappelle: ô trop heureux retour!
Un seul mot me rassure, et je puis donc encore
Vous dire qui je suis, et que je vous adore.

MLLE. D'ORFEUIL.

Qu'entends-je? eh quoi, c'est vous qui m'étiez destiné!
(*A part.*)
Se peut-il? Ah! mon coeur l'avoit bien deviné.
(*Haut.*)
Je puis donc espérer (mon bonheur est extrême)
D'être enfin à celui que j'estime et que j'aime.

M. DE FLORVILLE.

J'étois aimé? qu'entends-je? et c'est l'autre étranger
Qui me rappelle ici? J'étois loin de songer...

MLLE. D'ORFEUIL.

Eh! c'est lui-même aussi qui dans ces lieux m'envoie.

M. DE FLORVILLE.

Son sort, en ce moment, empoisonne ma joie.
Du désespoir je passe au comble du bonheur;
Et mon ami perd tout, en perdant son erreur.

SCÈNE X, ET DERNIÈRE.

VICTOR, M. *D'ORFEUIL*, M. *D'ORLANGE*, Mlle. *D'ORFEUIL*, M. *DE FLORVILLE*.

M. D'ORLANGE.

Avois-je donc, Monsieur, si mal choisi la place?
Et faut-il dans le bois?...

M. DE FLORVILLE.

Epargnez-moi, de grâce:
Je sens assez, Monsieur, combien je suis ingrat.

Mlle. D'ORFEUIL.

Moi, je sens tout le prix d'un trait si délicat.
Vous n'aviez à ma main qu'un droit peu légitime;
Vous en avez, Monsieur, de vrais à mon estime.
(*A son père.*)
Vous savez notre erreur, mon père?

M. D'ORFEUIL.

Oui. Voilà donc
Monsieur Florville: enfin, on le connoît!

M. DE FLORVILLE.

Pardon.

M. D'ORFEUIL.

Mais si ma fille, grâce à ce dessein étrange,
S'étoit trop prévenue en faveur de d'Orlange,
Comme, par parenthèse, il s'en est peu fallu!
C'eût été votre faute, et vous l'auriez voulu.

M. DE FLORVILLE.

Aussi, je m'en allois, sans accuser personne.
Me pardonnerez-vous?

MLLE. D'ORFEUIL.

Eh! oui, je vous pardonne;
Mais à condition que vous ne feindrez plus.

M. DE FLORVILLE.

Non, croyez que jamais...

MLLE. D'ORFEUIL.

Eh! discours superflus!
Je vous crois sans peine.

M. DE FLORVILLE.

Ah! que je dois rendre grâce
A l'ami généreux qui fit suivre ma trace!

M. D'ORLANGE.

Moi? j'ai fait mon devoir. Ah! respirons... l'on sent
Qu'une bonne action nous rafraîchit le sang;
Et ce bien-là n'est pas un bien imaginaire;
Car je renonce à tout ce qu'on nomme chimère.
C'en est fait, pour jamais me voilà corrigé...
Tenez, que je vous dise un bon dessein que j'ai.
Assez d'autres, sans moi, serviront bien le prince;
Moi, je vivrai tranquille au fond d'une province...
Seroit-il une terre à vendre en ce canton?

M. D'ORFEUIL.

Justement: j'en sais une assez près d'ici.

M. D'ORLANGE.

Bon.
Je l'achette. J'y prends une femme estimable,

D'une vertu solide et d'un esprit aimable,
Douce... une autre Henriette, en un mot, s'il en est.
J'aurai beaucoup d'enfans; le grand nombre m'en plaît.
Le ciel bénit toujours les nombreuses familles.
Ma femme, c'est tout simple, élevera les filles:
Mais les garçons n'auront de précepteur que moi;
C'est le plus doux plaisir, c'est la première loi:
Je saurai démêler leur goût, leur caractère.
L'un sera dans la Robe, et l'autre militaire.
Ils me feront honneur. Que je suis fortuné!
(*A M. d'Orfeuil.*)
Mon voisin, vous serez parrain de mon aîné.
Je n'irai pas bien loin lui chercher une femme:
Il pourroit épouser la fille de Madame.
(*Il montre Mlle. d'Orfeuil.*) (*A M. d'Orfeuil.*)
Trop heureux! Tous alors, nous serons vos enfans.
Vous sourirez, mon père, à nos soins caressans.
A cent ans, vous direz: »Je n'avois qu'une fille;
»Et tout ce qui m'entoure, est pourtant ma famille.«
Voilà ce qui s'appelle un projet bien sensé.

VICTOR.

Mon maître, finissant comme il a commencé,
Tout en parlant raison, bat encor la campagne,
Ne veut plus faire et fait des Châteaux en Espagne.

MEDIOCRE ET RAMPANT,

OU

LE MOYEN DE PARVENIR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

L. B. PICARD.

Représentée pour la première fois, à Paris le 19 Juillet 1797.

Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

FOLLE JOURNÉE, Acte III.

AVANT-PROPOS

DES

ÉDITEURS.

Médiocre et Rampant ou le Moyen de parvenir est une de ces pièces dont le titre fera époque, quand on songera un jour, au moment où cette comédie a été donnée au théâtre. Sans croire que son auteur, M. Picard, ait osé en faire une épigramme sanglante, sans penser qu'un sujet qu'il a eu la prudence de traiter de façon qu'il n'appartient à aucun pays particulièrement, ni à aucun parti, soit une satire du temps présent, plus que jamais l'arche du Seigneur; cependant il est permis de sourire, quand on pense à tout ce qui naturellement a pu amener l'auteur de cette pièce à mettre en action un des milles proverbes de Figaro.

Dans les bureaux d'un ministre, un premier commis nommé Dorival, homme ignorant et souple a été assez vil pour servir en bas valet les vices de son dernier chef, qui vient d'être remplacé par un honnête homme. Dorival joue aussitôt la probité, s'introduit avec adresse dans l'intérieur du nouveau ministre, y flatte les goûts de tout le monde, parle musique et spectacle à sa mère prête d'en romans à sa fille, et se livre enfin à toutes les souplesses

qui constituent l'homme du monde. Mais comme il est véritablement médiocre et au-dessous du travail qui lui est confié, il le fait faire par un nommé Firmin, sous-chef laborieux, homme capable, plus jaloux de faire son devoir que d'être estimé tout ce qu'il vaut.

Dorival cependant tout prudent qu'il est, vient de se faire un ennemi en ôtant sa place à un de ses anciens camarades nommé Laroche, afin d'en disposer en faveur d'un neveu du valet de chambre du ministre: Laroche vindicatif, ardent, mais mal-adroit, cherche en vain à lui porter quelques coups, il vient à bout de les parer en opposant le patelinage qui réussit presque toujours, à la franchise âpre qui ne réussit presque jamais. Le contraste d'un honnête homme faisant tout à contre-sens, avec un fripon maniant tout avec adresse, est trop naturel, et se renouvelle trop souvent pour ne pas faire grand plaisir au théâtre lorsqu'il est bien présenté.

Ariste, le ministre, a besoin de faire rédiger un mémoire sur un sujet important, il s'adresse à Dorival qu'il croit digne de sa confiance, celui-ci fait travailler Firmin, et le fruit des veilles de l'homme instruit sert à faire ressortir le mérite du paresseux ignorant. La mère du ministre désire une chanson, l'adroit Dorival met encore à contribution la facilité et l'esprit du jeune Firmin, se fait honneur de ses couplets, et profite des talens du fils pour plaire, comme des lumières du père pour achever de se mettre en crédit.

Arrivé à son but à force de ruses, il est au moment d'obtenir une ambassade, d'épouser la fille de son trop facile bienfaiteur, quand Laroche, qui a appris que le ministre cherche un logement écarté pour y mettre une demoiselle,

vient en faire la confidence à Dorival, et lui donne à entendre ce que peut être une femme pour laquelle on prend un intérêt aussi direct et aussi caché. Dorival donne dans le piége, se saisit d'un moyen aussi bas que son caractère, et se trahit lui-même en offrant les services les plus honteux.

Poursuivant son dessein et le fripon qui ne peut lui échapper, Laroche que l'indignation et sa propre vengeance animent, apporte la fausse nouvelle de la disgrace du ministre, causée par un mémoire dont Dorival s'est dit l'auteur, celui-ci effrayé par les suites qu'une pareille découverte peut avoir, s'empresse de le désavouer, et Firmin toujours loyal, toujours vrai reprend la propriété de son ouvrage du moment où il expose le ministre à quelques dangers. —Ce dernier trait ouvre les yeux à l'homme en place, Dorival est chassé, Firmin déclaré chef des bureaux et son fils, l'amant aimé de la fille du ministre, dédommagé par la main de celle qu'il aime, du plagiat de quelques vers dictés par l'amour.

Telle est l'intrigue de la comédie que nous avons cru mériter une place dans ce recueil: si le style n'y est pas aussi élégant, aussi facile que dans beaucoup de nos auteurs du premier rang, aussi est-il loin de l'affétérie tant recherchée de nos jours, contre laquelle cependant il est plus que temps de s'armer.... Intriguée avec sagesse, conduite avec vraisemblance, dénouée avec simplicité, dialoguée avec naturel, cette comédie, vrai miroir des mœurs et du temps, sera du très-petit nombre de celles qui, nées depuis quelques années, survivront aux circonstances auxquelles elles auront dû leurs succès, et ne peut qu'assurer une place distinguée dans la république des lettres à Mr. Picard qui, avant l'âge de vingt-huit ans, a déjà donné beaucoup d'ouvrages dramatiques au théâtre.

PERSONNAGES.

ARISTE, *ministre.*

FIRMIN,
DORIVAL,
LAROCHE, } *employés dans les bureaux du Ministre.*

CHARLES, *fils de Firmin, jeune officier.*

MICHEL, *valet de chambre du Ministre.*

ROBINEAU, *cousin de Dorival.*

Mde. DORLIS, *mère du Ministre.*

LAURE, *fille du Ministre.*

UN VALET.

La scène est à Paris, dans le premier cabinet du Ministre.

MEDIOCRE ET RAMPANT,

OU

LE MOYEN DE PARVENIR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, FIRMIN.

CHARLES.

Ah, mon père! apprenez...

FIRMIN.

Quoi?

CHARLES.

Je l'ai retrouvée.

FIRMIN.

Qui donc?

CHARLES.

Laure.

FIRMIN.

Plaît-il?

CHARLES.

Depuis mon arrivée
Je la cherche par-tout; pour la première fois
Je viens dans vos bureaux, mon père, et je la vois.
Quel bonheur!

FIRMIN.

Que dis-tu?

CHARLES.

Cette fille charmante,
Que dans ma garnison je voyois chez sa tante;
Que mon sort est d'aimer enfin jusqu'au tombeau,
C'est la fille...

FIRMIN.

De qui?

CHARLES.

Du Ministre nouveau.
Je ne la connoissois que sous le nom de Laure.

FIRMIN.

C'est la fille?

CHARLES.

D'Ariste.

FIRMIN.

Et tu l'aimes encore?

CHARLES.

Plus que jamais, mon père. Elle ne m'a pas vu;

J'allois la saluer quand vous avez paru;
Peut-être est-ce un bonheur. Qu'aurois-je pu lui dire?
Mon trouble de mes feux auroit trop su l'instruire;
Car enfin cet amour à l'extrême est porté.
Mes vers depuis six mois célèbrent sa beauté;
A mes foibles essais on a daigné sourire:
Reconnoissez l'amour pour le dieu qui m'inspire.

FIRMIN.

C'est ainsi qu'amoureux et poëte à vingt ans,
Comme lui, je perdois et mes vers et mon temps:
Avec l'âge, on guérit de cette maladie;
Trop tard, on a perdu la moitié de sa vie.
Encor si cet amour te laissoit quelque espoir!
Mais aimer un objet qu'on ne sauroit avoir!
Laure réunit tout, fortune, rang, jeunesse;
Ta paye et mon emploi, voilà notre richesse.

CHARLES.

Mais n'est-ce pas un peu votre faute? Pardon:
Des plus rares talens le ciel vous a fait don;
Pour ce que vous valez, si vous vouliez paroître,
A sa main j'aurois droit de prétendre peut-être,
Et vous seriez ministre, au lieu d'être commis:
Je parle librement, vous me l'avez permis.

FIRMIN.

Vraiment, qui t'entendroit me croiroit un génie:
Va, va, bien mieux que toi, mon fils, je m'apprécie.
Je dois quelques talens peut-être à mes travaux,
Et je sais ce qu'il faut savoir dans nos bureaux;
Mais combien ma science à mes yeux est petite!
Quand par hasard je songe aux hommes de mérite

Qui languissent par-tout, par-tout persécutés,
Et par des parvenus lâchement insultés.
Ainsi, pas tant d'orgueil.

CHARLES.

Pas tant de modestie.
Quoi! ne valez-vous pas mille fois, je vous prie,
Dorival, votre chef, cet homme suffisant,
Qui de l'ancien Ministre assidu complaisant,
Faisoit tout, brouilloit tout, disposoit seul des places,
Accumuloit sur lui les pensions, les grâces,
Et qui déjà, dit-on, est, je ne sais comment,
Du Ministre nouveau l'intime confident?

FIRMIN.

Eh! contre Dorival pourquoi cette sortie?
Sa place, comme il faut, n'est-elle pas remplie?

CHARLES.

Oui, car fort à propos vous lui portez secours:
Vous ne pouvez nier que presque tous les jours
Vous faites les trois quarts au moins de son ouvrage.

FIRMIN.

Mais réciproquement ainsi l'on se soulage;
Si je fais son ouvrage, il fait souvent le mien.

CHARLES.

Justement; ainsi donc, pour que tout allât bien,
Vous devriez avoir sa place, et lui la vôtre.

FIRMIN.

Outre que je ne veux rien aux dépens d'un autre,
J'ai placé mon bonheur dans mon obscurité.

CHARLES.

Vous devez vos talens à la société.

FIRMIN.

Dans mon petit emploi, je m'acquitte envers elle.

CHARLES.

Non; si vous méritez une place plus belle,
Vous devez faire tout, afin d'y parvenir.
Tant que vous avez eu l'orgueil de vous tenir
Sous cet ancien ministre, à votre place obscure,
J'ai reconnu cette ame aussi noble que pure,
Qui ne sait pas plier au gré d'un protecteur.
Mais Ariste, dit-on, est un homme d'honneur.
Eh quoi! voulez-vous donc, par trop de modestie,
Laisser régner encor l'intrigue et l'ineptie?
Ariste veut le bien; de fleurons obsédé,
Par les honnêtes gens il faut qu'il soit aidé.

FIRMIN.

Ainsi la passion à tes yeux exagère
Les torts de Dorival, les vertus de ton père:
Peut-être Dorival a trop d'ambition
Pour son peu de talens; il est honnête et bon.
Qu'il fasse son ouvrage, ou qu'il le fasse faire,
L'ouvrage est fait enfin, c'est le point nécessaire;
Mais valût-il bien moins, vaudrois-je mieux d'ailleurs?
Et les défauts d'autrui nous rendent-ils meilleurs?
Jusqu'ici satisfait de mon obscure vie,
La fortune jamais n'excita mon envie.
Changerai-je de plan, quand je suis déjà vieux?
Ma place est au-dessous de moi; cela vaut mieux
Que si j'étois moi-même au-dessous de ma place,

CHARLES.

Faudroit-il donc qu'à Laure, ô ciel! je renonçasse?
Non, j'aime à m'en flatter, comme en notre âge il est
En nos affections quelque rapport secret;
Eh! bien, je franchirai l'odieuse barrière
Qui sépare deux coeurs si bien faits pour se plaire;
Et ces deux coeurs enfin pourront se rapprocher.

FIRMIN.

Je le vois, de long-temps je ne puis t'empêcher,
Mon fils, de te livrer à ces vaines chimères;
Au moins, sans écouter les conseils salutaires
De ton meilleur ami, mon fils, n'entreprends rien.
Adieu; nous poursuivrons ailleurs cet entretien;
Car l'heure du travail tout en causant s'approche,
Et peut-être on m'attend. Ah! vous voilà, Laroche?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, *LAROCHE.*

LAROCHE, *(d'un air triste.)*

Moi-même.

FIRMIN.

Qu'avez-vous?

LAROCHE.

Vous allez au bureau?
Vous êtes bien heureux; pour moi, le temps est beau,
Je vais me promener toute la matinée.

FIRMIN.

Quoi! ne seriez-vous plus?...

LAROCHE.

Non, ma place est donnée;
D'hier au soir, je suis supprimé tout-à-fait.

CHARLES.

Ah, bon dieu!

LAROCHE.

Pour ma femme encor c'est un secret:
N'allez pas en parler, le coup seroit terrible.
Elle en mourroit, au moins; car elle est si sensible!

CHARLES.

Oh! nous ne dirons rien.

FIRMIN.

Peut on savoir pourquoi?...

LAROCHE.

A-t-on un seul reproche à faire contre moi?
C'est que, sans vanité, j'en vaux d'autres, je pense,
Pour tenir un registre, une correspondance.
Point de dettes, des mœurs; tous les jours, dieu-merci,
Arrivé le premier et le dernier sorti;
Et l'on me congédie!

FIRMIN.

Oh! je vous rends justice.

CHARLES.

Qui donc a pu vous rendre un si mauvais service?

LAROCHE.

C'est un trait d'amitié de Dorival.

CHARLES.

Vraiment?

LAROCHE.

Sûr: d'un ami je tiens certain renseignement.

FIRMIN.

Mais encor.

LAROCHE.

Dorival est né dans mon village;
Nous sommes tous les deux à-peu-près du même âge.
S'il sait écrire, c'est presqu'à moi qu'il le doit.
Mon oncle étoit alors magister de l'endroit.
C'est par mes soins qu'il a commencé sa carrière.
Je l'ai fait recevoir expéditionnaire
Dans mon premier bureau: pour me récompenser,
Voilà qu'il me renvoie, et cela pour placer
Je ne sais quel parent de Michel, domestique
Du Ministre nouveau.

CHARLES.

Voyez la politique!

FIRMIN.

Mais ne pourroit-on pas réparer ce malheur?

LAROCHE.

Oui, j'ai compté sur vous; je connois votre coeur,
Et je viens tout exprès. Parlons avec franchise:
Ce n'est pas à ma place, entre nous, que je vise;
Je vise à me venger. Ce Dorival si fin
Pour ses supérieurs, si doux, si patelin,
A cru qu'il pouvoit faire impunément offense
A son ami Laroche, homme sans importance;

Mais je vous prouverai bientôt, cher Dorival,
Qu'un plus petit que nous peut nous faire un grand mal:
Dussé-je pour jamais renoncer à ma place,
En le perdant, il faut que je me satisfasse;
Autant pour mes amis je suis alerte, actif;
Quand on m'offense, autant je suis vindicatif.

FIRMIN.

Permettez; la vengeance à rien du tout n'est bonne;
Puis, à ses ennemis il faut que l'on pardonne.

LAROCHE.

Pour les ingrats, Monsieur, point de compassion;
Le démasquer, c'est faire une bonne action.
Sa place, et vous savez cela mieux que tout autre,
Pour plus d'une raison, devroit être la vôtre.
Ainsi donc, travaillez; à force de talens,
Méritez des emplois, vous perdez votre temps.
D'en être digne ou non, bien fou qui s'embarrasse;
Sachez flatter, ramper, vous aurez une place;
C'est le plus sûr moyen, c'est celui qu'a choisi
Dorival. Vous voyez comme il a réussi.

FIRMIN.

Mais vous vous abusez sur son compte, peut-être?

LAROCHE.

M'abuser! allons donc; je suis loin de connoître
Les autres hommes, moi; quant à lui, je le tiens;
Je lis mieux dans son coeur encor que dans le mien:
Dès l'enfance, annonçant tout ce qu'il devoit être,
Le flatteur s'en alloit rôdant autour du maître;
Déjà s'appropriant le bien fait par autrui,
Dès-lors, d'ambition brûlant comme aujourd'hui,

Par les plus vils détours comme il cherchoit à plaire!
Tartuffe et patelin, c'étoit son caractère.
Voilà comme il s'est fait le plus brillant état:
Aussi sur les moyens fut-il peu délicat.
N'allez pas croire au moins que je le calomnie;
De notre ancien Ministre on sait assez la vie:
Il est dans le malheur, n'en disons pas de mal,
Mais comment près de lui se poussa Dorival?
C'est en faisant métier des plus honteux services;
Du Ministre il servoit les passions, les vices;
Et ce Ministre à peine étoit disgracié,
Par l'ingrat Dorival il étoit oublié.

CHARLES.

Mais comment près d'Ariste, homme d'un vrai mérite,
Peut-il se maintenir?

LAROCHE.

En faisant l'hypocrite.
La réputation, on l'obtient aisément;
La mériter, est moins facile, franchement.
Mais quoi! pour réussir, ce point n'importe guère;
Suivant les gens, il sait changer de caractère;
Pourvu qu'elle s'accorde avec son intérêt,
Qu'une bonne action se présente, il la fait
Avec la même ardeur qu'il se rendroit coupable
De quelque trait honteux à son but favorable.

CHARLES.

Mais il a de l'esprit, cet Ariste, et bientôt
Il verra bien qu'au fond Dorival n'est qu'un sot.

LAROCHE.

C'est ce qu'il craint. Mais quoi! de bassesses prodigue

S'il est foible en talent, il est fort en intrigue.
D'abord, en affectant force occupations,
Il a l'art d'esquiver les conversations.
Il médite d'ailleurs des projets d'importance,
Projets dont, malgré lui, j'ai pleine connoissance.

FIRMIN.

Et quels sont ces projets ?

LAROCHE.

Ariste, en ce moment,
A juste titre, est bien près du gouvernement;
Pour certaine ambassade, il cherche un galant homme;
A lui, l'on s'en rapporte; enfin, c'est lui qui nomme.
D'une autre part, sa fille unique a dix-sept ans;
Sa fortune est immense, et ses traits sont charmans.
Si Dorival, chargé d'un poste d'importance,
Parvient à s'éloigner d'Ariste et de la France,
Avec un secrétaire intelligent, discret,
Sa médiocrité long-temps reste un secret;
Et supposé qu'enfin il se laisse surprendre,
Qu'importe si d'Ariste il se trouve le gendre?
Par tromper le Ministre il a donc commencé.
Dans la diplomatie il se dit exercé.
La mère du Ministre est bavarde, et se pique
De goût pour les beaux arts, sur-tout pour la musique.
Dorival, en faisant sa partie, a parlé
Charades, madrigaux; enfin, il s'est mêlé,
Tant mon homme est doué d'une impudence rare,
D'essayer quelques airs, les soirs, sur sa guitare.
Pour la jeune personne, elle a lu des romans;
Près d'elle, il a joué l'amour, les sentimens;

Le voilà donc chéri dans toute la famille,
Adoré de la mère, estimé de la fille.
Déjà de l'ambassade il est presque certain,
Et de Laure bientôt il demande la main.

CHARLES.

Qu'entends-je? Dorival oser prétendre à Laure!

LAROCHE.

Sans doute, il y prétend.

CHARLES.

Quoi! celle que j'adore . . .

LAROCHE.

Plaît-il? vous l'adorez?

FIRMIN.

Il a perdu le sens;
Ne l'écoutez donc pas.

LAROCHE.

Dieux! qu'est-ce que j'apprends?
Permettez; cet amour qui vous semble un délire,
A d'heureux résultats bientôt peut nous conduire.
Je n'avois pas encor bien mûri mon projet;
Grâce à cet incident, je crois que l'on pourroit . . .

CHARLES

Que dit-il?

LAROCHE.

Dorival est perdu, je l'espère:
Dans son ambition arrêté par le père,
Qu'il soit dans son amour éconduit par le fils.

FIRMIN.

Mais encor . . .

LAROCHE.

Donnez-moi votre aveu, mes amis,
Et peu-être avant peu, fût-il plus fin encore,
Vous avez l'ambassade, et Charle épouse Laure.

CHARLES.

Qui, moi, l'époux de Laure ?

FIRMIN.

Une ambassade à moi !

LAROCHE.

Vous la méritez mieux que Dorival, je croi.

FIRMIN.

Mais avant de donner des places à quelque autre,
Cher Larochc, songez à rentrer dans la vôtre.

CHARLES.

Je vous reconnois là, toujours entreprenant;
Ce n'est pas tout, il faut être adroit et prudent;
En vous berçant ainsi d'espérances légères,
Vous vous attirerez de mauvaises affaires.

LAROCHE.

J'en conviens; je promets par-delà mon pouvoir;
Mais tout ce que je vois excite mon espoir;
On peut tenter d'ailleurs. Intriguer pour mon compte!
Fi donc! je m'en ferois un scrupule, une honte;
Mais contre Dorival, pour vous, c'est un plaisir,
Un devoir, et je suis certain de réussir.

FIRMIN.

De réussir? eh! mais, par quels moyens encore?

LAROCHE.

Comment! par quels moyens?... Eh! vraiment, je l'ignore;
Mais nous en trouverons bientôt.

FIRMIN.

Votre projet.
N'est pas encor bien mûr, à ce qu'il me paroît.

LAROCHE.

Enfin, à mon honneur il faudra que j'en sorte;
Je ne veux pas sur moi que Dorival l'emporte.
Parbleu, j'irai trouver Ariste sans façon;
On le dit accessible, aussi juste que bon.

CHARLES.

Comment! vous oseriez...

LAROCHE.

Je ne suis pas timide:
Je parle, et sur-le-champ Ariste se décide:
Je dévoile à ses yeux l'exacte vérité,
Dorival est puni comme il l'a mérité,
Et Laroche à son tour jouit de la vengeance;
Et le voyant ainsi chassé, dans l'indigence,
Ma foi, je sens qu'alors il me fera pitié;
J'aurai pour lui je crois, des retours d'amitié;
Il m'a fait bien du mal, je m'en vais le lui rendre:
Qu'il change, et je deviens son ami le plus tendre.

CHARLES.

Que mon amour ne soit pour rien dans ce projet.
Long-temps il a besoin du plus profond secret.
Dorival l'épouser! Non, le ciel et son père
De cet indigne hymen la sauveront, j'espère.
Inspiré par la gloire ensemble et par l'amour,
Peut-être mes talens m'en rendront digne un jour.

Jusque-là, pauvre, obscur, je n'y dois pas prétendre:
Mais pour mon père, ami, l'on peut tout entreprendre.

FIRMIN.

Je ne t'ai point chargé de répondre pour moi.
Laroche, vous avez un bon coeur, je le croi :
Mais vous auriez besoin d'une tête un peu mûre.
Qu'est-ce qu'un tel projet? chimère toute pure:
Et le succès fût-il aussi sûr qu'il l'est peu,
Jamais, pour ce beau plan, vous n'auriez mon aveu.
Tous ces postes brillans ne me conviennent guère;
Et par le sort ainsi que par mon caractère,
Je suis fait, je le sens, pour un état moyen.
Pourquoi vouloir changer, quand on se trouve bien?
Ne prenez point ceci pour des refus coupables;
Toujours prêt à servir l'état et mes semblables,
C'est un devoir sacré pour moi que d'accepter
Toutes les fonctions dont je puis m'acquitter;
Mais on ne viendra pas me chercher, je l'espère;
Et comme je me sens une ame un peu trop fière,
Pour jamais demander par moi-même un emploi,
Je ne veux pas non plus qu'on demande pour moi.
Ne songez donc qu'à vous; tout le monde vous aime,
Et tous vont s'employer pour vous ce matin même.

LAROCHE.

Ainsi vous refusez mes offres tous les deux.
N'importe, malgré vous, je veux vous rendre heureux.

FIRMIN.

J'entends du bruit; on vient: c'est Ariste et sa mère;
Venez, et je saurai vous convaincre, j'espère . . .

LA ROCHE.

Je sors; je ne suis pas encor bien préparé;
Pour lui parler de vous, bientôt je reviendrai.
(*Il sort.*)

FIRMIN.

C'est un fou; mais il souffre, et je plains sa misère.

CHARLES.

Charles mérite aussi votre pitié, mon père.
(*Il sort avec son père.*)

SCÈNE III.

ARISTE, MDE. *DORLIS*. (*Ils entrent d'un côté opposé à celui par lequel Firmin et Charles sont sortis.*)

MDE. DORLIS.

Quoi! toujours travailler du matin jusqu'au soir!

ARISTE.

Mais avant tout, il faut songer à son devoir:
Tranquille dans mes champs, j'étois loin de m'attendre
Que pour être ministre un jour on vînt me prendre.
Dans un tel poste, il faut soi-même s'oublier:
Ce n'est pas trop encor de mon temps tout entier;
Puis du travail j'ai pris une telle habitude,
Que tout en me jouant, je me livre à l'étude.

MDE. DORLIS.

C'est heureux. Dorival, l'as-tu vu?

ARISTE.

Pas encor.

MDE. DORLIS.

Conviens donc avec moi que c'est un vrai trésor.

ARISTE.

Eh! mais, dans sa partie il paroît fort habile;
Et lorsque j'arrivai ministre en cette ville,
Ne connoissant encor que mes livres, ma foi,
Rencontrer Dorival fut très-heureux pour moi.

MDE. DORLIS.

C'est qu'il a de l'esprit, de la littérature;
Qu'il se connoît à tout, en musique, en peinture!

ARISTE.

Et ma fille?

MDE. DORLIS.

A propos, parlons d'elle, mon fils.
C'est qu'elle a dix-sept ans, je vous en avertis.
Déjà pour Dorival elle a beaucoup d'estime.
Dorival est galant, et son regard s'anime
Quand il est auprès d'elle: allez, je m'y connois;
Cette estime à l'amour, mon fils, touche de près.

ARISTE.

Mais Dorival, je crois, peut convenir à Laure!
Je ne puis là-dessus rien prononcer encore:
Mais tout ce que de lui j'ai vu jusqu'à présent,
Annonce de l'esprit, des moeurs et du talent.
Je pensois même à lui pour un poste honorable,
Dans lequel il me faut un homme irréprochable.
Laissez-moi l'éprouver. Si, comme je le croi,

Dorival me paroît digne d'un tel emploi,
Avec plaisir, pour peu qu'il sût plaire à ma fille,
Alors je le verrois entrer dans ma famille.

MDE. DORLIS.

Moi, j'en serois ravie: il est si complaisant!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *LAURE*.

Ah, mon père! bonjour.

ARISTE.

C'est toi, ma chère enfant?
Depuis hier encor, comme elle est embellie!

MDE. DORLIS.

Ah! point de complimens, mon fils, je vous en prie;
Car nous n'avons déjà que trop de vanité.
(Bas à Ariste.)
N'est-ce pas qu'elle est bien?

ARISTE, *(bas à Mde. Dorlis.)*

Charmante, en vérité.

(Haut à Laure.)

Comment te trouves-tu du séjour de la ville?

LAURE.

Ah! je dois regretter notre champêtre asile,
Puisqu'ici, pour vous voir, il faut prendre mon temps.

ARISTE.

Moi, je regrette aussi tous mes bons paysans:
Je riois avec eux. Ma place, je l'espère,
Ne changera pourtant rien à mon caractère;
On peut être ministre, et garder sa gaîté.

MDE. DORLIS.

Pour moi, Paris me semble un séjour enchanté.
Déjà je suis par-tout attendue, annoncée,
Et Dorival a dû m'abonner au Lycée.

LAURE.

A propos, j'ai cru voir en ces lieux, ce matin . . .

MDE. DORLIS.

Qui?

LAURE.

Ce jeune officier.

MDE. DORLIS.

Lequel?

LAURE.

Charles Firmin.

MDE. DORLIS.

Qui venoit à Strasbourg tous les soirs chez ta tante?

LAURE.

Qui causoit avec vous?

MDE. DORLIS.

Figure intéressante!

LAURE.

N'est-ce pas?

MDE. DORLIS.

Qui faisoit les vers les plus jolis?

LAURE.

Oh! oui.

MDE. DORLIS.

Nous le verrons, puisqu'il est à Paris.

ARISTE.

Où donc est Dorival? Il vient tard, ce me semble.

MDE. DORLIS.

Je l'entends.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, *DORIVAL.*

DORIVAL, (*en saluant tout le monde.*)

Enchanté de vous trouver ensemble.

ARISTE.

C'est vous? bonjour.

DORIVAL, (*remettant une liasse de papiers à Ariste.*)

Voici l'ouvrage en question:

J'ai cru devoir y joindre une explication.

ARISTE.

Bien vu.

DORIVAL, (*remettant un papier à Mde. Dorlis.*)

Je vous ai pris pour la pièce nouvelle

Une loge.

MDE. DORLIS.

Charmant.

DORIVAL, (*remettant une brochure à Laure.*)

Puis à Mademoiselle

J'apporte ce roman moral.

LAURE.

L'avez-vous lu?

DORIVAL.

Mais le premier volume, oui, je l'ai parcouru.

LAURE.

Eh bien?

DORIVAL.

Vous y verrez une scène touchante,
Un père malheureux, une fille méchante;
Des parens délaissés par des enfans ingrats:
Ce sont de ces forfaits que je ne conçois pas;
Quelle que soit pour eux notre reconnoissance,
Vaudra-t-elle les soins donnés à notre enfance?

MDE. DORLIS.

Dans tout ce qu'il vous dit, il met un sentiment.

DORIVAL, (*à Ariste.*)

Dans nos bureaux, il manque un chef en ce moment:
La place est importante, et beaucoup y prétendent.

ARISTE.

Vous connoissez les droits de ceux qui la demandent:
Je m'en rapporte à vous. Pesez l'ancienneté,
Le zèle, les talens, sur-tout la probité.
Mais sans doute on attend déjà ma signature:
Je rentre.

DORIVAL.

Et moi, je vais...

ARISTE.

Mais, je vous en conjure...
Revenez promptement; je voudrois vous parler.

DORIVAL.

C'est que j'ai ce matin beaucoup à travailler.

ARISTE.

N'importe, revenez : tenez, je suis sincère;
Un homme honnête, instruit, me seroit nécessaire :
Vous êtes l'un et l'autre, ou du moins je le crois;
Et mes projets sur vous peuvent être à-la-fois
Utiles à l'état, utiles à vous-même.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, *hors ARISTE.*

MDE. DORLIS.

Vous n'imaginez pas combien mon fils vous aime.
Adieu, car j'ai de quoi m'occuper, dieu-merci.
Nos parens, nos amis doivent souper ici.
On vous verra ?

DORIVAL.

Pour peu que mon temps le permette.

MDE. DORLIS.

Mais la fête sans vous ne seroit pas complète;
De la société vous êtes l'ame enfin,
Et Laure pour sa part auroit un vrai chagrin,
Si vous ne veniez pas; j'en réponds.

LAURE.

Moi, ma mère?
Eh! mais, tous les amis de vous et de mon père,
Avec plaisir ici je les vois, j'en conviens;

MDE. DORLIS.

Eh! oui; cela s'entend. Il est tard; allons, viens;
Car c'est moi qui toujours préside à sa parure.

DORIVAL.

Ainsi l'art vient encor embellir la nature:
Comment vous résister ?

MDE. DORLIS.

Il est charmant, charmant!
Il ne sauroit parler sans faire un compliment.

(*Elle sort avec Laure; Dorival les conduit jusqu'au fond du théâtre; Michel entre du côté opposé.*)

SCÈNE VII.

DORIVAL, MICHEL.

MICHEL.

Il me tardoit qu'enfin Madame fût partie.
C'est monsieur Dorival?

DORIVAL, (*le toisant.*)

Oui.

MICHEL.

Monsieur, je vous prie . . .

DORIVAL.

Eh bien, qu'est-ce que c'est? Jusqu'ici m'obséder!

MICHEL.

Mais . . .

DORIVAL.

Quelque grâce encor qu'on vient me demander!

MICHEL.

Permettez . . .

DORIVAL.

Rien. Ici je ne puis vous entendre,
Et dans mon cabinet vous pouvez bien m'attendre.

MICHEL.

Vous ne devriez pas aussi mal recevoir . . .

DORIVAL.

Plaît-il? Prétendez-vous m'apprendre mon devoir?

MICHEL.

Point-du-tout; je n'ai pas de demande à vous faire;
Je viens remercier Monsieur, tout au contraire.

DORIVAL.

De quoi?

MICHEL.

D'avoir placé mon neveu.

DORIVAL.

Comment donc?

MICHEL.

Je ne suis arrivé qu'hier à la maison:
J'étois resté là-bas long-temps après mon maître:
Je n'avois pas encor l'honneur de vous connoître,
Quand je vous écrivis.

DORIVAL.

Quoi! vous seriez, Monsieur,
Au service d'Ariste?

MICHEL.

Oui.

DORIVAL.

Voyez quelle erreur!

Michel, valet de chambre, homme de confiance . . .
Pardon, mille pardons de mon inconséquence.
Je suis honteux du ton qu'avec vous j'avois pris:
D'honneur, je vous prenois, Monsieur, pour un commis.

MICHEL.

Et quand je le serois ?

DORIVAL.

Il faut que je réponde
A tant de gens! souvent on méconnoit son monde.

MICHEL.

Mais avec tout le monde on doit être poli.

DORIVAL.

Vous avez bien raison; c'est un moment d'oubli.

MICHEL.

Ce moment-là pour moi n'étoit pas agréable.

DORIVAL.

Je le crois, et je sens combien je suis coupable.

MICHEL.

Allons, n'en parlons plus.

DORIVAL.

Je me suis empressé,
D'ailleurs: le cher neveu! le voilà bien placé.

MICHEL.

Oui; je viens de le voir: il n'est pas sot, le drôle!

DORIVAL.

Ce jeune homme ira loin; comptez sur ma parole.

MICHEL.

Il n'écrit pas fort bien ?

DORIVAL.

Pardonnez-moi, pas mal.

MICHEL.

Mais il met l'orthographe.

DORIVAL.

Et c'est le principal.

MICHEL.

Mais sur ma lettre au moins gardez bien le silence;
Car en partant, Monsieur nous fit à tous défense
De rien solliciter. Il est fort singulier.

DORIVAL.

Oui : vous le connoissez?

MICHEL.

Comme il est familier
Avec ses gens, je sais à fond son caractère,
Et puis vous en donner la connoissance entière.

DORIVAL.

Je le crois ; mais sur lui je ne veux rien savoir;
Ma règle de conduite, à moi, c'est mon devoir.

MICHEL.

C'est bien dit.

DORIVAL.

Eh bien donc? poursuivez, je vous prie:
Vous dites donc qu'il a quelque bizarrerie?

MICHEL.

Il est bizarre et bon : son coeur est un trésor.

DORIVAL.

Il est veuf, il est riche, aimable et jeune encor.
Parlons à coeur ouvert; il doit aimer les dames?

MICHEL.

Un peu.

DORIVAL.

N'auroit-il pas quelques brûlantes flammes?

MICHEL.

Cela se pourroit bien ; mais il est si discret!

DORIVAL.

Ah, j'entends ; vous voulez lui garder le secret?
C'est par un bon motif que je vous interroge;
Je suis sûr qu'on n'en peut parler qu'avec éloge.

MICHEL.

Oui; mais dans un faubourg il cherche un logement.

DORIVAL.

Pour qui ?

MICHEL.

Je le saurai. N'en parlez pas, vraiment!

DORIVAL.

Non, mais . . .

MICHEL.

Comme il étoit galant dans sa jeunesse . . .

DORIVAL.

Vous lui soupçonneriez encor quelque maîtresse?

MICHEL.

Je ne dis pas cela, mais . . .

DORIVAL.

En bon serviteur,
En tout cas, c'est à vous à cacher son erreur:
Et d'ailleurs c'est peut-être un trait de bienfaisance . . .
Oh! moi, par-dessus tout, je hais la médisance ;
Mais nous nous reverrons ; vous ne m'en voulez plus,
Pour ma réception? . . . D'honneur, je suis confus.

MICHEL.

Oh! croyez que Michel sait se mettre à sa place.

DORIVAL.

Au rang de vos amis comptez-moi donc, de grâce.

MICHEL.

Oh! point du tout, Monsieur, je ne suis qu'un valet.

DORIVAL.

Aucune différence entre nous, s'il vous plaît.

(Ils sortent chacun d'un côté.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIVAL, ARISTE.

ARISTE.

Sommes-nous seuls enfin ?

DORIVAL. (*déjà embarrassé.*)

Oui.

ARISTE.

Cette conférence,
Pour moi comme pour vous, est de grande importance.
Vos ouvrages de vous m'ont fait penser fort bien;
Je penserai de même après cet entretien,
Je le crois: répondez sans fausse modestie,
On vous dit fort instruit dans la diplomatie?

DORIVAL.

J'ai travaillé beaucoup, et peut-être avec fruit;
Mais je n'oserois pas me dire fort instruit.

ARISTE.

Quels seroient, selon vous, les talens nécessaires
Dans un ambassadeur? . . . Voyons.

DORIVAL, (*en hésitant.*)

Dans les affaires,
Avant tout, il lui faut de la dextérité.

ARISTE.

Mais qui toujours s'accorde avec la probité.

DORIVAL.

Sans contredit.

ARISTE.

Après ?

DORIVAL.

A la cour étrangère
Près laquelle il réside, il doit chercher à plaire.

ARISTE.

Oui; mais sans avilir jamais sa dignité;
Que du gouvernement par lui représenté
Il fasse respecter le nom, le caractère.

DORIVAL.

C'est ce que j'allois dire : il doit d'une ame fière
Soutenir tous ses droits.

ARISTE.

Oui, mais point de hauteur;
Qu'à la franchise il mêle une aimable douceur;
Que n'oubliant jamais que les hommes sont frères . . .

DORIVAL, (*achevant la phrase du Ministre.*)

Il cherche à prévenir les discordes, les guerres.

ARISTE.

Fort bien : il doit savoir la population
Des différens pays . . .

DORIVAL, (*continuant.*)

Leur situation,
Les trésors, les moyens que chacun d'eux possède.

ARISTE.

Eh bien donc ! supposez qu'en Russie, en Suède,

Vous soyez envoyé; sur ces gouvernemens,
Sans doute, vous avez quelques renseignemens?

DORIVAL, *(dont l'embarras redouble.)*

Je me suis occupé sur-tout de l'Italie;
Je connois moins le Nord.

ARISTE.

Ha, ha!

DORIVAL.

Je l'étudie.

ARISTE.

Parlons donc du Midi.

DORIVAL.

Le pays des Césars
Avoit droit de fixer le premier mes regards:
Des beaux arts, des héros c'est l'antique patrie.
Quels souvenirs touchans pour mon ame attendrie!

ARISTE.

Je le crois: revenons, de grâce, à notre objet.

DORIVAL.

Volontiers. Les beaux arts ont un puissant attrait;
L'observateur y trouve une riche matière.

ARISTE.

Venise à mon esprit vient s'offrir la première.

DORIVAL.

J'ai fait précisément sur Venise un travail
Où j'analyse tout dans le plus grand détail;
Et je vais. . .

(Il veut sortir.)

ARISTE, *(le retenant.)*

Un moment.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, *MICHEL.*

MICHEL, (*à Ariste.*)

Pour affaire qui presse,
Quelqu'un veut vous parler en secret.

DORIVAL, (*se hâtant de profiter du moment.*)

Je vous laisse.

ARISTE.

Non, restez; ce Monsieur peut attendre, je croi.

DORIVAL.

Eh! mais . . .

ARISTE.

Notre entretien est plus pressé pour moi.

DORIVAL.

Souffrez que Dorival vous rappelle à vous-même . . .

MICHEL.

Il n'a, dit-il, qu'un mot d'une importance extrême.

ARISTE.

Dès que je serai seul, revenez, s'il vous plaît.

DORIVAL.

A vous complaire en tout vous me trouverez prêt.

(*Il sort.*)

ARISTE, (*à Michel.*)

Allons, faites entrer.

(*Michel ouvre la porte à Laroche, et sort.*)

SCÈNE III.

ARISTE, LAROCHE.

LAROCHE, (*en faisant force salutations.*)

Au Ministre, je pense,
Je fais en ce moment mon humble révérence?

ARISTE.

A lui-même; approchez.

LAROCHE.

Pardon; je viens exprès . . .
Il s'agit. . . permettez . . . par ma foi, je croyois . . .
Etre un peu plus hardi. Votre aspect m'embarrasse . . .
Le respect . . .

ARISTE, (*en souriant.*)

Laissez là votre respect, de grâce.
Qui vous amène ici?

LAROCHE.

L'amour de mon pays:
Oui, je viens vous donner un important avis.

ARISTE.

Parlez.

LAROCHE.

Vous honorez de votre confiance
Un homme sans talent, comme sans conscience.

ARISTE.

Et qui donc?

LAROCHE.

Dorival.

ARISTE.

Dorival?

LAROCHE.

En un mot,
Dorival est un homme aussi vil qu'il est sot.
Ecoutez-moi, je vais tracer son caractère.

ARISTE, (*sonne.*)

Un moment.

(*A un valet qui entre.*)

Appelez Dorival.

LAROCHE.

Au contraire,
Il ne faut pas qu'il soit présent à l'entretien.

ARISTE.

Oui, c'est là votre avis, mais ce n'est pas le mien;
A moins qu'il ne soit là tout prêt à se défendre,
Contre un homme jamais je ne veux rien entendre.
Quand il sera présent, vous pourrez commencer.

LAROCHE.

C'est qu'il est dangereux parfois de s'avancer . . .

ARISTE.

Sans preuves; est-ce là ce qui vous embarrasse?

LAROCHE.

Je ne m'attendois pas à l'accuser en face:
Il est bien fin; n'importe, allons, morbleu, du coeur;
Qu'il vienne, et vous verrez qu'il ne me fait pas peur.

ARISTE.

Bon, nous n'attendrons pas; le voilà qui s'approche.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *DORIVAL.*

ARISTE, *(à Dorival,)*

Connoissez-vous Monsieur?

DORIVAL, *(très-troublé.)*

Il s'appelle Laroche.

ARISTE.

Pour lui répondre, exprès je vous fais appeler:
Il vient vous accuser...

(A Laroche.)

C'est à vous de parler.

LAROCHE, *(après avoir toussé.)*

Vous saurez que je suis son ami dès l'enfance,
Que peut-être il me doit quelque reconnoissance.
Nous avons commencé tous deux, en même temps,
Dans les mêmes bureaux, depuis près de quinze ans;
Tous deux en qualité d'expéditionnaires;
Mais Dorival a fait de brillantes affaires:
J'en suis où j'en étois lorsque j'ai commencé;
Dans ma petite place, ainsi qu'il m'ait laissé;
Que du pauvre Laroche, au milieu de sa gloire,
Long-temps il ait perdu tout-à-fait la mémoire.
C'est fort bien; mais qu'après un aussi long oubli,
Il semble ne songer à moi, son vieil ami,
Que pour me renvoyer, sans que je le mérite,
Car je suis supprimé, voilà ce qui m'irrite.

Il n'a pas un seul mot à dire contre nous,
Tandis que moi je dis que, s'il fait avec vous
L'honnête homme aujourd'hui, jadis, tout au contraire,
Il faisoit le fripon, quand il le falloit faire.
Dans le bien fait par vous, s'il vous sert, je répond
Que de l'ancien Maître il était le second
Dans le mal fait par lui; comme un valet, le traître
Prend ainsi la livrée et le ton de son maître.
Il est flatteur, ingrat, glorieux et menteur,
Aussi vil protégé qu'insolent protecteur.
Je l'ai vu, jeune encor, compatir à nos peines;
Mais comme il s'est guéri des foiblesses humaines!
A la plus belle place enfin il est monté,
Et je ne l'en crois pas capable, en vérité.
Seul il fixe les yeux, et fait que l'on oublie
Des hommes de talent, des hommes de génie,
Tels que ce bon Firmin.

ARISTE,

Firmin... Qu'est-ce que c'est?
Firmin dans nos bureaux?

LAROCHE.

Un excellent sujet.

ARISTE.

Un des premiers commis.

LAROCHE.

Un père de famille,
Dont le fils à Strasbourg a connu votre fille.

ARISTE.

Ah! oui, Charles Firmin?

LAROCHE.

Un jeune homme d'esprit.

ARISTE, (*à Laroche.*)

Poursuivez.

LAROCHE.

Mais c'est tout; j'en ai bien assez dit.

ARISTE, (*à Dorival.*)

Répondez.

DORIVAL.

D'être ingrat on me fait le reproche
A moi! je me croyois mieux connu de Laroche.
Dans son état obscur, si Laroche est resté,
J'ai manqué de crédit, et non de volonté.
Ma conduite aujourd'hui lui semble criminelle;
Celui qui m'a connu pendant vingt ans fidelle
Devoit-il, se hâtant de me trouver des torts,
A me déshonorer employer ses efforts,
Avec l'acharnement et le fiel de la haine?
Laroche m'est bien cher, et pour preuve certaine...

LAROCHE.

Et quelle preuve donc? Me prend-il pour un sot?

ARISTE.

Tandis que vous parliez il n'a pas dit un mot.

LAROCHE.

J'ai tort.

DORIVAL.

Oui, de Laroche on a donné la place,
Et jamais on n'a moins mérité sa disgrace;
Mais je croyois, non pas qu'il viendroit m'accuser

Des crimes que l'envie a pu me supposer;
Mais qu'il viendroit, sans faire une telle incartade,
S'expliquer avec moi, son ancien camarade;
Et moi, je me faisois d'avance un vrai plaisir
D'aller alors plus loin encor que son désir.
Quand il se verra sûr d'une place honorable,
Me disois-je, pour lui, quel moment agréable!
Cette place de chef enfin dont je parlois,
C'est à mon vieil ami que je la destinois.

LAROCHE.

Une place de chef? Oh! je vous remercie.
C'est par mon écriture, et non par mon génie,
Que je vaux quelque chose; et je crains d'imiter
Ceux qui prennent un poids sans pouvoir le porter,
Pour en charger un autre, et s'en donner la gloire.

DORIVAL.

La place te convient, ami; daigne m'en croire.
(*A Ariste.*)
Il est grand travailleur, exact, plein de bon sens;
Il doit donc l'emporter sur tous ses concurrens.
Je laisse dans l'oubli des hommes de mérite,
Vient d'ajouter Laroche, et c'est Firmin qu'il cite!
Quoiqu'il ait du talent, le choix n'est pas heureux.
D'abord, sa place est bonne; il mérite bien mieux.
Mais sachez que Firmin est précisément l'homme
Que pour mon successeur je supplliai qu'on nomme,
Si, pour certain projet qu'on m'a fait pressentir,
De ma place moi-même il me falloit sortir.
Cette place, dit-on, je n'en suis pas capable;
Mon talent, je le sais, est peu recommandable.

Mais comment n'a-t-on pas fait la réflexion
Qu'on tournoit contre vous cette accusation?
De ma place, en effet, si je suis incapable,
Vous qui me la laissez, vous êtes donc coupable;
Vous qui, de mes travaux, de mon foible talent,
Avez toujours paru jusqu'ici fort content?
De notre ancien Ministre on me dit le complice.
Devant lui, hautement faisant la guerre au vice,
J'ai dit la vérité, quand mes accusateurs
Etoient peut-être tous au rang de ses flatteurs.
Vingt fois, prêt à quitter ce ministre inhabile,
Je restois, retenu par l'espoir d'être utile.
Heureux quand je pouvois trouver quelque moyen
D'empêcher quelque mal, de faire quelque bien!
Après l'avoir bravé, quand il étoit en place,
Je l'ai plaint aussitôt que j'appris sa disgrace:
Est-ce un crime? Je suis fier de l'avoir commis.
Il m'est dur de te voir parmi mes ennemis,
Cher Laroche; et pour moi c'est une peine extrême,
Que d'avoir à parler contre un homme que j'aime.
Mais veux-tu l'effacer? rends-moi ton amitié;
De ce que j'ai souffert je serai trop payé.

LAROCHE.

Le traître!... il m'attendrit.

ARISTE, (*à Laroche.*)

Qu'avez-vous à répondre?

LAROCHE.

Moi?... rien: ce diable d'homme a l'art de me confondre

ARISTE.

Ecoutez; sans relâche attaquer un méchant,

C'est le signe assuré d'un vertueux penchant.
Mais aussi s'obstiner dans une injuste haine,
D'un mauvais caractère est la marque certaine.

DORIVAL.

Non, il ne me hait pas. Son coeur est excellent,
Mais il est vif; pour vivre, il lui faut son talent.
Il est bien excusable; il se croyoit sans place:
Moi, j'ai des torts aussi. Souffre que je t'embrasse;
Qu'il ne soit entre nous plus question de rien.

LAROCHE.

Moi, l'embrasser! jamais. Dire par quel moyen
Il me trompe et vous trompe aussi, monsieur Ariste,
Je ne le puis encor. N'importe, je persiste;
Point de paix entre nous, qu'il ne soit confondu.

ARISTE.

Moi, de sa probité je reste convaincu;
A moins que par des faits...

LAROCHE.

Des faits! mais j'en ai mille.

ARISTE.

Citez-les, prouvez-les.

LAROCHE.

Voilà le difficile;
Car ils sont si rusés, les flatteurs comme lui!
Jadis il étoit pauvre; il est riche aujourd'hui.
Eh bien! si je vous dis que sa fortune entière
Lui vient d'avoir porté sa faveur à l'enchère,
Je ne saurai comment prouver le fait cité;
J'aurai dit cependant la pure vérité.

DORIVAL.

L'accusation part de trop bas pour m'atteindre:
D'un sévère examen d'ailleurs, qu'aurois-je à craindre?
Ma fortune est le fruit de quinze ans de travaux;
Oui, j'ai su la gagner au prix de mon repos.
Je ne m'en cache pas, elle doit m'être chère;
Elle seule nourrit ma famille et ma mère.

LAROCHE.

Il ment; je ne sais pas comment vous le prouver;
Mais il ment.

ARISTE.

Calmez-vous.

DORIVAL.

D'honneur, je crois rêver.
Toi me traiter si mal! Quel est donc ce délire?
Dois-je de ta colère ou me fâcher ou rire?
Mais comment s'égayer aux dépens d'un ami
Qui se croit outragé? Me méconnoître ainsi!
Reviens à toi; sur-tout, ne laisse pas, de grâce,
Echapper par humeur une excellente place.

ARISTE.

A parler franchement, votre obstination
Ne donne pas de vous très-bonne opinion.
Me faut-il joindre ici mon instance à la sienne?
Ce pauvre Dorival, en honneur, me fait peine.

LAROCHE.

Je ne m'étonne pas qu'il vous ait attendri;
Moi qui suis contre lui si justement aigri,
Je suis presque tenté de le croire sincère;
Mais non; je connois trop à fond son caractère;

Non, restons ennemis; près de vous, au surplus,
Je ferois maintenant des efforts superflus.
Mais quoiqu'au dernier point le fourbe m'embarrasse,
Plutôt mourir de faim que lui devoir ma place.
Adieu.

(*il sort.*)

SCÈNE V.

ARISTE, DORIVAL.

ARISTE.

Concevez-vous un tel entêtement?

DORIVAL.

Oh! nous le calmerons; c'est un fort bon enfant.

ARISTE.

Il est brusque, étourdi; mais je le crois honnête.

DORIVAL.

Très-honnête, et tout part d'une mauvaise tête:
Peut-être contre moi quelqu'un l'aura fâché.

ARISTE.

Vous croyez?

DORIVAL.

Eh... vraiment, quelque ennemi caché...
Car ce pauvre Laroche, il n'est qu'une machine!

ARISTE.

Mais comment...

DORIVAL.

Tant de gens désirent ma ruine!

ARISTE.

Mais qui soupçonnez-vous d'un semblable dessein?

DORIVAL.

Ah! ne le cherchons pas. De penser que Firmin...
Cela seroit affreux; il en est incapable.

ARISTE.

Je pense comme vous. Il paroît estimable,
Très-modeste sur-tout.

DORIVAL.

Il est modeste aussi.

ARISTE.

Vous le connoissez, vous?

DORIVAL.

Je le crois mon ami.

ARISTE.

Quel homme est-ce, entre nous?

DORIVAL.

Firmin est, à bien dire,
Un de ces employés ainsi que j'en désire,
Suppléant à l'esprit par l'application,
Non qu'il soit sans mérite et sans instruction;
Mais quoi! s'il sait beaucoup, il le fait peu paroître.

ARISTE.

Eh! mais, vous me rendez jaloux de le connoître.

DORIVAL.

De vous voir je l'avois déjà sollicité;

Peut-être il se sent fait pour son obscurité.
Je me charge pourtant...

ARISTE.

Non pas. Je vous rends grâce;
Près de l'homme à talens, Dorival, l'homme en place
Peut faire sans rougir la moitié du chemin;
Je veux aller moi-même au devant de Firmin.
Reprenons l'entretien troublé par ce Laroche.

DORIVAL, (*embarrassé.*)

C'est qu'il est déjà tard.

ARISTE.

Cependant...

DORIVAL.

L'heure approche
Où vous devez donner audience...

ARISTE, (*tirant sa montre.*)

Oui, vraiment.

DORIVAL.

Remettons à demain.

ARISTE.

Soit.

DORIVAL.

Je vais...

ARISTE.

Un moment.

DORIVAL.

Quoi donc?

ARISTE.

Je puis au moins vous charger d'un ouvrage
Qui demande à-la-fois du talent, du courage.

DORIVAL.

Parlez.

ARISTE.

Par sa mauvaise administration,
L'ancien Ministre a mis tout en confusion;
Et malgré cette utile et dure expérience,
Il reste encor par-tout plus d'abus qu'on ne pense.
Il faudroit un mémoire où, sans ménagement,
On dît la vérité même au gouvernement.

DORIVAL.

Eh! mais, permettez donc; un écrit de la sorte
Sur vous, sur son auteur peut attirer...

ARISTE.

Qu'importe?
Jamais, quelque danger que nous puissions prévoir,
Devons-nous balancer à remplir un devoir?

DORIVAL.

C'est juste.

ARISTE.

C'est à vous de faire cet ouvrage;
Je ne vous en dis pas là dessus davantage;
Vous connoissez le mal autant et mieux que moi.

DORIVAL.

Et nos intentions sont les mêmes, je croi.

ARISTE.

C'est cela. Le public vous attend, je vous laisse.
Ne perdez pas de temps. Songez que le mal presse;
Que le plus prompt remède en borne les progrès.

(*Ariste sort; Mad. Dorlis entre d'un autre côté.*)

SCÈNE VI.

DORIVAL, MDE. *DORLIS*.

MDE. DORLIS.

Il est parti; voilà l'instant que j'attendois.
A l'insu de mon fils, il faut que je m'explique.

DORIVAL.

Qu'est-ce donc?

MDE. DORLIS.

Nous ferons ce soir de la musique.
De Laure je voudrois faire briller la voix.

DORIVAL.

Elle chante si bien!

MDE. DORLIS.

Vous vous êtes parfois
Mêlé d'écrire, vous?

DORIVAL.

Mais à qui, je vous prie,
N'est-il pas échappé quelques vers dans sa vie?

MDE DORLIS.

Eh bien! faites-nous donc pour ce soir un couplet.

DORIVAL.

Une romance?

MDE. DORLIS.

Bon; ce genre-là lui plaît.

DORIVAL.

Si le zèle pouvoit suppléer au génie,

Que ma romance auroit de grâce et d'harmonie!

MDE. DORLIS.

J'entends.

DORIVAL.

Et j'ai besoin de ce travail léger.
J'ai passé cette nuit entière à corriger
Des comptes, des rapports.

MDE. DORLIS.

Occupation fade.

DORIVAL.

Je ne sais; ce matin je suis un peu malade.
Les beaux arts vont bientôt dissiper ma langueur,
Et toi, sainte amitié, baume consolateur...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, *ROBINEAU.*

ROBINEAU, (*parlant de la coulisse.*)

Pardi, puisqu'il est là, je puis entrer, peut-être.

MDE. DORLIS.

Qu'est-ce donc?

ROBINEAU, (*en entrant.*)

Ces valets sont plus fiers que leur maître.
C'est monsieur Dorival que je cherche?

DORIVAL.

C'est moi?

ROBINEAU.

Que je vous examine. Eh! oui, c'est vous, ma foi.
Je crois vous voir encor sauter dans le village.
A votre tour, allons, fixez bien mon visage.
Je suis un peu changé. Me connoissez-vous?

DORIVAL.

Non.

ROBINEAU.

Christophe, fils d'André Robineau, vigneron,
Qui jadis épousa la grosse Magdeleine,
De défunt votre aïeul la cousine germaine?

DORIVAL.

Ah! oui.

ROBINEAU.

Mais on s'embrasse entre parens, je crois?

DORIVAL.

Sans doute, et c'est avec plaisir que je vous vois.

ROBINEAU.

Grand-merci.

DORIVAL.

Mais sortons de ce lieu, je vous prie;
Je ne suis pas chez moi.

MDE. DORLIS.

Point de cérémonie.
Dorival, recevez ici votre parent.

DORIVAL.

Vous me le permettez? c'est par trop complaisant.
C'est un garçon tout simple, un bon parent que j'aime.

MDE. DORLIS.

Je vous reconnois là.

ROBINEAU.

J'arrive à l'instant même.

DORIVAL.

Fort bien: de quel endroit?

ROBINEAU.

Et pardi, du pays.
Mais c'est un monde entier au moins que ce Paris!
Depuis une heure et plus que j'ai quitté le coche,
Je vais cherchant par-tout et vous-même et Laroche,
Le voisin, vous savez? Mais je vous trouve enfin,
Et me voilà content.

DORIVAL.

Pour affaires, cousin,
Vous venez à Paris?

ROBINEAU.

Ma foi, je n'en ai qu'une.

DORIVAL.

Et quelle est-elle donc?

ROBINEAU.

Je viens faire fortune.

DORIVAL.

Ha, ha!

ROBINEAU.

C'est un objet assez intéressant.

DORIVAL, *(à Mde. Dorlis.)*

Excusez.

MDE. DORLIS.

Il m'amuse.

DORIVAL.

Il est divertissant.

ROBINEAU.

C'est Pierre le roulier qui nous fit la remarque
Qu'à Paris vous aviez bien conduit votre barque.
Quand vous étiez petit, vous étiez si malin!
A-coup-sûr, disoit-on, il fera son chemin,
Celui-là. Nous savions déjà de vos nouvelles;
Mais, ma foi, pour y croire, elles sembloient trop belles.
Quand tout fut bien prouvé, mon père dit: Mon fils,
Va trouver le cousin Dorival à Paris.
Tu seras bien payé des frais de ton voyage.
Peut-être feras-tu quelque bon mariage.
Je pars, et me voilà. Mais, Madame, pardon,
Bon sang ne peut mentir; et voilà la raison
Qui fait que tout mon coeur devant vous se déploie.
Ce cher cousin! je suis si transporté de joie!

MDE. DORLIS.

Rien n'est plus naturel.

ROBINEAU.

En deux mots, s'il vous plaît,
Cousin, faire fortune est un si beau secret!
Vous qui le possédez, donnez-m'en la recette.

DORIVAL.

Sois franc, modeste, honnête, et ta fortune est faite.
Voilà tous mes secrets, cousin, en vérité.
Tout le monde au pays est en bonne santé?

ROBINEAU.

Fort bonne, dieu-merci. La famille prospère.
Bertrand vient d'épouser Javotte sa commère.
Sa femme est déjà grosse, et compte bien, cousin,
Que de son nouveau-né vous serez le parrain.
Enfin tout va des mieux, hors votre pauvre mère,
Qui dit qu'il est bien dur d'être dans la misère,
Et d'avoir un enfant riche comme un Crésus.

DORIVAL, (*bas à Robineau.*)

Tais-toi.

MDE. DORLIS.

Que dit-il là?

DORIVAL.

Comment! ces mille écus
Ne sont pas arrivés? Vous me déchirez l'ame!
Eh! mais, concevez-vous un tel retard, Madame?
Ma pauvre mère, ô ciel! comme elle a dû souffrir!

MDE. DORLIS.

Oui vraiment, je le crois; il faut la secourir.

DORIVAL.

Oui sans doute, il le faut. Il faut que je demande
Au Ministre un congé; la faveur n'est pas grande.
En dix jours je serai de retour du pays.
Elle n'a pas voulu s'établir à Paris;
Je l'en avois pressée; elle est fort attachée
Aux lieux de sa naissance.

ROBINEAU.

Elle est donc bien cachée;
Car à Paris, dit-elle, elle vouloit venir;

Et vous seul au pays sutes la retenir.

DORIVAL.

Dans tout ce qu'elle veut elle est fort incertaine.
Ce que j'apprends me cause une sensible peine.

MDE. DORLIS.

Je le crois, et je rends justice à votre cœur.
Mais vous aurez bientôt réparé ce malheur.
Votre mère déjà connoît votre tendresse.
Avec votre parent, Dorival, je vous laisse.
Qu'une femme sera fortunée avec vous!
Quiconque est si bon fils, doit être bon époux.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

DORIVAL, ROBINEAU.

ROBINEAU.

Pardi, mon cher cousin, votre accueil doux et tendre
Fort agréablement est fait pour me surprendre.
Il est si fier! si fier! ce seroit un hasard
S'il vous reconnoissoit, disoit-on.

DORIVAL, (*après s'être bien assuré que Mde. Dorlis est partie.*)

Sot bavard,
Qui nous amène ici ta visite importune?

ROBINEAU.

Je vous l'ai déjà dit, je viens faire fortune.

DORIVAL.

Fortune? l'imbécille!

ROBINEAU.

Eh! mais, vous me traitez!...
Je ne suis pas encor fait à vos duretés.

DORIVAL.

Le voilà bien ma'ade; en effet, c'est dommage!
Fainéant, pour Paris, qui laisse son village.

ROBINEAU.

Mais comme en un instant vous changez de façon!
Vous êtes doux d'abord; puis vous prenez un ton!
Il faut du naturel, et vous n'en avez guère.
Et si j'allois par-tout publier la manière
Dont vous me recevez, cousin; à votre coeur
Un semblable récit ne feroit pas honneur.

DORIVAL, (*effrayé.*)

Publier!

ROBINEAU.

Oui vraiment.

DORIVAL.

Garde-toi d'en rien faire.
Va, je te placerai j'aurai soin de ma mère.
Pour commencer, tu vas avoir un bon emploi.

ROBINEAU.

Passe encor.

DORIVAL.

Mais ailleurs viens causer avec moi.

ROBINEAU.

Ecoutez, je voudrois une fortune sûre;
Tâchez de me lancer dans quelque fourniture.

DORIVAL, (*à part.*)

Au pays renvoyons l'imbécille au plutôt.

(*Haut.*)

Viens, suis-moi; je saurai t'employer comme il faut.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAROCHE, CHARLES.

LAROCHE.

Je vous cherchois. Eh bien! j'ai tenu ma promesse.
De Dorival je viens de conter la bassesse
Au Ministre.

CHARLES.

Vraiment? Et le voilà perdu?

LAROCHE.

Pas tout-à-fait encor; car il m'a répondu
Si bien... Comme un vrai sot, je me suis laissé prendre.
Dorival, affectant un air sensible, tendre,
Prétend absolument que je rentre au bureau
En qualité de chef.

CHARLES.

Comment! mais c'est fort beau.

LAROCHE.

De places et d'argent je le savois avide;
Je ne le croyois pas si méchant, si perfide.
Ces marques d'amitié, grimaces d'un coeur faux;

Oh! je n'ai pas été dupe de ses grands mots,
Et j'ai refusé net.

CHARLES.

Ainsi voilà mon père
Encore au même point?

LAROCHE.

Oui; mais laissez-moi faire.

CHARLES.

Pour moi, toujours épris de cet objet si cher,
Je me suis obstiné par-tout à la chercher.
J'espérois qu'au jardin elle pourroit descendre;
Et c'est là qu'inspiré par l'amour le plus tendre,
J'ai fait quelques couplets.

LAROCHE.

Fort bien, faites des vers,
Tandis que, ranimé par ce premier revers,
Je vais sur nouveaux frais me mettre à sa poursuite.
Il se trompe bien fort, s'il croit en être quitte.

CHARLES.

De semblables moyens pour nous sont-ils bien faits?
Laissons ce malheureux vivre et ramper en paix;
Et de ce qu'il obtient par ces détours insignes,
A force de vertus, sachons nous rendre dignes.

LAROCHE.

Foiblesse, préjugé, qu'une telle fierté:
Voulez-vous voir enfin régner la probité?
Tout se fait ici-bas par cabale et par brigue;
Pour les honnêtes gens, souffrez donc qu'on intrigue.
Dans tout ceci, d'ailleurs, vous n'avez rien à voir;

Cultivez vos talens, je les ferai valoir.
Moi, j'en fais mon affaire.

CHARLES.

Oui; mais de la prudence!
Vous avez ce matin fait une inconséquence;

LAROCHE.

Et ce n'est pas la seule encor que je ferai,
Peut-être; je le sais: mais quoi! j'y reviendrai
Si souvent, qu'à le perdre il faut que je parvienne.
Je fus long-temps sa dupe; il faut qu'il soit la mienne.
Laissons faire le fourbe, et nous passons bientôt,
Moi, pour un scélérat, et Firmin, pour un sot.

CHARLES.

On vient.

LAROCHE.

C'est Dorival.

CHARLES.

Ah! fuyons sa présence;
Retournons au jardin achever ma romance.

(*Il sort.*)

LAROCHE, (*seul.*)

Sortons aussi; courons préparer nos desseins...
Restons plutôt; le fat croiroit que je le crains.

SCÈNE II.

DORIVAL, LAROCHE.

DORIVAL.

Ah! c'est monsieur Laroche?

LAROCHE.

Oui, Monsieur, c'est lui-même.

DORIVAL.

Bien confus.

LAROCHE.

Mais pas trop.

DORIVAL.

Votre colère extrême
Contre moi n'a pas eu très-grand succès pourtant.

LAROCHE.

Il faut s'en consoler.

DORIVAL.

Tout en vous résistant,
Je gémissois pour vous de cette humeur fantasque . . .

LAROCHE.

Ariste n'est plus là; tu peux lever le masque.

DORIVAL.

Plaît-il?

LAROCHE.

Sois insolent en toute liberté.

DORIVAL.

Comment?

LAROCHE.

Te voilà fier de l'avoir emporté.

DORIVAL.

Vous êtes en effet à tel point redoutable,
Qu'on doit être bien fier d'un triomphe semblable.

LAROCHE.

Si pour vous, ce matin, je fus peu dangereux,
Formé par vos leçons, un jour je ferai mieux.

DORIVAL.

Quoi! de me nuire encor conservez-vous l'envie?

LAROCHE.

Mais, pour un coup perdu, quitte-t-on la partie?

DORIVAL.

Au bon homme Firmin, te voilà donc lié?

LAROCHE.

A tes travaux souvent il est associé.

DORIVAL.

Combien t'a-t-il promis pour ce bel assemblage?

LAROCHE.

Combien lui donnes-tu pour faire ton ouvrage?

DORIVAL.

Prends garde; je pourrois te faire un mauvais sort.

LAROCHE.

Prends garde; se fâcher, c'est prouver qu'on a tort.

DORIVAL.

Je devrois en effet rire de sa démence.

LAROCHE.

D'un indigne ennemi vous bravez l'impuissance,
Et je vais méditant de plus habiles coups,
Travailler à me rendre enfin digne de vous.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

DORIVAL, (seul.)

L'on veut porter Firmin à l'ambassade:
Oh! vous ne l'avez pas encor, mon camarade.
Mais Firmin jusqu'ici fut si bien avec moi.
C'est son fils; il est jeune; il fait des vers, je croi.
Et ce Laroche encore est là qui les excite.
Je ne puis le nier, Firmin a du mérite;
Si jamais ils en font un homme ambitieux,
Personne ne sera pour moi plus dangereux.
Il faut les prévenir... Quel embarras extrême!
Ce Firmin et son fils me sont, à l'instant même,
Nécessaires tous deux, pour hâter mes projets;
Servons-nous-en d'abord, et nous verrons après.

SCENE IV.

DORIVAL, FIRMIN.

DORIVAL.

Ah! vous voilà? j'allois chez vous, mon cher confrère.

FIRMIN.

Chez moi!

DORIVAL.

Pour vous parler...

FIRMIN.

De quoi?

DORIVAL.

D'une misère;
J'avois vraiment besoin de vous voir, cher Firmin:
On vouloit nous brouiller.

FIRMIN.

Nous!

DORIVAL.

Le fait est certain.
Soyez franc. Vains efforts, ou du moins, je l'espère;
Mon amitié pour vous, grâce au ciel, est sincère.
Aussi, quand ce matin Laroche, en étourdi,
M'accusa, Dorival se montra votre ami.

FIRMIN.

Quoi! Laroche...

DORIVAL.

Il m'a fait la plus affreuse scène.

FIRMIN.

Il se voit sans état : vous concevez sa peine.

DORIVAL.

C'est un ingrat! Après ce que pour lui j'ai fait.
C'étoit pour vous servir, dit-il, qu'il agissoit.
Il vous servoit fort mal, en cherchant à me nuire;
Vous rendre heureux, voilà tout ce que je désire.
Mais comme je connois bien mieux que lui vos goûts,
J'avois déjà formé certains projets sur vous.
Je le sais, le fracas des bureaux vous ennuie,
Et de Paris enfin vous n'aimez pas la vie.
Vous serez satisfait de mes arrangemens;
Je vous assurerai de bons appointemens;
Ainsi, sur votre sort aucune inquiétude.
Cependant vous vivrez dans quelque solitude;
Moi, je vous enverrai de l'ouvrage là-bas.
Vous aimez le travail, vous n'en manquerez pas.

FIRMIN.

Mais comment!

DORIVAL.

Ce projet n'est encor qu'en idée;
La chose de long-temps ne sera décidée.
Heureux qui vit aux champs! Pour ma part, je gémis
De me voir retenu par ma place à Paris,
Esclave du grand monde, en butte à l'injustice.
Aussi d'un bon parent j'ai cru remplir l'office,
Tantôt en renvoyant sans délais au pays,

Un cousin qui vouloit s'établir à Paris.
Cher cousin! J'ai payé les frais de son voyage;
Ne vaut-il pas bien mieux vivre obscur au village,
Que végéter ici...

FIRMIN.

Comme vous, je le croi.
Quel motif, s'il vous plaît, vous conduisoit chez moi?

DORIVAL.

Mais des vrais sentimens d'un confrère que j'aime;
Avant tout, je voulois m'assurer par moi-même.
Puis, vous m'avez aidé déjà plus d'une fois.
Je suis loin de cacher tout ce que je vous dois.
Pour correspondre à tout, ma place est si cruelle!...
L'organisation de mes travaux est telle...
Pour y suffire, il faut ma tête en vérité.
Vous êtes bien content du Ministre?

FIRMIN.

Enchanté.

DORIVAL.

C'est là ce qui s'appelle un ministre capable!
Ma foi, sans lui, le mal étoit irréparable.
Tout n'est pas bien encor; je lui disois tantôt:
Voulez-vous qu'avant peu tout marche comme il faut,
Que présenté par vous, un mémoire sévère
Trace au gouvernement ce qui lui reste à faire?
Dans nos projets, il est entré fort vivement,
Et veut que cet écrit soit fait incessamment.
Il m'en avoit chargé; mais le détail immense
De ma place... D'honneur, je frémis, quand j'y pense.

FIRMIN.

Et sur moi, vous comptez, n'est-ce pas?

DORIVAL.

Oui, ma foi.

FIRMIN.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi.

DORIVAL.

Je le sais.

FIRMIN.

Des erreurs de l'ancien ministère,
Long-temps dans nos bureaux le témoin oculaire,
Au lieu de me borner à d'impuissans regrets,
Confiant au papier mes chagrins, mes projets,
Je me trouve avoir fait dès long-temps votre ouvrage.
Je ne prévoyois pas quel en seroit l'usage;
Mais n'importe, au milieu de mon affliction,
Ce travail me servoit de consolation.

DORIVAL.

Quoi, vraiment?

FIRMIN.

Voulez-vous que je vous abandonne
Mes papiers?

DORIVAL.

Volontiers. La rencontre est fort bonne.

FIRMIN.

Ils sont en mauvais ordre.

DORIVAL.

Eh! mais c'est bien le moins
Que pour les arranger je prenne quelques soins;
Dès ce soir le Ministre aura notre mémoire,

Et je vous nommerai ; vous en aurez la gloire.

FIRMIN.

De ce point, entre nous, je suis peu curieux.
Etre utile, voilà l'objet de tous mes voeux.

DORIVAL.

Digne et brave Firmin, personne n'apprécie
Mieux que moi vos talens et votre modestie.
Ah, çà, vous allez donc m'apporter...

FIRMIN.

A l'instant.
Attendez-moi; je vais...

DORIVAL.

Allez, je vous attend.

FIRMIN.

Mon fils que j'aperçois vous tiendra compagnie;
Mais avec lui, gardez le secret, je vous prie.

DORIVAL.

Hé pourquoi?

FIRMIN.

Pour raison.

DORIVAL.

Vous le voulez? Fort bien;
Cela me coûtera, mais je ne dirai rien.

(Firmin sort.)

DORIVAL, *(seul.)*

Pauvre homme! il craint, je crois, que son fils ne le gronde.

SCÈNE V.

CHARLES, DORIVAL.

CHARLES, (*relisant un papier qu'il tient à la main.*)

Encor ce Dorival!

(*Il veut sortir.*)

DORIVAL, (*le retenant.*)

Pourquoi donc fuir le monde
Ainsi, mon jeune ami? . . .

CHARLES.

Monsieur... Quel contre-temps!

DORIVAL.

Je brûlois de vous voir, mon cher, depuis long-temps:
Comment gouvernons-nous les vers, la poésie?
Le cher Firmin, je crois, un peu nous contrarie.
Il a tort; vous avez un vrai talent déjà.
Si vous étiez connu? Mais quoi! cela viendra;
Et je parlois de vous encor ce matin même,
A la mère d'Ariste: oui, déjà l'on vous aime
Sur ce que j'en ai dit.

CHARLES.

A quelle occasion?

DORIVAL.

Au bel esprit elle a quelque prétention;
Je ne sais trop pourquoi . . . Pour son fils, on la flatte;
Si de quelque manière adroite et délicate
Vous lui faisiez la cour? Moi, je vous cherche exprès;
Elle m'a, pour ce soir, demandé des couplets.

Or, j'ai fait dans mon temps quelques pièces légères;
Mais mon esprit s'est bien rouillé dans les affaires ;
Si c'étoit non pas moi, mais vous qui les fissiez,
Cela seroit charmant. Vous me les confiez ;
Je les lis, on en est charmé, l'on m'interroge;
Moi, je nomme l'auteur en faisant votre éloge ;
Nous applaudissons tous à vos talens connus,
Et bientôt nous comptons un poëte de plus,
Fameux par ses écrits, ainsi que par ses armes.

CHARLES.

Un pareil avenir, sans doute, a bien des charmes.

DORIVAL.

Voilà pourtant le sort qui vous est réservé.

CHARLES, *(à part.)*

Il me flatte ; le fait ne m'est que trop prouvé.
Mais que de la louange on sait mal se défendre!
Malgré moi, je suis prêt à me laisser surprendre.
(*Haut.*)
Il faut donc pour ce soir . . .

DORIVAL.

Un rien, une chanson,
Où vous pourriez glisser sans affectation
Quelques traits délicats à la gloire d'Ariste.

CHARLES.

Que d'un ministre moi je sois panégyriste !
Jamais : d'un vrai poëte ayons la dignité;
Quand il s'adresse aux grands, quoique bien mérité,
Tout éloge est suspect et sent la flatterie.

DORIVEL.

D'un enfant d'Apollon voilà bien le génie;

Point de louanges, non; quelques jolis couplets
D'amour, de sentimens ?

CHARLES, (*regardant son papier.*)

Lorsque je les ai faits,
Croyois-je que sitôt ils seroient vus de Laure ?

DORIVAL.

Comment ! ce sont des vers ?

CHARLES.

Oh ! bien foibles encore.

DORIVAL.

Eh, qu'importe ? Bon dieu ! voilà tout ce qu'il faut.
Donnez, vous en aurez des nouvelles bientôt.
Une romance, au fond, est de peu d'importance;
Mais ces riens-là souvent font plus que l'on ne pense;
Des femmes par ces riens on gouverne l'esprit,
Et les femmes toujours ont eu tant de crédit !
Donnez . . . Vous refusez ? vous en êtes le maître.
Ecoutez, j'aspirois à vous faire connoître;
Vous ne le voulez pas ? gardez donc vos couplets :
C'étoit pour vous servir, au fond, que j'agissois.

CHARLES, (*hésitant.*)

Mais . . .

DORIVAL.

Quoi ! je n'entends rien aux façons que vous faites.

CHARLES.

Je ne sais si je dois . . .

DORIVAL, (*lui arrachant presque le papier.*)

Pauvre enfant que vous êtes !
Donnez cela ; je veux vous servir, malgré vous ;

Votre père bientôt consentant à vos goûts . . .
Mais je l'entends.

(*Il serre le papier dans sa poche droite.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, *FIRMIN.*

FIRMIN, (*à Dorival, en lui remettant des papiers.*)

Tenez. Chut.

DORIVAL, (*serrant les papiers dans sa poche gauche.*)

Je saurai me taire.

CHARLES, (*à part.*)

Ai-je eu tort? De mes vers, au fond, que peut-il faire?

DORIVAL.

Vous m'avez fait passer un quart-d'heure bien doux,
Mes chers amis . . . Mais quoi! l'on s'oublie avec vous.
Le Ministre m'attend; à regret, je vous quitte:
Toujours on gagne à voir des hommes de mérite.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FIRMIN, CHARLES.

FIRMIN.

Eh bien! voilà cet homme intrigant, suivant toi;
Personne plus que lui ne s'intéresse à moi.

CHARLES.

Peut-être vous m'allez accuser de folie;
Mais plus il vous caresse, et plus je m'en défie.
Auprès de vous il prend un ton sensible, doux;
Il veut vous perdre, ou bien il a besoin de vous.

FIRMIN.

Pourquoi donc, à ce point, pousser la méfiance?
Va, crois en ma tendresse et mon expérience;
Dussent-ils triompher, mon fils, à nos dépens,
Le plus tard que l'on peut, il faut croire aux méchans.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *LAROCHE.*

LAROCHE.

Ah! vous voilà, Firmin? ma joie en est extrême;
Ariste veut vous voir . . .

CHARLES.

Mon père?

FIRMIN.

Moi?

LAROCHE.

Vous-même.
J'ai bien vu, lorsque j'ai prononcé votre nom,
Que d'Ariste il fixoit déjà l'attention;
Pour Dorival, de peur à ce nom il frissonne.
A quelque chose au moins ma démarche est donc bonne.

CHARLES.

Vous voilà donc connu malgré vous: quel bonheur!

FIRMIN.

Oh! tu me vois déjà ministre, ambassadeur.
Ariste veut me voir pour moins que rien peut-être.

LAROCHE.

Non ; sur ce que j'ai dit il veut vous mieux connoître.
Ce n'est pas tout encor; peut-être Dorival,
D'après ce que je sais, touche au terme fatal.
C'est une horreur . . . suffit. Ariste, tout-à-l'heure,
Pour vous voir, envoyoit jusqu'en votre demeure.
On a dit au bureau que vous étiez ici ;
Sans doute il va venir ; et, tenez, le voici.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, *ARISTE.*

(*Laroche se retire au fond du théâtre, et écoute avec la plus grande attention.*)

ARISTE.

Monsieur Firmin, j'ai vu de vous plusieurs ouvrages
Qui m'ont paru remplis des projets les plus sages;
Par-tout d'ailleurs j'apprends que vous êtes cité
Pour votre modestie et votre probité.
Les hommes comme vous me sont bien nécessaires ;
Je viens donc réclamer vos secours, vos lumières,
Pour m'aider dans le poste à mes soins confié.
Voulez-vous m'accorder, Firmin, votre amitié?

FIRMIN.

Je suis honteux et fier de tant de confiance,

Et j'accepte votre offre avec reconnoissance ;
Mais je crains qu'on ne m'ait un peu trop exalté.

CHARLES.

Monsieur, on vous a dit la pure vérité ;
De grâce, sur ce point, n'en croyez pas mon père.

FIRMIN.

Vous, mon fils, vantez moins un mérite ordinaire.

ARISTE.

Voilà donc votre fils?

FIRMIN.

Oui.

ARISTE.

Ce Charles Firmin
Dont ma mère et ma fille encore ce matin
M'ont parlé?

CHARLES.

Votre mère et la charmante Laure
De Charles ont daigné se souvenir encore?

ARISTE.

Elles m'ont fait de vous un rapport bien flatteur.

CHARLES.

Puissé-je mériter leur estime, Monsieur!

ARISTE.

Aussi, je veux lier une amitié sincère,
Bon jeune homme, avec vous, comme avec votre père.
S'il est de mon devoir, Firmin, de vous chercher,
Il est du vôtre aussi de ne vous point cacher.
Laissez à l'être nul sa honteuse inertie:
L'homme à talent, Monsieur, qui chérit sa patrie,
Au ministre lui-même ose se présenter,
Et brigue les emplois qu'il croit bien mériter ;

Le méchant et le sot, l'un vain, l'autre hypocrite,
Sont toujours là, vantant leur prétendu mérite :
Et comment discerner les vertus, les talens,
S'ils ne s'opposent pas à leurs vils concurrens?
Du bien qu'on ne fait pas, du mal qu'on laisse faire,
Songez qu'on est coupable.

CHARLES.

Entendez-vous, mon père?

ARISTE.

Oui, Monsieur, lorsqu'au vice il laisse un libre champ,
L'honnête homme devient complice du méchant.

FIRMIN.

Offrez-moi les moyens de servir ma patrie ;
L'occasion par moi sera bientôt saisie.

ARISTE.

Et je n'en veux pas plus. Pour nous connoître mieux,
Chez moi venez souper aujourd'hui tous les deux;
Nous aurons une aimable et bonne compagnie,
Mes parens, mes amis, gens sans cérémonie.
Ma mère à qui mon rang n'a pas donné d'orgueil
Vous fera, j'en réponds, le plus aimable accueil.

FIRMIN.

Nous acceptons l'honneur que vous voulez nous faire.

ARISTE.

Et vous serez de moi satisfaits, je l'espère.

CHARLES, *(à part.)*

Je pourrai donc la voir!

LAROCHE, *(à part.)*

Ceci ne va pas mal:

L'instant est favorable, attaquons Dorival.
(*A Ariste, en s'avançant.*)
A l'honnête homme ainsi vous rendez donc justice ?
Il s'agit maintenant de démasquer le vice.
Puisque j'ai le bonheur ici de vous trouver,
Je reprends mon discours, et je veux vous prouver. . .
Dorival ce matin, m'a coupé la parole;
En l'accusant aussi, moi, j'ai fait une école.
La vérité pourtant, c'est que j'avois raison.
Vous demandiez des faits tantôt. J'en ai.

ARISTE.

Quoi donc?

LAROCHE.

Cet homme qui soutient sa famille et sa mère,
Il vient de recevoir d'une belle manière
Un cousin qui venoit tout bonnement chez lui,
Pour un petit emploi, réclamer son appui.
Comme un mauvais sujet, l'hypocrite le chasse.
Doutez encor qu'il soit au-dessous de sa place!
Mais de son mauvais cœur soyez bien convaincu.
Sa pauvre mère encore . . .

FIRMIN.

Il vous est mal connu:
Ce parent qu'il renvoie aux champs, en homme sage,
Comblé de ses bienfaits, retourne à son village.

ARISTE.

Avec lui Dorival s'est comporté fort bien.

LAROCHE.

Comment ?

ARISTE.

Ma mère étoit présente à l'entretien.

FIRMIN.

Laroche, écoutez moins vos projets de vengeance.

LAROCHE.

Ferme; de Dorival prenez bien la défense.

FIRMIN.

Il est absent; je dois être son défenseur.

ARISTE.

Dans mon esprit, Firmin, ce trait vous fait honneur;
Et Dorival tantôt se comporta de même
A votre égard; pour moi, c'est un bonheur extrême
D'honnêtes gens ainsi de me voir entouré.
(*A Laroche.*)
Pour vous, de Dorival l'ennemi déclaré,
On vous dit bon, sensible, et j'ai peine à le croire;
Ce que j'ai vu de vous n'est pas à votre gloire.

LAROCHE.

J'enrage . . . Taisons-nous.

ARISTE.

Quant au cher Dorival,
Je l'aime d'autant plus qu'on en dit plus de mal.
Sur lui, je sais déjà les projets de ma mère.

CHARLES.

Comment!

ARISTE.

Ils ne sont pas éloignés de me plaire.
Et j'en ai d'autres, moi, sur vous comme sur lui,
Que je vous confirai, Firmin, dès aujourd'hui.
Je sors. Ne tardez pas à venir, je vous prie.
Charles, vous cultivez, dit-on, la poésie:

Ma mère, ce matin, m'a vanté vos talens,
Je veux mêler aux siens mes applaudissemens.
Vous nous lirez vos vers ; et soyez sûr qu'Ariste
Aime les arts au moins, s'il n'est lui-même artiste.
Sans adieu, mes amis.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, *hors* ARISTE.

CHARLES.

Je pourrai lui parler.
Les projets de sa mère, ô ciel, me font trembler.
Je vois qu'à Dorival sa main est destinée.

FIRMIN.

Voilà, je crois, mon fils, une heureuse journée.

LAROCHE.

Oui, pour vous; mais pour moi?

FIRMIN.

Ne vous affligez pas:
J'espère vous tirer d'un aussi mauvais pas.
(*A son fils.*)
Devant Ariste au moins, mon fils, de la prudence.

CHARLES.

Mais vous, mon père, aussi trêve à votre indolence.

FIRMIN.

Bien ; c'est lui qui me prêche.

CHARLES.

Eh! n'ai-je pas raison?

FIRMIN.

Que son exemple au moins te serve de leçon.
Je sors. Sous un quart-d'heure ici je viens te prendre.
(*A Laroche.*)
Croyez que, dès ce soir, si l'on daigne m'entendre,
(*A son fils.*)
Tout va se réparer . . . Attends-moi dans ces lieux.

SCÈNE XI.

LAROCHE, CHARLES.

LAROCHE.

Eh bien, qu'en dites-vous? Suis-je assez malheureux?
Firmin qui le défend! C'est d'une étourderie!

CHARLES.

Ami, j'ai rejeté tantôt votre industrie;
Je l'implore à présent. Il n'est que trop certain
Qu'à ce vil Dorival on destine sa main.
Je ne mérite pas d'être l'époux de Laure;
Mais Dorival en est bien plus indigne encore.

LAROCHE.

Croyez-vous donc avoir besoin de m'exciter,
Moi, que pour Dorival on vient de maltraiter?
Ecoutez-moi; je sais qu'Ariste, en ce lieu même,
D'un ouvrage important, difficile à l'extrême,
Et très-pressé d'ailleurs, a chargé Dorival.
Il ne le fera pas, ou le fera fort mal.
Son incapacité dès-lors est découverte.
Malgré son ton mielleux, tous désirent sa perte.
Aucun ne l'aidera, tant il est détesté!

CHARLES.

J'empêcherai mon père aussi de mon côté . . .
Je vois dans quel dessein il a pris ma romance.
Osera-t-il s'en dire auteur en ma présence?

LAROCHE.

Regagnons le jardin. S'il me voit avec vous,
Tout est perdu. Voyons à frapper les grands coups.
Oh! vous n'en êtes pas où vous croyez en être,
Mon ami Dorival. Vous vous dites mon maître:
Votre écolier se forme. Avant la fin du jour,
Il pourra vous donner des leçons à son tour.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MDE. *DORLIS, LAURE.*

MDE. DORLIS.

Oui, Laure, il faut, avant que notre monde vienne,
Sur un point important que je vous entretienne.
Dites, que pensez-vous de Dorival?

LAURE.

Qui, moi?

MDE. DORLIS.

Vous.

LAURE.

C'est un homme aimable, honnête, je le croi.

MDE. DORLIS.

Fort bien. J'aime à vous voir penser ainsi, ma chère;
Car, si vous écoutez moi-même et votre père,
Dorival, avant peu, deviendra votre époux.

LAURE.

Mon époux! Pour ce choix je m'en rapporte à vous.
Mais, vous me gronderez d'un semblable caprice,
Cet homme que j'estime, à qui je rends justice . . .
Si je pense qu'il doit m'épouser, malgré moi
J'éprouve au fond du cœur une espèce d'effroi.

C'est une répugnance injuste autant qu'extrême.
Je crois que je le crains bien plus que je ne l'aime.

MD. DORLIS.

Va, je sais ce que c'est qu'une telle frayeur.

LAURE.

Mais . . .

MDE. DORLIS.

Effet d'une aimable et timide pudeur.
Comme toi, n'ai-je pas été jeune, ma fille?
Cet homme-là d'abord convient à ta famille.
Esprit universel, plein de goût, bon ami,
Si prévenant! Par-tout on se l'arrache aussi.
S'il n'étoit inquiet sur le sort de sa mère,
Il m'avoit bien promis, pour ce soir, de te faire
Une romance. Il sait, pour mieux te plaire en tout,
Dans les moindres objets étudier ton goût.
Mais je l'entends. Jamais il ne se fait attendre.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, *DORIVAL.*

DORIVAL, (*remettant la chanson à Mde. Dorlis.*)

Vous m'aviez demandé quelque chanson bien tendre?
J'ai fait ce que j'ai pu, Madame, et la voilà.

MDE. DORLIS.

Quoi! vous nous l'apportez, cher Dorival, déjà?
Je craignois qu'accablé de la triste nouvelle . . .

DORIVAL.

Quelle?

MDE. DORLIS.

Sur votre mère? . . .

DORIVAL.

Oui; mais j'ai reçu d'elle
Une lettre ce soir . . . une lettre où j'apprends
Qu'enfin elle a touché . . .

MDE. DORLIS.

Bon, ces trois mille francs?

DORIVAL.

Pouvois-je sans cela . . . Grâce au ciel, je respire!
Le désir de vous plaire a repris son empire,
Et j'ai fait les couplets que je viens vous offrir.

MDE. DORLIS.

Si tu l'avois vu, Laure, il t'auroit fait souffrir.
C'est là que de son cœur j'ai senti l'excellence.
Sans la connoître aussi, j'aime votre romance.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, *ARISTE*.

ARISTE.

Dorival avec vous! Vous me le dérangez.
De quelque bagatelle encor vous le chargez?

MDE. DORLIS.

Voilà mon fils. D'abord il se met en colère.

ARISTE.

Cet ouvrage important et pressé qu'il doit faire?

DORIVAL, (*remettant le mémoire à Ariste.*)

Il est fait; le voici.

ARISTE.

Déjà !

DORIVAL.

Croyez au moins
Qu'à cet écrit j'ai mis et mon temps et mes soins.

ARISTE.

Mais comment ?

DORIVAL.

Les erreurs de l'ancien ministère
M'ont causé trop souvent une douleur amère . . .
Mes regrets n'ont été ni stériles ni vains.
Au papier confiant mes projets, mes chagrins . . .
Je me trouve avoir fait dès long-temps cet ouvrage,
Et de le publier j'aurois eu le courage . . .
Quand le gouvernement enfin, mieux éclairé,
Vous choisit, et le mal fut bientôt réparé ;
Il se trouve aujourd'hui qu'on peut en faire usage;
Il s'agissoit de mettre en ordre chaque page;
C'étoit, vous le sentez, l'affaire d'un instant.

MDE. DORLIS.

Eh bien! mon fils, je crois que vous êtes content:
Ainsi vous vous trouvez tous deux d'intelligence;
Ce que vous demandez, il l'avoit fait d'avance.

ARISTE.

Je vois, avec plaisir, que nous nous entendons.
Donnez, et dès ce soir, mon cher, nous l'enverrons.

(*Ici Laure s'assied près d'un métier de tapisserie et travaille. Madame Dorlis s'assied auprès d'elle, et lit tout bas la romance.*)

DORIVAL, (*à part.*)

Bon. Tâchons d'éloigner ce Firmin qui me gêne.

(*Haut à Ariste.*)

Maintenant. Excusez, je le dis avec peine;
Mais je crains que tantôt cette accusation
De Laroche sur vous n'ait fait impression.

ARISTE.

Point du tout.

DORIVAL.

Je l'ai craint. D'après ce qui se passe,
Je vois que ce Laroche avoit promis ma place.
J'ai fait le plus grand cas jusqu'ici de Firmin;
Mais pour moi je commence à le croire un peu fin.

ARISTE.

Eh! mais, vous me vantiez tantôt sa bonhomie?

DORIVAL.

Mais à ces bonnes gens faut-il que l'on se fie?
De piéges, d'ennemis je suis environné.

ARISTE.

C'est à tort que Firmin par vous est soupçonné,
J'en réponds.

DORIVAL.

Comme vous j'aimerois à le croire.

ARISTE.

De Laroche en effet l'ingratitude noire
Est faite pour vous rendre à ce point ombrageux:
Mais s'il vous reste encor quelque doute odieux
Sur Firmin, à l'instant, de votre erreur extrême
Vous sortirez.

DORIVAL.

Comment ?

ARISTE.

Vous l'allez voir lui-même.

DORIVAL.

Ici Firmin !

ARISTE.

Ici. Je me l'étois promis ;
Je l'ai vu.

DORIVAL.

Bon !

ARISTE.

Il vient souper avec son fils.

LAURE.

Son fils !

MDE. DORLIS.

Charles Firmin ?

ARISTE.

Ce jeune militaire
Dont vous m'avez tantôt vanté le caractère ;
Moi, je les ai priés à souper pour ce soir.

MDE. DORLIS.

Je me fais un plaisir de les bien recevoir.

ARISTE, (à *Dorival.*)

Vous n'êtes pas fâché de les voir ?

DORIVAL.

Au contraire.

MDE. DORLIS.

Pour moi, d'après le fils, j'aime déjà le père ;
Et toi, Laure ?

LAURE.

Mais c'est aussi mon sentiment.

ARISTE, (à *Dorival.*)

Vous vous expliquerez tous les deux franchement.

DORIVAL.

Oh! l'explication est fort peu nécessaire :
A bien dire, toujours j'ai cru Firmin sincère ;
Et si pour lui je fus injuste un seul moment,
Je reviens avec joie au premier sentiment.
Pour moi, je suis certain que l'amitié l'anime . . .

ARISTE.

J'en ai la preuve; il a pour vous beaucoup d'estime,
Et, quoiqu'il ne me fût connu que d'aujourd'hui,
J'ai vu qu'il méritoit . . .

DORIVAL.

L'éloge que de lui
Tantôt je vous ai fait. Voilà mon caractère,
Et l'envie à mon coeur fut toujours étrangère.

ARISTE.

Il réunit bon sens, esprit et probité,
Et jamais on n'eut moins, je crois, de vanité.
Quoi! sous le nom d'un autre il verroit son ouvrage,
Qu'il ne souffleroit pas.

DORIVAL.

Vous croyez?

ARISTE.

Je le gage.

MDE. DORLIS.

Son fils, sur cet article, est un peu différent.

LAURE.

C'est un jeune poëte, impétueux, ardent.

DORIVAL.

A d'autres celui-là laisseroit-il la gloire
De ce qu'il auroit fait ?

LAURE.

Oh! j'ai peine à le croire.

ARISTE.

J'aime à voir cette ardeur dans un jeune guerrier.

DORIVAL.

Mais oui, cela promet.

ARISTE.

En sachant employer
L'un et l'autre à propos, ils seront fort utiles.

DORIVAL.

Il m'est doux de vous voir chercher les gens habiles.

ARISTE.

C'est mon devoir.

DORIVAL.

Sans doute.

(Bas à Mde. Dorlis.)

Un mot. Vous le voyez,
On craint que du travail vous ne me dérangiez.
Si ce soir, par hasard, on chante ma romance,
Ne me nommez pas.

MDE. DORLIS.

Non.

DORIVAL.

Même, lorsque j'y pense,

Si je priois quelqu'un de la société
De s'en dire l'auteur, pour plus de sur té?

MDE. DORLIS.

Comment! vous souffririez qu'un autre en eût la gloire?

DORIVAL.

C'est un rien.

ARISTE.

Je voudrois parcourir ce mémoire.
Mais on vient: ce sont eux.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *CHARLES*, *FIRMIN*.

ARISTE.

Vous étiez attendus
Déjà, Messieurs; entrez, soyez les bienvenus.
Cher Firmin, vous voyez et ma mère et ma fille.
(*A Charles.*)
Vous, vous étiez connu déjà de la famille.

MDE. DORLIS, (*à Charles.*)

Je ne m'attendois pas à vous voir à Paris;
On aime à retrouver ainsi ses bons amis.

CHARLES.

Ce titre m'est bien cher.. (*A Laure.*)
De votre aimable tante
La santé!

LAURE.

Grâce au ciel, la voilà bien portante.

CHARLES.

Je n'oublirai jamais tout ce que je lui dois:
Chez elle, je vous vis pour la première fois.

LAURE.

C'est nous qui lui devons de la reconnoissance.

ARISTE, *(à Firmin.)*

Laissons ces jeunes gens renouer connoissance.
Çà, voici Dorival.

DORIVAL.

Je suis en vérité . . .
De vous voir introduit près d'Ariste . . . enchanté.

ARISTE.

Vous êtes faits tous deux pour vous rendre justice:
Il a quelque soupçon qu'il faut qu'il éclaircisse.

DORIVAL.

Eh! non, monsieur Firmin connoît mon amitié.

ARISTE.

Et de retour croyez que vous êtes payé.
J'aurois voulu tantôt que vous pussiez entendre
Avec quelle chaleur Firmin sut vous défendre.
C'est ce Laroche encor . . .

DORIVAL.

Dites-moi donc pourquoi
Laroche est, à ce point, acharné contre moi?

ARISTE.

Cet homme-là n'a pas le secret de me plaire
Au moins; je lui soupçonne un mauvais caractère.

FIRMIN.

Non. Si pour vous tantôt j'ai parlé contre lui,
De Laroche, à son tour, je veux être l'appui.

DORIVAL.

Il n'en est pas besoin. Je l'estime moi-même,
Je connois son bon cœur et sa folie extrême.
Qu'importe qu'en tous lieux par lui je sois noirci,
Si près de vous, Firmin, il n'a pas réussi?
Notre explication, vous voyez, est finie.

MDE. DORLIS.

Mais asseyez-vous donc, Messieurs, je vous en prie.

DORIVAL, (*bas à Charles.*)

A madame Dorlis j'ai remis la chanson.

CHARLES.

Vraiment?

DORIVAL.

Et de l'auteur j'ai déjà dit le nom.

ARISTE.

Firmin, que pensez-vous de mon aimable Laure?

FIRMIN.

On me l'avoit vantée, et je la trouve encore
Mieux que je ne croyois.

ARISTE.

Enfin, elle vous plaît?

FIRMIN.

Oh! beaucoup.

DORIVAL, (*bas à Mde. Dorlis.*)

Savez-vous ce que j'ai déjà fait?

MDE. DORLIS.

Non.

DORIVAL.

Le jeune Firmin, il se mêle d'écrire?

MDE. DORLIS.

Eh bien?

DORIVAL.

Je l'ai prié de vouloir bien se dire
Auteur de la romance. Il daigne y consentir.

MDE. DORLIS.

Je le crois bien, vraiment!

DORIVAL.

N'allez pas démentir. . .

MDE. DORLIS.

Puisque vous le voulez, il faut vous laisser faire.

ARISTE.

Mais tout en attendant nos convives, ma mère,
Vous pourriez nous choisir quelques amusemens.
Le jeu, qu'en dites-vous? c'est un sot passe-temps.

FIRMIN.

Tout ce qui vous plaira.

CHARLES.

Que Madame s'explique.

LAURE.

Monsieur Charles fait-il toujours de la musique?

ARISTE.

Laure chante fort bien. Ainsi de ses enfans
Un père à tout propos exalte les talens.
Voyons, n'aurois-tu pas quelque chanson nouvelle?

CHARLES.

Si ce n'étoit pas trop gêner Mademoiselle?

LAURE.

On vient de me remettre à l'instant ces couplets.

ARISTE.

Bon. Si vous permettez, mes amis, moi, je vais
Profiter du moment pour lire son ouvrage.

DORIVAL.

Mais nous vous troublerons ?

ARISTE.

Eh! non; j'ai pris l'usage
De travailler au bruit. Il ne s'agit ici
Que de lire d'ailleurs.

(*Il s'assied sur un côté du théâtre, et lit le mémoire que Dorival lui a remis.*)

DORIVAL.

Mais . . .

ARISTE.

Si j'en use ainsi,
De grâce, excusez-moi ; mais vraiment cela presse.
Mon devoir ...

DORIVAL.

J'entends : mais ...

MDE. DORLIS.

Puisqu'il veut qu'on le laisse,
Voyons notre chanson.

LAURE.

L'air est fort bien choisi.

MDE. DORLIS.

L'auteur n'est pas bien loin, et je le vois d'ici.

DORIVAL, (*bas à Mde. Dorlis*) (*Haut à Charles.*)
Ne me trahissez pas. C'est à vous que s'adresse
Un tel discours, mon cher.

LAURE.

A lui?

FIRMIN.

Comment! seroit-ce
Charle, en effet?

DORIVAL.

Lui-même.

LAURE.

Eh quoi! c'est de Monsieur?

MDE. DORLIS.

(A Laure.)

Oui. N'allez pas nommer le véritable auteur,
(Haut.)
Pour raison. Dorival accompagnera Laure.

DORIVAL, *(prenant sa guitare.)*

Volontiers.

FIRMIN, *(à son fils.)*

Quelques vers bien négligés encore :
Mais la soif de rimer . . .

CHARLES.

Mais avant de porter
Un jugement, mon père, il faudroit écouter.

LAURE, *(chante et Dorival l'accompagne.)*

Ier. *COUPLET.*

Puisque l'orgueil pour jamais te sépare
De l'objet qui t'a su charmer,
Jeune insensé, vois l'erreur qui t'égare,
Et sans espoir, cesse d'aimer.
Ainsi chantoit, au printemps de sa vie
Linval, sensible troubadour,
Qui ne pouvoit offrir à son amie
Que ses chansons et son amour.

MDE. DORLIS, (*en regardant Dorival.*)

Ce couplet-là promet!

DORIVAL, (*en montrant Charles.*)

C'est à lui qu'il faut faire

Compliment.

MDE. DORLIS.

J'entends bien.

FIRMIN.

La pensée est vulgaire.

CHARLES.

Mais elle est vraie, au moins!

ARISTE.

Cette introduction

Est fort bien, et déjà fixe l'attention.

II. *COUPLET.*

LAURE.

Il n'ose pas révéler à sa belle
Le secret de ses tendres feux.
Linval se tait; mais il est auprès d'elle:
C'en est assez pour être heureux,
Quand tout-à-coup la fortune inhumaine
Exile au loin le troubadour.
Vous pouvez seuls bien juger de sa peine,
O vous qui connoissez l'amour!

MDE. DORLIS.

Délicieux!

FIRMIN.

Pas mal.

DORIVAL.

Vous avez le suffrage
De tous vos auditeurs.

ARISTE.

J'aime fort ce passage.
Firmin, venez donc lire avec moi.
(*Firmin va près du Ministre, et lit avec lui le mémoire.*)

MDE. DORLIS.

C'est divin.

DORIVAL, (*à Ariste.*)

Je dois beaucoup, au moins, mais beaucoup à Firmin.

III. *COUPLET.*

LAURE

Elle a cessé, cette cruelle absence ;
Mais un autre aspire à son cœur.
Ah! dit Léonal, s'il n'est plus d'espérance,
O mort! viens unir ma douleur.
Puissé-je au moins n'expirer qu'auprès d'elle
En lui révélant mon amour!
Et je mourrai trop heureux, si ma belle
Donne une larme au troubadour.

MDE. DORLIS.

Mais comme c'est touchant! Laure s'est attendrie,
Sur la fin du couplet, sa voix s'est affaiblie.

LAURE.

Oui, quel qu'en soit l'auteur, d'un véritable amant
Ces couplets sont l'ouvrage.

DORIVAL.

Un pareil compliment
Est bien fait pour flatter.

CHARLES, (*à part.*)

Comment, il remercie!

DORIVAL.

N'est-il pas vrai, mon cher?

MDE. DORLIS.

Pour moi, je suis ravie.

DORIVAL.

Ah, Madame!

CHARLES.

Monsieur...

DORIVAL.

Que vous avois-je dit?

Succès complet.

CHARLES.

Encor?

ARISTE.

C'est d'un fort bon esprit!

DORIVAL, (*à Firmin.*)

Vous voyez, avec soin j'ai gardé vos pensées.

FIRMIN, (*en souriant.*)

A peu de chose près, je les vois là placées.

LAURE.

Je ne sais qui des deux...

DORIVAL, (*à Laure, en lui montrant Charles.*)

Doux moment pour l'auteur!

ARISTE.

Ouvrage de talent!

DORIVAL.

C'est beaucoup trop d'honneur.

MDE. DORLIS, (*relisant avec emphase les deux derniers vers de la romance.*)

Et je mourrai trop heureux, si ma belle
Donne une larme au troubadour.

(*Enthousiasmée, bas à Dorival.*)

Dorival, c'en est fait, vous épouserez Laure.

CHARLES.

Ciel !

LAURE.

Quoi ?

ARISTE.

J'en ai peu vu d'aussi bien faits encore.

(*A demi-voix à Dorival.*)

Dorival, vous aurez l'ambassade.

CHARLES.

Ah, mon Dieu!

ARISTE.

Oui, vous serez nommé, j'en réponds, avant peu.
C'est d'un homme de bien ce que je viens de lire;
Il y règne d'ailleurs un talent que j'admire.

DORIVAL.

Pardon; mais je ne sais si je dois accepter;
Satisfait de mon sort...

ARISTE.

Vous devez tout quitter,
Si vous êtes ailleurs encor plus nécessaire.

DORIVAL.

Pourrai-je au moins choisir Firmin pour secrétaire ?

FIRMIN.

Quoi! vous me demandez pour secrétaire, moi?

DORIVAL.

Oui, je sens que de vous j'ai besoin.

CHARLES.

Je le croi.

ARISTE.

Nous en reparlerons. Eh bien, votre musique?

DORIVAL.

Mademoiselle chante avec un goût unique.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, *UN VALET.*

UN VALET.

Tous vos parens, Monsieur, entrent dans la maison.

ARISTE.

Mes amis, vous allez passer dans le salon;
Moi, je veux envoyer ceci, sans plus attendre.
(*Bas à Dorival.*)
Ayez l'aveu de Laure, et vous êtes mon gendre.
Je le répète encor, cet ouvrage est complet;
En honneur, je voudrois pour beaucoup l'avoir fait.

DORIVAL.

(*A Charles.*) (*A Laure.*)
Vous voilà bien content! L'ami Charles sait prendre
Fort bien les complimens.

LAURE.

J'étois loin de m'attendre,
D'après les jolis vers que j'avois vus de lui,
Qu'il eût jamais besoin d'emprunter ceux d'autrui.

DORIVAL.

C'est par pure amitié. Mais quoi! la compagnie
Attend.

FIRMIN, (*à son fils.*)

Eh bien! voilà ta romance applaudie.

CHARLES, (*avec dépit.*)

Oh! rien n'est plus flatteur.

MDE. DORLIS, (*à Dorival qui donne la main à Laure*)

Bien, donnez-lui la main.
(*Dorival donne la main à Laure.*)
(*En donnant la main à Firmin.*)
Toujours charmant!

DORIVAL, (*en gagnant le fond du théâtre.*)

C'est vous qu'il faut louer, Firmin.
Je ne sais ce que c'est que de m'en faire accroire,
Et je lui dois vraiment mon mérite et ma gloire.

SCÈNE VI.

CHARLES, (seul.)

Attendons un moment; car, si je les suivois,
Dans mon trouble, je sens que je me trahirois.
Ai-je souffert avec assez de patience?
Ah! oui, vantez-moi bien l'effet de ma romance.
C'est par dérision qu'on m'en nommoit auteur,
Et, l'adroit Dorival en a seul tout l'honneur.

SCÈNE VII.

LAROCHE, CHARLES.

LAROCHE.

Charles, vous voilà seul? Cela va bien, je pense?

CHARLES.

Oui, très-bien en effet.

LAROCHE.

Moi, j'ai bonne espérance

CHARLES.

Voilà plus que jamais Dorival en crédit.

LAROCHE.

Bon!

CHARLES.

On vante à l'envi son coeur et son esprit.

LAROCHE.

Vraiment? Mais cet ouvrage important, difficile . . .

CHARLES.

Il est fait.

LAROCHE.

Allons donc.

CHARLES.

Et le fond et le style,
Tout en est admirable.

LAROCHE.

Est-il possible ?

CHARLES.

Eh ! oui.

LAROCHE.

Il a donc un démon qui travaille pour lui ?

CHARLES.

Enfin, cette ambassade..

LAROCHE.

Eh bien ?

CHARLES.

On la lui donne.
On lui promet la main de la jeune personne.

LAROCHE.

Elle ne l'aime pas.

CHARLES.

On aura son aveu.

LAROCHE.

L'ambassade et la fille ! Eh bien non, ventrebleu !
Il ne les aura pas. Quoi ! ce vil hypocrite
Enleveroit le prix de l'honneur, du mérite !

Non, morbleu ! Songez donc que nous partagerions
Sa honte, en le souffrant, nous qui le connoissons.

CHARLES.

D'Ariste, sans délai, je vais trouver la mère.
De mes couplets d'abord je veux...

LAROCHE.

Qu'allez-vous faire?
Eh oui, c'est bien cela vraiment dont il s'agit !
Sur madame Dorlis qu'ils ayent quelque crédit,
Soit ; mais croyez-vous donc qu'une simple romance
Sur l'esprit du Ministre ait assez d'influence ? . . .
Eh non. C'est ce mémoire éloquent, et qu'il s'est
Procuré quelque part; car il ne l'a pas fait . . .
Mais quoi ! sa fausseté fait seule tous ses charmes.
Combattons les méchans avec leurs propres armes.
En l'attaquant de front, je n'ai pu l'emporter;
Pour réussir, je vois qu'il le faut imiter.
Quoiqu'il m'en coûte enfin pour tromper même un traître,
Sous un tout autre aspect il est temps de paroître.
Que je sache une fois ce qu'il a dans le cœur;
Je suis moi-même un sot, ou j'ai bien du malheur,
Si je ne lui fais pas faire quelque sottise.
Rentrez ; je vais . . .

CHARLES.

Songez que dans cette entreprise,
Il faut . . .

LAROCHE.

Et vous, songez qu'il va de mon honneur
A ce que du combat je sorte le vainqueur.

(*Charles sort.*)

SCÈNE VIII.

LAROCHE, (seul.)

Recordons-nous. Son but fut toujours de connoître,
Afin de les servir, les penchans de son maître.
Avec Michel encore il causoit ce matin.
Ce valet est bavard. Quelque soupçon malin
S'est déjà répandu. Grâce à son bavardage,
Il court un bruit qu'Ariste, encor galant, volage,
Fait pour quelque beauté chercher un logement.
Sans en rien croire, on peut glisser adroitement . . .
Dorival . . . Taisons-nous.

SCÈNE IX.

DORIVAL, LAROCHE.

DORIVAL, *(se croyant seul.)*

A mes voeux tout succède.
Un chagrin inquiet cependant me possède.
Je ne tiens rien encore; et le père et le fils
Sont là prêts à m'ôter ce que l'on m'a promis.
Les éloigner . . . comment? Ariste irréprochable!
On ne gouverne point un homme raisonnable,
Qui n'a rien à cacher, aucuns ménagemens
A garder; ainsi donc aucun besoin des gens.
Ne lui pourrai-je enfin trouver quelque foiblesse?

LAROCHE, (*approchant.*)

Bon, j'y suis.

DORIVAL.

Ah! c'est vous ?

LAROCHE.

Moi-même, qui confesse
Que j'ai des torts.

DORIVAL.

Ha, ha!

LAROCHE.

Que je sens d'autant plus
Que j'ai fait contre vous des efforts superflus.

DORIVAL.

C'est fort heureux vraiment. Votre langue ennemie
S'est déchaînée avec assez de perfidie.

LAROCHE.

Il est trop vrai ; je n'ose espérer mon pardon.

DORIVAL.

Ah! fort bien ; le malheur vous fait changer de ton.

LAROCHE.

Il faut que je renonce à cette grande place
Que vous vouliez tantôt ici que j'acceptasse ;
Mais au moins, en faveur d'une vieille amitié,
Ne me nuisez pas.

DORIVAL.

Moi!

LAROCHE.

Vous. Un peu de pitié.

DORIVAL.

Mais . . .

LAROCHE.

Comme j'ai quelqu'un qui pour moi s'intéresse . . .

DORIVAL.

Quelqu'un: c'est? . . .

LAROCHE.

Une dame à qui Michel m'adresse.

DORIVAL.

Michel! Vous connoissez ce valet?

LAROCHE.

Oh! fort peu.

Mais, comme on a donné ma place à son neveu,
Il cherche à m'obliger.

DORIVAL.

Cette dame est parente
D'Ariste apparemment?

LAROCHE.

On dit qu'elle est charmante;
Qu'il fait chercher pour elle un logement . . .

DORIVAL.

C'est bon.
Je ne demande pas tous ces détails . . . Son nom?

LAROCHE.

Je l'ignore.

DORIVAL.

Fort bien.

LAROCHE.

Michel le sait peut-être.

DORIVAL.

Vous me croyez donc bien jaloux de la connoître

LAROCHE.

Je ne dis pas cela.

DORIVAL.

Je ne veux rien savoir
Là dessus ; c'est demain que vous devez la voir ?

LAROCHE.

Demain !

DORIVAL.

Comme il paroît que c'est un grand mystère . . .

LAROCHE.

Oh! très-grand. Ainsi donc, songez bien à vous taire.

DORIVAL.

Il suffit, brisons là. Je ne vous nuirai pas ;
Il est de mon destin de faire des ingrats :
Mais je vous aime encor, malgré votre injustice,
Et je me joindrai même à votre protectrice.
Vous pouvez y compter.

LAROCHE.

Oh! vous êtes trop bon.

DORIVAL.

Mais au moins que ceci vous serve de leçon.

LAROCHE.

Oh ! jamais . . .

DORIVAL.

C'est assez.

LAROCHE, (*à part.*)

Il donne dans le piége ;
Comme on va vîte avec tant soit peu de manège!
Ainsi presque toujours, et je le vois trop bien,
La droiture en affaire est un mauvais moyen.

(*Il sort.*)

DORIVAL, *(seul.)*

Allons trouver Michel. Ce que je viens d'apprendre,
Ce que tantôt lui-même a su me faire entendre,
Tout prouve qu'il s'agit d'un amoureux lien;
Quel bonheur ! Pour le coup, Ariste, je vous tien.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

LAROCHE, *(seul s'asseyant et s'essuyant le front.)*

Ariste va venir; j'ai couru comme un diable:
Grâce au ciel, je sais tout. Ils sont encore à table.
Je vois trop maintenant quel projet est le tien;
Ariste vertueux, tu n'étois bon à rien,
Dorival; vive ceux dont on connoît les vices!
Toujours ils ont besoin de secrets, de services;
Et de leurs complaisans, et de leurs confidens,
En dépit d'eux, ils sont à jamais dépendans.
Il respire; au Ministre il croit une foiblesse:
Voyez quel vaste champ ouvert à sa bassesse!
Mieux que toi, j'ai saisi ce secret important;
Tu ne présumes pas le piége qui t'attend.
Ariste vient; allons, redoublons de courage,
Et tâchons cette fois d'achever notre ouvrage.

SCÈNE II.

ARISTE, LAROCHE.

ARISTE.

Eh quoi! c'est encor vous qui m'avez demandé?

LAROCHE.

Que cet entretien soit le dernier accordé,
Si je ne parviens pas à vous convaincre, Ariste.
Votre honneur et le mien veulent que je persiste.
Tout ce que j'ai tenté pour perdre Dorival,
A tourné bien pour lui, comme pour moi fort mal;
Mais de le démasquer j'ai gardé l'espérance.

ARISTE.

Ah! c'en est trop enfin, et je perds patience.

LAROCHE.

Un seul mot. Ecoutez. Je sais qu'en ce moment.
Vous cherchez dans Paris un petit logement.

ARISTE.

Quoi?

LAROCHE.

Je sais qu'il s'agit d'y loger une fille
Dans la misère, ainsi que toute sa famille.

ARISTE.

De quel droit épier ainsi mes actions?

LAROCHE.

De l'ami Dorival j'ai suivi les leçons;

C'est lui qui, le premier, de votre domestique
A tiré, ce matin, ce récit véridique.
A d'étranges soupçons dès-lors il s'est livré.
Quant à moi, sur ce point, je suis bien rassuré;
Car poussant l'examen plus loin, dans sa demeure,
J'ai vu la demoiselle; elle est plus que majeure:
Dorival la croit jeune: or, sans vous emporter,
Jusqu'au bout, s'il se peut, tâchez de l'écouter;
S'il ne découvre pas toute son infamie,
Tenez-moi pour fripon le reste de ma vie.
Je l'aperçois; je sors, pour ne pas vous gêner.

(Il sort.)

ARISTE, *(seul.)*

L'insensé! dans sa haine, à ce point, s'obstiner!
Quoi! Dorival... Non, non.

SCÈNE III.

ARISTE, DORIVAL.

DORIVAL, *(à part.)*

Il est seul, le temps presse;
Pour peu que je m'y prenne avec un peu d'adresse,
Je suis maître de lui.

ARISTE, *(à Dorival.)*

Ce qu'en ces lieux j'attend
Vous regarde, mon cher: sans perdre un seul instant,
Dès ce soir, j'ai pris soin d'envoyer votre ouvrage;
Et du gouvernement il aura le suffrage,

Je l'espère.

DORIVAL.

Le vôtre est sur-tout précieux;
De l'avoir obtenu je me crois trop heureux.
(*A part.*)
Sur ce sujet, comment faut-il que je l'amène?
Je ne hasarde rien, la chose est bien certaine,
Et je puis me livrer...

ARISTE.

Vous paroissez rêveur?

DORIVAL.

Je songe au tour affreux qu'un adroit imposteur
Peut donner quelquefois à telle circonstance...

ARISTE.

Que dites-vous?

DORIVAL.

Il faut rompre enfin le silence.
Des méchans ont sur vous répandu des soupçons:
De grâce, répondez à quelques questions;
Si je suis indiscret, que l'amitié m'excuse.

ARISTE.

Parlez, je répondrai.

DORIVAL.

Si Michel ne m'abuse,
Dans un faubourg, pour vous, il cherche un logement?

ARISTE.

Puisque vous le savez, d'accord.

DORIVAL.

Secrètement?

ARISTE.

Il est vrai, jusqu'ici j'en ai fait un mystère.

DORIVAL.

Pour une demoiselle?

ARISTE.

Oui.

DORIVAL.

Qui vous est bien chère?

ARISTE.

Pour elle, j'ai conçu le plus tendre intérêt.

DORIVAL, (*à part.*)

Il ne s'en cache pas: comment douter du fait?

(*Haut.*)

Et vous ne voulez pas que cette affaire éclate?

ARISTE.

Mais non.

DORIVAL.

Ah! je comprends; la chose est délicate.
Dans ses propos, d'ailleurs, le monde est si méchant!...
Mais je puis vous servir.

ARISTE.

Vous?

DORIVAL.

Moi-même.

ARISTE.

Comment?

DORIVAL.

J'ai ce qu'il vous faut.

ARISTE.

Quoi?

DORIVAL.

Maison simple, ignorée;
Mais dans l'intérieur, charmante et décorée!...
Jardin délicieux, meubles d'un goût exquis,
Le plus joli boudoir peut-être de Paris.

ARISTE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Laroche a-t-il dit vrai? Quelle raison secrète
Me fait donc, suivant vous, chercher cette retraite?

DORIVAL, (*en souriant.*)

Sur les choses qu'on veut dérober à mes yeux,
Je ne sais point porter un désir curieux.
Voyez en moi d'ailleurs un ami véritable.
De tout, pour vous servir, Dorival est capable;
Quoi que vous ordonniez, sans examiner rien,
Il vous obéira. Vous m'entendez?

ARISTE.

Fort bien.

DORIVAL.

Il faut être indulgent... Oh! j'ai de la morale;
Mais sur ce point, pourvu qu'on échappe au scandale...
Je vais trop loin, peut-être; accusez-en mon coeur;
Il ne souhaite rien comme votre bonheur.
Si j'ose vous tenir un semblable langage,
C'est qu'au fond de ce coeur je me sens le courage
De vous parler de même en votre adversité;
C'est vous que j'aime enfin, non votre dignité.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *UN VALET.*

LE VALET, *(remettant des lettres au Ministre.)*

Des lettres qu'à l'instant on vient de me remettre.

ARISTE, *(donnant des lettres à Dorival.)*

Celles-ci sont pour vous.

DORIVAL.

Voulez-vous bien permettre?
En voilà que je dois porter dans nos bureaux;
Tout feu pour les plaisirs, tout feu pour les travaux.
Voilà comme je suis.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ARISTE, (seul.)

Il faut que je le dise,
Je ne puis revenir encor de ma surprise.
Dorival, je le crois sans peine maintenant,
De mon prédécesseur fut le vil complaisant.
Je ne me prétends pas plus vertueux que d'autres;
Tout homme a ses défauts, et nous avons les nôtres:
Mais un homme qui s'offre avec cette impudeur!
Le choisir pour mon gendre, et pour ambassadeur!..
Son amitié lui fait me prêter ses services;
Sont-ils donc nos amis ceux qui servent nos vices?

SCÈNE VI.

ARISTE, LAROCHE.

LAROCHE.

Pardon; mais Dorival quitte à l'instant ces lieux:
Eh bien?

ARISTE.

Je vous avois mal jugés tous les deux.
Vous venez de me rendre un signalé service,
Et mieux instruit, je sais vous rendre enfin justice.

LAROCHE.

Pour honnête homme enfin, je suis donc reconnu?
Je respire.

ARISTE.

Oui, c'est vous qui l'aurez confondu.
Mais moi, dois-je abjurer la maxime chérie
Que la force d'esprit, le talent, le génie
Ne peuvent exister dans un coeur sans vertu?
Cet homme que pour vil à l'instant j'ai connu,
Il m'a remis tantôt un éloquent mémoire.
Du meilleur écrivain il soutiendroit la gloire:
Quelle fatalité que je ne conçois pas!
Un si rare talent avec un coeur si bas!
Sans délais, j'ai pris soin d'envoyer cet ouvrage;
Et le gouvernement, dans ses lettres, je gage,
(*Il décachete une des lettres qu'il tient à la main.*)
De cet écrit me fait l'éloge... Justement.

LAROCHE.

Je n'ai sur cet objet aucun renseignement.
L'ouvrage est bon?

ARISTE.

Parfait.

LAROCHE.

Je gagerois ma vie
Qu'il n'en est pas l'auteur.

ARISTE.

Comment?

LAROCHE.

Je le parie.
Je lui crois plus de coeur encor que de talent.
Si je pouvois... j'y suis. Oui, moyen excellent;
Si vous me secondez, il se trahit lui-même

ARISTE.

Mais comment?

LAROCHE.

Chut, il vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, *DORIVAL.*

LAROCHE.

Quelle disgrace extrême!

DORIVAL.

Quoi donc?

LAROCHE.

En un instant, comme tout a changé!

DORIVAL.

Que peut signifier ce visage affligé?

LAROCHE.

Quel coup de foudre!

DORIVAL.

Enfin?

LAROCHE.

Quelle fatale lettre!
A Monsieur à l'instant on vient de la remettre:
Mais faut-il?...

ARISTE.

Achevez.

LAROCHE.

Il est disgracié.

DORIVAL.

Se peut-il?

LAROCHE.

De sa place il est remercié.

DORIVAL.

Que dites-vous, grands dieux?

LAROCHE.

La chose est trop réelle.
Quelqu'un m'avoit déjà dit tout bas la nouvelle.
Par un zèle excessif j'accours pour m'informer...
Et Monsieur franchement vient de me confirmer...

DORIVAL.

Dois-je croire, Monsieur, cette nouvelle affreuse?

ARISTE.

Ah! comment supporter cette épreuve honteuse?

LAROCHE.

Permettez donc, la honte ici n'est pas pour vous;
Quoique j'aye éprouvé tantôt votre courroux,
J'ai toujours tant aimé vous et votre famille,
Que j'ai tout oublié.

ARISTE.

Ciel! ma mère et ma fille!
C'en est trop, et je veux...

LAROCHE.

De grâce, taisez-vous.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, *CHARLES, FIRMIN,* MDE. *DORLIS, LAURE.*

LAROCHE.

Madame, et vous, Firmin, venez, unissons-nous.

MDE. DORLIS.

Pourquoi?

LAROCHE.

Pour consoler Monsieur dans sa disgrace.

LAURE.

Que dit-il?

MDE. DORLIS.

Qu'est-ce donc?

LAROCHE.

Il a perdu sa place.

LAURE.

Grand dieu!

DORIVAL.

L'événement comme vous me surprend.

MDE DORLIS.

J'étois loin de prévoir un malheur aussi grand.

CHARLES.

Ainsi, sur cette terre injuste et corrompue,
Le talent est proscrit, la vertu méconnue;
L'honnête homme ne reste en place qu'un instant,
Et du méchant lui seul le triomphe est constant.

ARISTE,

Jeune homme, croyez-moi, le ciel est équitable.
Le châtiment atteint tôt ou tard le coupable.

DORIVAL.

Mais répondez; au moins de ce coup imprévu
Connoît-on le sujet?

LAROCHE.

Il n'est que trop connu;
Certain mémoire seul cause cette aventure.

FIRMIN.

Un mémoire! Celui dont vous faisiez lecture? . . .

DORIVAL.

Où le gouvernement lui-même étoit traité
Avec une rudesse, une sévérité?..

LAROCHE.

Précisément.

DORIVAL.

Eh bien, avois-je tort de dire
Qu'il est des vérités que l'on doit s'interdire?

ARISTE.

A remplir mon devoir je n'hésite jamais;
Et de l'avoir rempli, quelque en soit le succès,
Je ne me repens pas.

DORIVAL.

Beau sentiment, sans doute;
Elle étoit belle aussi la place qu'il vous coûte.

LAROCHE.

Et tout n'est pas fini. D'autres perdront la leur;
On sait trop qu'un ministre est rarement l'auteur
Des ouvrages nombreux qui de ses bureaux sortent.

DORIVAL.

Eh bien?

LAROCHE.

Dans celui-ci comme tous les mots portent!

FIRMIN.

Expliquez-vous.

LAROCHE.

On veut savoir absolument
Celui qui s'est permis cet écrit véhément.

DORIVAL.

La disgrace d'Ariste alors pourroit l'atteindre?

LAROCHE.

Mais, entre nous, on a tout sujet de le craindre.

DORIVAL.

Eh mais, ce n'est pas moi...

FIRMIN.

n.o. seul en suis l'auteur.

ARISTE.

Qu'entends-je?

MDE. DORLIS.

Vous, Firmin!

FIRMIN.

Moi, je m'en fais honneur.

LAROCHE.

Là, que vous ai-je dit?

FIRMIN.

De ce foible mémoire,
Sans honte, à Dorival j'ai pu laisser la gloire;
Je ne laisserai pas de même le danger:
Ce danger, avec vous je dois le partager;
Tantôt j'ai pu me taire, à présent je me nomme.

CHARLES.

Bien, mon père. Voilà parler en honnête homme;
Et tant de modestie, avec tant de fierté,
Voilà le vrai talent, voilà la probité.
Allez, votre disgrace, Ariste, est honorable;
Mon père n'a pu rien écrire de coupable;
Et Laure à ce revers peut devoir le bonheur.
Pour son hymen alors n'écoutant que son coeur,
Si l'heureux Charle un jour peut enfin y prétendre...

MDE. DORLIS.

Charles! que dites-vous?

FIRMIN.

Son coeur sensible et tendre

Prend à votre malheur un si vif intérêt!

ARISTE.

Ainsi chacun de vous a trahi son secret.
Firmin, puisque c'est vous qui fites ce mémoire,
Recueillez-en donc seul et le prix et la gloire.
Il honore à-la-fois votre esprit, votre coeur,
Et le gouvernement vous nomme ambassadeur.
Je suis ministre encor, et je m'en félicite,
Puisque je puis ainsi payer le vrai mérite.

MDE. DORLIS.

Que dit-il?

DORIVAL.

Qu'ai-je fait!

ARISTE.

Vous voilà donc connu,
Homme fourbe en talent comme fourbe en vertu.
Il m'a donc cru, le traître, à lui-même semblable.

LAROCHE.

Comme il calomnioit une action louable!
Car enfin j'ai tout su par elle et par Michel.
Cette femme pour qui d'un amour criminel
Il vous croyoit atteint! elle est infirme, âgée.
Par les soins de Monsieur elle est déjà logée.
Et pour qui ces secours secrets et généreux?
Pour la fille d'Armand, ce marin si fameux.
En secourant ainsi l'honorable indigence,
Votre fils a payé la dette de la France,

ARISTE.

De grâce, mes amis, gardez-moi le secret.

MDE. DORLIS.

Pourquoi?

ARISTE.

Le publier, c'est détruire un bienfait.

(A Dorival.)

Sortez.

(Dorival sort en donnant toutes les marques possibles de confusion.)

LAROCHE.

Pauvre garçon! Il me fait de la peine.
Je l'avois bien prévu que je perdrois ma haine,
Dès que je le verrois déchu de sa grandeur.

FIRMIN.

Bien. Nous nous unirons pour calmer sa douleur.

LAROCHE.

C'est dit; je me sens prêt à lui rendre service.

ARISTE.

J'ai lu dans votre coeur, Charle: il est trop novice
Encor pour déguiser un innocent amour.
Vos voeux, mon jeune ami, seront remplis un jour.

LAROCHE.

C'est que Charle est vraiment l'auteur de la romance,
J'en réponds.

MDE. DORLIS.

Quoi?

LAURE.

Mon coeur me l'avoit dit d'avance.

MDE. DORLIS.

Charles fera, je crois, un excellent époux.

ARISTE.

Imitez votre père, et sa main est à vous.
Sur l'intrigant ainsi l'honnête homme l'emporte.
Qu'il en arrive, hélas! rarement de la sorte!
Qui mérite une place est loin de l'obtenir;
Et le sot, en rampant, est sûr de parvenir.

FIN.

LES FEMMES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR

C. A. DEMOUSTIER.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre François, le 19 avril 1793.

AVANT-PROPOS
DES
ÉDITEURS.

« *Une jeune femme très-aimable, mais qui se trompe quelquefois, me disoit un soir en sortant de ma comédie:* **Il** *faut que vous connoissiez bien les femmes!—Au contraire, Madame.—Comment, au contraire?—Oui; si je les connoissois, aurois-je essayé de les peindre?—Vous les jugez donc indéfinissables?—En général.—Et vous les aimez!—En particulier.—Savez-vous bien que vous n'êtes pas trop conséquent? vouloir peindre ce qu'on ne peut définir?—Madame, un peintre, amoureux d'une coquette, veut peindre jusqu'à ses caprices: son imagination court sans cesse après les traits fugitifs de celle qu'il adore; heureux d'en saisir deux ou trois entre mille, il les rapproche dans son ébauche. Chacun d'eux lui rappelle un plaisir ou un tourment plus piquant que le plaisir même. Le pinceau rapide brûle et anime la toile. Le portrait est fini. La maîtresse est-elle ressemblante? Non; mais il s'est occupé d'elle.* »

« *Une femme éprouveroit sans doute moins de difficultés à peindre les hommes, parce que leur physionomie offre un ensemble plus uniforme. La nature, qui vous destinoit à plaire, a multiplié parmi vous les ressources de cet art, et en a varié les secrets à l'infini: de là vient que toujours les femmes nous captivent, et que rarement une femme nous*

asservit. — Mais pour saisir les traits difficiles de vos modèles, que n'avez-vous consulté Boileau? — Quant au style, je m'en ferai toujours gloire; mais quant au fond, que l'Amour m'en préserve! »

« Boileau peignoit les femmes comme un homme peu intéressé à les observer. Il ne craignoit point d'être captivé par elles; il désiroit encore moins de les captiver. Tous les ressorts secrets de leur coquetterie, toutes les nuances de leur sensibilité, tous les faux fuyans pour leur échapper, tous les moyens délicats de leur plaire n'avoient jamais fixé son attention. Il parloit du pays et des moeurs de l'empire amoureux d'après des mémoires sans cesse variés, souvent infidelles; et traçoit, sans s'émouvoir, la carte du pélerinage de Cythère, comme l'abbé Prévôt compiloit, au coin de son feu, l'histoire générale des voyageurs. Aussi Boileau n'a-t-il fait que la satire des femmes. Pour peindre le mal, il suffit de l'avoir ouï dire. Pour peindre le bien, il faut l'avoir vu. »

C'est ainsi que l'auteur ingénieux des lettres à Emilie, Mr. Demoustier, dont nous avons déjà donné dans ce recueil la comédie du Conciliateur, essaie de se justifier d'avoir osé peindre les femmes en écoutant bien plutôt son esprit et son goût pour elles que son expérience.

Mr. Demoustier, en s'attachant à saisir quelques-uns de ces traits délicats qui caractérisent les femmes et ces contrastes qui n'appartiennent qu'à elles seules, a eu le droit de compter sur la curiosité et l'intérêt de notre sexe, autant au moins que sur la reconnoissance de celui auquel il a rendu un nouvel hommage, mais tout en partageant la satisfaction du public, qui n'a vu dans cette comédie que des femmes et par cela même, a été séduit, peut-être est-il

permis d'ajouter qu'il règne dans cette pièce une confusion d'idées, une mollesse de style faites pour en diminuer le mérite, et pour rappeler bien plutôt le faire maniéré des Boucher et des Lagrenée, que le pinceau du Corrège et le coloris de l'Albane. Il y a loin du genre agréable que Mr. Demoustier possède si bien au style nerveux de la comédie, et nos auteurs modernes ont trop de penchant à préférer cependant l'un à l'autre pour ne pas faire quelques efforts pour les en détourner. Ce sont les Barthe, les Dorat, les Marivaux même qui les ont égarés par leurs succès et qui leur ont fait oublier que si de jolies conversations dialoguées plaisent à des oreilles délicates, ce jargon précieux n'est pas plus le langage de la comédie que celui des Janot, des Pointus et de toutes les caricatures de ce genre qui ont déshonoré notre théâtre.

La comédie des femmes étoit d'abord en cinq actes, elle a été réduite en trois. L'auteur s'est aperçu sans doute que le plan et le style qu'il avoit adoptés n'étoient ni l'un ni l'autre assez soutenus pour exciter plus long-temps l'intérêt. Cette jolie comédie offerte avec moins de prétentions au public et plutôt comme une suite de tableaux agréables que comme une pièce de caractère, a obtenu et mérité le succès le plus distingué.

PERSONNAGES.

MDE. DE SAINT-CLAIR, *veuve.*

EUGÉNIE, *fille de madame de Saint-Clair.*

CONSTANCE, *jeune veuve, mère et nourrice, nièce de madame de Saint-Clair.*

MDE. D'ORVILLE, *mère de madame de Saint-Clair.*

URSULE, *jeune dévote, cousine de madame de Saint-Clair.*

MDE. DE COURTMONDE, *connoissance de famille.*

JUSTINE, *suivante.*

LISIDOR, *oncle de Germeuil.*

GERMEUIL, *officier, âgé de dix-huit ans.*

DUBOIS, *valet de Lisidor.*

La scène se passe dans un château voisin de Paris, appartenant à madame de Saint-Clair, qui s'y trouve rassemblée avec sa famille.

LES FEMMES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGENIE, JUSTINE.

JUSTINE, *(assise et cousant, à Eugénie qui entre d'un air rêveur.)*

A-t-on déjà soupé?

EUGÉNIE.

Pas encor, j'imagine.

JUSTINE.

Et vous sortez de table?

EUGÉNIE.

Ah! ma pauvre Justine!...

JUSTINE.

Quoi! toujours des soupirs!

EUGÉNIE, *(soupirant.)*

Germeuil n'a pas mangé.

JUSTINE, *(souriant.)*

Ni vous non plus?

EUGÉNIE.

Hélas! combien il est changé!

Sa pâleur....

JUSTINE.

Sa pâleur est toute naturelle:

Il est convalescent.

EUGÉNIE.

Tu crois?

JUSTINE, *(en confidence.)*

Mademoiselle,

Je vous crois, entre nous, plus malade que lui.

EUGÉNIE.

Il est vrai que ce soir....

JUSTINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui.

J'ai suivi les progrès de votre maladie!

EUGÉNIE.

De ma maladie!

JUSTINE.

Oui: c'est une épidémie

Dont la malignité gagne dans la maison.

EUGÉNIE.

Ciel!

JUSTINE.

Je vous dis que c'est une contagion.

Par un coup du hasard sept femmes rassemblées,

Vivoient presque d'accord dans le monde isolées;

Et dans notre château, nous ignorions, hélas!
S'il habitoit encor des hommes ici-bas.
Madame votre mère en avoit, par prudence,
Chassé le jardinier, de peur de médisance.
Cela n'empêchoit pas que, tout le long du jour,
Le couvent ne parlât de tendresse et d'amour,
Qu'on n'y traitât les lois de la galanterie
Et l'art insidieux de la coquetterie.
Mais combien ce qu'on fait vaut mieux que ce qu'on dit!
Tous nos amours alors se passoient en récit....
Enfin Germeuil paroît, et l'action commence.
Homme, il étoit proscrit: cependant sa souffrance,
Sa jeunesse, ses yeux abattus de langueur,
Tout de l'arrêt fatal adoucit la rigueur.
Un officier mourant, au printemps de son âge,
Par la fièvre surpris au milieu d'un voyage,
Qui, d'une voix touchante, aux pieds de la Beauté
Vient réclamer les droits de l'hospitalité,
Rarement à ses voeux la trouve inexorable.

EUGÉNIE, *(vivement.)*

Eh! qui n'eût eu pitié de son sort déplorable!

JUSTINE, *(à part.)*

L'amour, qui prend souvent le nom de l'amitié,
Emprunte quelquefois celui de la pitié.

(Haut.)

L'humanité séduit le coeur de l'innocence,
Et la compassion va plus loin qu'on ne pense.

EUGÉNIE.

Mais, où peut-elle aller?

JUSTINE.

Je ne sais, mais enfin

Tout le monde en ces lieux semble avoir du chagrin.
Notre jeune malade est en convalescence;
On n'en est pas plus gai, sur-tout en son absence.
Madame de Saint-Clair a perdu l'agrément
De son esprit aimable et de son enjoûment.
Votre bonne maman, si causeuse et si folle,
Néglige en soupirant le don de la parole.
Madame de Courtmonde, au ton mâle et guerrier,
Professeur en amour, redevient écolier.
Notre dévote Ursule, inquiète et pensive,
Imite, en gémissant, la colombe plaintive.
Mère d'un jeune fils, veuve d'un vieil époux,
Constance est insensible à des plaisirs si doux;
Elle embrasse, en pleurant, son enfant qu'elle allaite.
On diroit, à la voir sombre, morne et distraite,
Ou que ce cher enfant est prêt à la quitter,
Ou que son vieux mari vient de ressusciter.
Les fleurs sur votre teint meurent à peine écloses:
J'y vois encor des lis, mais j'y cherche des roses.
Enfin, moi qui vous plains, je me fais peine à voir,
Et n'ose qu'en tremblant consulter mon miroir....
Mais, Madame paroît.

SCÈNE II.

MDE. *DE SAINT-CLAIR, EUGENIE, JUSTINE.*

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc, Eugénie,
Sans raison, brusquement quitter la compagnie?

EUGÉNIE.

Pardon! maman; j'avois l'esprit préoccupé.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

De quoi donc?

JUSTINE, *(ironiquement.)*

De quelqu'un qui n'avoit pas soupé.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Justine, laissez-nous.

SCÈNE III.

MDE. *DE SAINT-CLAIR, EUGENIE.*

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Ma fille, la tristesse,
De moment en moment, flétrit votre jeunesse:
Vous ne vous prêtez plus à nos amusemens;
Vous ne souriez plus à mes embrassemens;
Vous laissez, en naissant, mourir votre génie.
Tous ces talens, qui sont le charme de la vie,
Et que vous cultiviez avec tant de douceur,
Vous les abandonnez. Parlez: à votre coeur,
Près de moi, mon enfant, manque-t-il quelque chose?

EUGÉNIE.

Vous soupirez, vous-même....

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(vivement.)*

Et vous en êtes cause.

EUGÉNIE.

Moi!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Vous, ma fille.

EUGÉNIE.

Hélas!

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(confidemment.)*

Peignez-moi, sans détour,
Ce que vous éprouvez.

EUGÉNIE, *(naïvement.)*

Je sens de jour en jour
Une mélancolie, une langueur secrète
Dont l'attrait inconnu me charme et m'inquiète.
Tantôt là, dans mon sein, c'est un abattement
Qui m'accable: tantôt c'est un enchantement.
Mes yeux sont éblouis de toute la nature;
L'air me semble plus doux, la lumière plus pure.
Je ne sais quel génie entraîne alors mes pas.
Je poursuis un objet que je ne connois pas.
Lasse enfin de chercher une vaine chimère,
Je me dis: « Retournons dans les bras de ma mère. »
Je reviens en rêvant; mes regards inquiets
Vous rencontrent.... Ce n'est pas vous que je cherchois,
Eh! mais qui donc?... le jour, je comprime mes larmes:
Mais la nuit vient; alors que j'éprouve de charmes
A les répandre! Non, jamais on n'a goûté,
Avec tant d'amertume, autant de volupté.

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(attendrie.)*

Ma fille, je connois votre état; j'ai moi-même
Eprouvé comme vous....

EUGÉNIE.

Quoi! vous pleurez!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Je t'aime,
Et je ne saurois voir arriver sans effroi
L'instant où ton bonheur ne dépend plus de toi.
Que mon exemple au moins te préserve et t'éclaire!
Viens, mon enfant, et lis dans le coeur de ta mère.
Lorsque j'avois ton âge et ta simplicité,
Comme toi j'aspirois à la félicité.
Dans le bonheur d'autrui je croyois voir le nôtre:
Mon coeur me demandoit à dépendre d'un autre...
Hélas! j'eus le malheur de rencontrer celui
Qu'involontairement tu cherches aujourd'hui.
J'admirai son maintien et son air de décence;
Dans ses yeux la douceur, sur son front l'innocence.

EUGÉNIE, *(ingénument.)*

Comme Germeuil?

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(à part, vivement.)*

O ciel! l'oncle fit mon malheur:
Le neveu feroit-il le sien!

EUGÉNIE, *(observant le trouble de sa mère.)*

Que sa douleur

(Haut.)

Me touche! Poursuivez:

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(continuant avec énergie.)*

J'en fus abandonnée....

EUGÉNIE.

L'ingrat!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Et je passai ma vie infortunée
Dans les regrets, l'ennui, le silence et les pleurs,

Jusqu'au temps où l'hymen vint calmer mes douleurs.
Je devins mère alors, et ma chère Eugénie
Me fit trouver encor des plaisirs dans la vie.

EUGÉNIE, (*tendrement.*)

Ma mère!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*la serrant dans ses bras.*)

Oui, mon enfant, oui, l'amour maternel
Est de tous nos amours le seul qui soit réel:
Je le sens.

EUGÉNIE.

Quoi! maman, ce sentiment si tendre
Qu'on goûte à se parler, à se voir, à s'entendre,
Ces soupirs?....

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Sont les fleurs dont le piége est couvert.
Ce qu'on gagne en amour ne vaut pas ce qu'on perd...
Ah puisses-tu jamais ne connoître les hommes!

EUGÉNIE.

Mais je n'en ai connu que d'aimables,

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Nous sommes
Dupes de ce prestige, et l'amabilité
Déguise trop souvent l'insensibilité;
L'artifice....

EUGÉNIE.

Comment! je les entends sans cesse
Attester leur honneur et leur délicatesse.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Nous trahir, ce n'est point blesser la probité.

EUGÉNIE.

Mais, une trahison est une lâcheté.

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(avec amertume.)*

Tromper un homme, c'est une action infame:
Mais c'est un passe-temps que tromper une femme.

EUGÉNIE.

Quelle horrible injustice!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Ils ne se font aimer
Que de celles qu'ils ont le désir d'opprimer.
N'aime pas, si tu peux; ou, si ton coeur soupire,
Résiste, mon enfant, au plaisir de le dire.
Tu te perdrois toi-même, ou du moins ton amant:
Une femme le perd toujours en le nommant.

EUGÉNIE.

Mais s'il se nommoit, lui?

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Garde-toi de le croire.
Leur orgueil nous vend cher l'honneur de la victoire.

EUGÉNIE.

Les hommes ont donc moins d'amitié que d'orgueil?

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(vivement.)*

Tous.

EUGÉNIE, *(de même.)*

Sans en excepter?....

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Un

EUGÉNIE.

Pas même Germeuil!?

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(froidement.)*

A quel propos Germeuil?

EUGÉNIE, *(embarrassée.)*

Que sais-je! je vous cite
Un exemple. Germeuil....

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Eh bien! Germeuil?...

EUGÉNIE, *(déconcertée.)*

Mérite.
Par ses mœurs, ses vertus, d'être excepté de ceux....

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Celui que l'on excepte est le plus dangereux;
Entendez-vous, ma fille?

EUGÉNIE.

Hélas! comment donc faire!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

(Sévèrement,) *(Tendrement.)*
Fuir ce que vous cherchez... et n'aimer que ta mère.

SCÈNE IV.

MDE. *DE SAINT-CLAIR, EUGENIE,* MDE. *D'ORVILLE tenant GERMEUIL par une main, URSULE par l'autre; d'un côté* MDE. *DE COURTMONDE, de l'autre CONSTANCE en habit de veuve; JUSTINE remettant une lettre à madame de Saint-Clair.*

MDE. D'ORVILLE *(à Germeuil.)*

Allons, Monsieur: allons, faites ce que je veux;
Prenez un peu de thé.

URSULE, *(d'un ton mielleux.)*

Du syrop vaudroit mieux.

MDE. D'ORVILLE, *(sèchement.)*

Pour un mal d'estomac?

URSULE.

Oui, le syrop lui donne...

MDE. D'ORVILLE.

Un capitaine est-il un confesseur de nonne
Pour le sucrer?

URSULE.

Son mal tient au genre nerveux;
Et l'on sait que les nerfs aiment les onctueux.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Peut-être qu'un bouillon....

CONSTANCE.

Du lait.

EUGÉNIE.

Un lok.

MDE. D'ORVILLE.

Chimère!
Prenez du thé.

MDE. DE COURTMONDE, *(d'un ton mâle.)*

Du thé? remède de grand'mère.

MDE. D'ORVILLE, *(vivement.)*

De grand'mère?

MDE. DE COURTMONDE.

Du vin: le vin rend la vigueur,
Rétablit l'estomac et raffermit le coeur.

MDE. D'ORVILLE, *(bas à Justine.)*

Fais toujours du thé.

JUSTINE.

Bon.

(Elle va à la cheminée préparer le thé.)

GERMEUIL.

Souffrez, par complaisance,

Que je ne prenne rien.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Liberté.

MDE. D'ORVILLE, *(à part.)*

Patience!

GERMEUIL.

Je crois que le sommeil peut seul guérir mes maux.

CONSTANCE, *(tendrement.)*

Oui, le plus grand des biens, sans doute, est le repos.

GERMEUIL.

Je vais donc reposer.

MDE. D'ORVILLE, *(arrêtant Germeuil.)*

Non pas. Justine: écoute;

Va bassiner son lit.

JUSTINE.

J'y vais.

EUGÉNIE.

Bien chaud.

JUSTINE.

Sans doute.

URSULE.

Avec un peu de sucre.

JUSTINE, *(de même.)*

Oui.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Que tout soit fermé.

JUSTINE.

Oh! hermétiquement.

CONSTANCE.

Le feu bien allumé....

(*Bas.*)

Vois si mon fils dort.

JUSTINE, (*avec intérêt.*)

Oui.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté JUSTINE.*

MDE. DE COURTMONDE.

Capitaine, on vous joue.

GERMEUIL.

Pourquoi donc?

MDE. DE COURTMONDE.

Je crois voir Annibal à Capoue.

GERMEUIL.

Vous vous trompez. On peut éprouver la douceur,
Des soins de la beauté sans dégrader son cœur.
Les secours prodigués par une main chérie,
A l'ame d'un guerrier donnent plus d'énergie.
Au milieu des combats, s'il peut se souvenir
Que son sang a l'honneur de vous appartenir,
Tout céde à sa valeur, tout lui devient possible;
Et, sauvé par vos mains, je me sens invincible.

MDE. DE COURTMONDE, (*avec dédain.*)
Des madrigaux?

MDE. DE SAINT CLAIR, (*s'asseyant.*)
Vraiment c'est notre défenseur:
Il s'en acquitte bien.

(*Ici tout le monde s'assied. On dispute les places qui sont auprès de Germeuil, en ayant l'air de les refuser.*)

MDE. D'ORVILLE, (*à madame de Courtmonde.*)
A la place d'honneur
Mettez-vous.

(*Elle se place près de Germeuil, et renvoie les trois jeunes au delà de madame de Saint-Clair, en disant:*)
Vous, là bas.

URSULE, (*à Constance et Eugénie.*)
La maman se partage
Assez bien.

(*On est assis dans l'ordre suivant: madame de Courtmonde, Germeuil, madame d'Orville, madame de Saint-Clair, Eugénie, Constance, Ursule.*)

MDE. D'ORVILLE, (*tricotant.*)
Mes enfans, reprenons notre ouvrage.

URSULE, (*brodant.*)
Mon fichu,

CONSTANCE, (*faisant des bonnets d'enfant.*)
Mes bonnets.

EUGÉNIE, (*attachant des nœuds-verts sur une baigneuse.*)
Mes nœuds.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*décachetant sa lettre.*)
Vous permettez...

MDE. DE COURTMONDE.

Quel ennui!

MDE. D'ORVILLE, *(avec aigreur.)*

Comme nous, brodez ou tricotez.

MDE. DE COURTMONDE, *(riant.)*

Tricoter!....

MDE. D'ORVILLE.

Pourquoi pas? Oh! vous avez beau rire?
Apprenez qu'il vaut mieux tricoter que médire:
On fait des bas de plus, et des péchés de moins.

MDE. DE COURTMONDE.

L'un n'empêche pas l'autre.

MDE. D'ORVILLE.

Il le compense au moins.

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(avec douceur, interrompant sa lecture.)*

Ma mère!....

MDE. D'ORVILLE.

(Aux jeunes, gaiement.)

Je me tais.... Si j'ai bonne mémoire,
De Bérénice hier j'ai commencé l'histoire.

TOUS, *(à part.)*

Ah!....

MDE. D'ORVILLE.

Je vais l'achever.

CONSTANCE, *(voulant l'arrêter.)*

Mais....

MDE. D'ORVILLE.

J'en sais encor trois.

TOUS, *(effrayés.)*

Quoi!....

MDE. D'ORVILLE.

Vous n'en perdrez rien. « Bérénice autrefois...

MDE. DE COURTMONDE, *(à Germeuil.)*

Capitaine, traitons la tactique.

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(vivement en lisant.)*

Clarice

A marié son fils.

URSULE, CONSTANCE et EUGÉNIE, *(avec sentiment.)*

Bon!

MDE. D'ORVILLE, *(vivement.)*

Comme Bérénice.

MDE. DE COURTMONDE, *(à Germeuil.)*

Or donc....

EUGÉNIE, *(à Constance.)*

Quel est ce point?

CONSTANCE.

C'est un point d'Alençon.

URSULE, EUGÉNIE.

Qu'il est fin?

MDE. D'ORVILLE, *(à Germeuil.)*

Bérénice avoit donc un garçon.

GERMEUIL.

Bien!....

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(refermant sa lettre.)*

Léonore est morte: ah quelle perte affreuse!

TOUS.

Dieux!

EUGÉNIE, (*étourdiment essayant sa baigneuse.*)

Mesdames, comment trouvez-vous ma baigneuse?

URSULE et CONSTANCE.

Charmante!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*à Eugénie.*)

Approchez-vous.

(*Elle la recoiffe.*)

EUGÉNIE.

Mes petits rubans verts? ....

MDE. DE COURTMONDE, (*à Germeuil.*)

Mes calculs ....

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*à Eugénie.*)

Sont gentils, mais posés de travers.

MDE. DE COURTMONDE, (*se levant avec fureur.*)

De travers!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*continuant de rajuster la coiffure d'Eugénie.*)

Mais on peut les rajuster.

MDE. DE COURTMONDE.

Madame!....

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Voyez plutôt....

MDE. DE COURTMONDE.

Quittez le ton de l'épigramme.

MDE. D'ORVILLE, (*vivement.*)

(*A madame de Courtmonde.*) (*Aux autres.*)

Si vous tricotiez, vous..... Vous, si vous m'écoutiez....

MDE. DE COURTMONDE.

Des contes, des bonnets, des noeuds, quelles pitiés!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Madame, vous pouvez vous mettre au rang des hommes;

Mais laissez-nous en paix être ce que nous sommes.
Si, lorsqu'il nous créa, le ciel eût consulté
Et votre prévoyance et votre habileté,
D'une essence plus mâle il eût formé nos ames;
Les hommes auroient eu les foiblesses des femmes.
Pour vous complaire enfin, le sexe masculin
Auroit cédé le pas au sexe féminin.
Mais sans votre conseil les choses s'étant faites,
Il faut bien vous résoudre à nous voir imparfaites.
Accusez le destin d'injustice ou d'erreur;
De partialité taxez le créateur;
Revendiquez nos droits: mais, je vous en conjure,
Ne nous imputez pas les torts de la nature.

MDE. DE COURTMONDE.

Corrigez donc ces torts si vous les connoissez.
Depuis près de huit jours, n'avez-vous pas assez
Parlé d'ajustement, de béguins, de dentelles?
Mon sexe me fait honte avec ses bagatelles.

GERMEUIL.

Des femmes, il est vrai, le plus grave entretien,
Tout bien analysé, peut se réduire à rien:
Mais ce rien dans leur bouche a l'air de quelque chose.
Les femmes ont le don de la métamorphose;
Elles savent donner de la réalité
Aux Etres de raison que leur fécondité
Enfante en se jouant. Ces enfans éphémères
Apportent en naissant les grâces de leurs mères.
Aussi, pour soutenir la conversation,
Leur esprit ne met point à contribution
L'histoire, la science, encor moins la sagesse.

C'est dans ses propres fonds qu'il puise sa richesse;
Et, mieux qu'un certain Grec qui s'en vantoit, je croi
Que chacune de vous porte tout avec soi.

MDE. DE COURTMONDE, (*à Germeuil.*)

Avec ces fadeurs-là vous êtes sûr de plaire.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *JUSTINE.*

JUSTINE.

L'appartement est prêt.

GERMEUIL. (*prenant congé,*)

Mesdames...

MDE. D'ORVILLE, (*l'arrêtant.*)

Oh! j'espère.

Que vous prendrez du thé.

GERMEUIL.

Je n'ai besoin de rien.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Eh! ma mère, pourquoi le forcer?

MDE. D'ORVILLE.

Pour son bien.

GERMEUIL.

(*Justine lui présentant une tasse.*)

Non, Justine....

JUSTINE.

Monsieur, j'accomplis l'ordonnance

De Madame.

MDE. D'ORVILLE, (*sévèrement.*)

Oui, Monsieur.

GERMEUIL, (*buvant.*)

C'est par obéissance.

MDE. D'ORVILLE, (*d'un air triomphant tandis qu'il boit.*)

De syrops, de bouillons vous l'avez entêté;
Mais je savois bien, moi, qu'il aimoit mieux le thé.

URSULE.

Malgré lui.

MDE. D'ORVILLE, (*à Germeuil.*)

Saluez toute la compagnie;
Et puis partons.

GERMEUIL, (*baisant la main de madame de Saint-Clair.*)

Bon soir, ma mère et mon amie.
(*A Ursule, de même.*)
Recevez mon hommage.
(*A madame de Courtmonde, de même.*)
Agréez mon respect.
(*A Constance et Eugénie.*)
Bon soir, mes soeurs.

CONSTANCE et EUGÉNIE, (*timidement.*)

Bon soir!

GERMEUIL, (*n'osant leur baiser la main qu'elles n'osent lui présenter.*)

Toujours nouveau regret
Quand il faut vous quitter.
(*Il s'éloigne.*)

JUSTINE.

Vous oubliez Justine!

GERMEUIL, (*lui prenant la main.*)

Bonne nuit.

MDE. D'ORVILLE.

Viendrez-vous!...

(*Elle le conduit jusqu'à la porte, s'arrête, se retourne, et revient.*)

Restez là... J'imagine

Qu'on n'en jasera pas.

(*Pendant ce temps Germeuil envoie de loin des baisers à Constance et Eugénie.*)

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec respect.*)

Ma mère!

MDE. D'ORVILLE.

Oh! les caquets...

TOUTES, (*en riant.*)

Sur vous?...

MDE. D'ORVILLE.

J'aurai demain soixante et huit ans; mais ..

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Nous vous respectons trop pour....

MDE. D'ORVILLE, (*gaiement.*)

Mes enfans, courage!

Vous en ferez autant quand vous aurez mon âge.

Adieu, je sors bien vîte, et reviendrai bientôt.

JUSTINE, (*ironiquement.*)

Madame peut rester; car Nérine est là-haut.

MDE. D'ORVILLE.

Vous l'entendez.

(*A Germeuil qui s'est rapproché de Constance et d'Eugénie.*)

Allons! que de cérémonie!

On ne dit pas bonsoir deux fois.

(*Elle l'emmène brusquement.*)

SCÈNE VII.

MDE. *DE COURTMONDE*, MDE. *DE SAINT-CLAIR*, *EUGENIE*, *CONSTANCE*, *URSULE*, *JUSTINE*.

MDE. DE COURTMONDE.

Moi, je parie

Que la bonne maman a des prétentions.

URSULE.

Pourquoi craindre, en effet, que nous ne médisions?

CONSTANCE.

Sur les rangs, à tout âge, on cherche à se remettre

EUGÉNIE.

Ce qu'on n'est plus, on aime encore à le paroître.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Ma fille respectez notre mère. Je sais
Qu'elle a quelques défauts; mais ils sont effacés
Par mille qualités. Si je n'étois sa fille
Je pourrois avouer qu'elle jase, babille,
Que son entêtement n'aura jamais d'égal...
Mais je me tais: voilà le respect filial.

MDE. DE COURTMONDE.

Cette leçon sera fidellement suivie.

(*Gaiement à madame de Saint-Clair.*)

Çà faisons-nous la paix?

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc, je vous prie?

MDE. DE COURTMONDE.

Je vous ai fait la guerre avec mes vérités.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*lui tendant les bras.*)

Je ne me souviens plus de vos hostilités.

MDE. DE COURTMONDE, (*l'embrassant.*)

Bonsoir, mon coeur.

(*Madame de Saint-Clair voulant la conduire.*)

Restez.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Vous laisser aller seulè!

MDE. DE COURTMONDE.

Je le veux.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*saluant.*)

J'obéis.

(*Madame de Courtmonde sort en faisant beaucoup de démonstrations d'amitié que madame de Saint-Clair lui rend.*)

SCÈNE VIII.

MDE *DE SAINT-CLAIR, EUGENIE, CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.*

JUSTINE, (*à part.*)

Oh! la vieille bégueule!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*entendant Justine.*)

(*A part.*) (*Haut.*)

Justine s'y connoît. Est-il rien de plus vain
Qu'une femme qui veut, en dépit du destin,
Se déféminiser! Cet Etre hétéroclite.
Du sexe qu'il usurpe et du sexe qu'il quitte,

Négligeant le solide et saisissant le faux,
Laisse les qualités et prend tous les défauts.
Ces êtres-là ne sont d'aucun genre. Les femmes
N'oseroient à leur ordre associer ces dames:
Des hommes le parti n'en est pas fort tenté.
Leur rôle est donc celui de la neutralité.

URSULE.

Triste rôle!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Jamais les femmes ne s'en louent:
Et tous les jours pourtant que de femmes le jouent!
(*Elle embrasse gaiement Constance et Ursule, et fait signe à Eugénie de la suivre.*)

SCÈNE IX.

CONSTANCE, URSULE, EUGENIE, JUSTINE.

CONSTANCE.

Ma tante pourroit bien le jouer dans dix ans.

URSULE.

Vous la faites, Madame, attendre un peu long-temps.

EUGÉNIE, (*étourdiment.*)

Elle a beaucoup d'esprit, mais....

JUSTINE, (*l'enhardissant,*)

Eh bien?

EUGÉNIE, (*timidement.*)

C'est ma mère.

URSULE. (*l'approuvant.*)

Ah oui!

JUSTINE.

Raison de plus; l'amitié nous éclaire.

EUGÉNIE, (*timidement.*)

Sur les défauts de ceux que nous devons aimer...

JUSTINE.

On peut baisser les yeux, mais non pas les fermer.

EUGÉNIE, (*sévèrement.*)

Moi, je les ferme.

JUSTINE, (*gaiement.*)

Eh bien! les yeux fermés, je gage
Que vous voyez Madame au déclin du bel âge,
Disputant avec vous de grâce et de fraîcheur,
Du parallèle encor s'attribuer l'honneur;
Qu'aux glaces en tous lieux vous la voyez sourire,
Et, d'un oeil caressant, négligemment se dire:
« Je suis toujours très-bien; et ma fille, je croi,
« Malgré ses dix-sept ans, échoûroit près de moi;
« Car je suis vraiment belle; elle n'est que gentille;
« Et son petit minois ... »

EUGÉNIE, (*avec dépit.*)

Si je n'étois sa fille!...
Mais je me tais; voilà le respect filial.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.

URSULE.

L'innocente vraiment ne se forme pas mal.

CONSTANCE.

Ma belle, épargnez-la. Tenez, c'est mon amie.
Elle est inconséquente, entêtée, étourdie,
Raisonnant mal, parlant souvent mal-à-propos;
Mais scrupuleusement je cache ses défauts.

URSULE.

Votre discrétion est digne de louange.

CONSTANCE.

Je vais revoir mon fils. Bonsoir!

URSULE, (*l'embrassant.*)

Adieu, mon ange!

(*Constance sort.*)

SCÈNE XI.

URSULE, JUSTINE.

URSULE.

Quel scandale, bon dieu! cette femme est tout fiel:
Chaque mot de sa bouche est un péché mortel.....
(*Mystérieusement.*)
Elle va voir son fils!

JUSTINE.

C'est son trésor.

URSULE.

Justine,
Germeuil tout près de là... dort.

JUSTINE.

Sa chambre est voisine.

URSULE.

L'innocence est bien foible, et l'amour est bien fin!
(Pieusement.)
Mais on ne doit jamais penser mal du prochain.
(Elle sort.)

SCÈNE XII.

JUSTINE, (seule, éteignant les lumières.)

Fort bien! en sureté du moins je me retire:
Je ne laisse après moi personne pour médire.
Mais n'est on pas là-haut rassemblé?.... C'est bien pis!
Si je suis en commun mise sur le tapis,
Je dois être à présent joliment habillée!
Vîte! allons prévenir ou rompre l'assemblée.
(Elle sort en courant.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre voisine de celle de Germeuil. Au fond, la porte d'entrée. A droite, une porte latérale. A gauche, un canapé placé près du feu.

SCÈNE PREMIÈRE.

MDE. *DE SAINT-CLAIR, DUBOIS.*

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*en grand négligé.*)

Que voulez-vous?

DUBOIS, (*faisant beaucoup de révérences.*)

Madame....

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Aussi matin!....

DUBOIS, (*se donnant des grâces.*)

Peut-être

Madame n'a pas su d'abord me reconnoître.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Du tout.

DUBOIS.

Quand on reçut monsieur Germeuil céans,

(*Se montrant.*)

C'est.... Dubois que l'on mit à la porte.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Ah! j'entends.
Il repose ici près; il va mieux, votre maître

DUBOIS.

Mon maître est Lisidor, son oncle! il va paroître....

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*à part.*)

Dieux!

DUBOIS.

Et m'envoie ici, Madame, pour savoir
A quelle heure il aura le bonheur de vous voir.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Mais vous aviez promis, en partant, de vous taire.

DUBOIS.

Le malheur m'a forcé de trahir ce mystère.
Mon maître est malheureux....

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*à part.*)

Ciel!

DUBOIS.

Et, dans nos revers,
Notre coeur a besoin de ceux qui lui sont chers.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Quels sont donc vos revers?

DUBOIS.

Un destin déplorable!
Doués d'un bien honnête et d'un poste honorable,
La Fortune et l'Amour nous ont souri vingt ans;
Puis ils nous ont tourné le dos en même temps.
Bref, nos biens sont saisis. Pour comble de disgrace,
Le Ministre nous a mis hors de notre place
Hier: et ce matin, renonçant aux honneurs,
En poste nous fuyons le néant des grandeurs.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec une indifférence affectée.*)

Du Ministre dit-on quel est le caractère?

DUBOIS.

Fort sec.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Notre sexe a l'honneur de lui déplaire?

DUBOIS.

Mais, Madame, pas trop. On dit que la beauté
A son premier hommage après la vérité.
Quel que soit son organe, il la trouve adorable:
Mais il l'aime encor mieux dans une bouche aimable.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

A merveille! Et, sait-on quels sont vos créanciers?

DUBOIS.

Je les connois; ce sont d'honnêtes usuriers,
Banquiers de pharaon, chevaliers d'industrie....

MDE. DE SAINT-CLAIR.

J'entends.

DUBOIS.

Enfin des gens de bonne compagnie,
Aidés d'un procureur que l'on nomme Furet,
Furet de nom, bien moins encore que d'effet;
Qui vous gruge un client, le dissipe, le mine....
Et prendra quelque jour le monde par famine!
Il a tout embrouillé pour se donner beau jeu:
Et le fripon chez nous pille, en criant au feu!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Mais Lisidor?....

DUBOIS.

D'abord étourdi par l'orage,

Sa gaîté du chagrin perce enfin le nuage.
Suivant l'usage, il s'est consolé ce matin
En médisant un peu du sexe féminin.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Il le déteste donc?

DUBOIS.

Lui plaire est son étude
Unique.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc en médire?

DUBOIS.

Habitude.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Vous avez de l'esprit.

DUBOIS, (*flatté.*)

Moi? point.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Ne pas vouloir
Convenir qu'on en a, Dubois, c'est en avoir.

DUBOIS, (*déconcerté.*)

Madame . . .

(*Beaucoup de révérences.*)

MDE. DE SAINT-CLAIR.

(*A part.*) (*Haut.*)
Il est à moi. Pourriez-vous me conduire
A Paris dans une heure?

DUBOIS, (*vivement.*)

A l'instant.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Je désire
Qu'ainsi que mon départ mon retour soit secret.

DUBOIS.

Comptez!...

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec affectation.*)

Vous êtes homme ; et tout homme est discret.

DUBOIS, (*saluant.*)

C'est trop d'honneur . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Allez. Lisidor peut paroître.

(*Dubois sort.*)

SCÈNE II.

MDE. *DE SAINT-CLAIR*, (*seule.*)

Je vais donc le revoir! l'aimé-je encor?... le traître!
Son image me suit ; j'y rêve; je m'y plais.
Je me surprends encore au temps où je l'aimois.
Comme il va s'accuser de m'avoir négligée!
(*Tristement.*)
Peut-être aussi va-t-il me trouver bien changée!
(*Avec ame.*)
Ah! prouvons-lui du moins que mon coeur ne l'est pas.
Il est dans le malheur; tirons-le de ce pas.
Voyons ses créanciers, et le Ministre même;
(*Fièrement.*)
Car, puisqu'il ne hait pas les femmes, il les aime.
Employons de notre art le secours enchanteur:
Comme une autre jadis j'ai su fléchir un coeur,
Captiver un esprit, plier un caractère.
J'avois depuis long-temps oublié l'art de plaire;

Je veux m'en souvenir : encor pour un seul jour,
Tendre amitié, rends-moi les grâces de l'amour!

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

JUSTINE, (*entrant par une porte latérale, et tenant GERMEUIL par la main.*)

JUSTINE.

Avez-vous dormi ?

GERMEUIL.

Non; j'ai la fièvre.

JUSTINE.

Il frissonne!

GERMEUIL.

Mon oncle m'inquiète.

JUSTINE.

Eh! pourquoi?

GERMEUIL.

Je soupçonne
Qu'il est à ma poursuite; et, s'il me trouve ici,
Je suis perdu!

JUSTINE.

Perdu?

GERMEUIL.

C'est qu'il est l'ennemi,
Mais l'ennemi juré des femmes.

JUSTINE.

Ah quel conte!

GERMEUIL.

Il les déteste au point qu'il jase sur leur compte
A tout propos.

JUSTINE, *(apprêtant le canapé.)*

Cela ne prouve rien du tout:
Souvent, plus on en jase, et plus on en est fou.
Qu'il vienne, ce censeur, nous lui ferons voir comme
Les femmes à son coin savent ranger un homme.
(Lui présentant le canapé.)
Couchez-vous là-dessus; vous serez près du feu.
(Elle attise le feu.)

GERMEUIL, *(se couchant.)*

Ah! je suis accablé!

JUSTINE.

Dormez, dormez un peu.

GERMEUIL, *(réfléchissant.)*

M'en aller . . . Je ne puis.

JUSTINE.

Paix!

GERMEUIL, *(de même.)*

Ecrire . . . Je n'ose!

JUSTINE.

Paix donc! On ne peut pas reposer quand on cause.
(Germeuil s'endort.)
Pauvre enfant! il n'a pas sommeillé de la nuit.
Combien il a souffert! Enfin il s'assoupit.
Il ne dormira pas, je crois, long-temps encore;
Car tout le monde ici se lève avec l'aurore.
On va, l'on vient, on jase, on rit, on pleure: alors
C'est un bruit à ne pas laisser dormir les morts.
C'est à qui me viendra demander la première:

»Va-t-il mieux? A-t-il bien passé, la nuit dernière ?«
L'une entre, l'autre sort: on diroit qu'un lutin
Les agite. Oh! l'amour est un réveil-matin
Qui, de ce doux péché qu'on nomme la paresse,
En moins de deux leçons, corrige la jeunesse.

SCÈNE IV.

JUSTINE, GERMEUIL, (dormant.) EUGENIE.

EUGÉNIE, (*à travers la port..*)

Justine!

JUSTINE, (*avec impatience.*)

Justement!

(*Allant ouvrir.*)

Qui vive?

(*Elle ouvre.*)

EUGÉNIE, (*à la porte, sans entrer.*)

A-t-il dormi?

JUSTINE.

Il n'a pas fermé l'oeil.

EUGÉNIE, (*tristement.*)

On ne dort plus ici.

JUSTINE.

Il s'est levé souffrant, s'est mis sur cette chaise
Et vient de s'assoupir.

EUGÉNIE, (*cherchant à le voir de loin.*)

Il est mal à son aise?

JUSTINE, (*voulant la faire entrer.*)

Point du tout. Voyez.

EUGÉNIE.

Non.

JUSTINE.

Quel mal? ...

EUGÉNIE.

Je n'en sais rien;
Mais il est convenu que cela n'est pas bien.

JUSTINE.

Ces maudits préjugés ! . . .

EUGÉNIE, (*cherchant toujours à voir Germeuil.*)

Il est pâle je gage?

JUSTINE, (*s'avance.*)

Mais sa bouche sourit. Voyez-vous son visage ?

EUGÉNIE.

Pas tout-à-fait.

JUSTINE.

Hélas ! qu'il est intéressant !
C'est l'aimable abandon de l'Amour languissant.

EUGÉNIE.

Que je voudrois le voir !

JUSTINE, (*allant à elle.*)

Approchez.

EUGÉNIE.

Non, Justine.

JUSTINE.

Un seul pas.

EUGÉNIE.

Non te dis-je.

JUSTINE, (*revenant.*)

Adieu donc!

EUGÉNIE, (*très-vivement.*)

J'imagine

Un moyen.

JUSTINE.

Quel est-il?

EUGÉNIE.

De plus haut, l'on pourroit.

L'apercevoir.

JUSTINE.

Comment?

EUGÉNIE.

Donne ce tabouret.

JUSTINE, (*le lui donnant.*)

Qu'une fille a d'esprit, quand l'amour la conseille!

(*Eugénie, montée sur le tabouret.*)

Voyez-vous?

EUGÉNIE, (*transportée de joie.*)

Mon enfant, je le vois à merveille!

Qu'il est bien!

SCÈNE V.

GERMEUIL, (*dormant;*) *JUSTINE, EUGENIE,* (*sur le tabouret,*) *CONSTANCE,* (*la surprenant.*)

CONSTANCE, (*avec ironie.*)

L'attitude est charmante!

EUGÉNIE, (*troublée.*)

Je croi

Que . . . je ne fais de mal à personne.

CONSTANCE, (*à part.*)
Qu'il moi.

EUGÉNIE.
On peut bien regarder de loin, sans qu'il arrive . . .

CONSTANCE.
Ce qui nous plaît de près nous charme en perspective . . .
(*Avec dépit et gaieté.*)
Ne me pourriez-vous pas céder le tabouret ?

EUGÉNIE.
Je puis le partager.

CONSTANCE, (*montant auprès d'Eugénie.*)
Aidez-moi, s'il vous plaît.

JUSTINE, (*les considérant.*)
Le joli groupe !

EUGÉNIE, (*à Constance avec ironie.*)
Eh bien?

CONSTANCE, (*avec une indifférence affectée.*)
Eh bien . . .

EUGÉNIE.
Que vous en semble?

CONSTANCE.
Mais il n'est pas trop mal.

EUGÉNIE.
Comme votre main tremble !

CONSTANCE, (*troublée.*)
Vous croyez ?

EUGÉNIE.
Je la sens.

CONSTANCE, (*tremblante, entraîne Eugénie qui tremble aussi.*)

Je cherche à me tenir.

En équilibre . . .

EUGÉNIE, (*se sentant prête à tomber.*)

Ah, ciel!

CONSTANCE, (*à Justine.*)

Viens donc nous soutenir!

(*Justine les soutient.*)

EUGÉNIE, (*à Constance.*)

J'allois tomber.

CONSTANCE, (*à Eugénie.*)

Ma chute eût entraîné la vôtre.

JUSTINE.

Oui: vous n'êtes pas mieux d'aplomb l'une que l'autre.

CONSTANCE, (*regardant Germeuil d'un air alarmé.*)

Il dort la tête nue!

EUGÉNIE, (*avec pitié.*)

Il a froid.

JUSTINE, (*de même.*)

Oui vraiment.

CONSTANCE, (*détachant son voile, et le donnant à Justine.*)

Attends . . . Tiens.

EUGÉNIE, (*donnant son écharpe.*)

Tiens.

JUSTINE, (*gaiement.*)

Je vais l'affubler! . . .

(*Elle rit.*)

CONSTANCE.

Doucement!

EUGÉNIE.

Enveloppe le col, de sorte . . .

JUSTINE.

Oui. Je devine . . .

CONSTANCE.

Plus haut.

JUSTINE.

J'entends.

EUGÉNIE.

Plus bas.

JUSTINE.

Ainsi?

CONSTANCE et EUGÉNIE, (*avec impatience.*)

Eh non, Justine!

JUSTINE, (*de même.*)

Ma foi, faites vous-même.

CONSTANCE, (*à Eugénie.*)

Irons-nous?

EUGÉNIE, (*hésitant.*)

Non.. je veux . . .

JUSTINE, (*à Eugénie.*)

Ce que l'on défend seule, on le permet à deux.

CONSTANCE, (*entraînant Eugénie.*)

Je crois qu'elle a raison.

EUGÉNIE, *(marchant de mauvais' grâce.)*
En effet . . . (*à Constance.*) Mon amie,
J'y vais pour vous.

CONSTANCE.
C'est moi qui vous fais compagnie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MDE. *D'ORVILLE.*

MDE. D'ORVILLE, *(avec impatience, poussant Eugénie.)*
Allons donc!

EUGÉNIE et CONSTANCE, *(effrayées.)*
Ciel!

MDE. D'ORVILLE, *(contrefaisant leur marche contrainte, et les grondant.)*
Tenez . .

EUGÉNIE, *(avec joie.)*
Ah! n'est-ce que cela?

MDE. D'ORVILLE, *(sévèrement.)*
Que cela, dites-vous? Que faisiez vous donc là!

CONSTANCE.
Rien.

JUSTINE.
On venoit couvrir la poitrine et la tête
D'un malade qui dort.

MDE. D'ORVILLE, (*à Eugénie, avec amitié.*)

D'une action honnête

Pourquoi rougir ?

EUGÉNIE, (*tendrement.*)

C'étoit de peur qu'il ne gagnât

Quelque fraîcheur.

MDE. D'ORVILLE, (*de même.*)

Sans doute.

CONSTANCE.

Ou qu'il ne s'enrhumât.

MDE. D'ORVILLE.

Fort bien!

(*Ajustant Germeuil, le prenant dans ses bras, et s'attendrissant.*)

Ce cher enfant!

CONSTANCE.

Vous répandez des larmes?

MDE. D'ORVILLE.

Quel souvenir mêlé d'amertume et de charmes!

(*A Eugénie.*)

Ton aïeul dans mes bras jadis dormoit ainsi ...

CONSTANCE.

Hélas!

MDE. D'ORVILLE, (*à part, gaiement.*)

Quand il dormoit.

EUGÉNIE, (*vivement.*)

Déjeûnons-nous ici?

MDE. D'ORVILLE.

Oui.

CONSTANCE.

Mettons le couvert.

JUSTINE.

L'idée est admirable !
Notre malade va se réveiller à table.
Je vais tout apporter.

(*Elle sort par la porte latérale, à gauche.*)

MDE. D'ORVILLE.

Aidons-la.

(*Elle suit Justine avec Constance et Eugénie.*)

SCÈNE VII.

GERMEUIL, (couché.) URSULE.

URSULE.

Quel bonheur!
Il est seul ! . . . Il sommeille . . . Hélas, quelle pâleur !
Comme il change! Grand dieu, conserve ton ouvrage!
Défends à la douleur d'altérer ton image!
Quand sous ces traits divins tu t'offres à mes yeux,
Je crois te mieux connoître, et je t'adore mieux.
Oui, dans ces traits chéris, j'admire ta puissance.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *JUSTINE*, MME. *D'ORVILLE*, *CONSTANCE*, *EUGÉNIE*, (*revenant, l'une après l'autre, considérer Ursule et se contraignant pour ne pas éclater de rire.*)

URSULE, (*continuant sa prière.*)

Aussi je ne crains pas que cet amour t'offense.
Comment se pourroit-il, mon dieu, qu'il te déplût,
Puisqu'il est un moyen de faire mon salut!
Car auprès de personne, autant qu'il m'en souvienne,
Je n'ai si bien servi la charité chrétienne:
Jamais mon cœur, suivant ton précepte divin,
Ne fut si pénétré de l'amour du prochain.
Je forme avec ardeur pour son bonheur suprême
Tous les vœux qu'en secret je forme pour moi-même.
(*Elle tombe à genoux.*)
Puisse-t-il rencontrer un cœur digne du sien,
Un cœur tendre, sensible, aimant . . . comme le mien!
Puisse le sacrement unir leur destinée!
Puissent naître, Seigneur, de leur chaste hyménée
De petits innocens qui bénissent le ciel!
Puissent-ils, embrasés d'un amour mutuel,
Et des prédestinés goûtant la quiétude,
Parvenir l'un par l'autre à la béatitude!

(TOUTES, *avec un grand éclat de rire.*)

Ainsi soit-il!

URSULE, (*se relevant précipitamment, et touchant de la main Germeuil, que son geste réveille en sursaut.*)

Ciel!

GERMEUIL, (*réveillé par le geste d'Ursule, et saisissant sa main qu'il couvre de baisers.*)

Ah!

CONSTANCE, (*avec ironie, à Germeuil.*)

Poursuivez.

EUGÉNIE, (*de même.*)

C'est charmant!

GERMEUIL, (*gaiement, tenant toujours la main d'Ursule.*)

Mesdames, près de vous, le bien vient en dormant.

URSULE, (*pieusement.*)

Dans le sein des douleurs quand la Vertu sommeille,
Il est bien naturel que la Charité veille.
Cette main s'élevoit, durant votre repos,
Vers celui qui dispense et les biens et les maux;
Et, tandis que ma voix imploroit avec zèle
Pour un enfant chéri sa bonté paternelle,
Ces dames se joignoient à moi d'intention
Pour attirer sur vous sa bénédiction.

GERMEUIL, (*vivement, en baisant la main d'Ursule.*)

Ah, Mesdames, que j'ai de grâces à vous rendre!

URSULE, (*rougissant.*)

Ménagez donc ma main!

EUGÉNIE, (*avec dépit.*)

Il falloit la reprendre
Depuis .... une heure!

JUSTINE.

Hélas! le Seigneur nous défend
De reprendre aucun bien, si l'on ne nous le rend.

GERMEUIL, (*à Ursule.*)

Je vous le restitue.

CONSTANCE, (*à part.*)

On n'en est pas pressée.

MDE. D'ORVILLE, (*à Justine.*)

Que de ce côté-ci la table soit placée.

(*Toutes s'empressent de préparer le déjeûner, et de placer la table devant Germeuil.*)

GERMEUIL, (*voulant se lever.*)

Ah, Mesdames, je vais vous aider.

MDE. D'ORVILLE, (*le faisant rasseoir.*)

Non, Monsieur.

De quoi vous mêlez-vous?

JUSTINE, (*en servant.*)

Oh, quel petit bonheur!

EUGÉNIE.

Quoi donc?

JUSTINE, (*gaiement.*)

Nous n'avons point madame de Courtmonde.

TOUTES.

Quel plaisir! . . . .

GERMEUIL, (*feignant de la voir.*)

La voici! . . . .

TOUTES, (*se tournant pour aller à la rencontre de madame de Courtmonde.*)

Venez donc!

GERMEUIL, (*gaiement.*)

Tout le monde

Voudroit la voir bien loin, et tout le monde alloit

L'embrasser tendrement.

EUGÉNIE.

Mais c'est l'usage.

GERMEUIL.

C'est

Profaner l'amitié.

MDE. D'ORVILLE, (*s'asseyant près de lui.*)

Taisez-vous, je vous prie.

(*On s'assied pour déjeûner.*)

GERMEUIL.

Quel plaisir d'être là tous sans cérémonie,
Autour d'un déjeûné librement réunis!
Ce repas est vraiment le repas des amis.
Votre teint brille alors d'une fraîcheur nouvelle.
Que j'aime à contempler, sous la simple dentelle,
Ce coloris naissant, ce tendre velouté
Qui, comme sur les fruits, s'étend sur la beauté!
Ce charme-là vaut bien celui de la toilette.

MDE. D'ORVILLE.

Aussi l'heureux secret de mettre une coquette,
Aux yeux des connoisseurs valoit mieux, de mon temps,
Que vos gazes, vos fleurs et tous vos diamans.

(*Justine sort.*)

SCÈNE IX.

CONSTANCE, GERMEUIL, URSULE, EUGENIE.

CONSTANCE.

Tel qui résiste à l'art se rend à la nature.
L'amant qui, dédaignant l'éclat de la parure,

Nous brave, et de nos fers se croit bien dégagé,
S'y reprend, s'il nous voit en simple négligé.

GERMEUIL.

C'est qu'alors vos attraits sont exempts d'imposture.

URSULE, (*dévotement.*)

D'imposture! Bon dieu!

CONSTANCE.

L'expression est dure.

MDE. D'ORVILLE.

Il nous censure avec une sévérité!

EUGÉNIE, (*gaiement.*)

Hier, il nous taxoit encor de cruauté.

GERMEUIL.

Celui qui n'auroit pas l'honneur de vous connoître,
A vous en soupçonner seroit fondé peut-être.
Mais je sais que chez vous la sensibilité,
Souvent passe de l'une à l'autre extrémité.
Le besoin de sentir en secret vous excite;
La curiosité l'aiguillonne et l'irrite;
Et votre cœur saisit avec avidité
Tout ce qui peut s'offrir à son activité.
Le plaisir, la terreur, la pitié, les alarmes,
Ouvrent également la source de vos larmes,
Tout ce qui vous émeut est pour vous un plaisir;
Vous aimez mieux souffrir que de ne rien sentir.
Tel est votre penchant: dirigez-le, Mesdames;
D'amour, de bienfaisance alimentez vos ames:
Vous serez notre exemple; et bientôt nous viendrons,
De la vertu chez vous recevoir les leçons.

SCÈNE X.

LES MÊMES, *JUSTINE.*

MDE. D'ORVILLE, (*à Justine, qui entre avec empressement.*)

Qu'as-tu donc?

JUSTINE.

A la grille un homme se présente,
Et vient d'entrer.

(*Tout le monde se lève.*)

MDE. D'ORVILLE.

Jeune?

JUSTINE.

(*Elles courent, elles reviennent.*)

Oui, de quarante à cinquante ans.
Assez bien.

GERMEUIL, (*à part.*)

Si c'étoit!....

URSULE, (*devant la glace.*)

Je suis à faire peur.

(*Elle se sauve.*)

SCÈNE XI.

GERMEUIL, MDE. *D'ORVILLE*, *CONSTANCE*, *EUGENIE*, *JUSTINE*.

EUGÉNIE, (*à Constance.*)

Et nous donc! ....

CONSTANCE, (*à madame d'Orville.*)

Vous allez recevoir ce Monsieur?

MDE. D'ORVILLE.

Demeurez. Qu'aujourd'hui les femmes sont coquettes!

JUSTINE.

Songez donc qu'on n'a fait encor que deux toilettes.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *LISIDOR*.

GERMEUIL, (*se cachant derrière les femmes, dès que Lisidor paroît.*)

Ciel!

LISIDOR.

Mesdames, pardon, si j'entre dans ce lieu

Pour réclamer ....

MDE. D'ORVILLE.

Quoi donc?

LISIDOR.

Peu de chose: un neveu.

MDE. D'ORVILLE.

Je n'entends pas, Monsieur, ce que vous voulez dire.

LISIDOR.

Je vais vous l'expliquer. Je me suis fait instruire;
Et j'ai su qu'en allant joindre son régiment,
Il s'étoit emparé d'un château. .

JUSTINE, *(faisant filer Germeuil.)*

Doucement!

LISIDOR.

Il devroit maintenant combattre en Allemagne;
Mais c'est ici qu'il fait sa première campagne:
Et moi, je me présente, ainsi que je le dois,
Pour le complimenter sur ses premiers exploits.

JUSTINE, *(cherchant à l'occuper.)*

Il est trop tard; il est parti.

LISIDOR, *(la regardant fixement.)*

Je n'y crois guère.

JUSTINE.

Je vous dis....

LISIDOR.

A présent je suis sûr du contraire.

JUSTINE.

Je vous proteste....

LISIDOR.

Il est dans ce château.

JUSTINE.

Vraiment
Je vous jure qu'il est.....

LISIDOR, *(apercevant Germeuil.)*

Dans cet appartement.

(Courant après Germeuil, qui disparoît.)

Ecoutez donc, Monsieur! ....

SCENE XIII.

MDE. *D'ORVILLE, JUSTINE, EUGENIE, CONSTANCE, LISIDOR,* MDE. DE *SAINT-CLAIR.*

LISIDOR, (*rencontrant madame de Saint-Clair en courant après son neveu.*)

Dieux!... se peut-il!... Sophie!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*un peu troublée.*)

Monsieur....

LISIDOR, (*gaiement, avec émotion.*)

Pour mon neveu que je vous remercie!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

En apprenant, Monsieur, qu'il vous appartenoit,
J'ai senti tout le prix du bien que j'avois fait.

LISIDOR.

Ah! combien j'ai de torts, et!....

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*à part.*)

Devant ma famille,
Taisez-les; respectez et ma mère et ma fille.

MDE. D'ORVILLE, (*vivement.*)

Eh, quels sont donc ces torts?

MDE. DE SAINT-CLAIR.

D'être mon vieil ami,
Et d'avoir ignoré que je logeois ici.

MDE. D'ORVILLE, (*regardant Lisidor.*)

Vous ne dites pas tout, ma fille; et je soupçonne . . . . .

MDE DE SAINT-CLAIR, (*l'interrompant avec amitié.*)

Non: vous ne soupçonnez de défauts à personne.

MDE. D'ORVILLE.

(*Avec malice.*) (*A Eugénie et Constance*)

J'entends; j'entends! sortons.

LISIDOR.

Mesdames, pourquoi donc! . . .

MDE. D'ORVILLE.

Notre vertu, Monsieur, est la discrétion.

(*Elle sort, emmenant avec elle Eugénie, Constance et Justine.*)

SCÈNE XIV.

MDE. *DE SAINT-CLAIR, LISIDOR.*

LISIDOR.

La rencontre est heureuse . . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Et sur-tout imprévue

Mais, sérieusement, m'avez-vous reconnue

Tout de suite?

LISIDOR.

Mes yeux n'ont jamais méconnu.

Les traits de l'amitié ni ceux de la vertu.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec gaieté et sentiment.*)

Hypocrite! voilà votre ton; votre style,

Quand vous trompiez ce coeur trop tendre et trop facile!

J'espérois que le temps vous auroit corrigé;

Mais, mon cher Lisidor, vous n'êtes pas changé.

LISIDOR.

Ni vous.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Comment?

LISIDOR.

Du temps les redoutables traces
Ont à peine effleuré vos attraits et vos grâces.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*un peu flattée.*)

Il s'agit bien! . . . .

LISIDOR.

Je rends hommage à la Beauté.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*sévèrement.*)

L'hommage des amis, c'est la fidélité.

LISIDOR, (*légèrement.*)

Voilà votre grief; nous sommes infidelles!
Ce privilege doit n'appartenir qu'aux Belles;
Mais nous prétendons, nous, qu'il n'est pas exclusif.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec amertume.*)

Et vous le prouvez bien.

LISIDOR.

Ce n'est pas sans motif.
Sur ce chapitre-là ma cause vaut la vôtre.
On s'est, depuis long-temps, tout dit de part et d'autre:
Restons donc but à but; laissons là le passé.
L'amour finit. Pourquoi? C'est qu'il a commencé.
Tel est l'ordre commun des choses de la vie.
Si vous ne voulez pas que notre cœur varie,
Ayez, pour nous donner des goûts toujours nouveaux,
Toujours nouveaux attraits, et jamais de défauts.
Nous deviendrons constans, quand vous serez parfaites.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*s'oubliant peu-à-peu.*)

Nous le serions bientôt, vils flatteurs que vous êtes,
Si de nos qualités votre art perfide
N'altéroit en naissant le germe précieux
Vous y conformant, vous blâmez nos caprices;

En vertus lâchement vous érigez nos vices;
Plus lâchement encor vous livrez au mépris
Les crédules objets que vous avez surpris,
Sans vous apercevoir que notre ignominie
Atteste votre honte et votre perfidie.
Donne-nous donc, grand dieu, la force de haïr
L'être à qui tu donnas l'instinct de nous trahir!
Permets-nous à la fin de lui faire justice,
Et de sa trahison cesse d'être complice.

LISIDOR, (*gaiement.*)

Si le ciel exauçoit ce désir indiscret . . . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec énergie.*)

Mon sexe seroit libre.

LISIDOR.

Il vous désavoûroit.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*vivement.*)

Pourquoi?

LISIDOR.

Vous nous haïr! Que feriez-vous au monde?
Sur l'amour seulement votre empire se fonde.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Sur l'amour que pour nous ont quelques importuns?

LISIDOR.

Non. L'amour de tout temps s'est fait à frais communs.
Mais la coquetterie, en quelques circonstances,
Nous fait, par charité, remise des avances.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*outrée de dépit.*)

Avec quelle injustice et quelle atrocité
Vous nous sacrifiez à votre vanité!
Pour faire à notre cœur partager vos foiblesses,
Vous descendez souvent aux plus viles souplesses.

Découvrons-nous le piége! évitons-nous l'écueil!
Soudain vous nous taxez de cruauté, d'orgueil.
Ingrats, il faut vous voir expirer ou nous rendre!
Nous rendons-nous! tant pis; il falloit nous défendre!...
Prenez donc un parti: supportez nos refus,
Puisque vous nous aimez: ou ne nous aimez plus.

LISIDOR.

Sophie, apaisez-vous! laissons le ton tragique:
Vous avez tant de grâce à jouer le comique!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*encore émue.*)

Hélas!

LISIDOR.

Séchez les pleurs qui coulent de vos yeux:
Vous pleurez à ravir; vous riez encor mieux.

(*Mde. de Saint-Clair, rit involontairement.*)

LISIDOR, (*vivement.*)

Eh bien, l'avois-je dit?

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec dépit.*)

Traître!

LISIDOR.

Je vous adore
Plus que jamais.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec courroux.*)

Et moi, je.....

LISIDOR, (*vivement.*)

Vous m'aimez encore.

MDE. DE SAINT-CLAIR,

Vous!

LISIDOR.

Oui. Les femmes ont coutume d'oublier.

Tous leurs adorateurs, excepté le premier;
C'est celui-là qui sert d'époque à la tendresse.

MDE. DE SAINT CLAIR, (*tendrement.*)

Eh! qui peut en effet oublier cette ivresse,
Qui jamais ne revient que par le souvenir!
Cet instant où, le front rougissant de plaisir,
Dans un transport mêlé d'amertume et de charmes,
Notre premier aveu s'échappe avec nos larmes!
Que de fois, malgré moi, mon cœur s'est reporté
A ce moment de trouble et de félicité! . . . .
Mais je suis bien guérie; et mon cœur se propose . . . .

LISIDOR.

D'aimer encor.

MDE. DE SAIN-CLAIR.

Jamais . . . . Mais parlons d'autre chose.

LISIDOR, (*vivement.*)

Quel doux aveu! . . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*étonnée.*)

Comment! . . . . .

LISIDOR.

Les belles font toujours
L'aveu de leur tendresse, en changeant de discours.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*gravement.*)

Non; je vais vous parler en mère de famille.

LISIDOR.

L'amour se tait devant la raison.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

A ma fille.
Votre neveu pourroit convenir pour époux.

LISIDOR.

Il est trop jeune.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*gaiement.*)

Il vaut déjà bien mieux que vous.

LISIDOR, (*de même.*)

Sans doute. Votre fille . . . . ?

MDE. DE SAINT-CLAIR.

A le cœur de sa mère.

LISIDOR.

Cet éloge est complet.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

C'est ma seule héritière.

Je suis riche. Germeuil aura tout votre bien . . . . .

LISIDOR, (*un peu embarrassé.*)

Oui . . . . . mais . . . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Sans l'augmenter, j'ai conservé le mien.

Les femmes pas-à-pas suivent l'économie.

Mais les hommes, portés sur l'aile du génie,

Volent à la fortune : et là, tout comme ailleurs,

Vous n'avez pas sans doute éprouvé de rigueurs?

LISIDOR.

Elle est femme . . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR.

En ce cas, souffrez que je vous quitte . . .

LISIDOR.

Mais notre affaire?

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Il faut que j'aille à la poursuite

D'une importante . . . .

LISIDOR, (*ironiquement.*)

Bon!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec amitié.*)

Et qui vous touche un peu.

LISIDOR, (*saisant d'un air conquérant.*)

Moi?

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Vous. Allez m'attendre avec votre neveu.

LISIDOR

Quoi! vous quitter si tôt!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Depuis long-temps, je pense
Que votre coeur est fait aux tourmens de l'absence.

LISIDOR, (*vivement.*)

Non! . . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*gaiement.*)

Eh bien! mon retour sera précipité,
Monsieur, pour ménager sa sensibilité.

(*Elle sort en lui indiquant l'appartement de Germeuil.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMEUIL, LISIDOR, (disputant.)

LISIDOR.

Oui, vous avez raison! louez la providence
D'avoir pris tant de soin de votre adolescence!
(*Avec ironie.*)
Un guerrier, un héros, sans honte peut-il voir
Sept femmes l'entourer du matin jusqu'au soir?

GERMEUIL.

Ce n'est pas trop.

LISIDOR.

Comment!....

GERMEUIL.

Toutes sont vertueuses;
Et jamais les vertus ne sont assez nombreuses.

LISIDOR.

Vous comptez leurs vertus bien moins que leur appas.

GERMEUIL.

Si j'avois ce bonheur, je n'en parlerois pas.

LISIDOR.

Aux femmes, en ce cas, vous êtes sûr de plaire;
Elles font consister l'honneur dans le mystère.
L'amour est innocent quand l'amour est discret,
Et ce qu'on ne sait pas n'a jamais été fait.

GERMEUIL, (*avec fermeté.*)

Mon oncle, respectez mes sages bienfaitrices.
Vous devez mon salut à leurs mains protectrices.

LISIDOR.

Vous voulez me piquer de générosité?....
Voyons donc ce roman?

GERMEUIL.

Dans ce bois écarté,
Seul, égaré, sentant ma force défaillante,
Transi de froid, tandis que la fièvre brûlante
Fait circuler ses feux dans mon sang agité,
J'implore ici les lois de l'hospitalité....

LISIDOR.

Quoi, d'un feu dévorant pour apaiser les flammes,
Vous veniez demander des calmans chez les femmes!
Les médecins encore auroient aigri le mal.

GERMEUIL, (*vivement.*)

Non....

LISIDOR.

Je les connois bien.

GERMEUIL.

Vous les connoissez mal.

LISIDOR.

Cependant je vous vois la figure pâlie;
Et vous avez au moins fait une maladie.

GERMEUIL.

Il est vrai que bientôt la fièvre redoubla,
Et de tourmens aigus, par degrés, m'accabla.
Mais, si vous aviez vu, dans ces momens terribles,
Près de votre neveu tous ces Etres sensibles

Prodiguer cet amour et ces soins délicats
Qui se sentent si bien, mais ne s'expriment pas.
Mon sort, malgré mes maux, vous auroit fait envie.
La douleur consumoit les restes de ma vie;
J'allois m'éteindre: alors, tremblantes pour mes jours,
Elles vouloient de l'art emprunter les secours.
A quoi bon, leur disois-je? Ah! je vous en conjure,
Laissez, laissez agir l'amitié, la nature:
Voilà mes médecins; et je ne risque rien
De m'y tenir: ceux-là ne nous font que du bien.

LISIDOR.

La belle médecine!

GERMEUIL.

Oui: les soins d'une femme,
Avec les maux du corps, soulagent ceux de l'ame.
Souvent, lorsque Eugénie (avec un certain air
Si consolant!) m'offroit quelque breuvage amer,
Ses regards m'en faisoient oublier l'amertume.
Alors sur ses deux bras Constance avoit coutume
De soulever ma tête; et de son mantelet
La grand'mère, à longs plis, chaudement me couvroit.
Bientôt, quand la sueur, inondant mon visage,
D'une crise annonçoit le sinistre présage,
Justine auprès du feu promptement apprêtoit
Le linge, qu'à l'instant Ursule m'apportoit
En détournant les yeux. Jamais la bienséance
N'a mieux été d'accord avec la bienfaisance.

LISIDOR, (*ironiquement.*)

Quel tableau!

GERMEUIL.

D'après lui, l'on eût peint la douleur

Prenant ses vêtemens des mains de la pudeur.
Ah! les femmes, dit-on, corrompent l'innocence....
Et jusques dans leurs bras j'ai trouvé la decence,

LISIDOR.

Mais vous me contez là des prodiges.

GERMEUIL.

Mais, moi,
L'objet de tant de soins, à peine je les croi.
Tantôt, en regardant tant d'appas me sourire,
Je prenois mon bonheur pour l'effet du délire.
Tantôt j'imaginois qu'ayant perdu le jour,
J'habitois pour jamais ce bienheureux séjour
Qu'un prophète (*) a peuplé de Beautés immortelles.
D'abord je regrettois d'être mort auprès d'elles:
Puis, revenant à moi, saisi d'un doux transport,
Je me disois tout bas: « Non, je ne suis pas mort. »

LISIDOR.

Et, laquelle aimez-vous?

GERMEUIL, *(vivement.)*

Toutes.

LISIDOR.

Quelle manie!

GERMEUIL,

Je brûle pour Constance, et j'adore Eugénie;
J'aime sa mère avec la plus sincère ardeur,
Justine avec ivresse, Ursule avec langueur.
Non sans émotion j'embrasse la grand'mère:

(*) Mahomet.

L'une plaît, l'autre a plu, l'autre commence à plaire:
Mon cœur, ivre d'amour, d'espoir, de souvenir,
Adore le présent, le passé, l'avenir.

LISIDOR.

Mais vous extravaguez d'aimer....

GERMEUIL.

Je vous imite.

LISIDOR, *(un peu ému.)*

Moi?

GERMEUIL, *(insistant.)*

Vous: vous chérissez quelqu'un d'un grand mérite.

SCÈNE II.

LISIDOR, GERMEUIL, URSULE.

URSULE, *(au fond du théâtre, apercevant Lisidor, et s'avançant pour le voir.)*

Ah!

GERMEUIL.

Ai-je tort d'aimer, si mon oncle a raison?

LISIDOR.

Je ne suis amoureux que de votre façon.

URSULE, *(à part, reconnoissant Lisidor,)*

Grands dieux!

GERMEUIL.

De cet objet le souvenir vous touche;
Car cent fois j'ai surpris son nom dans votre bouche.

URSULE, *(à part.)*

Parleroient-ils de moi?

LISIDOR, *(à Germeuil brusquement.)*

Quel nom?

GERMEUIL, *(en confidence,)*

Sophie.

LISIDOR, *(déconcerté.)*

Erreur!

GERMEUIL, *(insistant.)*

Si!....

URSULE, *(paroissant subitement.)*

Votre oncle a raison; c'est Ursule, monsieur.

LISIDOR, *(interdit.)*

Ursule!

GERMEUIL, *(à Ursule.)*

Aurois-je mis ce nom au lieu du vôtre!

(Il cherche.)

Sophie... Ursule....

URSULE.

Eh bien?

GERMEUIL, *(gaiement.)*

L'un n'empêche pas l'autre.

URSULE, *(à Lisidor.)*

Infidelle! au couvent quand tu venois me voir,
Sont-ce là les sermens que tu fis au parloir?

LISIDOR.

Non, pas tout-à-fait. Mais peut-on, près d'une belle,
S'en tenir au bonheur de la vie éternelle?
Il falloit, face à face, et sans distraction,
Rester à vos genoux en contemplation.
Ce plaisir est sans doute un plaisir angélique;
Mais je ne suis point né pour l'amour séraphique.

Je sais bien qu'en lisant son bonheur dans vos yeux,
L'homme avec vous se croit transporté dans les cieux:
Mais, dans ces doux momens, il faudroit, pour bien faire,
Se rappeler un peu que l'on est sur la terre.
Vous avez dédaigné de vous en souvenir;
Et d'un baiser surpris prétendant me punir
Vous avez condamné mon amour au régime.
Privé de vos bontés, je l'ai nourri d'estime.
Il s'en trouve assez bien; mais insensiblement
Le régime affoiblit considérablement.

GERMEUIL, (*vivement.*)

Vous trouvez donc au moins les femmes estimables?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MDE. *DE COURTMONDE*, (*entrant avec curiosité, et considérant de loin Lisidor.*)

LISIDOR, (*répondant à Germeuil.*)

(*A Ursule.*)

Assurément... sur-tout quand elles sont aimables:
(*A Germeuil.*)
Excepté beaucoup d'art et de légèreté,
Un peu de médisance, assez de vanité,
Un soupçon de caprice et de coquetterie,
Un grain d'entêtement et deux de jalousie,
Quelques petits accès d'irritabilité,
Qu'on décore du nom de sensibilité.

MDE. DE COURTMONDE, (*à part, reconnoissant Lisidor.*)

Lisidor!

LISIDOR.

Excepté l'excès de leur parure
Qui, bien loin d'embellir leurs traits, les défigure.

MDE. DE COURTMONDE, (*à part.*)

C'est le traître!

LISIDOR.

Excepté leur sourire apprêté,
Leurs mines, leurs langueurs, leur migraine; excepté
Le vide de leurs coeurs, le néant de leurs ames...

GERMEUIL, (*impatienté.*)

Excepté tout enfin....

LISIDOR, (*achevant.*)

J'estime assez les femmes.

MDE. DE COURTMONDE, (*brusquement.*)

Je pense comme vous.

LISIDOR, (*effrayé.*)

Ah, grands dieux!

MDE. DE COURTMONDE.

Excepté
Leur fourberie insigne et leur duplicité,
Et leur inconséquence, et l'orgueil qui les presse
De s'avancer toujours pour reculer sans cesse;
Excepté leur coeur froid; excepté leur esprit
Si grand en apparence, en effet si petit,
Qu'il ne peut maîtriser la Beauté qu'il enchaîne,
Tandis qu'avec un fil son esclave le mène;
Excepté leur noirceur, leur infidélité,
Leur déraisonnement, leur bassesse; excepté
L'art de nous abuser toutes tant que nous sommes...

LISIDOR, (*gaiement,*)

Excepté tout enfin....

MDE. DE COURTMONDE.

J'estime assez les hommes.

LISIDOR.

Nous voilà quittes.

MDE. DE COURTMONDE.

Traître!

URSULE.

Infidelle!

MDE. DE COURTMONDE, (*à Ursule.*)

Comment!...

GERMEUIL, (*à part.*)

Il est entre deux feux.

URSULE, (*à madame de Courtmonde.*)

L'ingrat fut mon amant.

GERMEUIL, (*à part.*)

Sortons: en pareil cas, je crois qu'un neveu gêne.

(*Il sort.*)

MDE. DE COURTMONDE, (*à Lisidor, qui cherche à s'esquiver.*)

Tu n'échapperas pas aux transports de ma haine.

SCÈNE IV.

LISIDOR, URSULE, MDE. *DE COURTMONDE,* MDE. *DE SAINT-CLAIR.*

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*à part, en entrant.*)

Tout m'a réussi. (*voyant la dispute.*) Ah!

LISIDOR, (*à Ursule et madame de Courtmonde.*)
Si nous nous emportons,
Le moyen de s'entendre!

URSULE.
Eh bien, parle!

MDE. DE COURTMONDE.
Réponds!

LISIDOR.
(*A part.*) (*Haut à mad. de Courtmonde.*)
Brouillons-les, il est temps. Oui, je fus infidelle.
Je vous idolâtrois, hélas! lorsqu'une Belle
Prit un malin plaisir à rompre nos liens,
Et, sortant de vos fers, m'arrêta dans les siens.
(*Montrant Ursule.*)
Sa beauté fit mon crime, et fera mon excuse.

MDE. DE COURTMONDE, (*furieuse*)
Dieux!

LISIDOR, (*à part.*)
Me voilà sauvé!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*à part, gaiement.*)
Le monstre!

URSULE, (*à madame de Courtmonde.*)
Il vous abuse.

MDE. DE COURTMONDE, (*furieuse.*)
Il dit vrai.

LISIDOR, (*à part, gaiement.*)
Bon!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*bas aux deux femmes.*)
Il veut vous brouiller.

MDE. DE COURTMONDE.

Croyez vous?

MDE. DE SAINT-CLAIR.

C'est le coup de maître.

MDE. DE COURTMONDE, (*à Ursule en l'embrassant.*)

Oui?... la paix! unissons-nous.

LISIDOR, (*les voyant venir.*)

Ferme! ne cédons pas. Peur résister aux Belles,
Il suffit de parler, s'il se peut, plus haut qu'elles:
Essayons.

MDE. DE COURTMONDE, (*avançant.*)

Traître!

URSULE.

Ingrat!

LISIDOR, (*très-haut. — Voyant madame de Saint-Clair.*)

Cruelles!... je suis mort!
C'est un plan combiné.

URSULE et MDE. DE COURTMONDE.

(*Avec fureur.*)

Monstre!...

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*s'avançant tranquillement.*)

Vous avez tort.

(*Surprise de Lisidor.*)

LES DEUX FEMMES, (*vivement.*)

Tort!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Tout-à-fait.

URSULE, et MDE. DE COURTMONDE.

(*Plus irritées.*)

Comment!....

LISIDOR, *(montrant madame de Saint-Clair.)*

Ecoutez donc Madame!

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(bas, en montrant la terre.)*

(Haut.)

Je veux l'amener là. Je conçois qu'une femme
Suive les mouvemens de son coeur irrité,
Et fasse le procès à l'infidélité:
Sans doute, il vaudroit mieux employer la clémence.
Mais si nous nous vengeons, prenons une vengeance
Qui soit digne de nous: pour punir leurs forfaits,
Accablons nos tyrans de honte et de bienfaits.

MDE. DE COURTMONDE.

Eh! qui peut se résoudre à cet effort suprême!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Toute femme d'honneur; vous, Mesdames, moi-même.

URSULE.

Ma cousine, on le voit, vous n'avez pas été
Victime, comme nous, de sa duplicité.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Bien long-temps avant vous.....

URSULE et MDE. DE COURTMONDE.

(Avec étonnement.)

Bon!

MDE. DE SAINT-CLAIR, *(continuant.)*

Il m'avoit trahie:
Mais que, pour me venger, le sort m'a bien servie!
Depuis un mois, combien j'ai goûté de douceur,
En pressant le neveu mourant contre ce coeur
Que l'oncle avoit blessé d'une mortelle atteinte!
Souvent, en ranimant son ame presque éteinte,

Je répétois, avec un douloureux plaisir :
Pour toi je le fais vivre ; et tu m'as fait mourir ! »

LISIDOR, (*à part, attendri.*)

Ah ! . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*las en montrant le trouble de Lisidor.*)

(*Haut.*)

Voyez-vous ? Laissons la vengeance vulgaire
Se consoler du mal par le plaisir d'en faire.
Ce plaisir n'est pas fait pour les cœurs délicats ;
C'est en les obligeant qu'on punit les ingrats.

(*Lançant quelques coups-d'œil à Lisidor, et observant l'impression qu'elle fait sur lui par degrés.*)

Mais on doit, quand l'instant de la vengeance approche,
Voir si l'on est soi-même exempt de tout reproche.
Souvent les procédés des hommes sont affreux ;
Mais n'avons-nous pas, nous, quelques torts avec eux ?
S'ils ont quelques défauts, nous en avons mille autres.

LISIDOR, (*avec reconnoissance.*)

Madame ! . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*appuyant.*)

Trop souvent leurs torts viennent des nôtres.

URSULE, (*à madame de Saint-Clair, avec reproche.*)

Quoi ! . .

MDE. DE SAINT-CLAIR.

(*Bas.*) (*Haut.*)

Laissez faire. Il est des hommes généreux,
Tendres, reconnoissans, et dignes d'être heureux.

LISIDOR.

Oui ; mais il est encor plus de femmes, peut-être,
Qui rendroient l'homme heureux, si l'homme savoit l'être.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Les hommes ont un fond de sensibilité
Inaltérable . . .

LISIDOR, (*ému.*)

Et vous, de générosité.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec ame.*)

Dans leur coeur, il est vrai, parfois l'amour sommeille;
Mais au bout de . . . quinze ans encore il se réveille.

LISIDOR, (*avec attendrissement.*)

Hélas . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*bas, aux deux femmes.*)
(*Haut, avec une froideur affectée.*)

Voici l'instant. Je parle en général.
On prétend que le coeur de l'homme est inégal;
(*Avec beaucoup d'ame.*)
Moi, je le crois constant. Loin de l'objet qu'il aime
Il change. Revient-il? il est toujours le même.

LISIDOR, (*tombant à genoux.*)

Oui, Sophie!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*aux deux femmes, d'un air triomphant, en leur montrant Lisidor.*)

Eh bien? . . .

LISIDOR, (*continuant.*)

Oui!. . .

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec un grand éclat de rire.*)

Lisidor, levez-vous.

(*D'un ton accablant.*)

Je ne reconnois plus un homme à mes genoux.

LISIDOR, (*revenant à lui.*)

Ciel !

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Votre abaissement moi-même m'humilie.

URSULE, (*avec ironie.*)

Voilà le superfin de la coquetterie !

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*à part, gaiement.*)

On peut punir l'amant quand on sauve l'ami.

(*A Lisidor.*)

Adieu ! nous vous laissons réfléchir.

(*Elle sort, avec Ursule et madame de Courtmonde.*)

SCÈNE V.

LISIDOR, (seul.)

(*Avec confusion.*)

Quel oubli ! . . .

(*Avec fureur.*)

Suivons-la. Vengeons-nous : apprenons-lui qu'un maître
Peut oublier qu'il l'est, mais non cesser de l'être;
Qu'il cède à la foiblesse, et résiste à l'orgueil;
Que je puis me venger, et que . . . Mais un coup-d'oeil,
Un mot, un geste, un rien me confondra moi-même:
Tout, jusqu'à ma fureur, lui dira: je vous aime;
Tandis qu'autour de moi le groupe féminin,
Me protégeant tout haut, me trahissant sous main,
Après m'avoir battu, pour comble de disgrace,

Avec compassion demandera ma grâce . . .
Et mon neveu . . . témoin de mes égaremens,
Comparant ma conduite et mes raisonnemens . . .
Comme il va s'applaudir de mon inconséquence !
Quel parti prendre ! Allons, évitons sa présence . . .
La voir seroit plus doux, la fuir est plus prudent.
Pour triompher encore, elle est là qui m'attend;
Les yeux mourans d'amour, étincelans de gloire,
Et portant sur son front l'orgueil de la victoire.
Qu'elle doit être belle, et que! . . . Voyons la . . . mais
Gardons-nous bien sur-tout de la voir de trop près;
Car, Mesdames, l'on est, je crois, pour vous combattre,
Plus fort à trente pas que l'on ne l'est à quatre.

(A Germeuil qui entre.)

Que tout soit à l'instant prêt pour notre départ.

(Il sort.)

GERMEUIL,

Grands dieux!

SCÈNE VI.

GERMEUIL, EUGENIE.

EUGÉNIE, (*alarmée.*)

Qu'avez-vous donc?

GERMEUIL, (*désespéré.*)

Nous partons.

EUGÉNIE.

Quoi ? si tard!

GERMEUIL.

Dans un moment.

EUGÉNIE.

Eh quoi! demain, à pareille heure,
Nous n'habiterons plus dans la même demeure !
Partout où je vous vis, mon coeur vous cherchera;
J'appellerai mon frère ; il ne sera plus là.

GERMEUIL, (*vivement.*)

Il y sera toujours.

EUGÉNIE, (*avec trouble et plaisir.*)

Hélas ! je le désire.

GERMEUIL.

Dites-vous bien souvent: »Notre ami ne respire
» Que pour songer à moi, pour regretter ces jours
» Trop longs pour la douleur, pour l'amitié trop courts.
» Si j'avois pu toujours soigner sa maladie,
» Mon malade eût voulu ne guérir de la vie. «

EUGÉNIE.

Me le promettez-vous ?

GERMEUIL.

Oui, je vous le promets.

EUGÉNIE.

Si vous nous oubliez, que je vous en voudrois!
Pour me venger de vous, dans mon dépit extrême,
Je crois que je pourrois vous oublier vous-même!

SCÈNE VII.

GERMEUIL, EUGENIE, MDE. *DE SAINT-CLAIR, (tenant quelques papiers et cherchant Lisidor.)*

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*à part, entrant gaiement.*)

Il n'est plus là . . . Que vois-je!
(*Elle serre les papiers, et écoute.*)

GERMEUIL, (*à Eugénie, avec épanchement.*)

Hélas! je le sens bien,
Nous ne nous oublirons jamais!

EUGÉNIE, (*de même.*)

Jamais!

GERMEUIL.

Eh bien!
Pour en être plus sûrs, donnons-nous-en un gage!

EUGÉNIE.

Volontiers.

GERMEUIL.

Un baiser . . .

EUGENIE.

(*Ingénument.*)

Non . . . C'est pourtant dommage;
Car rien ne me plaît tant qu'un baiser entre amis.

GERMEUIL, (*la pressant.*)

Quand on a le coeur pur, ce qui plaît est permis.

EUGÉNIE.

Cependant il faudroit y mettre du mystère ?

GERMEUIL.

Un peu.

EUGÉNIE.

Vous voulez donc que je trompe ma mère ?

GERMEUIL, (*s'éloignant.*)

Oh, non !

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec intérêt.*)

Pauvres enfans !

EUGÉNIE, (*lui donnant sa main à baiser.*)

Tenez, voici ma main :

Pour arriver au coeur, qu'importe le chemin?

(*Tandis que Germeuil lui baise la main, elle met l'autre sur son coeur avec ivresse.*)

Je vous l'avois bien dit! . . .

(*Vivement.*)

Sortez!...

GERMEUIL.

C'est pour vous plaire

Que je vous fuis.

ENSEMBLE, (*de loin.*)

Adieu.

SCÈNE VIII.

MDE. *DE SAINT-CLAIR*, (*seule.*)

Dans peu de temps j'espère
Qu'ils ne se fuiront plus. Les créanciers unis,
Après quelques débats, à la fin m'ont remis,
En les payant comptant, la moitié de leurs sommes.
Mais comme il est aisé de gouverner les hommes!
Avec quelques coups-d'oeil, quelques mots, comme on a
Bientôt séduit, tourné toutes ces têtes-là!
Le Ministre à fléchir étoit plus difficile:
La vieillesse à nos lois l'a rendu peu docile.
Je n'avois qu'un moyen; c'étoit la vanité:
J'ai flatté son orgueil . . . Un ministre flatté
Est à moitié vaincu. J'ai vu presque des larmes
S'échapper de ses yeux. Il m'a rendu les armes
(*avec satisfaction*)
Et le brevet. Combien je vais faire d'heureux!
Ma main de deux amans va donc serrer les noeuds.
Va sauver un ami! Quelle douce espérance!
D'un bienfait commencé le coeur jouit d'avance.
Je veux tous près de moi les fixer désormais:
Peut-on se séparer des heureux qu'on a faits!

SCÈNE IX.

MDE. *DE SAINT-CLAIR*, *LISIDOR*, *GERMEUIL*, (*en habit de voyage*,) *CONSTANCE*, *EUGÉNIE*, *URSULE*, MDES. *D'ORVILLE* ET *DE COURTMONDE*.

LISIDOR, (*à madame de Saint-Clair.*)

Avant de vous quitter, je prétends vous confondre
A votre tour.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec amitié.*)

Mon coeur est prêt à vous répondre.

LISIDOR, (*avec colère.*)

Eh! que répondra-t-il?

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*tendrement.*)

Que savez-vous?

LISIDOR, (*ému.*)

Comment! . . .

MDE. DE SAINT CLAIR, (*plus tendrement.*)

Parlez!

LISIDOR, (*se sentant ému malgré lui.*)

(*A part.*)

J'aurois mieux fait de partir sur-le-champ.

(*Prenant Germeuil par la main.*)

Recevez nos adieux.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*dissimulant sa surprise et son trouble.*)

Vous partez? . . . à merveille!
(*A part.*) (*Haut, avec ame et coquetterie.*)
Quel contre-temps fatal! Oui, je vous le conseille;
Pressez votre départ et nos derniers adieux.
Aucun objet ne doit vous fixer en ces lieux:
Vous n'en aimez aucun; et je sens par moi-même
Qu'on ne peut vivre heureux qu'auprès de ce qu'on aime.

LISIDOR, (*s'éloignant.*)

Ah, traîtresse!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*le conduisant.*)

Fuyez.

LISIDOR.

N'aurois-je pas raison?

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*le regardant très-tendrement.*)

Oui.

LISIDOR.

La bouche dit oui; tout le reste dit non! . . .
(*Revenant.*)
Quel art avez-vous donc d'inspirer le contraire
De ce que vous semblez nous conseiller de faire,
Femmes!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec ironie.*)

Mais partez donc!

URSULE, (*à part, à mesdames d'Orville et de Courtmonde.*)

Il ne partira pas.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

(*Avec ironie*) (*Avec tendresse.*)

Ne perdez pas de temps. Mais pourquoi sur vos pas
Emmener cet enfant ? Ménagez sa jeunesse
Et sa convalescence.

LISIDOR, (*avec dépit.*)

Eh! si je vous le laisse,
Qui sait quand il aura la force de partir?
Ces lieux sont enchantés; on ne peut en sortir.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*avec amitié.*)

Eh bien, restez-y donc ! soyez de la famille.

LISIDOR, (*vivement.*)

Quoi, vous consentiriez ! . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Germeuil aime ma fille.

GERMEUIL, EUGÉNIE.

Ciel!

LISIDOR, (*à part, avec joie.*)

L'hymen me prépare, en cette occasion,
De la fille à la mère une transition.
(*Haut, puissant les amans.*)
J'y consens.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Sois heureuse, ô ma chère Eugénie!

MDE. DE COURTMONDE, (*à part, avec dépit.*)

Bel hymen !

URSULE, (*à Constance, qui cherche à cacher ses larmes.*)

Vous pleurez ?

CONSTANCE, (*s'efforçant de sourire.*)

De plaisir.

LISIDOR, (*à madame de Saint-Clair, en lui montrant Germeuil et Eugénie.*)

Mon amie,
Quel exemple !

MDE. DE SAINT-CLAIR.

A notre âge ?

LISIDOR.

Il est un peu tard; mais
Il vaut mieux être heureux un peu tard que jamais.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*tendrement.*)

Non: je m'exposerois à vos mépris peut-être.

LISIDOR, (*vivement.*)

Jamais.

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*finement.*)

Vous oubliez que j'ai le malheur d'être . . .
Femme... Or, vous méprisez des femmes jusqu'au nom :
On peut donc vous aimer; mais vous épouser, non.

LISIDOR, (*déconcerté et piqué.*)

Madame ! . . .

(*Il réfléchit.*)

MDE. D'ORVILLE.

C'est bien fait!

MDE. DE COURTMONDE.

L'effort est admirable.

CONSTANCE, (*en soupirant.*)

Il doit lui coûter cher!

URSULE.

J'en serois incapable.

LISIDOR, (*venant de fléchir.*)

Vous savez tout.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Quoi donc?

LISIDOR.

Pour refuser ma main,
Mon mépris pour le sexe est un prétexte vain.
(*Avec amertume.*)
Dites la vérité: vous craignez, mon amie
De partager mon sort.

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Il est digne d'envie.

LISIDOR, (*désespéré*)

Non; j'ai perdu mes biens, mon état. . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*lui présentant son brevet.*)

Le voici.

LISIDOR.

Ciel!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*gaiement.*)

Et vos créanciers sont rassemblés ici.

LISIDOR.

Je me sauve!

MDE. DE SAINT-CLAIR.

(*Le regardant tendrement.*)

Arrêtez. Craignez-vous ma présence?

LISIDOR, (*confondu.*)

Vous! . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR.

Moi: pour la moitié j'ai payé leur créance.
Ainsi que votre honneur, vos biens sont conservés.

LISIDOR, (*avec admiration.*)

Dieux!

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*courant.*)

Mais c'est une femme à qui vous les devez:
N'en rougissez-vous pas?

LISIDOR.

Moi rougir, ma Sophie,
De vous devoir l'honneur, la fortune, la vie!
Non: je vais publier . . .

MDE. DE SAINT-CLAIR, (*l'arrêtant.*)

Prouvez-moi qu'en effet,
Les hommes mieux que nous savent taire un secret.
Le sort a condamné nos vertus au silence:
C'est au fond de nos coeurs qu'est notre récompense.
Vous recherchez la gloire, et nous vous la laissons,
Sans regret . . . vous brillez; et nous, nous jouissons.
D'un oeil moins prévenu considérez les femmes:
A travers leurs défauts, pénétrez dans leurs ames.
C'est là qu'est leur beauté; là, brillent des attraits
Dont le solide éclat ne s'efface jamais;
Là, sitôt que les fleurs de l'amour sont écloses,
Les fruits de l'amitié se cachent sous les roses:
Le temps fane les fleurs, mais il mûrit les fruits:
Et la sagesse alors les offre à nos amis.
Daignez les accepter.

LISIDOR, (*avec transport.*)

O sexe inconcevable!
De contrastes sans fin mélange inexplicable!
Le ciel, en s'occupant de ta création,

Se mit avec lui-même en contradiction.

(*Aux femmes.*)

La force naît chez vous du sein de la foiblesse ;
Et la grandeur s'élève où rampe la souplesse.
Plus nous vous chérissons, plus vous nous tourmentez ;
Et c'est par ces tourmens que vous nous enchantez.
Si d'un défaut sur vous on s'apprête à médire,
Deux vertus à l'instant désarment la satire.
En vain on vous démasque, en vain on vous connoît ;
Il faut vous adorer en dépit qu'on en ait.

FIN.

LE
VIEUX CÉLIBATAIRE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

Mr. COLLIN D'HARLEVILLE.

Représentée, pour la première fois, à Paris en 1792.

AVANT-PROPOS
DES
ÉDITEURS.

C'est un sujet bien moral que celui d'un vieux garçon entouré de valets qui le trompent, et finissant sa carrière dans l'isolement le plus parfait. Regnard, qui le premier s'est saisi de ce tableau, en a fait, où la trempe de son esprit, une pièce aussi comique que scandaleuse; et, plus flatté d'exciter le rire de ses auditeurs que de les porter à réfléchir sur les inconvéniens du célibat, il n'a pensé qu'à faire naître les incidens aussi gais qu'immoraux dont fourmille la pièce du Légataire. Depuis lui, plusieurs auteurs, que le Géronte cacochime de Regnard n'a pas effrayé, ont essayé de s'emparer du même sujet; peut-être Diderot dans son Père de famille, est-il celui qui, tout en ne faisant de son vieux garçon qu'un personnage accessoire, a le mieux réussi à faire connoître l'égoïsme et la dureté qui, à la longue, gagnent un célibataire. Le caractère du Père de famille en opposition avec celui du commandeur d'Auvilé, homme que rien n'attache, et qui n'ayant jamais rien voulu sacrifier du présent, n'a point su se faire d'avenir, produit un double effet très-moral. L'avidité que l'on retrouve dans l'ame de ce commandeur, que rien n'affecte et qui en est réduit enfin à ne pouvoir plus s'attacher à personne, rappelle peut-être ce mot si vrai, si tendre de sainte Thérèse, qui, pour

achever tout-à-la fois et le portrait de Satan et la peinture de ce qu'il doit souffrir, croyoit n'avoir rien à ajouter à ce mot: Le malheureux! il ne peut aimer.

Dorat, poëte superficiel, qui avoit vécu dans le grand monde, pour en adopter toutes les erreurs bien plutôt que pour les observer, a donné au théâtre une comédie du Célibataire, qui n'y a pas joui d'une grande estime. Versifiée avec quelque grâce, cette pièce a servi à prouver que le style ne fait pas plus partie d'un ouvrage dramatique que le coloris d'un tableau, et que sans la régularité du dessin, sans la fidélité sur-tout à rendre la nature, il n'y a pas de vrais succès à obtenir.

Un auteur peu connu, nommé d'Avisse, a donné au théâtre une comédie intitulée la Gouvernante, où il a essayé de mettre un vieux garçon aux prises avec une femme adroite qui le conduit à désirer de l'épouser: cette comédie et celle de M. Dubuisson auteur du Vieux Garçon, pièce estimable, paroissent être les seuls qui se rapprochent du Vieux Célibataire de M. Collin d'Harleville, ouvrage au reste où cet auteur à l'aide de son naturel et de son style a laissé bien loin derrière lui tous ses rivaux.

Rattacher un oncle célibataire à un neveu, contre lequel des valets adroits l'ont aigri, et cela par le moyen d'une femme intéressante auquel ce neveu vient de s'unir, c'est tout-à-la-fois faire triompher l'hymen du célibat, et doubler la morale ainsi que l'effet de son sujet. Mais ce qui prouve encore plus que ce plan, très-bon en lui-même, combien M. Collin a su dans cette comédie observer et peindre la nature, c'est le caractère de madame Evrard, qui graduellement amène à force d'art et de souplesse son maître jusques

à vouloir lui donner sa main. Le ton impérieux de cette femme dans la maison, celui encore plus choquant de l'intendant, même devant son maître, prouvent que l'auteur a été chez ces vieux égoïstes, qui, à force d'avoir aimé à ne faire que leurs volontés, sont devenus le jouet de tous ceux qui les entourent.

La comédie du Vieux Célibataire, une des meilleures de de ce recueil, restera au théâtre, sinon à côté de nos plus belles pièces de caractère, du moins dans une place très-distinguée, et servira à constater un jour que dans un temps où le faux goût l'emportoit sur la véritable comédie, un auteur assez courageux pour résister au torrent, a su, à travers l'anarchie littéraire, respecter les anciennes lois tracées par le génie et l'expérience, les seuls, les vrais législateurs des humains.

PERSONNAGES.

M. DUBRIAGE, *le vieux Célibataire.*

Mde. EVRARD, *sa gouvernante.*

ARMAND, *neveu de M. Dubriage, sous le nom de Charle.*

LAURE, *femme d'Armand.*

AMBROISE, *factotum de M. Dubriage.*

GEORGE, *fermier et portier de M. Dubriage.*

JULIEN ET SUSON, *petits-enfans de George.*

CINQ COUSINS *de M. Dubriage.*

La scène est à Paris, dans la maison de M. Dubriage.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLE, (*seul.*)

Je viens de l'éveiller; il va bientôt paroître.
Allons . . . il m'est si doux de servir un tel maître!
Rangeons tout comme hier; il faut placer ici
Sa table, son fauteuil, son livre favori.
Il aime l'ordre en tout; et, certain de lui plaire,
Je me fais de ces riens une importante affaire.

SCÈNE II.

CHARLE, GEORGE.

GEORGE.

Ah! l'on peut donc enfin vous saisir un moment,
Monsieur Armand.

CHARLE.

Toujours tu me nommes Armand,
Et tu me trahiras.

GEORGE.

Pardon, je vous supplie.

CHARLE.

Charle est mon nom.

GEORGE.

Eh! oui, je le sais, mais j'oublie.
Je m'en ressouviendrai; ne soyez plus fâché.
Pendant que tout le monde est encore couché,
Causons. Dites-moi donc bien vîte où vous en êtes,
Ce que vous devenez, les progrès que vous faites:
Votre sort en dépend; j'y suis intéressé.

CHARLE.

Eh mais! je ne suis pas encor très-avancé.
Il faut qu'avec prudence ici je me conduise...
Puis j'attends qu'en ces lieux ma femme s'introduise
Pour agir de concert!

GEORGE.

Oui, vous avez raison;
Mais vous voilà du moins entré dans la maison.

CHARLE.

Ah ! comment ! à quel titre ! et combien il m'en coûte !
Moi, domestique ici !

GEORGE.

C'est un malheur sans doute;
Mais pour servir son oncle, est-on déshonoré ?
Je le répète encor, c'est beaucoup d'être entré,
Et j'eus, lorsque j'y songe, une idée excellente;
Ce fut de vous offrir à notre gouvernante
Comme un parent...

CHARLE.

Jamais pourrai je m'acquitter ?

GEORGE.

Fi donc ! ce que j'en dis n'est pas pour me vanter,
Je ne me prévaux point; mais je vous félicite.
C'est moi qui bien plutôt ne serai jamais quitte.
Votre bon père, hélas ! dont j'étois serviteur,
A pendant dix-huit ans été mon bienfaiteur.
Oui, cher Armand ... pardon ... mais je vous ai vu naître;
J'ai vu mourir aussi ma maîtresse et mon maître :
Jugez si George doit aimer, servir leur fils !

CHARLE.

Pourquoi le ciel si tôt me les a-t-il ravis ?
Ah ! pour m'être engagé par pure étourderie . . .

GEORGE.

Eh ! Monsieur, laissez là le passé, je vous prie;
Oui, voyez le présent, et sur-tout l'avenir.
N'est-il pas fort heureux, il faut en convenir,
Que je sois le filleul de monsieur Dubriage;

Qu'après deux ou trois mois tout au plus de veuvage,
La gouvernante m'ait, j'ignore encor pourquoi,
Fait venir tout exprès pour être portier, moi,
De sorte que je puisse ici vous être utile,
Et que, depuis trois mois venu dans cette ville,
Vous me l'ayez fait dire, au lieu de vous montrer:
Que j'aye imaginé, moi, de vous faire entrer,
Et que madame Evrard, si subtile et si fine,
Vous ait reçu d'abord sur votre bonne mine?

CHARLE.

Il est vrai...

GEORGE.

C'est votre air de décence, et sur-tout
De jeunesse ... que sais-je?... Oui la dame a du goût.

CHARLE.

Souvent, et j'apprécie une faveur pareille,
On diroit qu'elle veut me parler à l'oreille.

GEORGE.

Ne voudroit-elle pas vous faire par hasard
Un tendre aveu?... Mais non, j'ai tort; madame Evrard...
Elle est d'une sagesse, oh mais! à toute épreuve.
Cet Ambroise, entre nous, qui, depuis qu'elle est veuve,
Remplace le défunt dans l'emploi d'intendant,
L'aime fort, et voudroit l'épouser: cependant
Avec lui, je le vois, elle est d'une réserve! ...

CHARLE.

Je l'observe en effet.

GEORGE.

A propos, moi, j'observe.
On'Ambroise vous hait fort.

CHARLE.

Rien n'est moins surprenant,
Avec mon oncle même il est impertinent:
Puis il craint, entre nous, que je ne le supplante.

GEORGE.

Ecoutez-donc, Monsieur! sa place est excellente,
Et vraiment mon parrain vous aime tout-à-fait,
Sans vous connoître encor.

CHARLE.

Je le crois en effet,
George, et c'est un grand point: oui, ce seul avantage
Me flatte beaucoup plus que tout son héritage.
Pourvu que je lui plaise, il m'importe fort peu,
Que ce soit le valet, que ce soit le neveu:
Si je ne touche un oncle, au moins j'égaie un maître.

GEORGE.

A de tels sentimens j'aime à vous reconnoître.

CHARLE.

Au fait, depuis trois mois que j'habite en ces lieux,
D'abord, sous un faux nom, j'ai trouvé grâce aux yeux
D'un oncle qui me hait sous mon nom véritable.
Ajoute que j'ai su rendre douce et traitable
Madame Evrard, qui, grâce à mon déguisement,
Semble sourire à Charle, en détestant Armand.
Voilà trois mois fort bien employés.

GEORGE.

Oui, courage;
Madame votre épouse achevera l'ouvrage.

SCÈNE III.

CHARLE, GEORGE, le petit JULIEN.

GEORGE.

Eh, que veux-tu, Julien?

JULIEN, (*regardant autour de lui.*)

Moi, papa?

GEORGE.

Qu'as-tu là?

JULIEN, (*remettant une lettre.*)

C'est mon cousin Pascal qui m'a remis cela,
Sans me rien dire, et puis d'une vîtesse extrême,
Crac, il s'est en allé: moi, je m'en vais de même...
Car si monsieur Ambroise arrivoit... ah! bon dieu!...
Au revoir, monsieur Charle.

CHARLE, (*affectueusement.*)

Oui, Julien... sans adieu.

(*Julien sort.*)

SCÈNE IV.

CHARLE, GEORGE.

CHARLE.

Il est gentil!... Eh bien, quelle est donc cette lettre?

GEORGE.

(*Ouvrant la lettre.*)

Je me doute que c'est... Vous voulez bien permettre?..

CHARLE.

Eh! lis.

GEORGE.

C'est le billet que j'attendois.

CHARLE.

Lequel?

GEORGE.

Oui, le certificat de ce maître-d'hôtel,
Du vieux ami d'Ambroise.

CHARLE.

Ah! de monsieur Lagrange.
Eh bien?

GEORGE.

Eh bien! Monsieur, grâce au ciel, tout s'arrange,
Comme vous allez voir.

(*Il donne la lettre à Charle.*)

CHARLE, (*lisant.*)

»Mon cher Ambroise «.. Eh quoi?..

GEORGE.

La lettre est pour Ambroise, et vous verrez pourquoi.

CHARLE, (*continuant de lire.*)

» J'ai su que vous cherchiez une jeune servante
» Qui tînt lieu de second à votre gouvernante.
» J'ai trouvé votre affaire, un excellent sujet;
» C'est celle qui vous doit remettre ce billet:
» Vous en serez content; elle est bien née, et sage,
» Et docile : peut-être à son apprentissage . . .
» Mais sous madame Evrard elle se formera ;
» Je vous la garantis, mon cher « . . . *et cétéra*

GEORGE.

Sous l'habit de servante, il fait entrer la nièce.

CHARLE.

Voilà, mon ami George, une excellente pièce.

GEORGE.

Vous pensez bien qu'avec un pareil passeport,
Madame votre épouse est admise d'abord.

CHARLE.

Oui, j'ose l'espérer. Tu me combles de joie.
Pour l'aimer, il suffit que mon oncle la voie,
Qu'il l'entende un moment. Tu ne la connois pas?

GEORGE.

Si fait.

CHARLE.

Eh ! oui, tu sais qu'elle a quelques appas;
Mais tu ne connois point cet esprit, cette grâce
Qui m'ont d'abord touché. Je la vis en Alsace,

A Colmar. J'y servois; car je n'ai jamais pu
Achever un récit souvent interrompu.
J'avois eu le bonheur d'être utile à son père :
Cela seul me rendit agréable à la mère.
Sans savoir qui j'étois, on m'estimoit déjà :
Je me nommai; le père alors me dégagea,
Me fit son gendre. Eh bien, j'ai toujours chez ma femme
Trouvé même douceur et même bonté d'ame!
Je regrettois mon oncle. Elle me suit d'abord.
Ici, comme à Colmar, elle bénit son sort.
Que lui faut-il de plus? elle travaille et m'aime.
Si mon oncle la voit, il l'aimera lui-même;
J'oserois en répondre. Encor quelques instans,
Et nos maux sont finis. Je me tais et j'attends.

GEORGE.

Je fais la même chose aussi; je dissimule.
Dans le commencement je m'en faisois scrupule;
Mais, en fermant les yeux, je vous ai mieux servi.
J'ai donc feint d'ignorer que chacun à l'envi
Dans la maison voloit, pilloit à sa manière:
Sans parler des envois de notre cuisinière,
Qui ne fait que glaner, madame Evrard tout bas
Moissonne, et chaque jour amasse argent, contrats.
Ambroise est possesseur d'une maison fort grande,
Achetée aux dépens de qui? je le demande:
Chaque jour il y met un nouveau meuble; aussi
Je vois que chaque jour il en manque un ici;
De façon que bientôt, si cela continue,
L'une sera garnie et l'autre toute nue.

CHARLE.

Je leur pardonnerois tout cela de bon coeur,
S'ils avoient de mon oncle au moins fait le bonheur;
Mais ce qui me désole, est de voir que les traîtres
Le volent, et chez lui font encore les maîtres!
Pauvre oncle! il sent son mal, et je vois à regret
Que, s'il n'ose se plaindre, il gémit en secret.

SCÈNE V.

CHARLE, GEORGE, MDE. *EVRARD.*

GEORGE, (*bas à Charle.*)

Voici madame Evrard : oh! comme à votre vue
Elle se radoucit!

CHARLE, (*bas.*)

Paix donc!

CHARLE.

Je vous salue,
Madame.

GEORGE, (*avec force révérences.*)

J'ai l'honneur...

MDE. EVRARD, (*à Charle*)

Ah! bonjour, mon ami.
(*A George.*)
Que fais-tu là?

GEORGE.

Pendant qu'on étoit endormi,
Nous causions.

MDE. EVRARD.

Va causer en bas.

GEORGE.

C'est moi qu'on blâme;
Et c'est lui qui toujours me parle de Madame.

MDE. EVRARD.

De moi! que disoit-il?

GEORGE.

Que vous embellissiez,
Qu'il sembloit chaque jour que vous rajeunissiez.

MDE. EVRARD.

Oui! Charle dit toujours des choses délicates;
Mais il est trop galant, ou c'est toi qui me flattes:
Descends, et garde bien ta porte.

GEORGE.

Oh! dieu-merci,
L'on sait un peu . . .

MDE. EVRARD.

Ne laisse entrer personne ici,
Sans m'avertir.

GEORGE.

Non, non.

MDE. EVRARD.

Sur-tout pas une lettre,
Qu'à moi seule d'abord tu ne viennes remettre.

GEORGE.

Oh, non! je ne crois pas qu'on écrive à présent.

MDE. EVRARD.

Il n'importe. Va donc.

(*George sort.*)

SCÈNE VI.

MDE. *EVRARD, CHARLE.*

MDE. EVRARD, (*à part, pendant que Charle arrange la chambre.*)

George est un bon enfant;
Mais sur de telles gens, quel fonds pourroit-on faire?
Pour Ambroise, sa marche à la mienne est contraire;
Et c'est le dernier homme à qui je me firois. . .
Si j'intéressois Charle à mes desseins secrets?
Il me plaît; Monsieur l'aime; il a de la prudence,
De l'esprit: mettons-le dans notre confidence . . .
(*Haut.*)
Comment vous trouvez vous ici?

CHARLE.

Fort bien, ma foi,
Et je serois tenté de me croire chez moi.

MDE. EVRARD.

Allez, soyez toujours honnête et raisonnable:
Cette maison pour vous sera très-agréable;
Monsieur semble déjà vous voir d'assez bon oeil.

CHARLE.

C'est à vous que je dois ce favorable accueil.

MDE. EVRARD.

Je possède, il est vrai, toute sa confiance.

CHARLE.

C'est le fruit du talent et de l'expérience,
Madame.

MDE. EVRARD.

Ce fruit-là, je l'ai bien acheté:
Hélas! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté,
Depuis dix ans entiers que j'habite ici!
(*Se recueillant un moment, et regardant autour d'elle.*)
Charle,
Il faut à coeur ouvert enfin que je vous parle;
Car vous m'intéressez: vous êtes doux, prudent,
Discret, et, comme on a besoin d'un confident
Qui vous ouvre son coeur, et lise au fond du vôtre;
Et que vous n'êtes point un laquais comme un autre...

CHARLE.

Non: j'espère qu'un jour vous le reconnoîtrez.

MDE. EVRARD.

Ecoutez donc, mon cher; et bientôt vous verrez
Tout ce qu'il m'a fallu de courage et d'adresse,
Pour être en ce logis souveraine maîtresse.
Nous avons fait tous deux jouer plus de ressorts,
Mon pauvre Evrard et moi! . . . (car il vivoit alors;
Depuis bientôt deux ans, cher Monsieur, je suis veuve,
(*essuyant ses yeux.*)
Et c'est avoir passé par une rude épreuve! . . .)
Nous avons de concert banni tous les voisins,
Les amis, les parens, jusqu'aux derniers cousins.

CHARLE.

A la fin, vous voici maîtresse de la place.

MDE. EVRARD.

Reste encore un neveu, mais un neveu tenace . . .

CHARLE.

Monsieur, comme je vois, n'a point d'enfans?

MDE. EVRARD.

Aucun.

CHARLE.

Il a donc des neveux, Madame?

MDE. EVRARD.

Il n'en a qu'un;
Mais ce neveu tout seul me donne plus de peine! . . .
C'est que je vois de loin où tout ceci nous mène.
S'il rentre, c'est à moi de sortir.

CHARLE.

En effet.

MDE. EVRARD.

Aussi, pour l'écarter, Dieu sait ce que j'ai fait!
Mon intrigue et mes soins remontent jusqu'au père.
Monsieur n'eut qu'un beau-frère: il l'aimoit! . . .

CHARLE.

Comme un frère.

MDE. EVRARD.

Aigrir Monsieur; c'étoit un projet trop hardi;
Mais pour le frère au moins, je l'ai bien refroidi.

CHARLE.

J'entends.

MDE. EVRARD.

Contre un absent on a tant d'avantage!
Le sort à celui-ci ravit son héritage.
Je traitai ses revers d'inconduite: on me crut.

CHARLE.

Ah! fort bien.

MDE. EVRARD.

Jeune encor, grâce au ciel, il mourut.

CHARLE, (*à part.*)

Hélas!

MDE. EVRARD.

Qu'avez-vous?

CHARLE.

Rien.

MDE. EVRARD.

Laissant un fils unique,
Ce neveu que je crains.

CHARLE.

Que vous? . . . Terreur panique!
C'est à lui de vous craindre.

MDE. EVRARD.

Oui, peut-être aujourd'hui:
Mais l'oncle alors, sans moi, l'eût rapproché de lui.
» Son entretien sera moins coûteux en province, «
Lui dis-je: » chargez-m'en. « L'entretien fut très-mince,
Comme vous pouvez croire. Il se découragea;
Il jeta les hauts cris; enfin il s'engagea.
C'est où je l'attendois. Je sus avec finesse
Exagérer ce tort, ce vrai tour de jeunesse;
Et Monsieur l'excusoit encore.

CHARLE.

Il est si bon!

MDE. EVRARD.

Mon jeune homme écrivit pour demander pardon,
Je supprimai la lettre, et vingt autres messages . . .
J'en ai mon coffre plein.

CHARLE.

Précautions fort sages!

MDE. EVRARD

J'en ai lu deux ou trois, mais exprès, entre nous,
Avec un commentaire.

CHARLE.

Oh, je m'en fie à vous!

MDE. EVRARD.

Il se perdit lui-même.

CHRLE.

Eh, comment, je vous prie?

MDE. EVRARD.

Par inclination enfin il se marie,
L'an dernier, à l'insu de son oncle.

CHARLE.

A l'insu!

Il n'avoit point écrit?

MDE. EVRARD.

Monsieur n'en a rien vu.
Moi, j'ai peint tout cela d'une couleur affreuse,
Et la femme, entre nous, comme une malheureuse,
Sans état, sans aveu. L'oncle enfin éclata,
Et l'indignation à son comble monta;
De malédictions il chargea le jeune homme,
Et même il ne veut plus désormais qu'on le nomme.

CHARLE.

Ainsi de tous les soins qu'ici vous avez pris
Sans doute maintenant vous recueillez le prix?

MDE. EVRARD.

(*Regardant encore si personne n'écoute.*)

Pas tout-à-fait. Je vais vous confier encore
Un secret délicat, qu'Ambroise même ignore.

Le dessein est hardi, j'ose me proposer,
Pour tenir mieux mon maître . . .

CHARLE.

Eh bien?

MDE. EVRARD.

De l'épouser,

CHARLE.

D'épouser! . . . En effet, j'admire la hardiesse . . .

MDE. EVRARD.

Jusques-là, je craindrai le neveu, quelque nièce . . .

CHARLE.

J'entends. Vous avez donc un peu d'espoir?

MDE. EVRARD.

Un peu.
Depuis un an, je cache adroitement mon jeu.
D'abord, parler d'hymen à qui ne voit personne,
C'est assez me nommer.

CHARLE.

La conséquence est bonne.

MDE. EVRARD.

Je lui fais de l'hymen des portraits enchanteurs;
Je lis, comme au hasard, des endroits séducteurs;
Là, je fais une pause, afin qu'il les savoure.

CHARLE.

A merveille!

MDE. EVRARD.

D'enfans à dessein je l'entoure.
J'ai fait venir exprès son filleul, le portier.
Pour lui cette maison étant le monde entier,
De ces joyeux époux les touchantes tendresses,
Les jeux de leurs enfans, leurs naïves caresses;

Tout cela, par degrés, l'attache, l'attendrit,
Pénètre dans son coeur, ébranle son esprit:
Et, quand il est tout seul, ces images chéries
Lui doivent inspirer de tendres rêveries.
J'en suis là, mon ami.

CHARLE.

Mais c'est déjà beaucoup.

MDE. EVRARD.

Ce n'est pas tout. Il faut frapper le dernier coup.
Charle, seul avec vous, quand Monsieur s'ouvre, cause,
S'il soupire et paroît regretter quelque chose,
Alors insinuez qu'il est bien isolé,
Que par une compagne il seroit consolé;
Peignez-moi, j'y consens, sous des couleurs riantes;
Dites que j'ai des traits, des façons attrayantes,
Du maintien, de l'esprit, des talens variés,
Que je suis fraîche encore . . . enfin vous me voyez.
Dites: si vous voulez, que j'ai l'air d'une dame; .
Qu'en entrant, de Monsieur vous me crutes la femme . . .

CHARLE.

Oui, Madame.

MDE. EVRARD.

En un mot, vous avez de l'esprit,
Et je compte sur vous.

CHARLE.

Oui, Madame! il suffit.

MDE. EVRARD.

Vous m'entendez donc bien?

CHARLE.

Rassurez-vous, de grâce;
Je dirai . . . ce qu'enfin vous diriez à ma place.

MDE. EVRARD.

Je ne suis point ingrate, au reste, et soyez sûr
Qu'un salaire . . . .

CHARLE.

Croyez qu'un motif bien plus pur . . .

MDE. EVRARD.

Paix! . . . j'aperçois Monsieur.

SCÈNE VII.

M. *DUBRIAGE*, MDE. *EVRARD*, *CHARLE*.

M. DUBRIAGE.

C'est vous? bonjour, Madame!

MDE. EVRARD, (*très-tendrement.*)

Monsieur, je vous salue, et de toute mon ame.

CHARLE.

Votre humble serviteur.

M. DUBRIAGE.

Vous voilà, mon ami?

MDE. EVRARD.

Vous paroissez rêveur . . Auriez-vous mal dormi?

M. DUBRIAGE.

Moi? très-bien.

MDE. EVRARD.

Je ne sais . . . mais je suis clairvoyante.
Et vous aviez hier la mine plus riante.

M. DUBRIAGE.

Croyez-vous? Cependant j'ai toujours ri fort peu.

MDE. EVRARD.

Je m'en vais parier que c'est votre neveu
Qui cause en ce moment votre sombre tristesse;
Avouez-le.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai qu'il m'occupe sans cesse;
Et même cette nuit, mes amis, j'y songeois.

MDE. EVRARD.

Il vous aura donné quelques nouveaux sujets? . . .

M. DUBRIAGE.

Non.

MDE. EVRARD.

Pourquoi, dans ce cas, y songez-vous encore?
Depuis plus de huit ans, l'ingrat vous déshonore:
Oubliez-le, Monsieur; sachez vous égayer.

M. DUBRIAGE.

Ah! je puis le haïr, mais jamais l'oublier.

MDE. EVRARD.

Laissez, encore un coup, ces plaintes éternelles.
Ne voyez plus que nous, vos serviteurs fidelles:
Ambroise, Charle et moi, dévoués et soumis,
Vous tiendront lieu tous trois de parens et d'amis.
(*Prenant la main de M. Dubriage.*)
Mais de tous mes emplois il faut que je m'acquitte.
C'est pour songer encore à vous que je vous quitte.

M. DUBRIAGE.

Fort bien!

MDE. EVRARD.

Charle vous reste: il saura converser.

CHARLE.

Heureux, si je pouvois jamais vous remplacer!

MDE. EVRARD, (*bas à Charle.*)
Songez à notre plan.

CHARLE, (*bas à madame Evrard.*)
Oui, j'y songe, Madame.
(*Madame Evrard sort.*)

SCÈNE VIII.

M. *DUBRIAGE, CHARLE.*

M. DUBRIAGE.

Cette madame Evrard est une digne femme;
Elle a bien soin de moi.

CHARLE.

Monsieur . . . certainement . . .
Mais qui n'auroit pour vous le même empressement?

M. DUBRIAGE.

Oh! je ne suis pas moins content de ton service,
Charle.

CHARLE.

Monsieur, je suis peut-être un peu novice?

M. DUBRIAGE.

Non.

CHARLE.

Le désir de plaire est si propre à former!
Et l'on sert toujours bien ceux que l'on sait aimer.

M. DUBRIAGE.

Chaque mot que tu dis, me touche, m'intéresse.

CHARLE.

Puissai-je quelque jour gagner votre tendresse!

M. DUBRIAGE.

Elle t'est bien acquise; oui, . . . je ne sais pourquoi
J'ai vraiment du plaisir à causer avec toi:
Ce n'est qu'avec toi seul que je suis à mon aise.

CHARLE.

Heureux qu'en moi, Monsieur, quelque chose vous plaise!

M. DUBRIAGE.

Mon coeur est plein! il a besoin de s'épancher.
Autour de moi j'ai beau jeter les yeux, chercher,
Je n'ai pas un ami dans toute la nature,
Pour verser dans son sein les peines que j'endure.

CHARLE.

Les peines! . . . quoi, Monsieur! vous en auriez?

M. DUBRIAGE.

Hélas!
Je te parois heureux, et je ne le suis pas.

CHARLE.

Cependant . . .

M. DUBRIAGE.

Tu le vois, je suis seul sur la terre,
Triste . . .

CHARLE.

Seul, dites-vous?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis solitaire.
Ah! pourquoi, jeune encore, au moins dans l'âge mûr,
Ne laisois-je pas choix d'une femme;

CHARLE.

Il est sûr.

Que, pour se préparer une heureuse vieillesse,
Il faut à ces doux noeuds consacrer sa jeunesse.

M. DUBRIAGE.

Je le vois à présent. Je voudrois . . . voeux tardifs!

CHARLE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Hélas! . . . Vous eutes donc, Monsieur, quelques motifs
Pour vous soustraire au joug de l'hymen?

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute.
J'en eus que je croyois très-solides. Ecoute:
J'avois dans mon commerce un jeune associé,
Par inclination il s'étoit marié;
Sa femme fit dix ans le tourment de sa vie.
Ce tableau, vu de près, me donnoit peu d'envie
D'en faire autant.

CHARLE.

Sans doute, il pouvoit faire peur.

M. DUBRIAGE.

Quand j'aurois eu l'espoir de faire un choix meilleur,
Sous les yeux d'un ami, cette union heureuse
Auroit rendu la sienne encore plus affreuse.
Il mourut. D'un commerce entre nous partagé,
Chargé seul, à l'hymen dès-lors j'ai peu songé:
Je quittai le commerce.

CHARLE.

Enfin vous étiez maître,
Libre . . .

M. DUBRIAGE.

En me mariant, j'aurois cessé de l'être.
L'hymen est un lien.

CHARLE.

Soit. Convenez aussi
Qu'il est doux quelquefois d'être liés ainsi!
Monsieur! . . . pour se soustraire à cette servitude
Souvent on en rencontre encore une plus rude.

M. DUBRIAGE.

Puis, sur un autre point j'eus l'esprit combattu.
Les femmes, (sans parler ici de leur vertu,
J'aime à croire qu'à tort souvent on les décrie);
Mais conviens qu'elles sont d'une coquetterie,
D'un luxe! . . . Telle femme est charmante, entre nous,
Dont on seroit fâché de devenir l'époux;
Tel mari semble heureux qui dans le fond de l'ame,
Gémit . . .

CHARLE.

Mais, en revanche, il est plus d'une femme
Modeste en ses désirs et simple dans ses goûts,
Qui met tout son bonheur à plaire à son époux.

M. DUBRIAGE.

Il en est, mais bien peu.

CHARLE.

Plus qu'on ne croit peut-être:
Moi qui vous parle, j'ai le bonheur d'en connoître.

M. DUBRIAGE.

En général, mon cher, j'ai craint les embarras,
Les tracas, les soucis . . .

CHARLE.

Mais où n'en a-t-on pas?
Une famille au moins qui vous plaît, qui vous aime,
Vous fait presque chérir cet embarras-là même:
Au lieu qu'un alentour mercenaire, étranger,

Vous embarrasse aussi, sans vous dédommager;
On a l'ennui de plus.

M. DUBRIAGE.

Voilà ce que j'éprouve;
Et c'est précisément l'état où je me trouve:
Et, tiens, mes gens me sont fort attachés, je croi;
Mais je les vois tous prendre un ascendant sur moi.

CHARLE.

En effet . . .

M. DUBRIAGE.

Jusqu'au vif, vois-tu, cela me blesse,
Et parfois je voudrois, honteux de ma foiblesse,
Secouer un tel joug. A cet Ambroise j'ai,
Oui, j'ai cinq ou six fois déjà donné congé:
Je le reprends toujours; car, s'il a l'humeur vive,
Il est brave homme au fond. Parfois même il m'arrive
D'avoir des démêlés avec madame Evrard,
De lui faire sentir enfin que tôt ou tard
Elle pourroit . . . Mais quoi, j'ai si peu de courage!
Elle baisse d'un ton, laisse passer l'orage,
Et bientôt me gouverne encore plus surement.

CHARLE.

Je sens cela.

M. DUBRIAGE.

Mets-toi dans ma place un moment.
Un garçon, un vieillard isolé dans le monde . . .
Car tu ne connois pas ma retraite profonde . . .
Je n'avois qu'un neveu qui m'eût pu consoler
Dans mes maux . . . et c'est lui qui vient les redoubler!

CHARLE.

Ce neveu . . . pardonnez . . . il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE.

Ah! coupable . . . . il n'est rien dont il ne soit capable.
Si tu savois! . . . Mais non, laissons ce malheureux.

CHARLE.

Ah! s'il vous a déplu, son sort doit être affreux.

M. DUBRIAGE.

Il rit de mes chagrins.

CHARLE.

Il riroit de vos peines;
Il se feroit un jeu de prolonger les siennes?
Ce jeune homme à ce point n'est pas dénaturé:
J'en puis juger par moi, dont le coeur est navré . . . .

M. DUBRIAGE.

C'est que vous êtes bon, vous, délicat, sensible;
Mais Armand n'a point d'ame.

CHARLE.

O ciel! est-il possible!
Mais cet Armand, Monsieur, le connoissez-vous bien?

M. DUBRIAGE.

Trop par ses actions. D'abord, comme un vaurien,
Il s'engage.

CHARLE.

Il eut tort; mais ce n'est pas un crime
Qui le doive à jamais priver de votre estime.

M. DUBRIAGE.

Et dans sa garnison, comment s'est-il conduit?

CHARLE.

En êtes-vous certain?

M. DUBRIAGE.

Je suis trop bien instruit;
Et ses lettres . . . . .

CHARLE.

Eh bien?

M. DUBRIAGE.

Etoient d'une insolence! . . .
Il m'écrivoit un jour, j'en frémis quand j'y pense,
Qu'il viendroit, qu'il mettroit le feu dans la maison.

CHARLE.

Ah, mon dieu! quelle horreur et quelle trahison!

M. DUBRIAGE.

Toi-même es indigné . . .

CHARLE, (*faisant un effort pour se contenir.*)

Voulez-vous bien permettre,
Monsieur . . . avez-vous lu vous-même cette lettre?

M. DUBRIAGE.

Non. C'est madame Evrard: encore par pitié,
Elle me faisoit grâce au moins de la moitié.
Puis, sans parler du reste, un mariage infame . . .

CHARLE.

(*Se reprenant, et à part.*)
Infame, dites-vous? . . . Laissons venir ma femme.
(*Haut.*)
Ah! si l'on vous trompoit . . . .

M. DUBRIAGE.

Et qui donc?

CHARLE.

Je ne sais . . .
Mais quoi! je ne puis croire à de pareils excès:
Non, Armand . . .

M. DUBRIAGE.

Paix. Jamais ne m'en ouvrez la bouche,

(*Se radoucis ant.*)

Entendez-vous? Au fond, ton zele ardent me touche,
Mon ami, je l'avoue; il annonce un bon coeur,
On ne sauroit plaider avec plus de chaleur.

CHARLE, (*vivement.*)

Croyez qu'en ce moment je donnerois ma place
Pour voir votre neveu, Monsieur, rentrer en grâce.

M. DUBRIAGE.

Bon Charle!

CHARLE.

Permettez que je sorte un moment
Pour une affaire.

M. DUBRIAGE.

Oui, sors; mais reviens promptement.

(*Monsieur Dubriage rentre chez lui.*)

SCÈNE IX.

CHARLE, (*seul*)

Allons chercher ma femme: il est temps, l'heure presse;
Et plutôt que plus tard, il faut qu'elle paroisse.

(*Il sort.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. *DUERIAGE*, (*seul, un livre à la main.*)

Que ce mot est bien dit! consolant écrivain,
D'adoucir mes ennuis tu t'efforces en vain.
On commence à jouir, dis-tu, dès qu'on espère:
Je jouirois aussi déjà, si j'étois père;
Mais pour un vieux garçon il n'est point d'avenir.
(*Fermant le livre.*)
Rien ne m'amuse plus. Il faut en convenir,
Je ne me suis jamais amusé de ma vie;
Mais ajourd'hui sur-tout je sens que je m'ennuie;
C'est qu'il est des momens où je me trouve seul,
Et porterois, je crois, envie à mon filleul.
Cette réflexion est un peu trop tardive.
Dans l'état où je suis il faut bien que je vive . . . . .
Ils m'abandonnent tous . . . je ne sais ce qu'ils font . . .
(*Appelant.*)
Madame Evrard!... Ambroise!... Aucun d'eux ne répond.
Pour Charle, il est sorti surement pour affaires:
(*Il s'assied.*)
Je ne saurois me plaindre, il ne me quitte guères.

SCÈNE II.

M. *DUBRIAGE*, *GEORGE*.

GEORGE, (*de loin, à part.*)

Ils sont sortis, entrons.

M. DUBRIAGE, (*se croyant seul encore.*)

Oui, j'ai moins de chagrins.

Quand Charle est avec moi, nous causons.

GEORGE, (*toujours de loin et à part.*)

Bon parrain:

Il parle, et n'a personne, hélas! qui lui réponde:

Approchons.

M. DUBRIAGE.

C'est toi, George! Où donc est tout le monde?

GEORGE.

Tout le monde est dehors.

M. DUBRIAGE.

Madame Evrard aussi?

GEORGE.

(*A part.*)

Elle aussi: chacun a ses affaires ici.

(*Haut.*)

Et moi de leur absence, entre nous, je profite,

Pour vous faire, Monsieur, ma petite visite:

Je ne vous ai point vu depuis hier au soir.

M. DUBRIAGE.

Moi j'ai, de mon côté, grand plaisir à te voir.

GEORGE.

Vous êtes tout pensif.

M. DUBRIAGE.

C'est cette solitude. . . .

GEORGE.

Vous devez en avoir contracté l'habitude.

M. DUBRIAGE.

On a peine à s'y faire . . . . et le temps aujourd'hui
Est sombre: tout cela me donne un peu d'ennui.

GEORGE.

Vous êtes malheureux; jamais je ne m'ennuie:
Qu'il fasse froid ou chaud, du soleil, de la pluie,
Tout cela m'est égal; je suis toujours content.

M. DUBRIAGE.

Je le vois

GEORGE.

Je bénis mon sort à chaque instant.
Car, si je suis joyeux, j'ai bien sujet de l'être:
D'abord, j'ai le bonheur de servir un bon maître,
Un cher parrain; ensuite à l'emploi de portier
J'ai, comme de raison, joint un petit métier:
Une loge ne peut occuper seule un homme;
Et puis, écoutez donc, cela double la somme.
Je fais tout doucement ma petite maison,
Et j'amasse en été pour l'arrière-saison.

M. DUBRIAGE,

(*A part.*)

C'est bien fait. D'être heureux ce George fait envie.

GEORGE.

Ajoutez à cela le charme de la vie,
Une femme; la mienne est un petit trésor:
Elle a trente ans; je crois qu'elle embellit encor.

Point d'humeur; elle est gaie, elle est bonne, elle est franche,
Elle aime son cher George. Oh! j'ai bien ma revanche!
Dame, c'est qu'elle a soin du père, des enfans! . . . .
Aussi, sans nous vanter, les marmots sont charmans.
Sans cesse autour de moi l'on passe, l'on repasse;
C'est un mot, un coup-d'œil; et cela me délasse.

M. DUBRIAGE.

Mais cela te dérange.

GEORGE.

Un peu: mais le plaisir! . . .
Il faut bien se donner un moment de loisir:
Cela n'empêche pas que la besogne n'aille;
Car moi, tout en riant, en causant je travaille.
Mais, quand le soir, bien tard, les travaux sont finis,
Et qu'autour de la table on est tous réunis,
(Car la petite bande à présent soupe à table,)
Si vous saviez, Monsieur, quel plaisir délectable!
Je me dis quelquefois, »Je ne suis qu'un portier;
»Mais souvent dans la loge on rit plus qu'au premier.«

M. DUBRIAGE.

Chacun est dans ce monde heureux à sa manière.

GEORGE.

Ah! la nôtre est la vraie, et vous ne l'êtes guère
Heureux! C'est votre faute aussi; car, entre nous,
Pourquoi rester garçon? Il ne tenoit qu'à vous,
Dans votre état, avec une grosse fortune,
De trouver une femme, et dix mille pour une.

M. DUBRIAGE.

Que veux-tu? . . j'ai toujours aimé le célibat.

GEORGE.

Célibat, dites-vous! C'est donc là votre état?

Triste état, si par là, comme je le soupçonne,
On entend n'aimer rien, ne tenir à personne!
Vive le mariage! Il faut se marier,
Riche ou non: et tenez, je m'en vais parier
Que si quelqu'un offroit au plus pauvre des hommes
Un hôtel, un carrosse, avec de grosses sommes,
Pour qu'il vécût garçon, il diroit: « Grand-merci;
« Plutôt que d'être riche, et que de l'être ainsi,
« J'aime cent fois mieux vivre au fond de la campagne,
« Pauvre, grattant la terre, auprès d'une compagne. »

M. DUBRIAGE.

Assez.

GEORGE.

Ce que j'en dis, c'est par pure amitié;
C'est que vraiment, Monsieur, vous me faites pitié.

M. DUBRIAGE.

Pitié!

GEORGE.

Je suis honteux de voir qu'un misérable,
Que moi, qui près de vous ne suis qu'un pauvre diable,
Sois plus heureux pourtant: c'est un chagrin que j'ai.

M. DUBRIAGE.

De ta compassion je te suis obligé:
Mais changeons de sujet.

(Il se lève.)

GEORGE.

Très-volontiers. Encore
Si, pour charmer, Monsieur, l'ennui qui vous dévore,
Vous aviez près de vous quelque proche parent!....

M. DUBRIAGE.

Oui! tu vois mon neveu!....

GEORGE.

Mais cela me surprend;
Et vraiment je ne puis du tout le reconnoître.

M. DUBRIAGE.

A propos, tu l'as vu long-temps?

GEORGE.

Je l'ai vu naître.
Depuis, pendant dix ans, j'ai vécu près de lui.

M. DUBRIAGE.

Mais dis, George, d'après ce qu'il est aujourd'hui,
Il devoit donc avoir un bouillant caractère?

GEORGE.

Eh non, il étoit doux!

M. DUBRIAGE.

Bon!

GEORGE.

A ne vous rien taire,
Moi, je ne saurois croire à ce grand changement:
Il faut qu'on l'ait....

M. DUBRIAGE.

Tu dis qu'il étoit doux!

GEORGE.

Charmant.
Sa mère ne pouvoit se passer de sa vue.
Hélas! son plus grand tort est de l'avoir perdue.
Un oncle lui restoit; mais il ne l'a point vu.

M. DUBRIAGE, *(à part.)*

Hélas!

GEORGE.

Abandonné dès-lors, au dépourvu....

M. DUBRIAGE, (*voyant venir Ambroise.*)

Chut!

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, GEORGE, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce?

AMBROISE, (*toujours d'un ton rude.*)

De l'argent, Monsieur, qu'on vous apporte;
Cent bons louis: tenez.

M. DUBRIAGE.

La somme n'est pas forte:
Mais enfin cet argent va me faire du bien;
Car, depuis très-long-temps, je ne touchois plus rien.

AMBROISE.

Est-ce ma faute, à moi? croyez-vous que je touche?
Aucun fermier ne paye: ils ont tous à la bouche
Le mot *grêle*.

M. DUBRIAGE.

Hélas! oui.

AMBROISE.

Vous-même le premier,
Si je laisse monter par hasard un fermier,
Vous lui remettez tout.

M. DUBRIAGE.

C'est naturel, je pense.

AMBROISE.

Mais il faut cependant fournir à la dépense.

Saint-Brice avoit besoin de réparations;
J'ai fait à Montigny des augmentations:
Aussi de plus d'un an vous ne toucherez guères.
Peut-être croyez-vous que je fais mes affaires;
La vérité pourtant est que j'y mets du mien.

GEORGE, (*à part.*)

Bon apôtre!

AMBROISE, (*à George.*)

Plaît-il?

GEORGE.

Qui, moi? je ne dis rien.

AMBROISE.

Encore ici! c'est donc au premier que tu loges?
Ton assiduité mérite des éloges.

GEORGE.

J'entretenois Monsieur, et voulois l'amuser:
En faveur du motif, on doit bien m'excuser.

AMBROISE.

Et ton poste?

GEORGE.

Ma femme est en bas.

AMBROISE.

Il n'importe;
Je veux t'y voir aussi; va, retourne à ta porte.

M. DUBRIAGE, (*à Ambroise.*)

Vous lui parlez, je crois, un peu trop rudement.

AMBROISE.

Chacun a sa manière. Allons, vîte.

M. DUBRIAGE.

Un moment.

GEORGE.

Si Monsieur me retient, je puis rester, je pense.

AMBROISE.

Tu fais le raisonneur!

GEORGE.

Est-ce vous faire offense.
Que de venir un peu causer?

AMBROISE.

Offense ou non,
Descends.

M. DUBRIAGE.

Vous le prenez, Ambroise, sur un ton!...

AMBROISE.

Fort bien! Ce cher filleul, toujours on le protège!
Il a beau me manquer....

GEORGE.

En quoi donc vous manqué-je?

AMBROISE.

En désobéissant.

GEORGE.

Mais à qui, s'il vous plaît?
Vous n'êtes point mon maître, et c'est Monsieur qui l'est.

M. DUBRIAGE.

Eh oui, moi seul!

AMBROISE.

Comment?

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, GEORGE, AMBROISE, Mde. EVRARD.

Mde. EVRARD.

Ambroise encor s'emporte
Je gage?

M. DUBRIAGE.

Oui, beaucoup trop.

AMBROISE.

Je veux que George sorte,
Descende: il me résiste; et Monsieur le soutient.
Voilà tout uniment d'où notre débat vient.

Mde. EVRARD.

D'un tapage si grand, comment c'est la la cause!

M. DUBRIAGE.

Ah! je suis plus choqué du ton que de la chose.

Mde. EVRARD, *(à Dubriage.)*

Vous avez bien raison; mais vous le connoissez,
Ce cher homme.... il est vif.

AMBROISE.

Eh, morbleu!

Mde. EVRARD, *(à Ambroise.)*

Finissez.
George est un bon enfant, et va, je le parie,
(A George d'un ton d'autorité.)
Se rendre le premier. Là, descends, je te prie.

GEORGE.

Eh oui, je descends!

Mde. EVRARD.

Bon.

GEORGE, *(à part, en s'en allant.)*
Oh, que j'ai de chagrin,
De voir ces deux fripons maîtriser mon parrain!
(Il sort.)

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MDE. EVRARD, AMBROISE.

MDE. EVRARD.

Vous avez tort, Ambroise, il faut que je le dise;
Et vous êtes brutal à force de franchise.

M. DUBRIAGE, *(encore ému.)*

Je suis bon; mais aussi c'est trop en abuser.

MDE. EVRARD, *(à Ambroise.)*

Sur ce point je ne puis vraiment vous excuser.
Vous êtes droit, loyal; mais jamais, je le pense,
D'être doux et soumis cela ne nous dispense.

AMBROISE.

Eh! qui vous dit, Madame?...

M. DUBRIAGE.

Il s'emporte d'abord;
Il me tient des propos.., et devant George encor!

MDE. EVRARD.

Cela n'est pas croyable... Ambroise!...

AMBROISE.

Je vous jure
Que c'est dans la chaleur...

MDE. EVRARD.

Oh oui, je vous assure!

AMBROISE.

Eh! Monsieur sait combien je lui suis attaché.

M. DUBRIAGE.

Je le sais; sans quoi...

MDE. EVRARD.

Bon, vous n'êtes plus fâché...
Monsieur se plaît chez lui, parmi nous: il me semble
Qu'il faut le rendre heureux, vivre tous bien ensemble.

M. DUBRIAGE.

N'en parlons plus.

MDE. EVRARD.

Non, non, plus du tout

(Elle lui donne affectueusement ses gants et son chapeau.)

M. DUBRIAGE.

Sans adieu:
Je vais au Luxembourg me promener un peu.

MDE. EVRARD, *(de loin.)*

Revenez donc bientôt, cher Monsieur: il me tarde...

M. DUBRIAGE.

Oui, bientôt. *(Il sort.)*

SCÈNE VI.

MDE. *EVRARD*, *AMBROISE.*

AMBROISE.

Savez-vous que si l'on n'y prend garde,
Il nous fera la loi!

MDE. EVRARD.

Nous sommes sans témoin;
Ambroise, songez-y, vous allez un peu loin;
Et Monsieur pourroit bien perdre enfin patience.

AMBROISE.

Je voudrois voir cela.

MDE. EVRARD.

Ce ton de confiance
Pourroit vous attirer quelques fâcheux éclats;
Je vous en avertis: ne vous exposez pas.

AMBROISE.

Eh, je n'ai pas du tout besoin qu'on m'avertisse!
La maison sauteroit plutôt que j'en sortisse.
Un autre soin m'occupe, à ne vous rien céler;
Et je vais cette fois nettement vous parler.
Dès long-temps je vous aime, et vous presse, Madame,
De recevoir ma main, de devenir ma femme:
C'est trop long-temps ainsi me jouer, m'amuser;
Il faut m'admettre enfin, ou bien me refuser.

MDE. EVRARD.

Mais vous pressez les gens d'une manière étrange,
Il le faut avouer.

AMBROISE.

Je ne prends plus le change.
Tenez, madame Evrard, je vais au fait d'abord.
Je ne suis point galant; mais vous me plaisez fort.

MDE. EVRARD.

Monsieur Ambroise!....

AMBROISE.

Eh! oui, votre air, votre figure,
Que vous dirai-je enfin? toute votre tournure
M'enchante, me ravit. Allez, j'ai de bons yeux:
Vous êtes fraîche, et moi, je ne suis pas très-vieux;
Par ma foi, nous serons le mieux du monde ensemble:
Et puis notre intérêt l'exige, ce me semble.

Ma fortune est assez ronde, vous le savez.
Je ne m'informe pas de ce que vous avez:
Vous ne vous êtes pas surement oubliée....
Allons, madame Evrard.

MDE. EVRARD.

Je crains d'être liée.

De me voir....

AMBROISE.

Craignez tout, si nous nous divisons;
Oui; je n'ai pas besoin d'en dire les raisons.
L'un de l'autre, entre nous, nous savons des nouvelles,
Et tous deux nous pourrions en raconter de belles,
Au lieu qu'à l'avenir, si nous ne faisons qu'un,
Nous ne craindrons plus rien de l'ennemi commun...
A propos: j'oublioís de vous dire, Madame,
Que j'ai trouvé, je crois, cette seconde femme...

MDE. EVRARD.

Vous revenez toujours sur ce chapitre-là!
Je ne suis point d'accord avec vous sur cela.

AMBROISE.

Vous n'avez pas besoin de quelqu'un qui vous aide?

MDE. EVRARD.

Moi! point du tout.

AMBROISE.

Si-fait, et puis qui vous succède...

MDE. EVRARD.

Qui?...

AMBROISE.

Voulons-nous servir jusques à nos vieux jours!
Notre service est doux; mais nous servons, toujours.

MDE. EVRARD.

Vous voyez mal, Ambroise: il vaudroit mieux peut-être
Attendre... enfin fermer les yeux de notre maître.

AMBROISE.

Mais cela peut durer encore très-long temps.
Monsieur n'a, voyez-vous, que soixante-cinq ans;
Il est temps, croyez-moi, de faire une retraite:
Et pour la faire sûre, honorable et discrète,
Il faut laisser ici des gens honnêtes, doux,
Par nous-mêmes choisis, qui dépendent de nous,
Qui soient à nous, de nous qui lui parlent sans cesse.

MDE. EVRARD.

S'ils alloient de Monsieur captiver la tendresse!...
Enfin nous verrons...

AMBROISE.

Bon, vous remettez toujours!

MDE. EVRARD.

Eh, moins d'impatience!

AMBROISE.

Et vous moins de détours;
Plus de délais: demain je veux une réponse.

MDE. EVRARD.

(A part en s'en allant.)

Demain, soit. Sur mon sort si Monsieur ne prononce,
Que faire? Allons, il faut se presser au plutôt.

(Elle sort.)

AMBROISE.

A demain donc.

SCÈNE VII.

AMBROISE, (seul.)

Voilà la femme qu'il me faut.
D'abord, réunissant les deux sommes en une,
C'est un total; et puis, à quoi bon la fortune,
Quand on la mange seul? Monsieur sert de leçon:
C'est une triste chose, au fait, qu'un vieux garçon!
On se marie, on a des enfans; on amasse:
Et, si l'on meurt, du moins on sait où le bien passe...
Mais que veut cette fille?... A propos, c'est, je crois...
Déjà!

SCÈNE VIII.

AMBROISE, LAURE.

AMBROISE, *(d'un ton rude.)*

Qu'est-ce?

LAURE, *(tremblante.)*

Monsieur... Ambroise?...

AMBROISE.

Eh bien! c'est moi.

LAURE.

Peut-être en ce moment, Monsieur, je vous dérange...
C'est moi... dont vous a pu parler monsieur Lagrange,

AMBROISE.

C'est différent. J'entends; c'est vous qui souhaitez
Entrer ici?

LAURE.

Du moins si vous le permettez.
Voulez-vous bien jeter les yeux sur cette lettre?...

AMBROISE, *(assis.)*

Vous tremblez;

LAURE.

Moi... pardon.

AMBROISE.

Tâchez de vous remettre...

(Lisant des yeux.)

Voyons.... « Sage, bien née et docile »... Il suffit.

(fixant Laure.)

Votre air s'accorde assez avec ce qu'on m'écrit.

LAURE.

Vous êtes trop honnête.

AMBROISE.

On vous appelle?

LAURE.

Laure.

AMBROISE.

Et votre âge... vingt ans?

LAURE.

Pas tout-à-fait encore.

AMBROISE.

N'avez-vous pas servi déjà?

LAURE.

Qui, moi?... jamais!
Je ne servirai point ailleurs, je vous promets.

AMBROISE.

Vous n'êtes point encor mariée?

LAURE.

A mon âge,
Sans fortune, peut-on songer au mariage?

AMBROISE.

Plus je vous interroge, et plus je m'aperçois
(*S'étant levé.*)
Que vous me convenez.... Allons, je vous reçois.

LAURE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous daignez me faire

AMBROISE, (*levé.*)

Oh! non. Je vois cela, vous ferez mon affaire.
J'en préviendrai Monsieur; car il est à propos
Qu'ensemble ce matin nous en disions deux mots:
Mais j'en réponds. Au reste, il est bon de vous dire
Où vous êtes, comment vous devez vous conduire.

LAURE.

J'écoute.

AMBROISE.

Vous saurez que vous avez ici
Plus d'un maître à servir.

LAURE.

On me l'a dit aussi.

AMBROISE.

Moi, le premier.

LAURE.

Oh! oui.

AMBROISE.

Puis pour la gouvernante.
Madame Evrard, soyez docile et prévenante,

Monsieur la considère, et moi j'en fais grand cas :
Servez-la bien.

LAURE.

Monsieur, je n'y manquerai pas.

AMBROISE.

Enfin, il faut avoir pour monsieur Dubriage
Les égards et les soins que l'on doit à son âge :
C'est un homme de bien, respectable d'abord,
Riche d'ailleurs, qui peut faire un jour votre sort.

LAURE.

Par un motif plus pur déjà je le révère.

AMBROISE.

C'est tout simple . . . sur-tout souvenez-vous, ma chère,
Que c'est Ambroise seul qui vous a fait entrer.

LAURE.

Je n'oublirai jamais, j'ose vous l'assurer,
Que, si dans la maison j'occupe cette place,
C'est à vos soins, Monsieur, que j'en dois rendre grâce.

AMBROISE.

Pas mal. Allons, je crois que je serai content.

SCÈNE IX.

LAURE, AMBROISE, CHARLE.

CHARLE, (*de loin, à part.*)

L'aura-t-il agréée?

AMBROISE.

Ah! Charle, dans l'instant
J'arrête, je reçois cette jeune servante;
Elle va soulager, servir la gouvernante,
Et dans l'occasion pourra vous seconder:
Avec elle tâchez de vous bien accorder.

CHARLE.

Oui, je l'espère.

AMBROISE, (*à Laure.*)

Bon! Allez payer votre hôte,
Et revenez ici dans deux heures sans faute.
Ne demandez que moi.

LAURE.

Non.

AMBROISE.

Pour quelques instans,
Je vais sortir. Allez, ne perdez point de temps;
(*A Charle.*)
Ni vous non plus.

CHARLE.

Oh, non! Croyez, je vous supplie,
Que toute ma journée est assez bien remplie.
(*Ambroise sort.*)

SCÈNE X.

CHARLE, LAURE.

CHARLE.

Te voilà donc entrée! ah, nous verrons un peu
S'ils feront déguerpir la nièce et le neveu!

LAURE.

Je suis tremblante encor.

CHARLE.

Rassure-toi, ma chère.
Mon oncle va te voir; il suffit, et j'espère.
Il entendra bientôt le son de cette voix
Qui sut toucher mon coeur dès la première fois . . .
Ah, je voudrois déjà qu'à loisir il t'eût vue!

LAURE.

Je désire à-la-fois et crains cette entrevue.
Cette madame Evrard, ô dieu, que je la crains!

CHARLE.

Qu'elle est fausse et méchante!

LAURE.

En ce cas, je la plains.

CHARLE.

Chère épouse, faut-il qu'à feindre de la sorte
Le destin nous réduise!

LAURE.

Eh, Charle, que m'importe!
Je serai près de toi: toi seul fais tout mon bien;

Tu me tiens lieu de tout; le reste ne m'est rien.
Mon ami, sans compter ce pénible voyage,
J'ai bien eu du chagrin depuis mon mariage;
Mais tu me consolois; nous mêlions nos douleurs:
Et ces deux ans, passés ensemble dans les pleurs,
Sont encor les momens les plus doux de ma vie.

CHARLE.

Va, mon sort, quel qu'il soit, est trop digne d'envie...

LAURE.

Mais adieu; car je crains . . .

CHARLE.

A peine pourrons-nous
Peindre nos sentimens.

LAURE.

Il n'en sont que plus doux . . .
Adieu, Charle.

CHARLE.

Au revoir?

LAURE, (*en sortant.*)

Au revoir.

SCÈNE XI.

CHARLE, (seul.)

Quelle femme!
De l'esprit, de la grâce, avec une belle ame!
Trop heureux! Mon pauvre oncle a ses peines aussi,
Et n'a personne, hélas! qui le console ainsi.
Je craignois son courroux: ah! bien loin de le craindre,
C'est lui qui de nous trois est bien le plus à plaindre ...
Mais que veut George?

SCÈNE XII.

CHARLE, GEORGE.

CHARLE.

Eh bien?

GEORGE.

Elle vient de partir,
Sans qu'on l'ait, grâce au ciel, vue entrer ni sortir ....
Mais vous ne savez pas!....

CHARLE.

Qu'as-tu donc à me dire?

GEORGE.

Quelque chose, entre nous, qui vous fera peu rire.
J'ai là-bas cinq cousins, tous issus de germains,
Dont l'un même a déjà ses papiers dans les mains.

Ils viennent par Monsieur se faire reconnoître.
» Il est sorti, « leur dis-je. » Il rentrera peut-être, «
Dit l'orateur. Enfin ils ont voulu rester.
Qu'en ferai-je, Monsieur?

CHARLE.

Eh mais, fais-les monter!

GEORGE.

Songez donc que de près à mon parrain ils tiennent,
Et qu'ils pourroient fort bien...

CHARLE.

Il n'importe; qu'ils viennent

GEORGE.

C'est votre affaire, allons.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

CHARLE, (seul.)

Amusons-nous un peu.
Cinq avides cousins reçus par un neveu!
Cela sera piquant. Sachons encore feindre....
Ils ne sont pas heureux: c'est à moi de les plaindre.

SCÈNE XIV.

CHARLE, LES *CINQ COUSINS*, (*en guêtres.*)

LE GRAND COUSIN, (*bas aux autres, de loin.*)

Laissez-moi parler seul.

(*Haut à Charle, avec maintes révérences que les autres imitent.*)

Nous avons bien l'honneur,
Monsieur. . .

CHARLE.

C'est moi qui suis votre humble serviteur.
Vous venez pour parler à monsieur Dubriage?

LE GRAND COUSIN.

Oui, Monsieur; c'est l'objet de notre long voyage;
Car nous venons d'Arras pour le voir seulement.

CHARLE.

En vérité, j'admire un tel empressement;
Et je ne doute point qu'à Monsieur il ne plaise.

LE 3e COUSIN.

Le cousin de nous voir sera, je crois, bien aise.

CHARLE.

Le connoissez-vous?

LES QUATRE COUSINS.

Non.

LE GRAND COUSIN, (*d'un air important.*)

Ils ne l'ont jamais vu.
Mais mon air au cousin pourroit être connu.

Je l'allai voir alors qu'il faisoit son commerce,
En... soixante: il vendoit des étoffes de Perse!...
Dame aussi, le cousin est riche à millions;
Et nous sommes encor gueux comme nous étions!

CHARLE.

Etes-vous frères tous?

LE GRAND COUSIN.

Il ne s'en faut de guères.
Voici mon frère, à moi: les trois autres sont frères.
Mais nous sommes cousins, tous issus de germains,
Comme il est constaté par ces titres certains,
(*Déployant ses papiers.*)
Sur-tout par ce tableau. Mon frère est géographe.

LE 2e COUSIN, (*avec force révérences.*)

Pour vous servir. Voici mon nom et mon paraphe.
(*Déroulant l'arbre généalogique, et le faisant voir à Charle.*)
Roch-Nicodème Armand (c'est notre aïeul commun,
La souche),
(*Ils ôtent tous leur chapeau.*)
Eut trois garçons; mon grand-père en est un.
Sa fille, Jeanne Armand, contracta mariage,
Comme vous pouvez voir, avec Paul Dubriage,
Le père du cousin.

CHARLE, (*suivant des yeux sur l'arbre généalogique.*)

Arrêtez donc un peu.
Je vois plus près, tout seul, Pierre Armand, un neveu:
Il exclut les cousins; la chose paroît claire.

LE 2e COUSIN, (*embarrassé.*)

Oui; mais... frère, dis donc...

LE GRAND COUSIN.

Nous ne le craignons guère.

CHARLE.

Pourquoi?

LE GRAND COUSIN.

Par le cousin il est fort détesté,
Et vraisemblablement sera déshérité.

CHARLE.

Fort bien!

LE 3e COUSIN.

Nous n'avons pas l'honneur de le connoître :
Mais il nous gêne fort.

CHARLE.

Il auroit droit peut-être
De vous dire à son tour: »C'est vous qui me gênez,
»Et c'est ma place enfin, Messieurs, que vous prenez.»

LE GRAND COUSIN.

Bah! bah!

LE 3e COUSIN.

Cette maison, comme elle est belle et grande!
(*A Charle.*)
Elle est à lui, Monsieur?

LE GRAND COUSIN.

Parbleu, belle demande!
Je gage qu'il en a bien plus d'une autre encor.

LE 4e COUSIN.

Quels meubles!

LE 3e COUSIN.

Les dedans, vous verrez, sont pleins d'or.

LE 5e COUSIN.

De bijoux.

LE 2e COUSIN, (*d'un ton grave.*)

De contrats.

LE GRAND COUSIN.

Et quand on peut se dire
»Nous aurons tout cela,« ma foi, cela fait rire.

TOUS LES COUSINS, (*riant aux éclats.*)

Oh! oui, rien n'est plus drôle.

CHARLE.

En effet, à présent,
Je trouve que la chose a son côté plaisant.

LE GRAND COUSIN.

Morbleu!

CHARLE.

Paix, car on vient.

LE GRAND COUSIN.

Quelle est donc cette dame?

CHARLE, (*bas aux Cousins.*)

C'est une gouvernante . . . Entre nous, cette femme
Sur l'esprit de Monsieur a beaucoup d'ascendant:
Il faut la ménager.

LE GRAND COUSIN, (*bas à Charle.*)

Allez, je suis prudent,
Et sais ce qu'il faut dire à notre gouvernante.

SCÈNE XV.

CHARLE, LES *CINQ COUSINS*, MDE. *EVRARD*.

LE GRAND COUSIN.

Madame, nous avons . . .

MDE. EVRARD, *(d'un air très-inquiet.)*

Je suis votre servante:
Messieurs, peut-on savoir ce que vous désirez?

LE GRAND COUSIN.

Nous désirerions voir le cousin. Vous saurez . . .

LES QUATRE AUTRES COUSINS, *(tous ensemble.)*

Nous sommes les cousins de monsieur Dubriage.

LE GRAND COUSIN, *(bas aux autres.)*

Paix!

(Haut à Mde. Evrard.)

Nous venons d'Arras tout exprès.

MDE. EVRARD.

C'est dommage:
Monsieur vient de sortir.

LE GRAND COUSIN.

C'est ce qu'on nous a dit:
Mais quoi, nous l'attendrons fort bien, sans contredit,
Le cousin va rentrer avant peu, je l'espère.

MDE. EVRARD.

Non: il ne rentrera que très-tard, au contraire.

LE GRAND COUSIN.

Demain nous reviendrons.

MDE. EVRARD.

Ne venez pas demain:
Il part pour la campagne, et de très-grand matin.

LES 3e ET 4e COUSINS.

Après-demain?

MDE. EVRARD.

Sans doute . . . enfin dans la semaine.
Mais, je vous en préviens, souvent il se promène.
D'ailleurs, Monsieur saura que vous êtes venus;
C'est comme si par lui vous étiez reconnus.

TOUS LES COUSINS.

Oh, nous voulons le voir!

MDE. EVRARD.

Très-volontiers. Lui-même
Sera ravi de voir de bons parens qu'il aime.
Au revoir donc, Messieurs; car, dans ce moment-ci . . ,

LE GRAND COUSIN.

Madame...

LE 3e COUSIN, (*bas au grand Cousin.*)

Je croyois qu'on dineroit ici.

LE GRAND COUSIN.

(*Bas au 3e Cousin.*) (*Haut à Mde. Evrard.*)
Paix donc! . . . . Nous reviendrons.

MDE. EVRARD.

Pardon, je vous supplie,
Si je vous laisse aller.

LE GRAND COUSIN, (*s'agrémentant.*)

Vous êtes trop polie.

CHARLE, (*les menant dehors.*)

C'est à moi de fermer la porte à ces Messieurs.

(*Il sort avec eux.*)

SCÈNE XVI.

MDE. *EVRARD*, (*seule.*)

Qu'ils aillent présenter leur cousinage ailleurs . . .
Quel malheur, si Monsieur eût vu cette recrue!
(*Prêtant l'oreille.*)
On ferme . . . Ah! dieu-merci, les voilà dans la rue . . .
Au surplus ces parens m'épouvantent fort peu,
Et je crains beaucoup moins dix cousins qu'un neveu . . .
Mais quoi, je perds le temps en de vaines paroles!
Les enfans du portier doivent savoir leurs rôles:
Faisons-les répéter; oui, sachons avec art
Employer des enfans, pour toucher un vieillard.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MDE. *EVRARD, LES DEUX ENFANS DE GEORGE.*

MDE. EVRARD.

Bon, mes petits amis, je suis très-satisfaite!

JULIEN.

Aussi, depuis au moins deux heures, je répète.

MDE. EVRARD.

Fort bien! Çà, mes enfans, je m'en vais vous laisser.
Vous, dès qu'il paroîtra, vous irez l'embrasser . . .

TOUS DEUX.

Oui, oui.

MDE. EVRARD.

Comme papa, maman.

TOUS DEUX.

Ah! tout de même.

MDE. EVRARD.

Appelez-le du nom de papa, car il l'aime.

JULIEN.

C'est bien vrai: moi, toujours je l'appelle *papa*.

SUSON.

Moi, *bon ami.*

MDE. EVRARD.

Sans doute il vous demandera
Si vous avez appris ce matin quelque chose:
Alors vous lui direz votre scène.

SUSON.

Je n'ose.

MDE. EVRARD.

Tu n'oses? . . . pauvre enfant!

JULIEN.

Oh, moi, je ne crains rien!
Je sais par coeur mon rôle, et je le dirai bien.

MDE. EVRARD.

Bon, Julien! Soyez donc tous les deux bien aimables:
Et, si jusqu'à demain vous êtes raisonnables,
Vous aurez. . . quelque chose.

JULIEN.

Oui, moi, mais pas ma soeur;
Elle a peur, elle n'ose.

SUSON.

Oh, non, je n'ai plus peur.

MDE. EVRARD.

J'entends Monsieur venir: adieu donc, bon courage!
(*à part, en s'en allant.*)
Après, je reviendrai, pour achever l'ouvrage.
(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LES ENFANS, M. *DUBRIAGE*, (*qui s'avance en rêvant, sans les voir.*)

SUSON.

Je ne pourrai jamais réciter tout cela.

JULIEN.

(*Bas.*)

Je te soufflerai, moi. Chut, ma soeur, le voilà;

SUSON, (*bas.*)

Il ne nous voit pas.

JULIEN, (*bas.*)

Non; il rêve.

SUSON, (*bas.*)

Ah, que c'est drôle!

JULIEN, (*bas.*)

Eh paix donc!

SUSON, (*bas.*)

On diroit qu'il répète son rôle.

(*Ils rient tous deux et se font des mines.*)

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce ?

JULIEN, (*courant à lui.*)

C'est nous, papa.

M. DUBRIAGE, (*l'embrassant.*)

C'est toi, petit Julien!

SUSON, (*allant aussi à M. Dubriage.*)

Oui, bon ami.

M. DUBRIAGE, (*l'embrassant aussi.*)

Bonjour.

(*M. Dubriage s'assied.*)

SUSON.

Comment ça va-t-il ?

M. DUBRIAGE.

Bien.

Et vous ?

JULIEN.

Tu vois.

M. DUBRIAGE.

Cela se lit sur vos visages...

Dites-moi, mes enfans, êtes-vous toujours sages ?

JULIEN.

Oh, toujours ! Ce matin, maman nous le disoit.

(M. DUBRIAGE, *se tournant tour-à-tour vers chacun d'eux.*)

Vraiment ?

SUSON.

Si tu savois comme elle nous baisoit !

JULIEN.

Et, papa ! Tout exprès il quitte son ouvrage.

SUSON.

Il prétend que cela lui donne du courage.

MDE. DUBRIAGE.

Et vous les aimez bien ?

SUSON.

Oui, comme nous t'aimons.

JULIEN.

Papa cause la nuit, croyant que nous dormons.
Hier encor, ma sœur étoit bien endormie,
Moi pas: je l'entendois qui disoit: »Mon amie,
»Conviens que nous devons être tous deux contens,
»Et que nous avons là de bien jolis enfans « . . .
Et maman répondoit: » C'est vrai qu'ils sont aimables,
» Dame, c'est qu'à leur mère ils sont tous deux semblables,
Disoit papa. « » Julien, soit, répondoit maman;
» Mais Suson te ressemble, à toi, là, conviens-en.«
Et puis papa. . .

M. DUBRIAGE.

Fort bien! Comment va la mémoire?
Savez-vous ce matin une fable, une histoire?

JULIEN.

Tiens, papa, ce matin encor nous répétions
Un petit dialogue à nous deux.

M. DUBRIAGE.

Ah, voyons!

JULIEN.

Ça, commence ma sœur.

(*Les enfans récitent chacun leur complet comme ce leçon.*)

SUSON.

»Quel est le patriarche
»Qui prévit le déluge et construisit une arche?

JULIEN.

»Noé fils de Lamech, qui, comme vous savez,
»S'est échappé lui-même et nous a tous sauvés.

SUSON.

» On me l'avoit bien dit. Quoi, tous tant que nous sommes!..
» Comment! un homme seul a sauvé tous les hommes!

JULIEN.

» Oui, sans doute; et voici comment cela s'est fait.
» Noé n'eut que trois fils, Sem, Cham et puis Japhet.
» Sem en eut cinq: chacun eut au moins une épouse,
» Dont il eut maint enfant; Jacob seul en eut douze.
» Ces enfans se sont vus pères d'enfans nombreux:
» C'est de-là qu'est venu le peuple des Hébreux.

SUSON.

» Ah, ah!

JULIEN.

» Je n'ai parlé que de Sem: ses deux frères
» Du reste des humains ont été les grands-pères.
» Dieu dit: *Multipliez et croissez à l'envi.*
» Nul précepte jamais n'a mieux été suivi;
» Et l'on continûra surement de le suivre. «

M. DUBRIAGE, (*un peu fâché.*)

Où donc avez-vous lu cela?

JULIEN.

Dans un beau livre,
Dont on a fait présent à maman.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

SUSON.

J'ai quelque chose encore à dire.

M. DUBRIAGE.

Finissez.

(*Il rêve, et pendant ce temps-là les enfans se font*

des mines, et s'excitent l'un l'autre à parler à M. Dubriage.)

SUSON, *(allant tout d'un coup à lui.)*

Tiens, quelquefois à nous papa ne prend pas garde . . .

(Elle lui caresse le g

Je fais comme cela . . . alors il regarde,
Me voit, rit, et me . . . enfin comme cela.

(Il change de visage à voir l'embrasser.)

M. DUBRIAGE, *lui tendant les bras.)*

Chère petite, viens.

JULIEN.

Et moi, mon bon papa?

M. DUBRIAGE.

Viens aussi.

(Il les tient tous deux serrés dans ses bras.)

SCÈNE III.

M. *DUBRIAGE, LES ENFANS,* MDE. *EVRARD.*

MDE EVRARD, *(de loin, sans être vue.)*

Mes enfans s'en tirent à miracle :
Il est temps de parler à mon tour.

(Haut, toujours d'un peu loin.)

Doux spectacle!
Il m'enchante, d'honneur!

M. DUBRIAGE.

C'est vous, madame Evrard?

MDE. EVRARD.

Oui, Monsieur; du tableau je prends aussi ma part.
On croiroit voir un père au sein de sa famille.

SUSON, (*à madame Evrard.*)

J'ai fort bien dit ma scène. . . .

MDE. EVRARD, (*Carressant.*)

A merveille, ma fille!
Vous égayez Monsieur: c'est bien fait, mes enfans.
Allez jouer tous deux: en restant plus long-temps,
Vous importuneriez ce bon papa peut-être;
Allez.

LES ENFANS, (*en sortant.*)

Adieu, papa.

SCÈNE IV.

M. *DUBRIAGE assis*, MDE. *EVRARD*.

MDE. EVRARD, (*à part*)

Si je puis m'y connoître,
(*Haut*)
Il est ému. Vraiment, ces enfans sont gentils.

M. DUBRIAGE.

Oui, tout-à-fait: pour moi, j'aime fort leurs babils.

MDE. EVRARD.

Et leurs caresses donc, naïves, enfantines!
Et puis ils ont tous deux les plus charmantes mines! . .
Une grâce, un sourire, enfin je ne sais quoi . . . .
Qui me plaît, m'attendrit.

M. DUBRIAGE.

Il me touche aussi, moi.
Qui ne les aimeroit? cela n'est pas possible.

MDE. EVRARD.

Je me dis quelquefois: » Monsieur est bon, sensible:
» S'il a tant d'amitié pour les enfans d'autrui,
» Qu'il auroit donc d'amour pour des enfans à lui!

M. DUBRIAGE, *(à demi-voix.)*

Hélas!

MDE. EVRARD.

Cette petite est le portrait du père.

M. DUBRIAGE.

Oui vraiment! et Julien, il ressemble à sa mère!...

MDE. EVRARD.

A s'y tromper. Ces gens sont-ils assez heureux,
De voir ainsi courir et sauter autour d'eux
Leurs portraits, en un mot, comme d'autres eux-mêmes!

M. DUBRIAGE.

J'y pensois: ce doit être une douceur extrême.

MDE. EVRARD.

Je ressemblois aussi beaucoup, je m'en souviens.
A mon père... digne homme! il étoit assez bien....
Ayant moins de richesse, hélas, que de naissance!..
On le félicitoit sur notre ressemblance:
Aussi m'aimoit-il plus que ses autres enfans....
(s'essuyant fortement.)
Tard puis il m'avoit eue à plus de soixante ans.
Je flattois son orgueil autant que sa tendresse:
Il m'appeloit souvent l'enfant de sa vieillesse.

M. DUBRIAGE.

A plus de soixante ans!

MDE. EVRARD.

Oui; c'est qu'il étoit frais! . . .
Et même il a vécu vingt ans encore après.
(Voyant M. Dubriage retomber dans une profonde rêverie.)
Allons! vous retombez dans votre rêverie.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai.

MDE. EVRARD.

Je ne sais.... excusez, je vous prie.....
Mais vous semblez avoir quelque chose.

M. DUBRIAGE.

Non, rien.

MDE. EVRARD.

Si-fait: vous êtes triste, oh, je le vois fort bien . . .
Au surplus chacun a ses embarras, ses peines....
Moi qui vous parle, eh bien! j'ai moi même les miennes.

M. DUBRIAGE.

Qui, vous, madame Evrard!

MDE. EVRARD.

Sans doute.

M. DUBRIAGE.

A quel propos?

MDE. EVRARD.

Ambroise me tourmente: il désire, en deux mots,
Qu'avant peu, que demain je devienne sa femme.

M. DUBRIAGE.

(Le faisant asseoir à côté de lui.)
Ambroise, dites-vous?.... Répétez donc, Madame.

MDE. EVRARD, *(assise.)*

Je dis qu'Ambroise m'aime et me veut épouser.

Depuis plus de deux ans, je sais le refuser.
J'élude chaque jour une nouvelle instance,
Croyant que mes délais lassent sa constance:
Non; loin de s'attiédir, son ardeur va croissant.
Mais aujourd'hui sur-tout, il devient plus pressant;
Il insiste; et vraiment je ne sais plus que faire.
Je viens vous demander conseil sur cette affaire.

M. DUBRIAGE.

Eh mais, je ne sais trop quel conseil vous donner!...
Ce n'est pas ce parti n'est pas à dédaigner:
Antonio est, après tout, un parfait honnête homme.
Homme d'honneur, de sens, excellent économe.

MDE. EVRARD.

Oui, vous avez raison, et pour la probité,
Antonio assurément sera toujours cité:
Mais il parle d'hymen; la chose est sérieuse:
Je tremble, je l'avoue, de me voir son épouse.

M. DUBRIAGE.

Eh, pourquoi?

MDE. EVRARD.

Je ne sais.... vous, c'est, qu'entre nous,
On veut être honnête homme et fort mauvais époux.
Antonio est quelquefois d'une rudesse extrême.
Vous le savez: souvent il vous parle à vous même
D'un ton...

M. DUBRIAGE.

Un peu dur, oui; mais vous l'adoucirez:
Vous avez pour cela les moyens assurés.

MDE. EVRARD.

Quelle idée! j'en suis d'avance épouvantée....
Puis.... j'avois de l'hymen une toute autre idée:

Car j'étois folle, moi, pour un lien si doux;
Et ... sans l'attachement, Monsieur, que j'ai pour vous,
A-coup-sûr je serois déjà remariée.
Dans mon premier hymen je fus contrariée,
Et, lorsque l'on m'unit au bon monsieur Evrard,
A mon penchant peut-être on eut trop peu d'égard.
A prendre un tel époux bien qu'on m'eût su contraindre,
Vous savez cependant s'il eut lieu de se plaindre,
Si je manquai pour lui de soins, d'attention!...

M. DUBRIAGE.

On vous eût crus unis par inclination.

MDE. EVRARD.

Eh bien! en pareil cas, si je fus complaisante,
Jugez, Monsieur, combien je serois douce, aimante,
Si j'avois un mari qui fût... là... de mon choix,
Dont l'humeur me convînt en un mot!

M. DUBRIAGE.

Je le crois

MDE. EVRARD.

Et je ne parle pas d'un mari vain, volage....
Je n'aurois point voulu d'un jeune homme; à cet âge,
On ne sait pas aimer.

M. DUBRIAGE.

Je l'ai toujours pensé.
Ce que vous dites là, Madame, est très-sensé.

MDE. EVRARD.

Pour mieux dire, tenez, Monsieur, je le confesse,
Pourvu qu'il eût passé la première jeunesse,
Peu m'importe quel âge auroit eu mon époux,
Je parle sans détour; car enfin, entre nous,
En me remariant, moi, s'il faut vous le dire,

Un, deux enfans, voilà tout ce que je désire...
Il me semble déjà que j'ai là sous les yeux,
Que je vois mes enfans, le père au milieu d'eux,
Souriant à nous trois, allant de l'un à l'autre....
Oh, quel ravissement seroit alors le nôtre!....
(*Se reprenant.*)
J'entends le mien, celui du mari que j'aurois,
Je parle en général. Je n'ai point de regrets:
Auprès de vous, mon sort est trop digne d'envie;
Le ciel m'en est témoin, j'y veux passer ma vie:
Nul motif, nul pouvoir ne peut m'en arracher.

M. DUBRIAGE.

Qu'un tel attachement est fait pour me toucher!

MDE. EVRARD.

Vous devez voir pour vous jusqu'où va ma tendresse,
Comme au moindre signal je vole, je m'empresse,
Comme je mets au rang des plaisirs les plus doux
Celui de vous servir, d'avoir bien soin de vous.
Ce n'est point l'intérêt, le devoir qui me mène;
C'est l'amitié, le cœur: cela se voit sans peine....
Enfin sur le motif qui me faisoit agir
On s'est mépris.... au point de me faire rougir.
Oui, Monsieur, pour jamais, s'il faut que je le dise,
La médisance ici peut m'avoir compromise:
Je ne suis pas encor d'âge à la désarmer.
On me soupçonne enfin....

M. DUBRIAGE.

De quoi?

MDE. EVRARD.

De vous aimer.
Je vous l'aime... je dis d'avoir tout bas votre ame.

Charle, en entrant, a cru que j'étois votre femme.
Mon amitié pour vous me fait tout supporter.
C'est un plaisir de plus, et j'aime à le goûter....
Mais je vous le demande, avec un coeur sensible,
Puis-je épouser?...

M. DUBRIAGE, (*ému.*)

Oh, non! cela n'est pas possible;
Ambroise, je le sens, n'est pas digne de vous;
Le ciel ne l'a pas fait pour être votre époux.

MDE. EVRARD, (*tendrement.*)

Le croyez-vous?

M. DUBRIAGE.

Oh, oui!

MDE. EVRARD.

Peut-être je me flatte,
Oui, peut-être ai-je l'ame un peu trop délicate:
Lorsqu'en-moi je descends, je ne sais ... je me crois
Digne d'un meilleur sort. L'état où je me vois
M'humilie... Ah! j'ai tort... mais malgré moi j'en pleure.

M. DUBRIAGE, (*plus ému.*)

Chère madame Evrard... chaque jour, à toute heure,
Oui, je découvre en vous, et je m'en sens frappé,
Mille dons enchanteurs qui m'avoient échappé.
Votre aimable entretien me touche, m'intéresse.

MDE. EVRARD.

Qu'est-ce qu'un entretien, de grâce?... Ah! que seroit-ce
Si je pouvois un jour, Monsieur, à mes transports
Donner un libre cours! J'ose le dire: alors
Combien de qualités vous pourriez reconnoître,
Que ma position empêche de paroître!

M. DUBRIAGE.

Ah! je les entrevois, et je devine assez
Tout ce que j'ai perdu... Mais vous me ravissez...
Ai-je pu jusqu'ici négliger tant de charmes!

MDE. EVRARD.

Si vous saviez combien j'ai dévoré de larmes,
Combien j'ai soupiré, combattu cette ardeur
Qui me tourmente! Hélas! la crainte, la pudeur...

M. DUBRIAGE, (*levé, hors de lui.*)

Je n'y puis plus tenir: toute votre personne
Me charme.... C'en est fait...

(*On sonne.*)

MDE. EVRARD, (*laissant échapper un cri.*)

Ah, ciel!

M. DUBRIAGE.

Je crois qu'on sonne.

MDE. EVRARD.

Eh bien donc, vous disiez?... Achevez en deux mots.!

M. DUBRIAGE.

C'est Ambroise.

MDE. EVRARD, (*à part.*)

Bon Dieu, qu'il vient mal à propos!

SCÈNE V.

M. *DUBRIAGE*, Mde. *EVRARD*, *AMBROISE*, *LAURE*.

M. DUBRIAGE, (*à Ambroise.*)

Eh bien, qu'est-ce?

AMBROISE.

Monsieur, c'est une jeune fille,
Sage, laborieuse et d'honnête famille,
Qu'en ce moment je viens vous présenter....

Mde. EVRARD.

Pourquoi?

AMBROISE.

Mais... pour vous soulager, madame Evrard,

Mde. EVRARD.

Qui, moi?
Oh! je n'ai pas du tout besoin qu'on me soulage:
On ne craint point encor le travail à mon âge.

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute... je crois qu'on peut se dispenser
De prendre cette fille.

AMBROISE.

On ne peut s'en passer;
Et dans cette maison, quoi qu'en dise Madame,
Il faut absolument une seconde femme,
Pour plus d'une raison. Sans être fort âgés,
Tous deux avons besoin d'être un peu ménagés,
Madame Evrard, qui parle, en étoit prévenue.

MDE. EVRARD.

Mais! jamais de ce point je ne suis convenue:
Je vous ai toujours dit: « Attendons, il faut voir. »
Savois-je par hasard qu'elle viendroit ce soir?

AMBROISE.

Comment l'aurois-je dit? je l'ignorois moi-même.
Lagrange m'a servi d'une vîtesse extrême....
Mais qu'elle soit venue un peu plutôt, plus tard,

(*A M. Dubriage.*)

La voici. Vous aurez, j'espère, quelque égard,
Monsieur, pour un sujet qu'en ce logis j'arrête.
Quant à madame Evrard, je la crois trop honnête

(*en regardant fixement madame Evrard.*)

Pour me contrarier en cette occasion.
Si d'avance elle eût fait un peu réflexion....

MDE. EVRARD.

Allons, puisqu'à vos vœux il faut toujours souscrire,
Pour l'amour de la paix, j'aime mieux ne rien dire.

(*à M. Dubriage.*)

Ainsi, Monsieur, voyez...

M. DUBRIAGE,

En effet, je ne vois
Nul inconvénient.... laissons, je la reçois.

(*A part.*)

Je dois quelques égards à l'un ainsi qu'à l'autre.

(*Haut.*)

C'est mon affaire au fond beaucoup moins que la vôtre:
Elle est pour vous aider plus que pour me servir.
Je crois qu'elle vous peut seconder à ravir.

AMBROISE, (*à Laure*)

Remerciez Monsieur.

LAURE.

Ah! de toute mon ame.

AMBROISE.

Remerciez aussi madame Evrard.

LAURE.

Madame...

MDE, EVRARD

Je vous dispense, moi, de tout remercîment.

M. DUBRIAGE.

Cette fille paroît assez bien.

MDE. EVRARD.

Ah! vraiment;

Dès qu'Ambroise la donne!...

M. DUBRIAGE.

Allons, allons, ma chère.

Instruisez-la tous deux de ce qu'elle doit faire;

(*à part, à lui-même.*)

Et vivons en repos, s'il se peut... A l'égard

De son projet... Eh mais, ma foi, madame Evrard!...

(*Il sort, en regardant avec intérêt madame Evrard, qui feint de n'y pas prendre garde.*)

SCÈNE VI.

AMBROISE, MDE, *EVRARD, LAURE.*

AMBROISE.

Eh mais, vit-on jamais refus aussi bisarre!

Je suis fort mécontent, et je vous le déclare.

MDE. EVRARD.

(*A Ambroise.*) (*A Laure.*)
Paix donc! Un peu plus loin.

LAURE, (*à part, en s'éloignant.*)
Allons, résignons-nous.

MDE. EVRARD, (*à Ambroise.*)
Eh, j'ai bien plus le droit de me plaindre de vous!
Quelle obstination!

SCÈNE VII.

CHARLE, AMBROISE, MDE. *EVRARD, LAURE.*

CHARLE, (*de loin, à part.*)
Je veux savoir l'issue...

AMBROISE, (*à Charle.*)
Que voulez-vous?

CHARLE, (*embarrassé.*)
Je viens... je viens...

LAURE, (*bas à Charle.*)
Je suis reçue.

CHARLE, (*bas.*)
Bon.

AMBROISE.
Vous venez... pourquoi?

CHARLE.
J'ai cru qu'on m'appeloit.

AMBROISE,
Vous vous êtes trompé.

CHARLE.

Pardonnez, s'il vous plaît!

Je me retire.

MDE. EVRARD.

Au fond, ceci prouve son zèle..

(*A Charle.*)

Retournez vers Monsieur, en serviteur fidelle..

CHARLE.

J'y vais.

MDE. EVRARD.

N'oubliez pas ce que je vous ai dit.

CHARLE.

Non, Madame.

(*Bas à Laure, au fond du Théâtre.*)

Courage.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MDE. *EVRARD, AMBROISE, LAURE toujours au fond.*

MDE. EVRARD.

Il est tout interdit.

AMBROISE.

Refuser un sujet que j'offre!

MDE. EVRARD.

Belle excuse!

Proposer à Monsieur des gens que je refuse;

Je vous avois prié d'attendre.

AMBROISE.

Quel discours!

En cela, comme en tout, vous remettez toujours.
Je ne veux plus attendre.

LAURE, (*de loin, à part.*)

O ciel, est-il possible!
Ma situation est-elle assez pénible!

MDE. EVRARD.

Par trop d'empressement vous allez tout gâter.

AMBROISE.

Vous allez réussir à m'impatienter.

MDE. EVRARD.

N'en parlons plus.

AMBROISE.

Je sors; j'ai mainte chose à faire.
Il faut que j'aille voir des marchands, le notaire,
Demander de l'argent... Que sais-je... Oh, quel ennui!
Quoi! s'occuper toujours des affaires d'autrui!

MDE. EVRARD.

Eh, vous vous occupez en même temps des vôtres!

AMBROISE.

Rien n'est plus naturel . . . Mais dites donc des nôtres.

MDE. EVRARD.

Des nôtres, soit!

AMBROISE, (*à Laure.*)

(*à part.*)

Je sors. Allons, j'ai réussi;
J'ai si bien fait, qu'enfin cette fille est ici.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MDE. *EVRARD, LAURE.*

MDE. EVRARD, (*à part.*)

Oh, qu'elle me déplaît! Jeune et jolie encore! . . .

(*haut, d'un ton sec.*)

Eh bien, vous dites donc que vous vous nommez? . . .

LAURE.

Laure

MDE. EVRARD.

Eh, quel âge avez-vous?

LAURE.

Pas encor vingt ans.

MDE. EVRARD.

Non!

C'est dommage! Eh, trop jeune... oui, beaucoup trop!

LAURE.

Pardon!

Ce n'est pas ma faute.

MDE. EVRARD.

Ah, c'est la mienne!

LAURE.

Madame,

Je ne dis pas cela.

MDE. EVRARD.

Qu'êtes-vous, fille, femme?

Dites.

LAURE.

Qui, moi! Jamais je ne me marîrai.

MDE. EVRARD.

Et vous ferez fort bien. Je dois savoir bon gré
A cet Ambroise! Il vient, sans m'avoir prévenue,
Nous amener ici d'emblée une inconnue!

LAURE.

Je me ferai connoître.

MDE. EVRARD.

Il sera temps alors!
Vous pourrez bien avant être mise dehors.

LAURE.

J'ose espérer que non.

MDE. EVRARD.

Tenez, c'est que peut-être
Ambroise avec vous seule a pu faire le maître;
Mais il vous a trompée à-coup-sûr en ceci,
S'il ne vous a pas dit que je commande ici.

LAURE.

Je sais trop qu'en ces lieux vous êtes la maîtresse.

MDE. EVRARD

Pourquoi n'est-ce donc pas à moi qu'on vous adresse?
Mais je verrai bientôt si vous me convenez:
Car enfin, c'est à moi que vous appartenez.
Et vous êtes vraiment entrée à mon service.

LAURE.

Soit.

MDE. EVRARD.

Jamais au premier; tenez-vous à l'office.

LAURE

J'entends.

MDE. EVRARD.

Ne faites rien sans ma permission.

LAURE.

Jamais.

MDE. EVRARD.

Si l'on vous donne une commission,
Instruisez-m'en toujours, avant que de la faire.

LAURE.

Toujours.

MDE. EVRARD.

Que m'obéir soit votre unique affaire.
Allez m'attendre en bas.

LAURE.

Hélas!

MDE. EVRARD.

Que dites-vous?

LAURE.

J'y vais.

MDE. EVRARD.

Vous raisonniez!... Sortez.

(Laure sort.)

SCÈNE X.

MDE. *EVRARD*, (*seule.*)

Elle a l'air doux,
Et semble assez docile... Eh, qui peut s'y connoître?
La peste soit d'Ambroise! Il fait ici le maître...
Et cependant il faut encor le ménager.
Patience! avant peu, tout cela peut changer.
Si j'épouse une fois Monsieur, me voilà forte;
Une heure après l'hymen, ils sont tous à la porte.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUBRIAGE, (seul, s'avance en rêvant.)

Cet entretien toujours me revient à l'esprit.
Je ferois bien, je crois,... oui, cet hymen me rit.
Cette madame Evrard est tout-à-fait aimable;
Elle est très-fraîche encor, sa taille est agréable;
Elle a les yeux fort beaux; et ses soins caressans,
Tendres, réchaufferoient l'hiver de mes vieux ans.
Elle est d'ailleurs honnête et douce comme un ange...
Mais mon neveu?... Ma foi, que mon neveu s'arrange!
Faudra-t-il consulter ses neveux! Après tout,
Je puis l'abandonner, quand il me pousse à bout.
(Rêvant de nouveau.)
C'est qu'il est marié; bientôt il sera père;
Et ses nombreux enfans seront dans la misère...
C'est sa faute: pourquoi s'être ainsi marié?
D'ailleurs par mon hymen sera-t-il dépouillé?
Je puis faire à ma femme un honnête avantage...
Mais, à l'âge que j'ai, songer au mariage!...
Dieu sait comme chacun va rire à mes dépens!
Que résoudre? Je suis indécis, en suspens...
Voici Charle: à propos le hasard me l'amène.

SCENE II.

M. DUBRIAGE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Un mot, Charle.

CHARLE.

J'accours.

M. DUBRIAGE.

Tu me vois dans la peine.

CHARLE.

Vous, Monsieur!

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis dans un grand embarras,
Sur un point qu'à-coup-sûr tu ne devines pas.

CHARLE.

Lequel?

M. DUBRIAGE.

Moi, qui jamais n'ai voulu prendre femme,
Croirois-tu qu'à présent, dans le fond de mon ame,
J'aurois quelque penchant à former ce lien?

CHARLE.

Pourquoi pas! Je crois, moi, que vous ferez fort bien!

M. DUBRIAGE.

Vraiment!

CHARLE.

Oui. Quoi de plus naturel, je vous prie,
Que de vous attacher une femme chérie
Qui partage vos goûts vos plaisirs, vos secrets!

Si cet hymen étoit l'objet de vos regrets,
Monsieur, que votre cœur enfin se satisfasse.

M. DUBRIAGE.

Tu ne me l'ôtes point!

CHARLE.

Eh, pourquoi donc, de grâce!
Je ne désire, moi, que de vous voir heureux.

M. DUBRIAGE.

Bon Charle!... En vérité, je suis... presque amoureux,
Non d'une jeune enfant, mais d'une femme faite,
Aimable encor pourtant, à mille égards parfaite,
Une compagne enfin, avec qui de mes jours
Tranquillement, vois-tu, j'achèverai le cours.
Madame Evrard...

CHARLE.

Eh quoi, madame Ev...!

M. DUBRIAGE.

Elle-même.
Eh, d'où vient donc, mon cher, cette surprise extrême?

CHARLE.

Ma surprise?

M. DUBRIAGE.

Oui: j'ai vu ton soudain mouvement:
Tu m'as paru saisi d'un grand étonnement.
A tort, avis, j'ai tort de l'accuser peut-être?

CHARLE.

Monsieur... assurément... vous en êtes le maître.

M. DUBRIAGE.

Non: tu viens de piquer ma curiosité:
Explique-toi.

CHARLE.

Qui, moi?

M. DUBRIAGE.

Toi-même.

CHARLE.

En vérité,
Monsieur, tant de bonté ne sert qu'à me confondre.
Dans la place où je suis, je ne puis vous répondre.

M. DUBRIAGE.

Tu blâmes cet hymen, oh, oui, je le vois bien!
Tu veux dire par-là...

CHARLE.

Monsieur, je ne dis rien.

M. DUBRIAGE.

On en dit quelquefois beaucoup plus qu'on ne pense!
Ainsi de t'expliquer, Charle, je te dispense;
Car, moi-même, aussi bien je m'étois déjà dit
Ce que tu me voudrois faire entendre. Il suffit,
N'en parlons plus. Tu peux me rendre un bon office.

CHARLE.

Trop heureux, Monsieur! Charle est à votre service;
Vous n'avez qu'à parler.

M. DUBRIAGE.

Je songe à ce neveu,
Ou plutôt à sa femme; et, je t'en fais l'aveu,
Son sort me touche. Elle est peut-être sans ressource.
Je n'ai que cent louis, comptés dans cette bourse:
Je voudrois, s'il se peut, les lui faire passer.
Ils habitent Colmar. Comment les adresser?
Car, en tout ceci, moi, je ne veux point paroître.

Toi, Charle, par hasard, si tu pouvois connoître
A Colmar...

CHARLE.

J'y connois quelqu'un précisément.

M. DUBRIAGE.

Cet ami pourra-t-il trouver la femme Armand?
Car elle est peu connue.

CHARLE.

Il le pourra, je pense.

M. DUBRIAGE.

Tiens, prends.

CHARLE.

Mais non: plutôt que de prendre d'avance,
Il vaut mieux m'informer de tout ceci, je crei.
Alors...

M. DUBRIAGE.

Soit. J'ai bien fait de m'adresser à toi.

CHARLE.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Du fils de ma soeur, après tout, c'est la femme.
Lui-même je l'ai plaint dans le fond de mon ame:
Je le traite encor mieux qu'il ne l'eût mérité.
Je l'aurois mille fois déjà déshérité,
Si j'eusse voulu croire à certaines personnes!....
Que, sans te les nommer, peut-être tu soupçonnes.

CHARLE.

Oui, je crois...

M. DUBRIAGE.

Mais, malgré mes griefs contre Armand,
Je répugnai toujours à faire un testament:

Je ne sais,.. de tout temps je m'en suis fait scrupule.
Je trouve un testament injuste et ridicule.
Disposer de ses biens en mourant, c'est vouloir
Au-delà de sa vie étendre son pouvoir.
Que l'on donne ses biens, soit; alors on s'en prive:
Mais être généreux, lorsque la mort arrive!...
On ouvre un testament; ces premiers mots sont lus:
« Je veux »... On dit encor *je veux*, quand on n'est plus!
Ma fortune, dit-on, est le fruit de mes peines...
Mais ces peines.. que sais-je... eussent été bien vaines,
Si mon oncle, en mourant, ne m'eût laissé ses biens.
A mon neveu de même il faut laisser les miens:
Qu'il les recueille donc: et puis, s'il en abuse,
Tant pis pour lui; mais, moi, je serois sans excuse,
Si j'allois l'en priver. Vivant, je l'ai puni;
C'en est assez: je meurs; mon courroux est fini,
N'est-ce pas?

CHARLE.

Moi, Monsieur, sur une telle affaire,
Je ne puis, je le sens, qu'écouter et me taire.

M. DUBRIAGE.

Ah çà, tu promets donc de faire comme il faut
Cette commission?

CHARLE.

Oui, Monsieur, et plutôt
Que vous ne pouvez croire: et même je vous quitte,
Afin de m'en aller occuper tout de suite.

M. DUBRIAGE.

Bon enfant!

(*Charle sort.*)

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE, (*seul.*)

Ce garçon soulage mes ennuis:
C'est un besoin pour moi dans l'état où je suis.

LAURE, (*de loin, à part.*)

Je tremble à son aspect... Dieu, fais que je lui plaise!
(*Haut, en s'avançant.*)
Monsieur....

M. DUBRIAGE.

Ah, mon enfant, c'est vous! j'en suis bien aise...
Je ne suis point point fâché de causer avec vous.

LAURE.

Moi-même j'épiois un moment aussi doux.
Il est bien naturel que l'on cherche son maître,
Pour le voir, lui parler, se faire enfin connoître.

M. DUBRIAGE.

Vous ne pouvez, je crois, qu'y gagner.

LAURE.

Ah! Monsieur!...

M. DUBRIAGE.

Non; c'est que vous avez le ton de la candeur,
L'air sage...

LAURE.

Ce n'est pas vertu chez une femme:
C'est devoir.

M. Dubriage.

Il est vrai: j'aime à vous voir dans l'ame
Ces principes d'honneur, cette éléva on.

Laure.

C'est l'heureux fruit, Monsieur, de l'éducation:
Je le garde avec soin; c'est mon seul héritage.

M. Dubriage.

Oui, c'est un vrai trésor qu'un pareil avantage.
Vous devez donc le jour à d'honnêtes parens?

Laure.

Honnêtes, oui, Monsieur: mais non pas dans le sens
Qui lui donnoit l'orgueil; dans le sens véritable.
Mes père et mère étoient un couple respectable,
Placé dans cette classe où l'homme dédaigné
Mange à peine un pain noir de ses sueurs baigné;
Où, privé trop souvent d'un bien mince salaire,
Un ouvrier utile est nommé *mercenaire*,
Quand on devroit bénir ses travaux bienfaisans:
Mes parens, en un mot, étoient des artisans.

M. Dubriage.

Artisans! croyez-vous qu'un riche oisif les vaille?
Le plus homme de bien est celui qui travaille.
Poursuivez.

Laure.

Chaque soir, aux heures de loisirs,
A me former le cœur ils mettoient leurs plaisirs.
Leurs préceptes étoient simples comme leur ame.
« Crains Dieu, sers ton prochain et sois honnête femme »...
C'étoient-là les seuls mots qu'ils répétoient toujours.
Leur exemple parloit bien mieux que leurs discours.

Ils sembloient pressentir, hélas! leur fin prochaine.
Depuis qu'ils ne sont plus, j'ai bien eu de la peine;
Mais j'ai toujours trouvé dans l'occupation
Subsistance à la fois et consolation.

M. DUBRIAGE.

Je vois que vos parens vous ont bien élevée.
Quoi, de tous deux déjà vous êtes donc privée!

LAURE.

Un cruel accident tout-à-coup m'a ravi
Mon père, et de bien près ma mère l'a suivi.

M. DUBRIAGE.

Perdre ainsi ses parens, de tels parens encore!...
Car, sans les avoir vus, tous deux je les honore....
Ma fille, je vous plains.

LAURE.

Quel excès de bonté,
Monsieur!.... Le ciel pourtant ne m'a pas tout ôté:
Il me reste un ami, mais un ami solide,
Qui m'a jusqu'à Paris daigné servir de guide.

M. DUBRIAGE.

Vous êtes de province?

LAURE.

Oui, de bien loin: aussi
J'ai mis dix jours entiers pour venir jusqu'ici.

(*On entend une voix du dehors, appelant.*)

« Laure! Laure! »

LAURE.

Je crois qu'on m'appelle.

M. DUBRIAGE.

N'importe.

Pour vous expatrier, mon enfant, de la sorte,
Sans doute vous aviez un motif, un objet?

LAURE.

Oh, oui, Monsieur! voici quel en est le sujet:
L'ami dont je parlois, le seul que j'aye au monde,
Et sur qui désormais tout mon bonheur se fonde,
A dans la capitale un très-proche parent:
Il m'en parloit sans cesse, et toujours en pleurant,
« Oui, me dit-il un jour, vous êtes vertueuse,
» Jeune, douce, sur-tout vous êtes malheureuse;
» Il doit vous secourir; oui, je vous le promets. »
Je le crus: mon ami ne me trompa jamais.
Je partis avec lui, croyant suivre mon frère,
Regrettant peu des lieux où n'étoit plus ma mère.
Après dix jours de marche enfin nous arrivons.

M. DUBRIAGE.

Eh bien?...

LAURE.

Mais quel accueil, ô ciel, nous éprouvons!

M. DUBRIAGE.

Il vous auroit reçue avec indifférence?

LAURE.

Ah! Monsieur, nous aurions encor quelque espérance,
S'il avoit seulement voulu nous recevoir!

M. DUBRIAGE.

Quoi! ce proche parent...

LAURE.

N'a pas daigné nous voir.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous! cet homme a donc un coeur de roche?...

LAURE.

Ce n'est pas le moment de lui faire un reproche.
Non, il n'est point cruel; il est humain et bon;
Et sans des étrangers maîtres de la maison...

M. DUBRIAGE.

Il est bon, dites-vous? Eh, c'est foiblesse pure!
Rien doit-il, rien peut-il étouffer la nature?
Je veux voir ce parent: ensemble nous irons.
Cet homme est inflexible, ou nous l'attendrirons.

LAURE.

Ah! Monsieur, je commence à le croire possible.
Je me flatte en effet qu'il n'est point insensible!
Et, fût-il contre nous encore plus aigri,
Oui, nous l'attendrirons: je vous vois attendri!

M. DUBRIAGE, *(voyant venir Mde. Evrard.)*

Chut!

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, LAURE, MDE. *EVRARD.*

MDE. EVRARD, (*de loin, à part.*)

Encor là!

M. DUBRIAGE, *(un peu embarrassé, à Mde. Evrard.)*

C'est vous! quel sujet vous amène, Madame?...

MDE. EVRARD.

Je le vois, ma présence vous gêne.

M. DUBRIAGE.

Pourquoi?

MDE. EVRARD.

Que sais-je enfin.... Mais c'est moi qui pourrois
Vous demander quels sont les importans secrets
Que vous confie encore ici Mademoiselle.
Depuis une heure au moins, vous causez avec elle.
Cette affectation ne me plaît pas du tout....
Non, ces mystères-là ne sont point de mon goût.

M. DUBRIAGE, *(d'un ton foible.)*

J'aime à l'entretenir: ne suis-je pas le maître?...
Et puis j'étois bien aise enfin de la connoître.
Je ne m'en repens pas.

MDE. EVRARD.

Oui, je vois que d'abord
Sa conversation vous intéresse fort.

M. DUBRIAGE.

Je l'avoue, et vraiment vous en seriez surprise.

MDE. EVRARD.

Fort bien! mais ce n'est pas pour causer qu'on l'a prise.

M. DUBRIAGE.

Soit. Elle me parloit de l'éducation....

MDE. EVRARD.

Eh! ce n'est pas cela dont il est question.
(A Laure.)
Descendez à l'instant.

LAURE.

Que faut-il que je fasse?

MDE. EVRARD.

Marthe va vous le dire. Allez donc.

(Laure sort.)

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MDE. EVRARD.

M. DUBRIAGE.

Ah! de grâce,
Parlez-lui doucement: elle est timide.

MDE. EVRARD.

Bon!

M. DUBRIAGE.

Elle paroît sensible.

MDE. EVRARD.

Eh! qui vous dit que non?...
(*se radoucissant.*)
D'ailleurs, à votre avis, suis-je donc si méchante?

M. DUBRIAGE.

Non... mais c'est que vraiment elle est intéressante;
Elle a...

MDE. EVRARD.

De la douceur peut-être, j'en convien....
Mais rappelons, Monsieur, cet aimable entretien,
Ces mots charmans qu'alloit exprimer votre bouche.

M. DUBRIAGE.

Ce n'est pas seulement sa douceur qui me touche;
C'est qu'elle a de la grâce, un choix de termes purs;
Sur-tout de la sagesse et des principes sûrs.

MDE. EVRARD.

Oui, je le crois... Tantôt, ou je me suis trompée,
Ou d'un grand mouvement votre ame étoit frappée.

M. DUBRIAGE.

Cette fille a vraiment un mérite accompli.

MDE. EVRARD.

Vous ne parlez que d'elle, et semblez tout rempli....
Un moment vous a-t-il fait perdre la mémoire
Des discours de tantôt?

M. DUBRIAGE.

Oh, non: pouvez-vous croire?...
Je vous suis attaché... Mais quoi! les mots touchans
De cette enfant....

MDE. EVRARD.

Encor! c'est se moquer des gens.

M. DUBRIAGE.

Vous prenez de l'humeur.

MDE. EVRARD.

Oui, je m'impatiente
De voir que vous parlez toujours d'une servante.

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est au-dessus vraiment de son état;
Elle a je ne sais quoi de doux, de délicat...

MDE. EVRARD.

Oh! c'en est trop! S'il faut dire ce que j'en pense,
Cette fille me blesse et me déplaît d'avance.

M. DUBRIAGE.

Eh, pourquoi?

MDE. EVRARD.

Je ne sais... mais elle me déplaît:
Je vous dis nettement la chose comme elle est,
Elle n'est bonne à rien, d'ailleurs, à rien qui vaille;
Et je crois qu'il vaut mieux d'abord qu'elle s'en aille.

M. DUBRIAGE.

Qu'elle s'en aille! Qui, Laure?

MDE. EVRARD,

Oui.

M. DUBRIAGE,

Vous plaisantez!

MDE. EVRARD.

Moi, point du tout!

M. DUBRIAGE.

Comment!...

MDE. EVRARD.

Ainsi vous hésitez,
Et vous me préférez la première venue,
Qu'à peine en ce moment vous connoissez de vue!

M. DUBRIAGE.

Non. Mais quoi, je ne puis chasser ainsi!...

MDE. EVRARD.

Fort bien!
C'est votre dernier mot!... Et moi, voici le mien;
Il faut que sur-le-champ l'une de nous deux sorte.

M. DUBRIAGE.

Eh quoi, pouvez-vous bien me parler de la sorte?

MDE. EVRARD.

Vous-même, entre nous deux, pouvez-vous balancer?

M. DUBRIAGE.

Mais je puis vous chérir, et ne point la chasser.

MDE. EVRARD.

Non, Monsieur: chassez Laure, ou bien...

M. DUBRIAGE.

Quelle rudesse!

MDE. EVRARD.

Qu'elle sorte, ou je sors.

M. DUBRIAGE, (*en colère.*)

Vous êtes la maîtresse,
Mais elle restera.

MDE. EVRARD.

Plaît-il!

M. DUBRIAGE.

Oui, sur ce ton
Puisque vous le prenez, je la garde.

MDE. EVRARD.

Pardon,
Monsieur! Mais...

M. DUBRIAGE.

Non. J'entends qu'ici Laure demeure.
Si cela vous déplaît, sortez... à la bonne heure:
Voilà mon dernier mot.

(*Il sort très en colère.*)

SCÈNE VI.

MDE. EVRARD, (*seule.*)

L'ai-je bien entendu?
Est-ce donc là Monsieur! Comment j'aurois perdu
En ce fatal instant le fruit de dix années...
Quand je touche au moment de les voir couronnées!

(*Après un moment de repos.*)

Il m'a dit tout cela dans un premier transport
Qui pourra se calmer... N'importe; j'ai grand tort.
Menacer, m'emporter, quelle imprudence extrême!
J'en avertis Ambroise, et j'y tombe moi-même!
S'il en est temps encor, revenons sur nos pas.

SCÈNE VII.

MDE. *EVRARD, CHARLE.*

MDE. EVRARD.

Mon ami Charle!...

CHARLE.

Eh bien?

MDE. EVRARD.

Ah! vous ne savez pas...
Avec Monsieur je viens d'avoir une querelle!

CHARLE.

Quoi, vous! A quel propos, Madame?

MDE. EVRARD.

A propos d'elle,
De Laure.

CHARLE.

Est-il possible!

MDE. EVRARD.

Eh, sans doute! J'ai dit
Qu'il falloit qu'à l'instant l'une de nous sortit.
Mais point du tout; Monsieur, qui la protège et l'aime,
M'a dit.... le croiriez-vous) « Eh bien! sortez vous-même. »
Et là-dessus il est rentré fort en courroux.

CHARLE.

Vous m'étonnez! Aussi, comment le fâchez-vous!
Monsieur est bon maître; oui, mais enfin c'est un maître.

MDE. EVRARD.

J'en conviens, mon ami, j'ai quelque tort peut-être:
Mais cette fille enfin me choque et me déplait.

CHARLE.

Quel est son crime au fond? Que vous a-t-elle fait?
Monsieur accepte Laure: il paroît content d'elle:
Et vous le tourmentez pour une bagatelle!

MDE. EVRARD.

Le mal est fait: voyons, comment le réparer?

CHARLE.

Aisément de ce pas vous saurez vous tirer.
Une fois de Monsieur quand vous serez l'épouse,
De Laure assurément vous serez peu jalouse.

MDE. EVRARD.

A cet hymen tantôt j'ai cru le disposer:
Mais voici que tout change. Avant de l'épouser,
Il faut donc qu'avec lui je me réconcilie.

CHARLE.

J'entends bien.

MDE. EVRARD.

Aidez-moi, mon cher, je vous supplie.

CHARLE.

Vous n'avez pas besoin du-tout de mon secours;
Et vous seule....

MDE. EVRARD.

O mon cher, secondez-moi toujours...
Il revient déjà?... Bon!

CHARLE.

Il rêve, ce me semble.

MDE. EVRARD.

Tant mieux! J'espère encor....

(Charle sortant.)

Bon! Laissez-nous ensemble.

(*Seule.*)

Voyons.

(*Elle se tient à l'écart et s'assied accoudée sur une table.*)

SCÈNE VIII.

M. DUBRIAGE, MDE. *EVRARD.*

M. DUBRIAGE, (*se croyant seul.*)

Personne ici!... Je suis bien malheureux!
Je suis bon à mes gens, et je fais tout pour eux;
Je suis leur père... eh bien, voyez la récompense!...
Madame Evrard aus i!... Cependant, quand j'y pense,
Moi, j'ai pris feu peut-être un peu légérement.

(*Madame Evrard tire ôte son mouchoir et s'en couvre le visage comme pour essuyer ses larmes.*)

Cette femme est sensible; et véritablement
C'est la première fois qu'elle s'est emportée...
Je le confesse, oh! oui, je l'ai trop maltraitée!

MDE. EVRARD, (*éclatant en sanglots.*)

Oui, sans doute.

M. DUBRIAGE,

Ah! c'est vous, bonne madame Evrard!

MDE. EVRARD, (*levée, sanglotant toujours.*)

Moi-même, dont, hélas! sans pitié, sans égards,
Vous avez déchiré l'ame sensible et tendre.
A ce traitement-là j'étois loin m'attendre,
Après dix ans de soins, de tendresse...

M. DUBRIAGE.

En effet,
Moi-même je ne sais comment cela s'est fait.

MDE. EVRARD.

Après ce coup, je puis supporter tout au monde:
Et dans une retraite ignorée et profonde...

M. DUBRIAGE.

Quoi, vous songez encore à ce qui s'est passé?

MDE. EVRARD.

Jamais le souvenir n'en peut être effacé.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous, Madame! Oublions, je vous prie,
Cette petite scène, et plus de brouillerie.

MDE. EVRARD.

Ah, Monsieur, je vois bien que vous ne m'aimez plus!
Je ferois désormais des efforts superflus...

M. DUBRIAGE.

Eh, non, madame Evrard! Je suis toujours le même;
Toujours, plus que jamais, croyez que je vous aime.

MDE. EVRARD.

Si vous m'aimiez un peu, pourriez-vous me chasser?

M. DUBRIAGE.

Avez vous pu vous-même ainsi me menacer?
Nous sommes vifs tous deux,.. Allons, point de rancune
De part et d'autre; moi, je n'en conserve aucune:
Vous non plus, n'est-ce pas?

MDE. EVRARD.

Tenez, Monsieur, je crains
Que Laure ne nous donne ici quelques chagrins.

M. Dubriage.

Ah, pouvez-vous le craindre! Elle en est incapable:
Tout annonce qu'elle est, et douce et raisonnable.
Vous en serez contente, allez, je vous promets.

Mde. Evrard.

Vous tenez donc beaucoup à cette fille?

M. Dubriage,

Eh! mais,
Ambroise l'a donnée; et c'est lui faire injure
Que de la renvoyer! Ainsi, je vous conjure,
N'en parlons plus; cessez d'insister sur ce point,
Sur-tout, madame Evrard, ne m'alarmez point.

Mde. Evrard.

J'en avois fait le vœu, mais depuis cette affaire
Je ne sais trop...

M. Dubriage,

Comment, vous balancez, ma chère!
Je vous en prie.

Mde. Evrard.

Allons: c'en est fait; je me rends.

M. Dubriage.

Charmante femme!

SCENE IX.

M. *DUBRIAGE*, Mde. *EVRARD*, *AMBROISE*, *LAURE*.

AMBROISE.

Eh bien, qu'est-ce donc que j'apprends!
Madame Evrard menace, et veut que Laure sorte!
Oh! je déclare....

M. DUBRIAGE.

Allons, le voilà qui s'emporte,
Comme à son ordinaire!

Mde. EVRARD.

Oui, nous sommes d'accord;
Vous serez satisfait, et personne ne sort.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

M. *DUBRIAGE*, *AMBROISE*, *LAURE*.

AMBROISE.

Elle rit: par hasard, seroit-ce moi qu'on joue?

M. DUBRIAGE.

Eh, non! nous avons eu tous deux, je te l'avoue,
Même au sujet de Laure, un petit démêlé;
Mais il n'y paroît plus. En maître j'ai parlé:
Laure nous reste.

AMBROISE.

Ah! bon.

M. DUBRIAGE.

Moi, j'aime cette fille:
Je la garde.

LAURE.

Monsieur!..

AMBROISE.

Elle est douce et gentille,
N'es-ce pas?

M. DUBRIAGE.

Mais elle est bien mieux que tout cela;
On n'a pas plus d'esprit, de raison qu'elle en a.

AMBROISE.

Oh! j'en étois bien sûr quand je vous l'ai donnée:
Sans quoi, je n'aurois pas....

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est très-bien née,
J'entends bien élevée. Il ne tiendra qu'à vous,
Laure, d'être long-temps... mais toujours avec nous.

LAURE.

Ah! Mon.... Monsieur, croyez que ma plus chère envie
Est de pouvoir ici passer toute ma vie.

AMBROISE.

Oh! vous y resterez; en dépit qu'on en ait:
C'est moi qui vous... je dis Monsieur vous le promet.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

M. *DUBRIAGE, LAURE.*

M. DUBRIAGE.

Oui, je vous le promets. Ne craignez rien, ma chère:
Mais à madame Evrard tâchez pourtant de plaire....
Je songe à ce parent; je voudrois voir aussi
Cet ami de province, avec lequel ici
Vous êtes arrivée.

LAURE.

Ah! qu'il aura de joie,
Si vous daignez, Monsieur, permettre qu'il vous voie!

M. DUBRIAGE.

J'en augure très-bien, puisque vous l'estimez,
Est-il jeune?

LAURE.

Oui, Monsieur . . .

M. DUBRIAGE.

Ah, jeune!. . Vous l'aimez?

LAURE, (*simplement.*)

Oui, Monsieur; en l'aimant, j'obéis à ma mère.
»Aime-la, lui dit-elle en mourant, sois son frère.«
Il le promit: depuis il a tenu sa foi!
Père, ami, protecteur, guide, il est tout pour moi.

M. DUBRIAGE.

Ce jeune homme à mes yeux est vraiment estimable;
Et son cruel parent?....

LAURE.

Peut-être est excusable;
Car il ne connoît point mon ami: mais enfin
Il se fera connoître; et ce n'est pas en vain
Que nous serons venus du fond de notre Alsace...

M. DUBRIAGE.

D'Alsace! dites-vous... De quel endroit, de grâce?

LAURE.

De Colmar.

M. DUBRIAGE.

De Colmar!

LAURE.

Oui, Monsieur...

M. DUBRIAGE.

Dites-moi,
Vous avez à Colmar garnison, que je croi?

LAURE.

Oui, Monsieur...

M. DUBRIAGE.

Je connois quelqu'un dans cette ville,
Un soldat: mais comment démêler entre mille?..
Après tout, que sait-on.... il se nommoit Armand...

LAURE.

Je le ... connois.

M. DUBRIAGE.

Ah, ah! par quel hasard, comment?....

LAURE.

Par un hasard, Monsieur, qui jamais ne s'oublie.
Ce jeune homme à mon père avoit sauvé la vie:
Jugez si le sauveur d'un père, d'un époux,

Devoit avec transport être accueilli de nous!
L'estime se joignit à la reconnoissance.
Nous vîmes qu'il étoit d'une honnête naissance,
Plein de cœur et d'esprit, brave et zélé soldat,
Comme s'il eût par goût embrassé cet état,
Et pourtant doux, honnête.

M. DUBRIAGE, *(à lui-même.)*

Oh, oui... le bon apôtre!

(Haut.)

C'est assez; je vois bien que vous parlez d'un autre.

LAURE.

Cet Armand-là, Monsieur, n'est pas le vôtre.

M. DUBRIAGE.

Oh, non!

Le mien, qui ne ressemble au vôtre que de nom,
Est un mauvais sujet, sans raison, sans conduite,
Qui s'enfuit un beau jour, et s'engage par suite,
Puis se marie, épouse une fille de rien,
Dont le moindre défaut fut de naître sans bien,
Qui menoit une vie avant son mariage! ...

LAURE, *(très-vivement.)*

Monsieur, rien n'est plus faux; je réponds qu'elle est sage.
Elle s'est, je l'avoue, éprise d'un soldat,
Mais estimable, honnête, ainsi que son état:
Elle le vit, l'aima du vivant de son père;
Il lui fut accordé par sa mourante mère:
Elle l'aime; il l'adore, et jusques aujourd'hui
Elle a toujours vécu sagement avec lui.
Ce qu'on a pu vous dire est un mensonge infâme:
Oui, l'épouse d'Armand est une honnête femme.

M. DUBRIAGE.

Mais vous la défendez!...

LAURE.

C'est moi que je défend.

M. DUBRIAGE.

C'est vous!...

LAURE, (*toujours en colère.*)

Eh, oui; je suis cette femme d'Armand!

M. DUBRIAGE.

Quoi! vous seriez....

LAURE, (*à part, revenant à elle.*)

O ciel! je me trahis moi-même.

M. DUBRIAGE.

Vous, ma nièce, bon Dieu!... Ma surprise est extrême.

LAURE, (*aux genoux de M. Dubriage.*)

Oui, Monsieur, vous voyez cette triste moitié
D'un neveu malheureux trop digne de pitié.
Moi-même à vos genoux je suis toute tremblante,
Et votre seul aspect me glace d'épouvante.

M. DUBRIAGE,

Relevez-vous, Madame, et calmez vos esprits.
Tantôt de votre air doux, de vos grâces épris,
Je vous trouvois aimable, et vous l'êtes encore.
Repousser une nièce, ayant accueilli Laure!
Ce seroit à-la-fois être injuste et cruel.
Votre époux à mes yeux n'est pas moins criminel.
Mais quoi! s'il m'a manqué, vous n'êtes point coupable,
Et votre sort déjà n'est que trop déplorable,
D'être la femme d'un...

LAURE.

Ah! soyez généreux.
C'est mon époux; il est absent et malheureux.

SCÈNE XII.

M. *DUBRIAGE, LAURE, CHARLE.*

M. DUBRIAGE.

Ah, Charle, connois-tu les tranports de mon ame!
Voilà ma nièce.

CHARLE.

O ciel, se pourroit-il! Madame
Seroit?....

M. DUBRIAGE.

C'est au hasard que je dois cet aveu.
Ma nièce, te dis-je, oui, femme de ce neveu
Dont je parlois tantôt, qui m'a fait tant de peine.
Mais pour elle, après tout, je ne sens nulle haine;
Et d'abord sur ce point j'ai su la rassurer.

CHARLE, (*se ranimant.*)

Ah, Monsieur, est-il vrai! je n'osois l'espérer...
Si vous saviez quelle est en ce moment ma joie!
Eh quoi! le ciel enfin permet donc que je voie
A vos côtés quelqu'un qui vous touche de près....
Presque un enfant'... voilà ce que je désirois.

M. DUBRIAGE.

Charle, je suis sensible à ces marques de zèle.
(*à Laure.*)
C'est un digne garçon, un serviteur fidelle,
Qui m'aime tout-à-fait, qui me sert d'amitié

CHARLE.

Dans vos chagrins, Monsieur, si je fus de moitié,
J'ai droit de partager aussi votre alégresse;

Car vous avez sans doute, en voilà une nièce,
Dû sentir une vive et douce émotion.

M. DUBRIAGE.

Je ne m'en défends point: mais cette impression
Par d'amers souvenirs est bien empoisonnée.
Cette nièce, par qui m'a-t-elle été donnée?
Par un ingrat qui m'a mille fois outragé. . .
(*A Laure.*)
Je vous fais de la peine, et j'en suis affligé;
Mais mon coeur ne se peut contenir davantage.

LAURE.

Hélas! continuez, si cela vous soulage.

CHARLE.

Moi, je ne puis juger que par ce que je vois;
Et je vois que du moins il a fait un bon choix.

M. DUBRIAGE.

De sa part en effet un tel choix est étrange.

LAURE.

Epargnez mon époux, ou trêve à la louange.

CHARLE.

Oui, ce discernement, Monsieur, lui fait honneur,
Prouve qu'il est honnête, et qu'il a dans le coeur
Le goût de la vertu: c'est un grand point sans doute.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

CHARLE.

Un seul mot encor.

M. DUBRIAGE.

Eh bien! j'écoute.

CHARLE.

Il ne m'appartient pas de le justifier:
Mais, au moins, des rapports il faut se défier.
De ce pauvre neveu l'on vous peignoit la femme
Sous d'affreuses couleurs; et vous voyez Madame!

M. DUBRIAGE.

Oui, parlons de la nièce, et laissons le neveu.
(*Se reprenant.*)
Mais j'ai fait devant Charle un indiscret aveu:
Du premier mouvement je n'ai point été maître:
Mon ami, gardez-vous de rien faire paroître.

CHARLE.

Ah! Monsieur... cependant il faudra tôt ou tard...

M. DUBRIAGE.

Il n'importe, mon cher; avec madame Evrard
J'ai des ménagemens à garder: et vous, Laure,
Rejoignez-la, sachez dissimuler encore.

LAURE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien!
(*Avec tendresse, après une petite pause.*)
D'un malheureux neveu
Je vais, ma chère enfant, que vous me tiendrez lieu.

LAURE.

Cher oncle, ce neveu que votre haine accable...
Pardonnez... à vos yeux il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE.

S'il l'est, l'ingrat!... Tenez... de grâce... sur ce point,
Expliquons-nous d'avance, et ne nous trompons point.

Une fois reconnue, et même avec tendresse,
Peut-être espérez-vous, par vos soins, votre adresse,
Pour votre époux bientôt obtenir le pardon;
Vous vous trompez. Je puis être juste, être bon
Pour vous, aimable, douce, en un mot, innocente,
Sans qu'à revoir Armand de mes jours je consente.
Vous m'entendez, ma nièce: ainsi donc, voulez-vous
Rester ici? jamais un mot de votre époux,
Pas un.

LAURE

J'obéirai, Monsieur, quoi qu'il m'en coûte.

M. DUBRIAGE.

Il en coûte à mon coeur pour vous blesser sans doute;
Mais il le faut: je veux vivre et mourir en paix.
Me le promettez-vous?

LAURE.

Oui, je vous le promets,
Mon cher oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien: mais descendez, vous dis-je.

LAURE.

J'y vais.

M. DUBRIAGE, *(á part.)*

C'est à regret, hélas! que je l'afflige.

(Haut.)

Suis-moi, Charle.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LAURE, CHARLE.

CHARLE, *(bas à Laure.)*

Courage! espérons tout du ciel:
Te voilà reconnue, et c'est l'essentiel.

(Tous sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLE, GEORGE.

GEORGE.

Non, vous avez beau dire, et plutôt que plus tard,
Il faut brouiller Ambroise avec madame Evrard :
Je vais donc le trouver, et lui faire connoître
Que sa future aspire à la main de son maître.

CHARLE.

C'est trahir un secret.

GEORGE.

Bon ! il est bien permis
De chercher à brouiller entre eux ses ennemis.
Ambroise, à ce seul mot, va s'emporter contre elle.
Il en doit résulter une bonne querelle.
Et tant mieux ! j'aime à voir quereller les méchans ;
C'est un repos du moins pour les honnêtes gens . .
Laissez faire.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

CHARLE, (seul.)

Quel zèle à me rendre service !
Quel ami ! Le méchant peut trouver un complice;
Mais il n'est ici-bas, et le ciel l'a permis,
Que les honnêtes gens qui puissent être amis.

SCÈNE III.

MDE. *EVRARD, CHARLE.*

MDE. EVRARD.

Ah ! Charle, ah ! mon ami, savez-vous la nouvelle,
La découverte affreuse . . .

CHARLE.

Affreuse ! eh ! quelle est-elle;
Madame ?

MDE. EVRARD.

Cette Laure est femme du neveu . . .

CHARLE.

Comment ? . . .

MDE. EVRARD.

Eh oui ! l'on vient de m'en faire l'aveu
A l'instant.

CHARLE.

Bon! Qui donc a pu?...

MDE. EVRARD.

Monsieur lui-même;
Et ce n'a pas été sans une peine extrême.
Je l'ai vu tout-à-coup distrait, embarrassé;
Car j'ai le coup-d'oeil sûr; et je l'ai tant pressé,
(A cet âge, on n'a pas la force de se taire),
Qu'enfin j'ai pénétré cet horrible mystère.

CHARLE.

C'est la nièce!

MDE. EVRARD.

Ah, l'instinct ne sauroit nous trahir!
Vous voyez si j'avois sujet de la haïr!
Quand je touche au moment d'être ici la maîtresse,
Quand je vais épouser, il faut qu'elle paroisse!..
Car j'aurai fait en vain jouer mille ressorts:
Si Laure reste ici, mon ami, moi j'en sors.

CHARLE.

Eh, mais!..

MDE. EVRARD.

Vous-même aussi; nous sortons l'un et l'autre.

CHARLE.

Vous croyez?

MDE. EVRARD.

Oui, ma chute entraînera la vôtre.
La protectrice à bas, adieu le protégé.

CHARLE.

Je voudrois bien pourtant n'avoir pas mon congé.

MDE. EVRARD.

Il n'en est qu'un moyen. Arrangeons-nous de sorte,
Qu'au lieu de nous, mon cher, ce soit elle qui sorte.

CHARLE.

Elle qui sorte !

MDE. EVRARD.

Eh, oui !

CHARLE.

Mais vous n'y pensez pas !

MDE. EVRARD.

C'est l'unique moyen de sortir d'embarras.
Il faudra soutenir qu'elle n'est pas la nièce,
Et même le prouver.

CHARLE.

Ah, dieu! quelle hardiesse! . . .
Mais quels sont pour cela vos moyens ?

MDE. EVRARD.

Tout est prêt.
Armand va nous servir . . .

CHARLE.

Eh, comment, s'il vous plaît ?

MDE. EVRARD.

Armand va, de Colmar, écrire que sa femme
Est là-bas près de lui.

CHARLE.

Qu'entends je! Ah ciel, Madame!...
Contrefaire une lettre!

MDE. EVRARD.

Oh, que non pas! D'abord,
Ce faux seroit, je pense, un trait un peu trop fort;
Ce seroit une vaine et grossière imposture;
Car Monsieur, du neveu, connoît bien l'écriture:
Mais, comme vous savez, j'ai des lettres d'Armand,
Et j'en montre une.

CHARLE.

Bon!

MDE. EVRARD.

Oui: Julien à l'instant
Va l'apporter.

CHARLE.

Eh mais, la date? . .

MDE. EVRARD.

Je la change.
Ambroise, en paroissant venir de chez Lagrange,
Va, par un faux récit, porter les premiers coups.
J'affecterai d'abord l'air incrédule et doux;
Mais j'appuie en effet, et je montre la lettre:
La nièce partira, j'ose bien le promettre.

CHARLE.

Soit. Mais à des papiers, car elle en peut avoir,
Que repliquerez-vous? je voudrois le savoir.

MDE. EVRARD.

Il ne la verra point.

CHARLE.

En êtes-vous bien sûre?

MDE. EVRARD.

Oui, si vous nous aidez. Sachez, je vous conjure,
La retenir là-bas, tandis qu'Ambroise et moi
Nous nous chargeons ici de Monsieur.

CHARLE.

Bien, ma foi !
Madame, j'aurai soin de ne pas quitter Laure.

MDE. EVRARD.

Voici Monsieur. Je dois dissimuler encore.
Allez.

CHARLE, (*à part.*)

Je vais... parer à ce coup imprévu.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MDE. *EVRARD*, M. *DUBRIAGE*.

MDE. EVRARD.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ne désespérons pas... Vous semblez bien ému.

M. DUBRIAGE.

Mais mon émotion est assez naturelle.

MDE. EVRARD.

Très-naturelle, oh, oui!... Madame, où donc est-elle?

M. DUBRIAGE.

Dans ma chambre ; elle écrit. Elle est bien, entre nous,
Très-bien.

MDE. EVRARD.

Pour en juger, je m'en rapporte à vous.

M. DUBRIAGE.

Mais vous aviez bien pris le change sur son compte,
Convenez-en.

MDE. EVRARD.

D'accord; oui, vraiment: j'en ai honte
Pour ceux qui m'ont trompée. On se prévient d'abord
Pour ou contre les gens, et souvent on a tort. . .

M. DUBRIAGE.

Si sur Armand lui-même, et pendant son absence,
Nous étions abusés?

MDE. EVRARD.

Ah, quelle différence!
Nous ne sommes que trop instruits de ses excès.
Eh, n'avons-nous pas vu ses lettres!

M. DUBRIAGE.

Je le sais . . .
Des torts d'Armand, au reste, elle n'est pas coupable,
La pauvre enfant!

MDE. EVRARD.

Oh, non! Vous êtes équitable,
Et ne confondez point le bon et le méchant.

M. DUBRIAGE.

Elle est bonne, en effet; elle a l'air si touchant!

MDE. EVRARD.

Oui, qui prévient pour elle; il faut que j'en convienne:

Et d'ailleurs il suffit qu'elle vous appartienne,
Pour m'être chère, à moi.

M. DUBRIAGE.

Voilà bien votre cœur!

MDE. EVRARD.

Hélas! je ne veux, moi, rien que votre bonheur.

M. DUBRIAGE.

Chère madame Evrard ... Mais j'aperçois Ambroise:
Que veut-il?

MDE. EVRARD, (*assise.*)

Nous chercher encore quelque noise!

SCÈNE V.

M. *DUBRIAGE*, MDE *EVRARD*, *AMBROISE*.

M. DUBRIAGE.

Qu'avez-vous, Ambroise?

AMBROISE.

Ah, j'étouffe de courroux!
On m'a trompé ... Que dis-je, on nous a trompés tous!
Cette Laure, qu'ici l'on me fait introduire...

MDE. EVRARD.

Eh, mon dieu, nous savons ce que vous voulez dire!

AMBROISE.

Vous sauriez déjà ...

MDE. EVRARD

Tout; et ce n'est pas, je croi,
De quoi tant se fâcher, Ambroise.

AMBROISE.

Pas de quoi!
Comment, lorsque j'apprends!..

MDE. EVRARD.

Oui, que madame Laure
Est nièce de Monsieur...

AMBROISE.

Vous vous trompez encore;
Elle n'est point sa nièce.

M. DUBRIAGE.

Elle n'est pas?...

AMBROISE.

Eh, non!
Je sors de chez Lagrange; il m'a tout dit.

MDE. EVRARD.

Quoi donc?

AMBROISE.

Il m'a dit que d'Armand Laure n'est point la femme,
Mais une aventurière.

MDE. EVRARD.

Allons!

AMBROISE.

Paix donc, Madame!

MDE. EVRARD.

Mais comment écouter de telles contes!

AMBROISE.

Un moment.
Elle est bien de Colmar ; elle connoît Armand.
Sans peine, elle aura su qu'à Paris ce jeune homme
Avoit un oncle riche; elle entend qu'on le nomme :
Elle écoute, s'informe, et recueille avec soin
Tous les renseignemens dont elle aura besoin :
Elle part; de Paris elle fait le voyage,
Et s'offre comme nièce à monsieur Dubriage.

M. DUBRIAGE.

O ciel, qu'entends-je! eh mais!..

MDE. EVRARD.

Il se pourroit, Monsieur?..

M. DUBRIAGE.

Non, Ambroise se trompe, et l'air seul de candeur . . .

AMBROISE.

De candeur! c'est encor ce que m'a dit Lagrange . . .
Elle connoît son monde, et là-dessus s'arrange.
Elle sait que Monsieur est un homme de bien,
Un sage ; elle a dès-lors composé son maintien,
Et vient jouer ici la vertu, l'innocence.

MDE. EVRARD.

Quoi, ce seroit un jeu que cet air de décence!
Il est vrai que d'Armand elle parle fort peu.

M. DUBRIAGE.

J'ai défendu qu'on dit un seul mot du neveu.

AMBROISE.

Si c'étoit son époux, vous obtiendroit-elle?

MDE. EVRARD.

A semblable promesse on n'est pas très-fidelle.
Où donc est ce neveu ?

AMBROISE.

Preuve encor que cela:
Si Laure étoit sa femme: il seroit bientôt là.

MDE. EVRARD.

En effet, il devroit . . .

M. DUBRIAGE.

Il n'oseroit, Madame.

AMBROISE.

Il eût osé déjà, si Laure étoit sa femme.

M. DUBRIAGE.

Mais quel fut son espoir ? car pour moi je m'y perd . . .
Ce secret, tôt ou tard, se seroit découvert.

AMBROISE.

Elle eût, en attendant, su vous tirer peut-être
Quelques louis, et puis un beau jour disparoître.

MDE. EVRARD.

Ce ne sont encor là que des présomptions.

M. DUBRIAGE.

C'est un point qu'il est bon que nous éclaircissions:
Il faudroit . . .

AMBROISE,

La chasser.

MDE. EVRARD.

Oh, non! il faut attendre :

On ne condamne point les gens sans les entendre:
(*A monsieur Dubriage.*)
N'est-il pas vrai, Monsieur?

M. DUBRIAGE.

Sans doute . . . Appelons-la:
Nous allons voir du moins ce qu'elle répondra.

MDE. EVRARD.

Fort bien! J'entends quelqu'un . . . Que viens-tu me remettre,
Mon cher petit Julien?

JULIEN.

Eh mais, c'est une lettre!

MDE. EVRARD.

Eh! donne . . . Ah, ah, je vois le timbre de Colmar!

M. DUBRIAGE.

De Colmar, dites-vous! . . . Seroit-ce par hasard
Une lettre d'Armand? . . . Enfin il s'en avise! . . .
Eh, que peut-il m'écrire?

MDE. EVRARD.

Encor quelque sottise! . . .
A votre place, moi, je ne la lirois pas.

M. DUBRIAGE.

Cette lettre pourra me tirer d'embarras.
Lisez.

MDE. EVRARD.

Lisez vous-même.

M. DUBRIAGE, (*lit.*)

Ah! j'ai peine à me prendre! . .

MDE. EVRARD.

Quoi?

M. DUBRIAGE.

Cette lettre va vous-même vous surprendre.
Tenez, vous allez voir. écoutez un moment.

(*Lisant.*)

» Mon cher oncle. « Ah! cher oncle! il est bien temps vraiment!
» Pour la vingtième fois j'ose encor vous écrire « . . .

(*S'interrompant.*)

Madame, que dit-il pour la vingtième fois! . . .
Vingt lettres!..

MDE. EVRARD.

. . Je ne sais: je n'en ai vu que trois . . .
Mais quoi, voulez-vous bien continuer de lire,
Monsieur?

M. DUBRIAGE. (*continuant de lire.*)

» En ce moment, Laure est à mes côtés;
» Elle veut que j'implore encore vos bontés.
» Aisément, je l'avoue, elle me persuade . .
» Trop chère épouse hélas! . . . Elle est un peu malade.
» Mais quoi, c'est le chagrin d'être ainsi loin de vous!
» Quand pourrons-nous tous deux embrasser vos genoux?
» Quels doux transports, ô ciel! seroient alors les nôtres! «

(*Fermant la lettre.*)

Mais cette lettre-là n'est pas du ton des autres.

MDE. EVRARD.

Qu'importe! Je ne vois qu'une chose en ceci:
Si Laure est à Colmar, elle n'est pas ici.

AMBROISE.

Parbleu, je disois bien que ce n'étoit pas elle!
Vous voyez si j'ai fait un rapport infidelle!

M. DUBRIAGE.

Je ne le vois que trop. Je demeure frappé

Comme d'un coup de foudre . . . Elle m'auroit trompé.

MDE. EVRARD.

Rien ne paroît plus clair... Mais, ô ciel, quelle trame!

AMBROISE.

Affreuse! Allons, je vais renvoyer cette femme.

M. DUBRIAGE.

Non, non; je veux la voir, moi-même la chasser . . .

MDE. EVRARD.

Comment, vous! . .

M. DUBRIAGE.

Oui, je veux lui faire confesser . . .

MDE. EVRARD.

Vous ne la verrez pas, Monsieur, c'est impossible;
Non, cela vous tûroit; vous êtes trop sensible:
Et j'ai moi-même ici peine à me contenir.
J'étois d'abord pour elle, il faut en convenir;
Mais cet horrible trait me révolte et m'indigne . . .
Et vous la verriez! Non. Que cette fourbe insigne
Sans retour disparoisse. Ambroise, avant la nuit,
Faites la déloger sans scandale et sans bruit.

AMBROISE.

A l'instant je m'en charge, et de la bonne sorte.

M. DUBRIAGE.

Ne la maltraitez pas.

MDE. EVRARD.

Il suffit qu'elle sorte.

AMBROISE.

Oui, Laure va sortir . . tout-à-l'heure . .

SCÈNE VI.

CHARLE, M. *DUBRIAGE*, Mde. *EVRARD*, *AMBROISE*.

CHARLE.

Arrêtez;

Ne renvoyons personne.

Mde. EVRARD.

Eh quoi donc! ...

CHARLE.

Ecoutez. . .

(*A monsieur Dubriage.*)

De Madame je sais le fond de ce mystère:
Il faut que je me mêle un peu de cette affaire.

Mde. EVRARD.

Que veut dire ceci? Charle est-il contre nous?

CHARLE.

Si Charle avoit lui-même à se plaindre de vous!

Mde. EVRARD.

Ah, je vois ce que c'est! Laure est jeune et gentille:
Charle l'aime, et dès-lors il soutient cette fille.

AMBROISE.

Oui, sans doute; en deux mots, voilà tout le secret.

M. DUBRIAGE.

Non; Charle est honnête homme.

CHARLE.

(*A madame Evrard.*)

Ah! je le suis. Au fait:
Répondez . . .

MDE. EVRARD.

De quel droit? . . .

CHARLE.

Voulez-vous bien permettre . . .
Vous dites donc qu'Armand vient d'écrire une lettre?

MDE. EVRARD.

Eh oui!

CHARLE.

J'en suis fâché pour vous, madame Evrard.
Mais cet Armand, qu'on fait écrire de Colmar,
Est ici chez son oncle; et c'est lui qui vous parle:
Je suis Armand.

MDE. EVRARD.

Ah, ciel!

AMBROISE.

Se peut-il! . . .

M. DUBRIAGE.

Eh quoi, Charle
Seroit! . . .

CHARLE.

Ils m'ont réduit à ce déguisement:
Mais sous le nom de Charle enfin je suis Armand.

AMBROISE.

Allons donc!

CHARLE.

Un seul mot va leur fermer la bouche.
J'ai servi, mon cher oncle; et voici ma cartouche.
Par là jugez du reste. Auprès de vous ainsi
Ils m'ont, pendant dix ans, calomnié, noirci.

Mais de mon père, hélas! cet extrait mortuaire,
(*Présentant successivement à M. Dubriage toutes les pièces qu'il annonce.*)
Mon extrait de baptême et celui de ma mère,
Qui, mourant, de mon sort sur vous se reposa
(*Montrant madame Evrard.*)
Et dix lettres . . . que sais-je? . . . où cette femme osa
Me défendre d'écrire et sur-tout de paroître;
Tout parle en ma faveur, tout me fait reconnoître . . .
Tout vous dit que je suis Armand votre neveu,
Le fils de votre sœur, votre sang.

M. DUBRIAGE.

Juste dieu!
Tu serois! . . .

SCÈNE XVII.

GEORGE, CHARLE, M. *DUBRIAGE,* MDE. *EVRARD, AMBROISE.*

GEORGE.

Armand, oui; croyez mon témoignage:
La vérité n'est qu'une, et n'a qu'un seul langage;
La vérité se peint dans mes simples discours . . .
(*Voyant arriver Laure.*)
Ah, Madame, venez, venez à mon secours!
Armand est reconnu.

SCÈNE VIII.

LAURE, GEORGE, AMBROISE, CHARLE, M. DUBRIAGE, Mde. EVRARD.

LAURE.

Monsieur, faites-lui grâce!
Qu'il reste auprès de vous, ou bien que l'on me chasse.

M. DUBRIAGE.

Non, non : tous vos discours, et je le sens trop bien,
Partent du fond du coeur, et vont jusques au mien.
Oui, je vous crois, amis ; j'ai besoin de vous croire;
Et je perce à-la-fois plus d'une trame noire.
(*Se tournant vers madame Evrard et Ambroise.*)
Vous sentez bien qu'ici vous ne pouvez rester.

Mde. EVRARD.

Je n'en ai pas envie . . . Eh, qui peut m'arrêter ?
J'ai voulu, j'en conviens, devenir votre épouse:
De les servir tous deux me croyez-vous jalouse ?
Adieu, au fond du coeur vous me regretterez,
Et peut-être avant peu vous me rappellerez:
Il n'en sera plus temps. Adieu.
(*Elle sort avec Ambroise.*)

SCÈNE IX.

M. *DUBRIAGE, CHARLE, LAURE, GEORGE.*

GEORGE.

Les bons l'emportent:
C'est nous qui demeurons, et les voilà qui sortent.

M. DUBRIAGE.

Eh, voilà donc les gens que j'ai crus si long-temps!
Ce sont eux qui m'ont fait bannir pendant dix ans
Un neveu plein pour moi de respect, de tendresse.
(*A Armand.*)
Me pardonneras-tu cette longue détresse?

CHARLE.

Ah, ne rappelons plus tous mes chagrins passés!
Par cet instant de joie ils sont tous effacés.

M. DUBRIAGE.

Est-il vrai?

LAURE.

Je le sens. Qu'aisément tout s'oublie
Quand avec son cher oncle on se réconcilie!

M. DUBRIAGE, *(à Charle.)*

De l'effort que j'ai fait je suis tout étonné.
Il faut que ta présence ici m'ait redonné
Un peu de l'énergie, oui, de ce caractère
Que j'avois autrefois: car, je ne puis le taire,
En m'isolant ainsi, je sens que j'ai perdu

Plus d'une jouissance et plus d'une vertu.
Trop juste châtiment! Quiconque fut rebelle
Aux lois de la nature, en est puni par elle.

CHARLE.

Mais à propos, d'Arras cinq cousins sont venus.

M. DUBRIAGE.

Les Armands? Eh, pourquoi ne les ai-je pas vus?

CHARLE.

Madame Evrard les a congédiés sur l'heure.
Mais j'irai les chercher : ils m'ont dit leur demeure,
Mon oncle, vous ferez un sort à chacun d'eux,
N'est-ce pas?

M. DUBRIAGE.

Surement, mon ami: trop heureux
D'assister des parens restés dans la misère!
Ah, cela vaut bien mieux que ce que j'allois faire.
Me mariant si tard, comme tant d'autres font,
Pour réparer un tort, j'en avois un second.
Cela ne sied qu'à vous, jeunes gens que vous êtes!
C'est toi, mon cher Armand, qui vas payer mes dettes.

CHARLE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE

Plus d'oncle; oui, je vous le défends :
Dites *mon père;* moi, je dis bien mes enfans.

CHARLE.

Oui, mon père.

LAURE.

Mon père!

M. Dubriage.

Allons donc ! Cette image
De la réalité console et dédommage.

Laure et Charle.

Mon père !

George.

Cher parrain !

M. Dubriage.

Douce et touchante erreur.
(*Soupirant.*)
Si quelque chose manque encore à mon bonheur,
C'est ma faute : du moins mes regrets salutaires
Seront une leçon pour les Célibataires.

Fin du cinquième et dernier Acte.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Agamemnon . . . . . page 1.

Les Châteaux en Espagne . . . — 91.

Médiocre et Rampant . . . . — 211.

Les Femmes . . . . . — 341.

Le Vieux Célibataire . . . . — 433.

PQ
1221
N69
t.3

Nouveau théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY